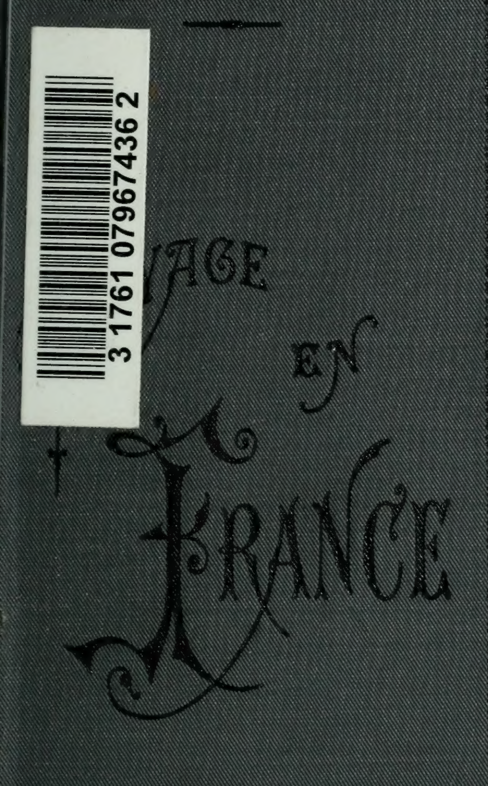


PARIS

BERGER-LEVRAULT ET Cie

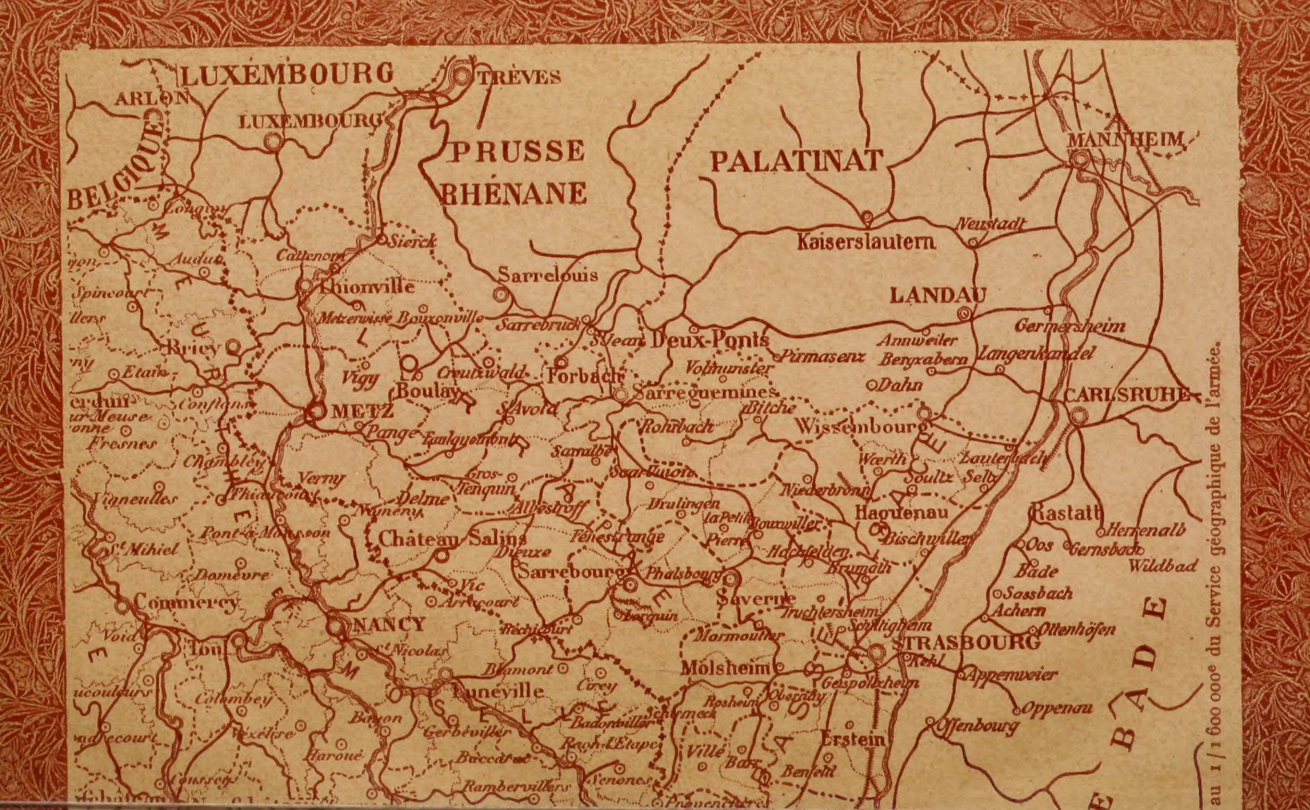
LES
PROVINCES PERDUES

BASSE-ALSACE

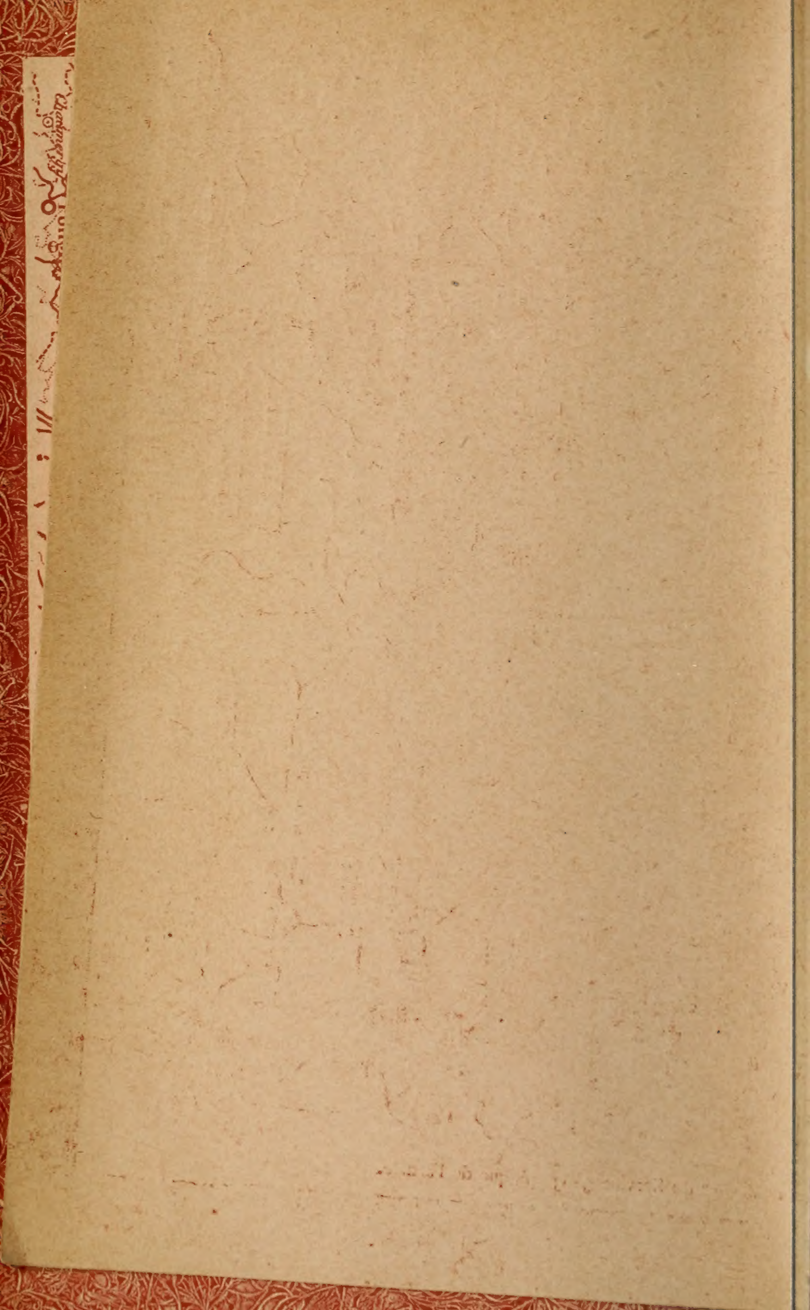
Strasbourg
Ban-de-la-Roche
Sainte-Odile
Kochersberg
Plaine d'Alsace
Pays de Wissembourg
Les Champs de bataille
L'Alsace bavaroise
Les Vosges moyennes
Vallées vosgiennes
Pays de Hanau

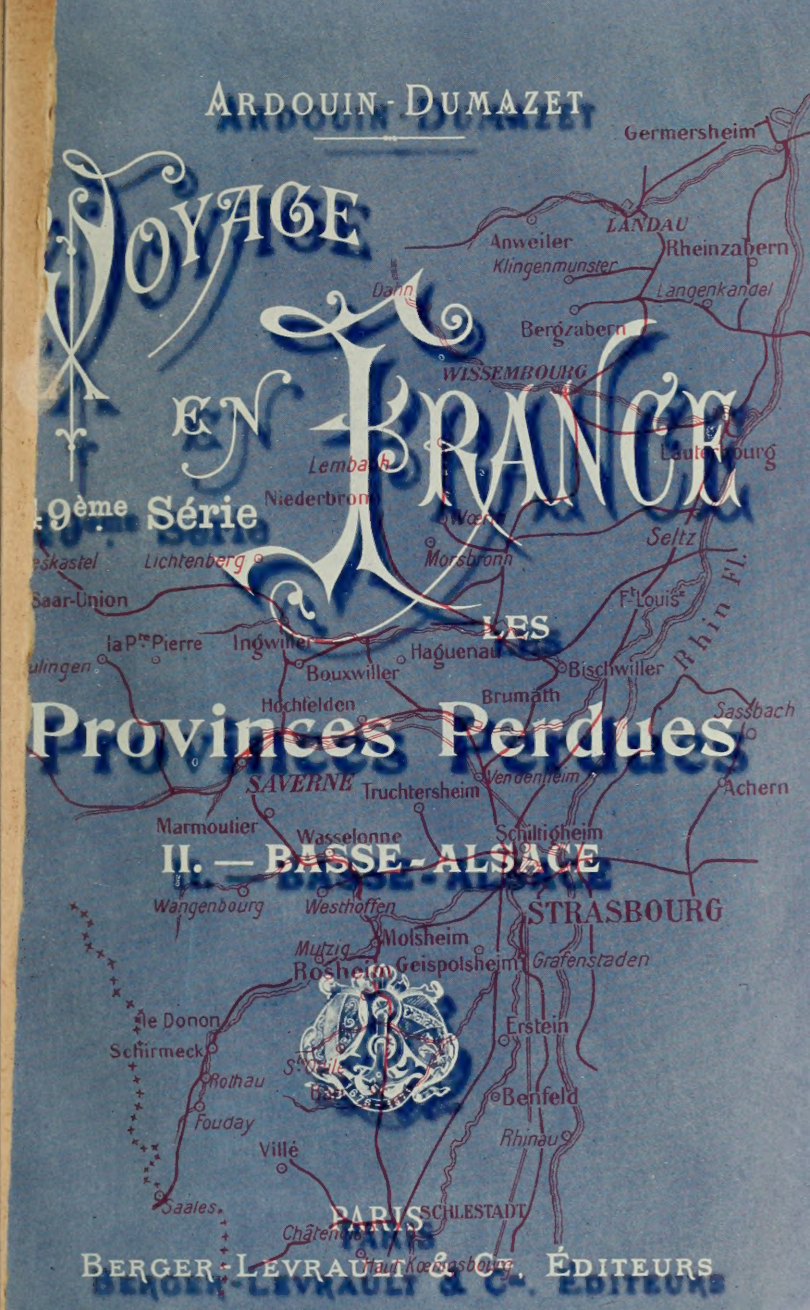


Carte d'orientation. — Extrait de la carte canton



au 1/1 600 000e du Service géographique de l'armée.





ARDOUIN-DUMAZET
VOYAGE EN FRANCE
19ème Série
LES
Provinces Perdues
II. — BASSE-ALSACE
PARIS
BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS
Germersheim
LANDAU
Anweiler
Klingenmunster
Rheinzabern
Langenkandel
Dahn
Bergzabern
WISSEMBOURG
Lauterbourg
Lembach
Niederbronn
Wœrth
Seltz
Morsbronn
Lichtenberg
Saar-Union
Ft Louis
Rhin Fl.
la Pre Pierre
Ingwiller
Haguenau
Bouxwiller
Bischwiller
Hochfelden
Brumath
Sassbach
SAVERNE
Truchtersheim
Vendenheim
Achern
Marmoutier
Wasselonne
Schiltigheim
Wangenbourg
Westhoffen
STRASBOURG
Molsheim
Mutzig
Rosheim
Geispolsheim
Grafenstaden
le Donon
Schirmeck
Erstein
Rothau
Fouday
Benfeld
Rhinau
Villé
Saales
SCHLESTADT
Châtenois
Haut Kœnigsbourg

Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Europe centrale et ses réseaux d'État. — Un volume in-12. 3 fr. 50. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — Un volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1894. — Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — Un volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — Un volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Au Régiment — En Escadre. — Préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. Un volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les Opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 c. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — Un volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — Un volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — Un volume in-8 illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — Un volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

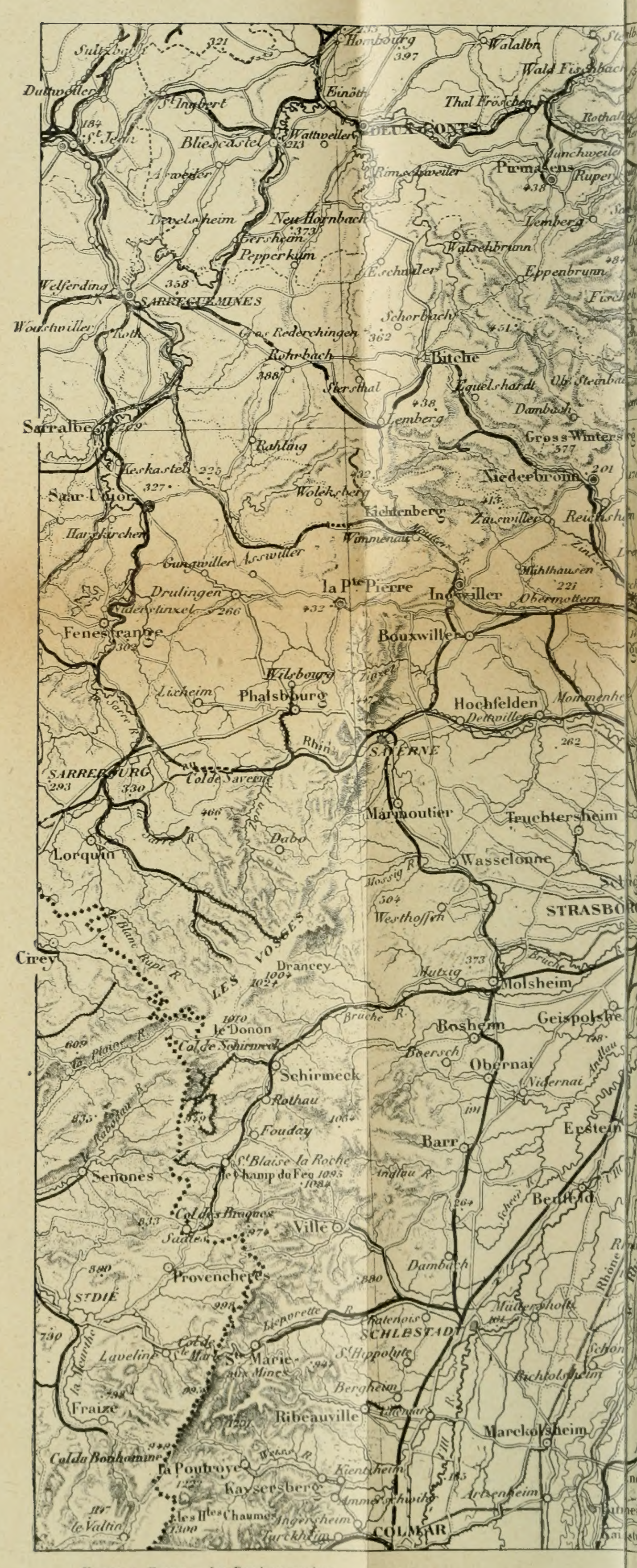
Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892. — Un volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon et prix Narcisse Michaut en 1901, décerné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature française), par la Société des gens de lettres, par la Société de géographie de Paris et par la Société de géographie commerciale, le Touring-Club de France et la Société nationale d'agriculture de France. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 et reliés en percaline à 4 fr.

1re Série : Le Morvan, le Val de Loire et le Perche.
2e Série : Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3e Série : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon (île aux Oiseaux) à Belle-Isle.
4e Série : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant.
5e Série : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire.
6e Série : Normandie (sauf le pays de Bray et Dieppe).
7e Série : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez.
8e Série : Le Rhône, du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, La Camargue.
9e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois.
10e Série : Les Alpes, du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins.
11e Série : Forez, Haut-Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin.
12e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes.
13e Série : La Provence maritime.
14e Série : La Corse.
15e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine.
16e Série : De Vendée en Beauce.
17e Série : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18e Série : Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord.
19e Série : Région du Nord : II. Artois, Cambrésis et Hainaut.
20e Série : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21e Série : Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22e Série : Plateau lorrain et Vosges.
23e Série : Plaine comtoise et Jura.
24e Série : Haute-Bourgogne.
25e Série : Basse-Bourgogne et Sénonais.
26e Série : Berry et Poitou oriental.
27e Série : Bourbonnais, Haute-Marche.
28e Série : Limousin.
29e Série : Bordelais et Périgord.
30e Série : Gascogne.
31e Série : Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32e Série : Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33e Série : Basse-Auvergne.
34e Série : Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35e Série : Rouergue et Albigeois.
36e Série : Cévennes méridionales.
37e Série : Le golfe du Lion.
38e Série : Haut-Languedoc.
39e Série : Pyrénées, partie orientale.
40e Série : Pyrénées centrales.
41e Série : Pyrénées, partie occidentale.
Région parisienne :
42e Série : I. Nord-Est : Le Valois.
43e Série : II. Est : La Brie.
44e Série : III. Sud : Gâtinais français et Haute-Beauce.
45e Série : IV. Sud-Ouest : Versailles et le Hurepoix.
46e Série : V. Nord-Ouest : La Seine, de Paris à la mer. Parisis et Vexin français.
47e Série : VI. Ouest : L'Yveline et le Mantois.
Les Provinces perdues:
48e Série : I. Haute-Alsace.
49e Série : II. Basse-Alsace.
50e Série : III. Lorraine.

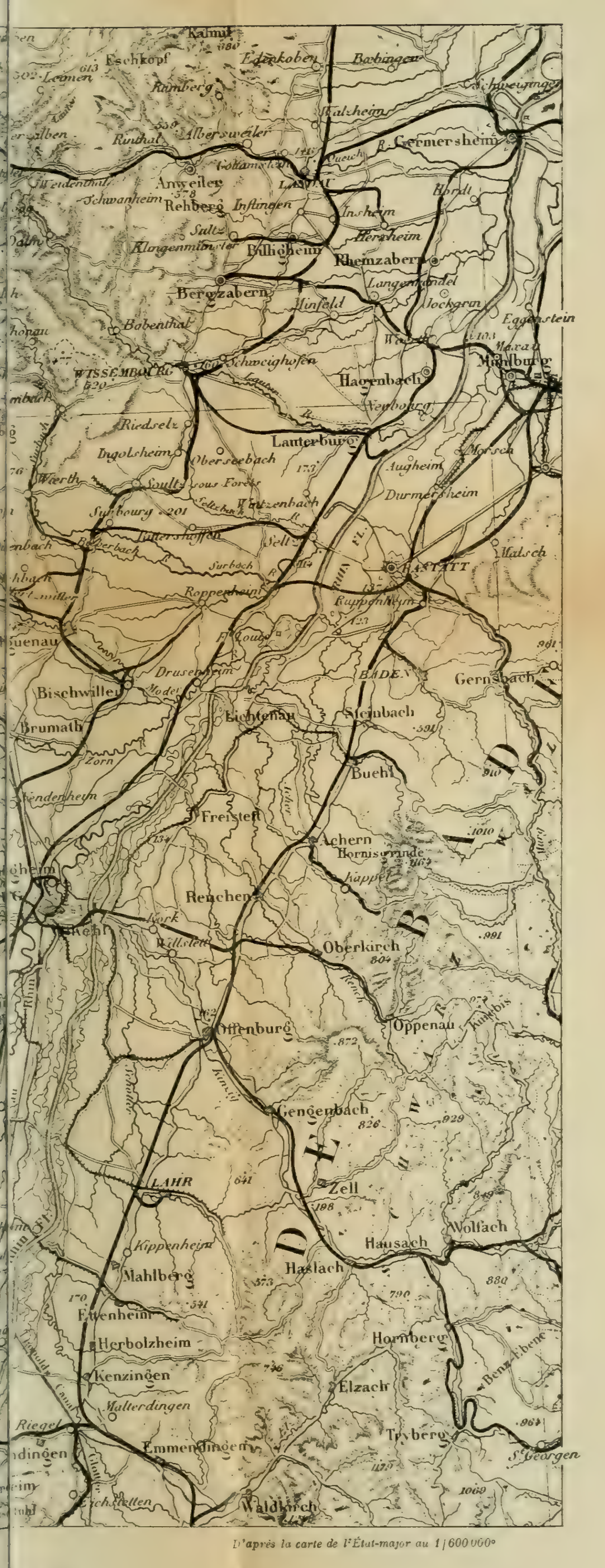
En préparation : 51e, 52e et 53e Séries : **Paris.** — 54e et 55e Séries : **Banlieue de Paris.**

Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.



Voyage en France — Les Provinces perdues

LA BASSE



D'après la carte de l'État-major au 1/600 000e

ALSACE

HF
A6778v

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

LES PROVINCES PERDUES

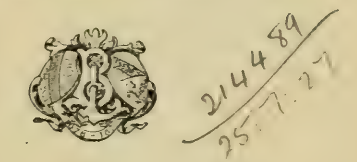
II

BASSE-ALSACE

(49e série du VOYAGE EN FRANCE)

LA PLAINE D'ALSACE — STRASBOURG
LES VALLÉES VOSGIENNES — LE BAN-DE-LA-ROCHE
LE KOCHERSBERG — LA FORÊT-SAINTE
LE MUNDAT DE WISSEMBOURG — L'ALSACE BAVAROISE
CHAMPS DE BATAILLE DE WISSEMBOURG ET DE FRŒSCHWILLER
LE PAYS DE HANAU
(Ancien département du *Bas-Rhin* ;
parties détachées du département des *Vosges*)

Avec 29 cartes ou croquis



BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

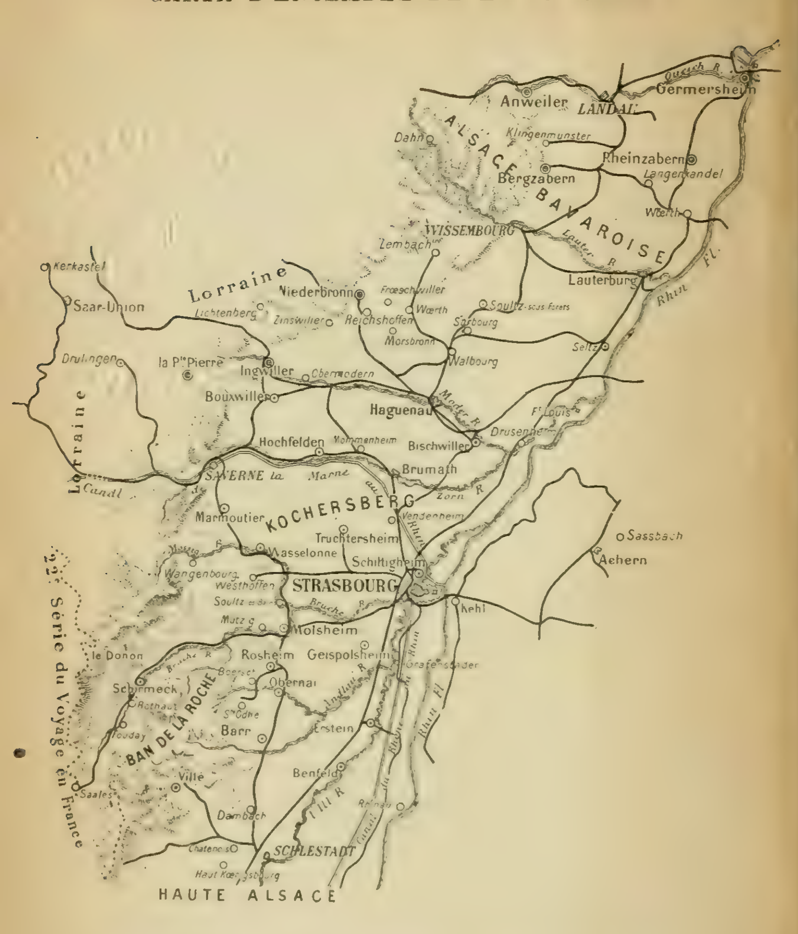
PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS, 5

NANCY
18, RUE DES GLACIS, 18

1907

Tous droits réservés

CARTE D'ENSEMBLE DE LA 49e SÉRIE



Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'État-major au 1/80 000e.

LES PROVINCES PERDUES

II — BASSE-ALSACE

I

DU HAUT-KŒNIGSBOURG A SCHLESTADT

Dans les vignes de Saint-Hippolyte. — Arrêt au *Forsthaus*. — Le chemin des dalles. — Les ruines du Haut-Kœnigsbourg ; leur restauration. — Le panorama. — Descente à la Vancelle. — Val de Lièpvrette. — Val du Giessen. — Châtenois et ses vergers. — Scherwiller. — La défaite des Rustauds. — Le vignoble de Schlestadt. — Schlestadt. — Ville neuve et ville ancienne. — Les monuments. — Les industries. — Vers l'Ill et le Rhin.

Schlestadt. Août.

Le premier train de Colmar arrive tard à la gare de Saint-Hippolyte et le soleil est déjà cuisant quand le break allant de la gare à la ville se met en route. Il fera chaud pour grimper là-haut, sur le mont couvert de vignes à sa base, de bois sur ses flancs et couronné par la masse plus puissante que vraiment pittoresque du Haut-

Kœnigsbourg, le plus célèbre des châteaux de l'Alsace.

Nous ne faisons que traverser la ville (1); aussitôt les murailles franchies, nous pénétrons dans le vignoble, au creux d'un raide chemin où la chaleur semble s'exaspérer par la réverbération sur les murs de clôture. Pas d'ombre, des pierres sur le chemin, des pierres autour de chaque parcelle. Des vignerons utilisent cette période d'attente où les sarments n'exigent aucun soin, pour transporter çà et là le fumier amené à proximité. Un moment nous avons de l'ombre sur un banc abrité par des pins, et, de nouveau, en avant, jusqu'à la lisière des bois.

Il y a là un *Forsthaus*, c'est-à-dire une maison forestière. Comme presque toutes, en Alsace, elle est en même temps auberge; on nous sert sous une tonnelle du vin de Saint-Hippolyte et une eau idéalement fraîche, puisée sous nos yeux à une fontaine jaillissant dans un creux de prairies. De notre table rustique nous embrassons tout le vignoble, jusqu'aux abords de Ribeauvillé; à nos pieds, exiguë, toute blanche, serrée dans sa ceinture de murailles, sous ses toits de teinte brûlée, Saint-Hippolyte s'étend,

---

1. Sur Saint-Hippolyte, voir le volume *Haute-Alsace*, chap. XIX.


Schenwiller
SCHLESTADT
CHATENOIS
Kintzheim
Orschwiller
FORET DE KINTZHEIM
St HIPPOLYTE
BOIS DE SAINT HIPPOLYTE
BOIS DE BERGHEIM
Rochers
Champ de Mars
Lohmühl
Gare
Carrière
Auberge
Mühlbach
Canal du
Giessen R.
la Liepvrette R.
Muhl Bach
Scierie
Ch.au de Kintzheim
Rocher
Cimetière
Tuilerie
183
179
184
166
177
512

régulière et tranquille, encadrant son église blanche et flanquée, à l'un des angles de l'enceinte, d'une grande construction soigneusement crépie. Au delà, c'est la plaine de l'Ill, ses prés, ses bois, les campagnes du Ried, la zone forestière du Rhin, le Kaiserstuhl et la Forêt-Noire.

Il faut quitter le *Forsthaus* hospitalier et prendre un rude sentier entre des taillis de châtaigniers, trop bas encore pour protéger contre le soleil. Il est court, heureusement, ce chemin presque à pic, et nous atteignons l'hôtel du Haut-Kœnigsbourg, où l'on consent à garder nos sacs respectablement garnis pour nos courses dans les Vosges.

Le vieux sentier qui montait droit aux ruines est maintenant condamné, des fils de fer l'interceptent de distance en distance; un autre chemin tracé avec soin, à l'aide de lacets, amène, après une course assez longue encore, mais facile et favorisée par l'ombre des arbres, sur une antique chaussée féodale, *chemin des dalles,* ainsi nommée à cause de son pavage de gros blocs de rochers. C'est la route que suivaient les maîtres du Haut-Kœnigsbourg; le pavage est resté intact malgré les siècles. Par une pente insensible, on atteint la ruine, qui sera comme le Pierrefonds de l'empereur Guillaume II.

De près, le château prend un aspect farouche qu'il n'a point, vu d'en bas. Assis sur une mince arête de grès rouge, construit en matériaux de même nature, il semble faire corps avec sa base. En ce moment, on ne peut guère juger de l'aspect qu'il eut à l'état de ruine, et la reconstitution n'est pas assez avancée pour que l'on puisse deviner ce qu'il sera après l'achèvement des travaux actuels. La forteresse, édifice féodal le plus considérable de l'Alsace, s'étend sur une longueur de 270 mètres. Même pendant la période d'abandon, on pouvait s'élever à ses divers étages, reliés à l'aide d'escaliers de pierre remarquablement construits. L'architecte inconnu qui éleva le Haut-Kœnigsbourg sur l'emplacement d'un édifice plus ancien a merveilleusement utilisé les matériaux dont il disposait. Viollet-le-Duc, grand restaurateur de monuments, a dit son admiration devant l'emploi raisonné des larges bandes de grès, formant des linteaux sur lesquels on pouvait monter de puissantes murailles.

L'entrée du château par la porte des Lions conduit à un vestibule dont les voûtes hardies reposent sur des piliers épais; au delà s'ouvre la grande cour, entourée de logis en voie de restauration. D'ailleurs il y a partout des maçons,

des pierres et d'autres matériaux. On achève de rétablir l'ancien château tel que les archéologues supposent qu'il existait, aidés dans leur reconstitution par les restes d'appartements et par un inventaire conservé à Colmar, donnant, par le menu, l'installation des châtelains.

Depuis plus de huit siècles le Haut-Kœnigsbourg a sa place dans l'histoire de l'Alsace ; son rôle militaire semble fini avec le siège soutenu en 1633 contre les Suédois, dont les canons l'incendièrent en partie. Après la Révolution, il devint un chantier pour les paysans du voisinage, qui enlevèrent tous les bois, le métal, les tuiles ; mais les murs résistèrent longtemps. Cependant le temps aurait amené une dévastation complète, si une société savante ne s'était efforcée de protéger la forteresse et si la ville de Schlestadt ne l'avait acquise en 1866.

Mais une petite ville ne pouvait suffire à la restauration ni même à l'entretien ; en 1899 elle fut incitée à en faire don à l'empereur Guillaume, et celui-ci obtint du Reichstag et de la délégation d'Alsace-Lorraine les ressources pour les travaux. C'est au relèvement du château que nous assistons en ce moment ; l'aspect final sera tel que le conçurent les comtes de Thierstein, qui reconstruisirent l'édifice à la fin du quinzième

siècle. Peut-être le Haut-Kœnigsbourg restauré perdra-t-il de cet aspect géant qui faisait dire à Viollet-le-Duc : « On ne peut se faire une idée de la grandeur magistrale de ces bâtiments si on ne les a pas vus. »

Le château sera un pèlerinage pour les archéologues, qui discuteront à perte de vue, selon la coutume, sur le plus ou moins de fidélité de la restitution ; le grand attrait pour la foule sera toujours sa situation et surtout le panorama dont on jouit de la terrasse et du donjon. L'éperon sur lequel est construit le formidable castel s'avance si fièrement au-dessus de la plaine, il domine de si haut tout le pays, qu'il est un incomparable belvédère. La montagne se dresse à 755 mètres, près de 600 mètres au-dessus de l'Ill. Tout autour les pentes s'abaissent, presque à pic, sur la plaine ou sur le val de Lièpvre.

Le donjon portant sa plate-forme bien au-dessus des autres parties de la forteresse, permet d'embrasser sans obstacle une des vues les plus étendues que puissent offrir les Vosges, des plus précises aussi, car on voit avec plus de netteté les détails de la plaine, un peu confuse lorsqu'on la contemple du Hohneck, du ballon de Guebwiller ou du Donon.

Au pied de l'observateur s'étend Schlestadt

enveloppée dans les promenades qui ont remplacé ses fortifications ; la petite ville s'appuie à la vaste forêt de l'Ill, à travers laquelle errent la rivière, ses dérivations et une foule de ruisseaux nés du Ried [1] ; la forêt de la région aquatique se prolonge fort loin dans le sud par d'autres bois, dont quelques bouquets touchent à Colmar, étalant largement ses quartiers, jusqu'à une autre longue sylve.

La plaine, au delà, parsemée de villages, est comme tigrée de ces larges bosquets, détachés de la grande Hart dont le Kastenwald est un reste considérable. Plus à l'est, c'est par l'immense ligne sombre de la végétation forestière, recouvrant les anciennes îles, que l'on devine le Rhin. Par delà, une plaine encore, puis le massif isolé du Kaiserstuhl, précédant le rideau sombre de la Forêt-Noire.

Vers le nord, la vue sur la plaine est confuse ; de petites villes, des bourgs, des villages sans nombre ; par les temps clairs, la cathédrale de Strasbourg.

Snr les montagnes, la vue n'est pas moins belle ; on est ici à la limite précise de la Haute et de la Basse-Alsace, au centre du massif vos-

---

1. Sur le Ried, voir le volume *Haute-Alsace*, chapitre XVI.

gien. Vers le sud se dressent les plus hautes cimes du système, en chaînons étagés séparés par des vallées profondes, uniformément couvertes de sapins, les sommets principaux tapissés à leur tête par les pelouses des chaumes. Au premier plan, le Tænnichel, à la tête rocheuse, sous lequel s'allonge mollement Thannenkirch ; plus loin les châteaux de Ribeauvillé, le rameau derrière lequel se dissimule la vallée de Munster et dont le Hohneck est le point culminant. Le ballon de Guebwiller, roi des Vosges, trône au fond, masquant les autres montagnes.

Vers le nord, la chaîne n'offre pas d'aussi puissants sommets, mais elle est bien belle encore et se présente avec un fier relief, car elle s'élève d'un jet au-dessus de la vallée profonde de la Lièpvrette que l'on domine. L'entrée en est gardée par des ruines féodales, Ortenberg [1] et Ramstein ; à leur pied, à l'ouest, le Giessen descend par le large pli du val de Villé, commandé sur l'autre versant par les ruines de Frankenbourg. En suivant la dépression profonde de la Lièpvrette, on voit s'élever les monts jusqu'à l'arête comparable à une épine dorsale qui, au-dessus de Sainte-Marie-aux-Mines, du Bressoir au Donon,

1. Ordenbourg, de la carte française.

est aujourd'hui la frontière. Au Climont, confusément aperçu, finit la partie visible de la chaîne vers le nord-ouest, tandis que le lourd massif du Champ-du-Feu étend puissamment, plus près de nous, ses immenses sapinières et ses chaumes.

Ces Vosges de la Basse-Alsace sont celles que nous allons visiter maintenant après avoir achevé la visite du massif méridional ; elles aussi nous réservent bien des sites heureux, si elles ne doivent pas nous donner un aussi complet tableau de la vie industrielle.

En quelques minutes nous avons retrouvé l'hôtel, contemplé une fois encore le large paysage de la Haute-Alsace — car d'ici l'autre partie de la province est masquée — et, chargeant nos sacs, sommes partis par le chemin de la Vancelle, aussi frais et ombragé que la rampe par les vignes était brûlante et nue. Le sentier, bien tracé, doux au pied, descend d'abord sous les hêtres, puis les sapins et les chênes aux colonnades profondes abritant la nappe verte des airelles et le bronze des mousses. Jusqu'à la vallée cela est délicieux de mystère et de silence.

La Vancelle, dont le nom a été donné à une station du chemin de fer de Sainte-Marie, est un hameau éloigné, entre la montagne d'Altenberg

et celle de Chalemont, invisible de la gare où se crée un autre centre, autour d'une des plus vastes scieries des Vosges. Un hôtel occupe la lisière de la forêt dans un site aimable, face au décor majestueux de l'Altenberg, de petits monts coniques hérissés de sapins et des ruines de châteaux, dont la plus saisissante, le Frankenbourg, sur une pointe de l'Altenberg, atteint presque l'altitude du Haut-Kœnigsbourg.

La scierie occupe un énorme espace ; les troncs de sapins, de hêtres et de chênes remplissent des chantiers, au-dessus desquels des mâts portent des lampes électriques permettant le travail pendant la nuit. Grâce au réseau des routes vers l'Altenberg et le Tænnichel, on amène jusqu'ici le produit des coupes effectuées dans les vastes forêts de ces massifs.

La Lièpvrette, dont les eaux sont utilisées pour actionner l'usine, s'échappe d'une sorte de défilé pour pénétrer dans le large plan de prairies que le Giessen atteint au nord ; les deux rivières se réunissent au pied du dernier contrefort vosgien, petite montagne couronnée par les ruines d'Ortenberg et de Ramstein. Celle-ci offre peu d'intérêt, mais Ortenberg est superbe sur son éperon rocheux. Le donjon surgit d'un corps de logis circulaire, relié à un autre corps

de logis plus épais. Au pied des ruines, les pentes raides, hérissées de rocs, tapissées de bruyères, viennent finir sur le large plan de prairies traversé par la route et le chemin de fer du val de Villé. Cette dernière ligne se sépare de celle de Sainte-Marie-aux-Mines dans une gare portant le nom de ce val et placée au bord d'un canal, dérivé de la Lièpvrette pour donner la vie aux usines de Châtenois.

Les deux cours d'eau sont aussi saignés, avant le confluent ; le Giessen alimente le canal du Mühlbach destiné à actionner les usines de Scherwiller et à irriguer les prairies d'Ebersheim, d'où il va se mêler à l'Ill, au sein de prairies humides parcourues par un extraordinaire lacet de chenaux, de coulées et de ruisseaux. A la hauteur de Châtenois, le Giessen se divise encore, jusqu'aux abords de Schlestadt dont un de ses bras alimentait jadis les fossés.

La montagne du Haut-Kœnigsbourg se couvre à sa base de vignes alternant avec les bois ; les plantations entrecoupées de riches vergers, où les pêchers dominent, enveloppent le gros bourg de Châtenois, rustique par ses campagnes, industriel par ses usines dépendant de Sainte-Marie. Un clocher flanqué de quatre clochetons est d'un grand effet pittoresque. Il ne faudrait

pas chercher là d'autres détails curieux, sinon quelques débris de murs d'enceinte, la ville ayant été reconstruite après un incendie.

Châtenois est fort commerçant ; les vins de ses côtes, les fruits de ses vergers donnent lieu à un important mouvement d'affaires. Beaucoup de petits propriétaires, en même temps tisserands, mettent en œuvre des chaînes et des fils de trame apportés de Sainte-Marie-aux-Mines, industrie répandue dans toute la contrée au sein des villages de la montagne et des fermes les plus reculées. Deux usines se sont installées au compte du même groupe de Sainte-Marie pour le tissage mécanique ; elles comptent ensemble plus de trois cents ouvriers.

Châtenois est une station balnéaire, modeste mais assez fréquentée ; un établissement nommé Badbronn exploite deux sources salées et bromurées ; il peut recevoir deux cents baigneurs. C'est en même temps un bon centre d'excursions à cause des chemins de fer qui le desservent : lignes de Sainte-Marie et de Villé, puis, à Schlestadt, les directions de Saverne, Strasbourg et Bâle, d'où se détachent des embranchements pour chaque vallée vosgienne.

Le Giessen sépare les vergers et les vignes de Châtenois de ceux de Scherwiller. Cette partie de

la plaine est un lieu historique : là furent écrasés les paysans, les Rustauds, qui venaient d'accomplir une des plus effroyables jacqueries dont on ait gardé le souvenir. Cette journée du 10 mai 1525 est restée d'autant plus vivante dans les mémoires, que le grand souci des insurgés fut de boire tout à leur saoul ; ils connaissaient les maisons où les caves étaient le mieux fournies et les pillaient de préférence. Ce sont choses que le vigneron n'oublie pas et se transmet de génération en génération. On eût pardonné le sac des villes, l'incendie des couvents et autres gentillesses, mais vider gratuitement les futailles! cela mérite malédiction dans la suite des siècles. Rien qu'à Bergheim, Ribeauvillé et Riquewihr, hommes et femmes burent en trois jours cent foudres de vin, plusieurs milliers d'hectolitres. C'était une guerre de beuverie; les lansquenets qui engagèrent la bataille de Scherwiller le firent sans en avoir reçu l'ordre, sous l'influence de vin généreux trouvé sur des chariots.

La tradition ne dit pas ce que Châtenois et Scherwiller perdirent, mais ce dut être un beau dégât dans les celliers, le terroir étant riche en vignes. Aujourd'hui encore Châtenois a près de 350 hectares de vignobles et sa voisine plus de 300 ; les plantations s'étendent jusqu'aux abords

de Schlestadt. Les gens de Scherwiller ne sont pas seulement vignerons; un tissage mécanique, succursale de Sainte-Marie, occupe 120 métiers et 80 ouvriers; de nombreux tisserands travaillent à domicile; un certain nombre d'hommes et de femmes confectionnent des filets de front en soie et en cheveux.

Le vignoble de cette partie de la Basse-Alsace va se confondre, à Saint-Hippolyte, avec celui de la province voisine. Une route longeant le pied de la montagne est sans cesse entre les hautes rangées de pampres dans lesquels sont groupés Kienzheim, que domine une ruine de château fort, et Orschwiller commandé par le Haut-Kœnigsbourg; les vins d'Orschwiller sont particulièrement réputés.

La ville de Schlestadt est vinicole, elle aussi; elle possède trois cents hectares environ, ce qui lui donne un des premiers rangs pour la production du vin. Les vignes de la commune couvrent les deux rives du Giessen à l'ouest; du côté opposé, vers l'Ill, on ne rencontre guère que des prés, des champs de céréales et des houblonnières.

La ville est une de celles qui se sont le plus transformées en Alsace, non dans le noyau ancien, mais à la périphérie, grâce à la démolition des

fortifications. Au moment de la guerre c'était encore une place forte, mal armée d'ailleurs, avec une garnison peu préparée à la résistance et qui dut se rendre après cinq jours de bombardement. Mieux eût valu pour nos soldats résister en pleines Vosges que dans ce nid à bombes qui était censé garder l'entrée du val de Lièpvre.

Les murailles abattues, les fossés comblés, les contrescarpes nivelées ont fait place à de larges avenues bordées d'arbres déjà ombreux, au long desquelles de jolies maisons sont entourées de jardins fleuris. Ce majestueux tracé est fait pour une métropole ; cependant Schlestadt est, comme population, au-dessous de ce qu'elle était avant la guerre ; on y comptait alors plus de 10 000 âmes, il n'y en a pas 9 500 aujourd'hui, malgré la garnison allemande et les fonctionnaires.

Des boulevards remplacent la vieille enceinte de Vauban ; dans leur ligne circulaire la cité d'autrefois est restée telle que l'ont connue les soldats qui la défendirent. On y pénètre par une large rue, le Chemin Neuf, à laquelle les grands combles mansardés des maisons donnent quelque caractère, accru par la pittoresque silhouette de la *Fausse Porte,* tour carrée supportant une jolie galerie ouvragée, flanquée aux angles de tourelles coiffées de toits à pans ; un toit central

supporte un campanile. Sur ce chemin neuf, rue la plus animée de Schlestadt, ce qui ne l'empêche pas d'être fort tranquille, s'ouvrent des voies plus calmes encore, mais intéressantes par nombre de vieilles maisons curieuses. La rue traverse la partie sud de la cité jusqu'à l'Ill, franchie par un pont d'où l'on jouit d'une belle vue sur les Vosges; de ce côté le démantèlement a été moins complet que vers la gare; des restes de remparts se montrent encore.

En passant sous la Fausse Porte, dont les murs sont recouverts de fresques comme on en voit à Fribourg-en-Brisgau, on atteint Sainte-Foi, précieux édifice roman ayant gardé toute la pureté de ses lignes et de sa décoration, grâce à la résistance de ses matériaux de grès. Trois tours dominent le monument; celle du milieu, la plus ancienne, dresse une haute flèche de pierre. Une autre église, Saint-Georges, à laquelle on donne le titre de *Münster,* c'est-à-dire de cathédrale, bien que la ville n'ait jamais eu d'évêque, offre un des plus intéressants spécimens de l'art ogival en Alsace; par la richesse de sa décoration, le clocher rappelle l'église de Thann et, toutes proportions gardées, certains détails de la cathédrale de Strasbourg. De belles verrières éclairent le chœur.

Une troisième église, également gothique, dépendant autrefois d'un couvent de Récollets, est devenue temple protestant. Parmi les édifices civils, l'ancien arsenal Sainte-Barbe, d'abord palais des marchands, *Kaufhaus,* a été transformé; une belle salle des fêtes y sert aux réunions.

Schlestadt qui fut, à l'époque de la Renaissance jusqu'à la Réforme, le siège d'une école célèbre, dont on a dit qu'elle constituait une véritable université, n'a plus de ce passé glorieux que les livres rares, conservés dans une importante bibliothèque municipale, où de nombreux incunables remontent à une époque très rapprochée de l'invention de l'imprimerie, puisque le noyau de la collection est de 1462. On a gardé le nom de l'homme d'intelligence et de goût qui forma le premier fonds, c'était le curé Michel Ochsenstein. Cette bibliothèque, incessamment accrue, est riche en livres sur l'Alsace et en ouvrages d'auteurs alsaciens.

La ville n'a malheureusement pas conservé la « maison peinte », c'est-à-dire couverte de fresques, où l'école avait été établie, où nombre d'hommes célèbres dans la littérature de l'Allemagne formèrent leur esprit. Parmi ces élèves on cite surtout Beatus Rhenanus, l'ami d'Érasme.

Schlestadt, contenue dans ses remparts, n'a pu devenir une ville industrielle comme son excellente situation le lui aurait permis. Quand l'enceinte est tombée il était trop tard pour prendre rang à côté de Mulhouse, de Guebwiller et de Sainte-Marie-aux-Mines. Les quelques manufactures qui existaient avant 1870 ne se sont pas accrues, mais elles demeurent pour l'Alsace un intéressant îlot particulier.

Ce sont des fabriques de fils et tissus métalliques ayant pour origine la production très ancienne des tamis pour la papeterie à la forme. Quand la papeterie mécanique apparut, avec ses toiles sans fin en laiton, les tamisiers de Schlestadt durent se plier aux besoins nouveaux ; au lieu des petits lambeaux de toile métallique tendus sur châssis, ils confectionnèrent les toiles de grande dimension. Avant la guerre il y avait cinq fabriques ; le nombre en est réduit maintenant. Deux des usines occupent environ 250 ouvriers. Le cuivre et le laiton y sont étirés et tréfilés ; on obtient des fils de l'épaisseur d'un cheveu fin, donnant 40 000 mètres au kilogramme. C'est avec ces filaments ténus que l'on obtient des tamis semblables aux plus fins tissus de soie par l'aspect, et les toiles sans fin sur lesquelles vient se former le papier des gigantes-

ques bobines demandées par l'industrie et les journaux.

Comme d'autres industries alsaciennes, celle-ci a émigré en France; les fabriques de toiles métalliques d'Angoulême que j'ai signalées jadis ([1]) ont eu pour créateurs des industriels de Schlestadt, dont l'un aussi a fondé une succursale à Nancy. Mais la petite ville alsacienne a conservé sa réputation; de puissantes machines lui permettent de répondre à tous les besoins de la clientèle; des toiles de 4 mètres de largeur sont tissées dans les ateliers.

A côté de cette fabrication, les autres branches de travail sont de faible importance; une d'elles est curieuse, celle des filets de cheveux que j'ai déjà signalée à Scherwiller, et qui a essaimé sur toute la Basse-Alsace; mais elle ne demande pas d'usines, les ouvrières travaillent en chambre.

A l'est de Schlestadt, le pays contraste avec le côté occidental : peu de vignes; des prés, des jardins, des houblonnières; l'Ill erre en bras multiples dans ces grasses campagnes dont les villages sont peuplés de tisserands travaillant pour Sainte-Marie-aux-Mines. Tous ces centres, fort étendus, se pressent au long de la rivière,

---

1. 15e série du *Voyage en France.*

au-dessous de Schlestadt ; en amont, au contraire, c'est la solitude jusqu'à la hauteur de Guémar ; l'Ill et ses bras errants parcourent une large zone boisée, couvrant plus de 2 000 hectares, l'Illwald, c'est-à-dire la forêt de l'Ill, domaine de la ville. Tout autour de ces grands bois où l'aulne ami des sols mouillés se mêle au chêne, au bouleau et à l'orme, s'étendent les vastes prairies du Ried, sillonnées de ruisseaux et de fossés. Dans la direction du Rhin, les prés sont une bande assez étroite ; au delà s'étendent les belles campagnes du canton de Marckolsheim [1] où les villages se pressent, entourés de cultures superbes, tabac, houblon, vignes et vergers. Quelle différence avec le vignoble, cette plaine aux productions si nombreuses et variées !

1. Voir le volume *Haute-Alsace*, chapitre XVI.

II

LA MÉSOPOTAMIE D'ALSACE

La plaine de l'Ill et ses coulées. — Les cartes d'état-major française et allemande. — Le Ried. — Ebersmünster. — Benfeld et ses usines. — Le Ried de l'Andlau. — Erstein. — La culture du tabac. — Rhinau et le Rhin. — Les choux à choucroute. — Apparition de la cathédrale de Strasbourg. — Les campagnes de Geispolsheim. — Entrée de l'Ill dans Strasbourg. — Le Rhin autrefois. — Pourquoi Strasbourg s'est bâti sur l'Ill.

Strasbourg. Août.

De Colmar à Strasbourg, c'est bien vraiment l'El-Sass, le pays de l'Ill. La rivière, d'un débit si faible cependant, insuffisamment accrue par ses affluents descendus des Vosges ou nés par les infiltrations du Rhin et les sources du Ried, est un petit Rhin par la multitude de ses bras ; les cours d'eau vosgiens qui débouchent dans la plaine pour la rejoindre, se replient tous vers le nord, parallèlement à elle, s'unissant les uns aux autres par des bras, des coulées naturelles, des fossés (*Graben*), système en apparence inextricable, comparable à la région de la Flandre

maritime et, mieux encore, à la Mésopotamie antique. Cette multitude de cours d'eau est complétée par le canal du Rhône au Rhin, véritable rivière artificielle, abondante, grâce aux eaux du Rhin qui l'alimentent. Entre le canal et le fleuve erre une rivière aux noms changeants, dont les eaux se mêlent à un bras de l'Ill dérivé à Erstein et, peu après, accru du long ruisseau de Zembs, d'ailleurs simple dérivation de l'Ill.

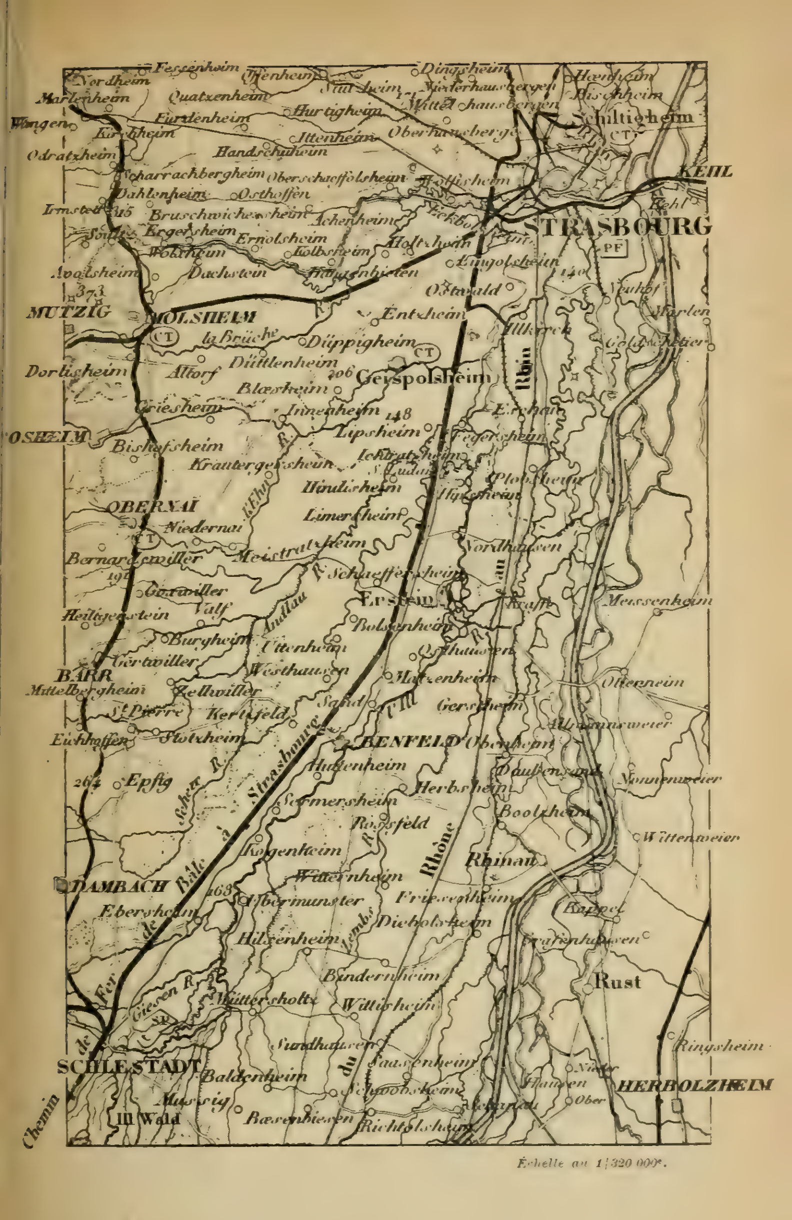
Avant de visiter, sinon la région entière peu variée d'aspect, mais au moins les bords de l'Ill, j'ai voulu me rendre compte, par la carte, du pays à parcourir. Je me sers dans ces courses de deux documents cartographiques, la carte française au 1/80 000e et la carte de l'état-major prussien au 1/100 000e. Dût-on m'accuser de chauvinisme, celle-ci, malgré la perfection du travail et la précision des renseignements topographiques au point de vue des essences de bois et de la nature des cultures, est fort insuffisante. La ténuité du trait ne permet pas de saisir le système des cours d'eau et ce défaut est accru par le bariolage en bleu du Rhin, de l'Ill et de ses branches, alors que les affluents sont en noir, si finement tracés qu'il faut les chercher à la loupe.

Notre carte française, simplement en noir,

malheureusement non tenue à jour pour l'Alsace, rend mieux cette sorte de filet aux mailles irrégulières. Je l'ai compris davantage en passant un trait de crayon bleu sur tous les courants; on obtient ainsi une carte hydrographique révélant un pays sans analogue en France.

L'Ill, à partir du confluent de la Fecht vers Illhauseren, commence à se diviser; trois bras vont à Schlestadt et se mêlent à un lacis de chenaux venus à travers un « ried », c'est-à-dire des prairies humides ou marais. Après la ville, ses bras se multiplient, se mêlent à la Blind, au Dorfgraben, se réunissent, se séparent de nouveau au milieu de forêts en région aquatique; près d'Ebersmünster, une dérivation accrue de longs ruisseaux devient la Zembs, que le bras d'Erstein accroît plus loin, et qui rejoindra le lit majeur à Strasbourg seulement.

Celui-ci descend par de nombreux replis, avec des dérivations secondaires, longé par le chemin de fer. La ligne est à égale distance d'un long ruisseau venu des Vosges, la Scheer, qui détache un bras, dit Scheer Neuve, allant rejoindre l'Andlau. Scheer et Andlau coulent parallèlement entre elles et parallèlement à l'Ill pour rejoindre cette dernière rivière près du village d'Ohnheim, autour duquel des dérivations se forment, dessi-



Échelle au 1/320 000e.

nant une île. Le triple confluent est dans une dépression de prairies, ou plutôt de marais, formant large fossé devant deux des forts de Strasbourg : n° 9, dit de Werder, et n° 8, Von der Thann.

L'Andlau traverse une immense zone de prairies parsemée de bois, absolument déserte, sans villages, sans fermes. La population est toute dans la plaine sèche parcourue par le chemin de fer, sur l'Ill et sur la Scheer. Les bourgs y sont nombreux, deux petites villes, Benfeld et Erstein, y bordent l'Ill. Mais la voie ferrée se tient à distance, au milieu de cette longue péninsule ; la ligne ne touche à aucun groupe de maisons.

La route de Strasbourg qui traverse Benfeld délaisse Erstein, et cependant cette ville est devenue un chef-lieu de cercle depuis la domination allemande ; on a tenté de remédier à cet abandon par un tramway à vapeur, reliant la gare sur la grande ligne à celle du chemin de fer vicinal de Marckolsheim.

Le premier bourg, Ebersheim, centre populeux, est sur le canal du Mühlbach dérivé du Giessen. Ici commence la culture du tabac, si développée dans toute la plaine et que nous trouverons de plus en plus considérable jusqu'à Brumath, au delà de Strasbourg. Le tabac d'Ebersheim, récolté sur près de 120 hectares,

est particulièrement estimé. On trouve encore ici des tissages de coton pour Sainte-Marie-aux-Mines et de nombreux tisserands à bras faisant les étoffes destinées à la même ville. Malgré sa population de 2 000 âmes, le bourg n'a aucun monument ni édifice curieux; mais à 3 kilomètres de là apparaissent les belles tours de l'ancienne église abbatiale d'Ebersmünster, œuvre intéressante du dix-huitième siècle.

Ebersmünster, c'est le moutier du Sanglier, nom donné en souvenir d'un accident de chasse survenu au fils du bon roi Dagobert, blessé par un de ces fauves. Ce monastère a été transformé en une sorte de noviciat; l'église est devenue paroissiale; les fresques de la coupole et du chœur méritent une visite, les stalles du chœur et la chaire sont de beaux morceaux de sculpture sur bois.

Des abords d'Ebersmünster la vue s'étend au loin jusqu'aux Vosges, qui semblent portées par un piédestal formé du vignoble émaillé de gros villages ou de petites villes, comme Dambach et Epfig. Au sommet des montagnes, aujourd'hui confuses, se profilent des ruines de châteaux.

L'Ill, un moment contenue dans un seul lit, descend vers Benfeld en longeant les deux bourgs jumeaux de Kogenheim et de Sermersheim, entourés de champs de tabac. Le premier a quel-

que industrie, ses habitants font les filets de cheveux comme à Schlestadt. L'Ill, très poissonneuse, possède des pêcheries dont le produit alimente les marchés des villes voisines et de Strasbourg.

Plus loin, à Hüttenheim, la rivière est saignée par un de ces nombreux *Mühlbach,* c'est-à-dire rivière du moulin, dérivés des cours d'eau. Là s'est édifiée une des grandes usines de l'Alsace, filature et tissage de coton, occupant 1 200 ouvriers et renfermant 44 600 broches et 892 métiers. La plupart des travailleurs résident à Benfeld, petite ville active devant laquelle l'Ill se ramifie en plusieurs bras enserrant des îles couvertes de prairies. Le tabac des environs est manufacturé dans deux fabriques.

Benfeld, jadis place très forte, conserve le plan de son enceinte qui semble avoir été primitivement celle d'une bourgade romaine, à en juger par les nombreuses antiquités recueillies aux environs. Les monuments anciens sont rares ; cependant l'hôtel de ville, avec ses arcades et son beffroi, donne un peu d'allure à la petite cité. Le commerce du tabac, la confection des filets en cheveux, la tannerie causent quelque animation ; mais Benfeld est surtout connu en Alsace par le vaste établissement hydrothéra-

pique du docteur Sieffermann, qui dresse au bord de l'Ill une façade ample et haute.

Aux alentours du petit hameau d'Ehl, tout proche, sur la rive droite du bras oriental de l'Ill, ont été découvertes, il y a une quarantaine d'années, de nombreuses antiquités gallo-romaines, sur l'emplacement de la ville d'*Helvetum* déjà citée par Ptolémée.

La campagne autour de la ville est fort riche ; aux champs de tabac se mêlent les champs de pommes de terre, puis le houblon met ses rectangles de hautes perches empanachées de lianes dans ce paysage déjà si plantureux ; au-dessus de ces bosquets pointe très haut, à l'est, le clocher de Westhausen, bourg à demi entouré par la Scheer.

Westhausen possède une source alcaline que la légende dit être née par un miracle de saint Ulrich, évêque d'Augsbourg. Une chapelle a été élevée au dix-septième siècle près de la fontaine ; quelques maisons constituent le hameau de Holzbad, voisin de l'immense plaine herbeuse que parcourt l'Andlau, appelée Ried comme la campagne de Marckolsheim. Ce marais, bien assaini aujourd'hui, couvre 5 458 hectares, dont 1 200 ont été boisés ; les plantations sont récentes, l'assainissement ayant été entrepris en

1887. Des canaux de dessèchement et des canaux d'irrigation parcourent le Ried ; l'Andlau a été rectifié, endigué, retenu de distance en distance par des écluses. Cette conquête du marais est une œuvre intéressante de l'hydraulique agricole.

Les terres qui bordent le Ried jusqu'à la Scheer sont consacrées surtout à la culture des céréales ; les villages assis au bord de ce tortueux ruisseau font un important commerce de blé et de bestiaux nourris dans les pâturages de l'ancien marais. Le commerce est en partie aux mains des juifs qui possèdent une synagogue à Schæffersheim.

Au long de l'Ill, les villages sont également commerçants. L'un d'eux, Matzenheim, renferme un grand pensionnat tenu par les Frères ; son voisin, Osthausen, qui possède un château du seizième siècle, centralise en partie le négoce pour les pommes de terre ; mais le cœur de toute la contrée est la vieille petite ville d'Erstein, qui conserve encore des débris de remparts et des portes. Erstein, jadis simple chef-lieu de canton, maintenant chef-lieu d'un cercle étendu du Rhin aux Vosges et jusqu'aux abords de Strasbourg, s'est fortement accrue par l'industrie ; une filature de laine peignée avec teinturerie, établie dès 1860, n'occupe pas moins de 1 300 ouvriers ;

elle possède 15 140 broches et 18 000 broches à retordre. Une autre usine, une sucrerie, contribue de loin à donner l'impression d'une cité manufacturière. Sur un fond embrumé se détachent aujourd'hui les deux tours d'église.

Ville très resserrée, formée de rues étroites et sinueuses, bordée par un des bras de l'Ill, Erstein fait un important commerce de blé et de tabac. La culture de cette dernière plante est en décroissance énorme, il est vrai. Avant la guerre, le Bas-Rhin cultivait le tabac sur 12 000 hectares; en 1897, la surface n'était plus que de 1 649. En 1883 encore, on évaluait à 2 544 000 fr. la valeur de la récolte ; en 1893, elle était tombée à 1 364 000 fr. La statistique du ministère d'Alsace-Lorraine, à laquelle j'emprunte ces chiffres, donne pour cause de ces énormes diminutions la concurrence des produits d'outre-mer et les procédés défectueux de culture. Il est probable que la régie française n'achetant plus le tabac alsacien, la surveillance jadis exercée sur les cultivateurs ayant cessé, on a abandonné les méthodes rationnelles imposées par l'administration.

Les champs de tabac du terroir d'Erstein sont dans la plaine, vers le chemin de fer. Du côté de l'Ill, il n'y a que de belles prairies entourées

de bois qui s'étendent, coupées par le canal du Rhône au Rhin, jusqu'à la large zone indécise de ruisseaux, de coulées, d'îles forestières, au milieu de laquelle on a tracé le nouveau lit du Rhin [1]. C'est le seul point où la dépression de l'Ill vienne se confondre avec celle du Rhin. Cette espèce de détroit entre les deux plaines est parcourue par un chemin de fer sur route reliant Erstein au long chemin de fer vicinal qui parcourt la plaine riveraine, depuis Strasbourg jusqu'à Mulhouse, par Marckolsheim et Ensisheim.

En amont des prairies communes aux versants de chaque rivière, on retrouve la plaine étroite mais riche ; de superbes cultures de tabac, de houblon, de céréales, entourent les villages reliés par la ligne ferrée à voie étroite. Le plus considérable, Rhinau, au sud-est de Benfeld, est presque une petite ville, d'origine relativement moderne, ayant été construite au seizième siècle pour remplacer une première cité détruite par le Rhin ; le fleuve passe aujourd'hui sur l'emplacement de la ville primitive. La nouvelle est en vue du Rhin, mais garde cependant

1. Sur les travaux de rectification du Rhin, voir le volume *Haute-Alsace,* chapitre III.

une distance respectueuse entre le fleuve et elle. Ce point est le seul endroit du rivage alsacien où aucune masse d'arbres ne sépare le Rhin de la plaine ; les cultures viennent jusqu'à la digue contre les inondations et celle-ci touche au rivage.

Au-dessous de Rhinau on retrouve aussitôt les forêts insulaires. Dans une sorte de clairière, est le long village de Daubensand, peuplé de pêcheurs ayant le Rhin et ses bras morts pour domaine. Cette zone est une des plus sauvages des bords du fleuve ; les relations de rive à rive sont rares et difficiles ; pour aller d'Alsace dans le pays de Bade, il faut rejoindre les ponts de bateaux de Rhinau et, plus bas, d'Ottenheim, village badois où aboutit une petite voie ferrée.

Ce pont d'Ottenheim accède à une route, conduisant près du point de jonction du tramway d'Erstein avec la ligne vicinale Strasbourg-Mulhouse. La chaussée empruntée par les rails passe devant la sucrerie établie entre le canal du Rhône au Rhin et la rivière de Zembs.

En aval d'Erstein, les villages cessent un instant; il y a une assez grande étendue de plaine sans habitations ; mais à l'endroit où l'Ill, la Scheer et l'Andlau se rapprochent en vue du

confluent, les bourgs deviennent nombreux ; on ne saurait faire une demi-lieue sans en traverser un ; ils sont séparés par de belles cultures où le houblon et le tabac dominent. Comme tous ceux que nous avons vus depuis Schlestadt, ils ont pour industrie domestique les filets de cheveux. A la jonction de l'Andlau et de la Scheer, Fegersheim a quelques tisserands à main et des tanneries.

Au tabac et au houblon s'associent maintenant les choux ; il y en a des champs fort vastes dont les produits sont livrés aux fabriques de choucroute établies dans plusieurs villages. Ces petites usines où le travail est temporaire annoncent le voisinage de Strasbourg, grand centre de consommation et de commerce pour la choucroute.

Le paysage s'est de plus en plus élargi ; les Vosges, trop éloignées, se montrent confuses ; vers l'est montent les fumées des établissements métallurgiques de Grafenstaden où je viendrai bientôt. Route et chemin de fer vont passer au pied du fort Von der Thann aux talus saillants. Vers le nord, la masse puissante de la cathédrale, depuis longtemps estompée sur le ciel, se précise dans l'atmosphère fuligineuse planant sur la grande ville.

Nous n'allons pas encore visiter Strasbourg ;

il nous reste à voir les campagnes de Geispolsheim, gros bourg assis sur l'Altbach, courant qui doit une partie de ses ondes à la dérivation d'un ruisseau vosgien effectuée pour alimenter la pittoresque ville de Rosheim assise là-bas, au pied des montagnes [1]. Geispolsheim, chef-lieu de canton, n'est qu'un centre rural, où l'on fabrique des fromages à l'aide du lait des pâturages du Ried. Au nord, la campagne est assez maigre ; on ne trouve pas de cultures aussi riches qu'aux environs d'Erstein. Sauf sur les bords de l'Ill, où les usines de Grafenstaden et d'Illkirch ont fait naître de gros centres, il n'y a pas de villages ; il faut atteindre Lingolsheim pour trouver la vie.

Lingolsheim c'est déjà Strasbourg ; de là jusqu'à la ville, on est sans cesse dans les maisons. Les industries du lieu se rattachent à celles de Strasbourg ; on y trouve une des plus grandes tanneries d'Alsace, occupant près de deux cent cinquante ouvriers, et une fabrique de pipes. L'élevage des oies pour le commerce des foies gras est une industrie assez importante.

A l'extrémité de ce long faubourg, l'Ill reçoit la Bruche et le canal qui en est dérivé ; la rivière

1. Voir le chapitre XI.

de Kraft, Krimmery ou Rhin tordu, dérivée de l'Ill, près d'Erstein, a reçu des coulées du Rhin et rejoint de nouveau l'Ill sous le rempart de Strasbourg. La rivière, ayant acquis toute sa portée, pénètre dans la grande cité dont le nom, pour la foule, semble incarner l'Alsace. Elle est alors large, abondante, vivante, mais le doit moins à ses sources et à ses affluents qu'au Rhin lui-même, qui lui fournit par des coulées, des rigoles et le canal du Rhône au Rhin, un flot soutenu. En réalité, depuis que la Blind lui a amené les eaux du canal Vauban qui devient, à partir de Neuf-Brisach, la rigole de Widensohlen ou petit canal de Neuf-Brisach, l'Ill n'est guère qu'un bras du Rhin. On peut même faire remonter cela à Mulhouse, où la branche du canal de Huningue l'avait alimentée déjà, et le canal de Colmar lui livre une autre partie du courant dérivé à Huningue.

Le grand réseau de rivières, de ruisseaux, de canaux, de coulées, aujourd'hui aménagé, contenu par des digues, assujetti au service de la navigation à Strasbourg, a cette capitale pour point central de réunion. Quand on examine sur la carte tous ces cours d'eau, on comprend comment Strasbourg est devenu le cœur de l'Alsace, de même que l'on saisit pourquoi il ne s'est pas

bâti au bord même du Rhin, que ses quartiers neufs atteignent maintenant.

Le Rhin était un obstacle et non une voie de communication ; avant les travaux qui lui ont donné son lit actuel, aux courbes amples et géométriques, il s'épanchait en une multitude de bras sans fixité ; on ne pouvait l'utiliser pour la navigation presque impossible encore aujourd'hui en amont de Strasbourg. L'Ill, au contraire, malgré sa faible portée, ses crues et ses « maigres », pouvait servir aux embarcations ; Strasbourg s'est donc formé et a grandi sur une rivière qui, avant les chemins de fer et les canaux, était si précieuse pour les transports.

Ce système de relations entre le Rhin et l'Ill a été perfectionné au profit de l'Ill, lorsqu'on a appliqué à Strasbourg les principes de l'hygiène moderne, tels que le tout-à-l'égout. L'Ill serait devenue une sentine, si le flot n'avait été accru et soutenu, surtout pendant l'été. On a fait de plus larges emprunts au Rhin et la rivière est devenue vraiment digne de ce nom. Elle fut jadis l'élément le plus pittoresque de Strasbourg par les vieilles constructions qu'elle reflétait dans son cours capricieux ; elle en est désormais la gaîté et la vie ; les eaux qui stagnaient par l'effet des écluses coulent vraiment.

On pourrait dire que l'Ill finit maintenant à Strasbourg. Ces eaux si précieusement recueillies alimentent un canal qui devient un port et atteint le nouveau bassin fluvial qui, lui, s'ouvre sur le Rhin. Mais le bras principal de l'Ill continue au delà de Strasbourg, emportant dans son flot rapide les eaux résiduaires de la cité. Dans cette partie de son cours, très sinueux, l'Ill a la largeur d'une grande rivière; arrivée près du village de la Wantzenau, elle se divise encore en bras; à travers les îles rhénanes ceux-ci finissent par atteindre le Rhin.

J'ai parlé un peu longuement de l'Ill, parce que cette rivière, plus que le grand fleuve, est l'artère vitale de l'Alsace. Les trois plus populeuses villes : Mulhouse, Colmar, Strasbourg, sont nées sur ses rives; toutes les grandes vallées des Vosges viennent s'ouvrir sur la plaine qu'elle parcourt; toutes les autres rivières, torrents, ruisseaux, fossés de desséchement des Ried s'unissent à elle. Ce n'est pas sans raison que la contrée entre les Vosges et le Rhin s'est nommée *El-Sass,* le pays de l'Ill.

Je l'ai suivie depuis sa source à Winckel [1] jusqu'au point où, réunissant toutes les rivières,

1. Voir volume *Haute-Alsace,* chapitre II.

les bras du Rhin, les canaux, elle pénètre dans la noble cité où bat le cœur de l'Alsace.

Voici donc Strasbourg ; elle frapperait de loin par son étendue, ses tours, ses flèches d'église et les cheminées de ses fabriques, si la colossale cathédrale n'écrasait tout par sa masse, sa hauteur, son admirable flèche ouvragée. Il est d'autres grandes églises dans le monde ; la cathédrale de Chartres se voit d'une immense partie de la Beauce, celles de Beauvais et d'Amiens dominent de haut les cités étalées à leur pied, mais aucune ne donne l'impression de grandeur de la cathédrale de Strasbourg, vue des campagnes lointaines ou des abords. Elle annihile tout ce qui est au-dessous d'elle ; l'idée que l'on se fait de Strasbourg, c'est un énorme édifice dressant au-dessus d'une construction déjà gigantesque une des plus superbes aiguilles de pierre édifiées par le génie humain.

III

STRASBOURG

Arrivée à Strasbourg par le chemin de fer. — La nouvelle gare et les voies d'accès. — La ville et les faubourgs. — L'agglomération strasbourgeoise. — A travers la ville. — La statue de Kléber. — La place Gutenberg et le pont du Corbeau. — Les bords de l'Ill. — La Petite France. — Saint-Thomas et le mausolée du maréchal de Saxe. — Le Broglie. — La ville nouvelle et ses palais. — L'université. — La Robertsau. — Les casernes. — La *Rundbahn*.

Strasbourg. Août.

En perdant la ceinture de fortifications derrière laquelle une population patriote et vaillante a résisté pendant de longs jours au plus effroyable bombardement, Strasbourg a perdu l'entrée pittoresque offerte aux voyageurs arrivant par le chemin de fer. La gare a été déplacée ; au lieu de faire face aux quais de l'Ill, à leurs maisons de vieille et curieuse architecture, elle est aujourd'hui devant cette façade de constructions modernes à multiples étages que l'on retrouve dans toutes les grandes villes vis-à-vis de la station principale du chemin de fer. La capitale de l'Alsace se distingue seulement par

l'exiguïté des rues accédant à la gare ; la rue Küss, où passe la foule la plus nombreuse, ne ressemble guère aux « avenues de la gare » des villes françaises. La place elle-même est d'une médiocre étendue; l'espace y est disputé au piéton par des jardinets, des édicules publics, le stationnement des tramways. Une gare aussi vaste que celle de Strasbourg appelait cependant une longue et large chaussée conduisant au cœur de la ville. L'édilité allemande a reculé devant une telle entreprise; tout l'effort en vue de créer des voies magistrales s'est porté au nord-est, où l'on a tracé une ville somptueuse capable de grouper plus de 300 000 âmes dans la nouvelle enceinte [1].

La gare n'échappe pas à cet échec de la conception générale. On a dépensé 17 millions et demi, pour obtenir un monument incapable de recevoir aisément la foule qui s'y presse ; le hall d'entrée est trop étroit, il le semble d'autant plus que la hauteur de la voûte est exagérée pour la largeur. Les murs sont décorés de deux grandes fresques sur fond or symbolisant le passé et le présent, selon la pensée allemande.

---

1. Notre carte hors texte de Strasbourg et ses environs, page 98, donne le tracé de la ville nouvelle et des grands ports du Rhin creusés à Strasbourg et à Kehl.

Le passé, c'est Frédéric Barberousse, entrant à Haguenau où il transporte ses trésors; le présent, c'est l'empereur Guillaume Ier, recevant « l'hommage » des paysans alsaciens, conduits par un maire... décoré de la Légion d'honneur !

Les salles ouvrant sur le vestibule sont de médiocre dimension et insuffisantes aussi. Ce qui donne le mieux l'impression de grandeur, c'est le nombre et la largeur des quais ou *perrons* auxquels on accède par des passages souterrains. Cette disposition générale sur les principales lignes d'Alsace-Lorraine, avec plus ou moins d'ampleur, n'a d'ailleurs pas uniquement un but d'utilité publique : tout est conçu en vue du rendement militaire, pour le rapide embarquement des troupes. Une division d'infanterie en entier peut, dit-on, trouver place à la fois sur les perrons et remplir les trains destinés à la frontière.

Sur la place, la gare est symétriquement encadrée des bâtiments de la direction et de l'exploitation des chemins de fer d'Alsace-Lorraine. On sait que le réseau enlevé à notre Compagnie de l'Est, complété de lignes stratégiques nouvelles et d'une partie des chemins de fer du grand-duché de Luxembourg, constitue un système de chemins de fer d'État, analogue à celui de la Prusse et des autres États allemands ; Stras-

bourg est le siège central de tous les services [1].

De nombreuses voitures de tramway stationnent, conduisant dans la ville et la banlieue, composée soit de faubourgs dépendant de la commune, tels que Kronenbourg, Kœnigshofen, Neudorf et la Robertsau, soit de communes autonomes, faisant en réalité partie de l'agglomération, car les remparts seuls les isolent de la ville. Au nord, c'est le grand quartier de Schiltigheim que prolongent Bischheim et Hœnheim ; au sud, c'est la route bordée de maisons aboutissant à Lingolsheim. La commune de Strasbourg a 167 342 habitants ; avec les groupes suburbains la population atteint près de 200 000. C'est plus du double des habitants recensés avant la guerre.

La rue Küss, bordée de maisons hautes mais banales, conduit au canal des Faux-Remparts, bras septentrional de l'Ill ; une autre voie, la rue Kuhn, semblable d'aspect, mais moins fréquentée, rejoint aussi la rivière un peu en amont, toutes deux atteignant sur la rive droite l'artère principale de la ville ancienne, que de grandes constructions à usage de magasins, d'un luxe

---

1. Sur le réseau d'État d'Alsace-Lorraine et les autres chemins de fer d'État allemands, voir le livre de M. Ardouin-Dumazet : *L'Europe Centrale et ses réseaux d'État*. Paris, Berger-Levrault et Cie.

un peu lourd, bordent peu à peu, remplaçant les vieilles demeures d'autrefois. Les plaques de rue dont le nom français était populaire, ont fait place à des indications allemandes fort rébarbatives pour nous : *Alte Weinmarktstrasse, Am Hohen Steg, Blauwolkengasse,* ce qui veut dire : rue du Vieux-Marché-aux-Vins, à la Haute-Montée, rue de la Nuée-Bleue.

Les magasins sont amples, riches, mais avec je ne sais quoi d'exotique qui frappe d'autant plus, qu'on les voit à côté des étalages d'anciennes maisons dont les propriétaires ont conservé avec soin l'allure française d'autrefois. Beaucoup de foule, assez pour noyer dans les vêtements bourgeois les uniformes nombreux pourtant dans cette grande garnison. Le flot ne continue pas en entier sur la voie maîtresse, il tourne à droite vers une large place ornée de parterres fleuris, d'eaux jaillissantes et de la statue d'un général français : Kléber.

Les Allemands ont maintenu la statue du héros des armées républicaines sur la place où la piété des Alsaciens l'avait mise. Il faut leur rendre cette justice qu'ils n'ont fait disparaître aucune des effigies glorieuses qui ornent les villes conquises. Ney et Fabert à Metz, Bruat et Rapp à Colmar, Mouton à Phalsbourg, sont restés sur

leur piédestal. La base du monument renferme les restes du général. La statue est belle et fière. Le contraste est pénible entre cette effigie de martiale allure, évoquant tant de grands souvenirs français, et le poste allemand installé à l'un des angles du *Kleber-Platz*.

Cette partie de Strasbourg est la plus vivante de la ville. Derrière les maisons de la place qui font face à la statue, s'élève la tour de l'église moderne remplaçant le vieux *Temple Neuf*. Celui-ci renfermait, dans son immense chœur, la riche et célèbre bibliothèque municipale qui, par un vandalisme sans nom, fut bombardée et détruite par les obus allemands en 1870.

Un grand nombre de services de tramway ont leur tête de ligne sur la place Kléber ; la rue des Grandes-Arcades, qui conduit à la place Gutenberg, à la cathédrale et à la porte d'Austerlitz (*Metzgertor*), voie fort animée, y aboutit. Cette rue des Grandes-Arcades conserve une partie des antiques voûtes qui lui valurent son nom et sous lesquelles sont depuis des siècles de nombreux magasins, pour la plupart semblables par la devanture ; l'installation et l'accueil fait aux clients sont ce qu'ils étaient avant la guerre. Elle aboutit à la place Gutenberg ; sur ce carrefour, simple élargissement de la chaussée, se dresse la statue

du premier typographe; il inventa son art à Strasbourg même. La statue est l'œuvre de David d'Angers.

La trop étroite rue Mercière, à gauche, conduit à la cathédrale dont elle permet de distinguer un peu de la gigantesque façade. Mais cette église n'est pas de celles que l'on contemple en passant, il faut lui consacrer une longue visite; nous y reviendrons.

La rue du Vieux-Marché-aux-Poissons (*Alter Fischmarkt*) continue les Grandes-Arcades; cette artère large, très animée, aboutit au bras méridional de l'Ill au pont du Corbeau, un des coins les plus curieux de la cité. La rivière, contenue entre les quais, avec ses bas ports fleuris, ses antiques maisons, la noble façade du Château, la haute silhouette et la flèche de Notre-Dame, l'harmonieuse courbe des eaux, n'est nulle part plus belle que dans la vieille cité entourée de ses bras. Une des constructions au delà du pont est occupée par l'auberge du Corbeau (*Zum Raben*) qui succède à une hôtellerie fréquentée jadis par les plus nobles hôtes; Frédéric II y logea. La vaste cour, entourée de constructions en charpente, n'a guère changé depuis le passage du célèbre roi de Prusse, peut-être a-t-elle gagné en pittoresque.

Sur la rive droite, s'étend la place du Corbeau,

d'où la rue d'Austerlitz (*Metzgerstrasse*) conduit à une place également débaptisée d'un nom trop glorieux pour les armes françaises. La ville semble finir là par des fortifications, mais se continue de l'autre côté des fossés, d'ailleurs voués au comblement, par le vaste faubourg du Neudorf.

Les quais de la rive droite sont parcourus par la ligne circulaire de tramways dite *Rundbahn,* qui, partant de la gare, y retourne en traversant les nouveaux quartiers où les conquérants ont groupé tous les édifices imprimant aux yeux leur domination : université, ministère, palais impérial, hôtel des postes, gigantesques casernes.

Le pont du Corbeau est entouré de vieux et curieux édifices qui furent le centre d'approvisionnement pour le Strasbourg d'autrefois. Dans un réseau de pittoresques ruelles, étroites, bordées de maisons penchées l'une vers l'autre, on trouve l'antique place du Marché-aux-Cochons-de-Lait; l'ancienne Grande Boucherie est devenue un musée d'art industriel; le *Kaufhaus,* ancienne douane, est devenu une halle; ces deux vastes constructions font des abords du pont du Corbeau un des coins les plus pittoresques du vieux Strasbourg. La rue du Vieux-Marché-aux-Poissons garde la maison où habitait Gœthe, alors étudiant en 1770-1771.

En amont, l'Ill descend entre un quartier de petites rues dominées par l'église Saint-Thomas et les vastes constructions de l'hôpital, où l'Université a installé ses diverses cliniques. Les bords de la rivière ont quelques belles constructions du dix-huitième siècle; ils deviennent tout à fait curieux à l'endroit où l'Ill, pénétrant dans la ville, se divise en quatre bras enserrant une sorte de petite Venise. C'est la *Petite France,* d'un archaïque caractère avec ses tanneries, ses maisons noires mais fleuries bordant les eaux, ses étroits jardinets aux saules qui se penchent. A la tête des îles, une ligne de ponts, les Ponts-Couverts, n'a plus les galeries qui lui valurent ce nom; mais d'antiques tours de défense carrées, couvertes de toits aigus, restent encore debout.

Les quatre bras qui entourent les îlots se réunissent en un lit unique, celui que nous avons suivi depuis le pont du Corbeau; un autre bras, le canal des Faux-Remparts, que parcourt plus volontiers la navigation, va décrire au nord un grand arc de cercle pour rejoindre le premier à l'entrée des nouveaux quartiers universitaires. La grande île ainsi constituée renferme presque tout le vieux Strasbourg.

Entre la Petite France et la place Kléber s'étend un réseau de rues étroites, tranquilles,

habitées par une population laborieuse ; la principale artère, l'antique Grand'Rue, que, du temps de César déjà, parcouraient les légions romaines et qui va déboucher sur la place Gutenberg, est une des plus animées de la ville. Une courte voie la relie à l'église Saint-Thomas, d'origine romane, profondément remaniée à l'époque ogivale et devenue, dès la Réforme, l'un des temples protestants de la ville. L'édifice, lourd et morose, est fort visité pour le mausolée du maréchal de Saxe, grande composition un peu froide et fort allégorique due au ciseau de Pigalle, mais dont chaque partie est une belle œuvre. Le héros descendant à la tombe, la France éplorée qui s'efforce de le retenir, sont admirablement traités.

Saint-Thomas est une sorte de petit Panthéon alsacien ; d'autres monuments de toute époque ou de simples épitaphes peuplent les nefs ou les murailles.

La rue de l'Ail (*Knoblochgasse*), dans laquelle Gœthe prenait pension, ramène à la rue du Vieux-Marché-aux-Poissons et à la place Gutenberg. Un regard au bel hôtel du Commerce, siège de la Chambre de commerce, et nous retournons par la place Kléber à la large et vivante rue de la Mésange aboutissant à la place du Broglie, le *Breuil,* comme on dit ici en prononçant, à la

française, le nom du maréchal qui gouverna l'Alsace vers 1740.

Le Broglie est la partie de Strasbourg qui évoque le mieux l'idée d'une ville française. On pourrait se croire dans quelque quartier de Nantes, de Rennes ou de Bordeaux. De nobles hôtels du dix-huitième siècle l'encadrent. L'hôtel de ville, le Crédit foncier, la Préfecture, le théâtre alternent avec ces édifices privés. La Préfecture, devant laquelle on voit encore la statue de M. de Lezay-Marnésia, un de ces préfets administrateurs de premier ordre si nombreux dans la première moitié du dix-neuvième siècle, est la résidence du Statthalter, le gouverneur allemand du pays d'Empire. Aujourd'hui, ce chef-d'œuvre de l'architecture française du dix-huitième siècle donne l'impression d'une marquise du temps de Louis XV égarée au milieu d'un groupe de parvenues prétentieuses.

Pendant le bombardement, le Broglie, si gai avant la guerre, avec ses allées, ses cafés, sa foule élégante, souffrit beaucoup des obus ; le théâtre notamment, ainsi que la Préfecture, furent détruits ; on les a rétablis sur le même plan. Une statue personnifiant le Rhin sous la figure d'un vieillard rabougri, œuvre néo-allemande bien singulière pour notre goût français,

orne une fontaine ; elle produit sur les nerfs des Strasbourgeois le même effet désagréable que celui qu'éprouvent les Mulhousiens devant leur statue du Travail.

Le Broglie n'a pas retrouvé complètement sa vie élégante d'autrefois ; une partie de la société qui l'animait a émigré, puis la création des nouveaux quartiers a déplacé les habitudes ; les appartements des environs du Broglie ont été délaissés par bien de leurs hôtes aristocratiques qu'ont sollicités les grandes avenues ombragées d'arbres, fleuries de jardins. Mais, par habitude, les Français de passage vont toujours au Broglie ; dans une rue voisine, la brasserie d'Adelshofen est le rendez-vous où tous les artistes et littérateurs de notre pays visitant l'Alsace sont attirés par un noyau d'habitués restés fidèles à notre culture et composé d'hommes fort distingués.

Sur une petite place, à proximité de la rue de la Mésange, s'élève l'église Saint-Pierre-le-Jeune, spécimen de l'art gothique rhénan. Cette église a maintenant ceci de curieux, que la fantaisie dévergondée d'un archéologue allemand en a fait recouvrir les statues et les parois à l'intérieur, et même à l'extérieur, d'une peinture aux tons les plus criards et les plus discordants !

Derrière le théâtre on retrouve le bras nord

de l'Ill bordant la vaste place Impériale (*Kaiser-Platz*) qui résume toute l'histoire actuelle de Strasbourg. L'Empire allemand a marqué sa prise de possession par une suite de palais d'un ensemble froid, gourmé, mesquin. Les architectes ne furent pas heureux. Un des côtés est occupé par le palais impérial, monument dans le style de la Renaissance italienne pour lequel les Allemands ont un goût très vif; une lourde coupole que dominent deux hérauts tenant la hampe du pavillon de l'Empereur coiffe l'édifice. Le ministère d'Alsace-Lorraine occupe un hôtel voisin; un troisième palais a été construit pour la délégation d'Alsace-Lorraine, *Landesausschuss,* c'est-à-dire le Parlement au petit pied qui gère les finances et les services publics du pays d'Empire. Plus vaste est l'édifice où l'on a installé la bibliothèque de l'Université, une des plus riches du monde, car elle renferme 700 000 volumes.

A côté du *Landesausschuss,* séparé par une large voie nouvelle, se dresse un immense hôtel des postes de style gothique, dont les statues et les hautes verrières ne feraient guère deviner l'usage. C'est par ces palais destinés au service des correspondances et au télégraphe que l'Empire tient à s'affirmer dans tous les pays qui ne

sont pas prussiens ; c'est la marque du pouvoir suprême groupant tous les États, du Rhin à la Vistule. Seule la Bavière a gardé ses postes particulières, aussi n'offre-t-elle pas d'édifices aussi grandioses et somptueux.

Autour du *Kaiser-Platz* sont encore groupés une foule d'hôtels destinés à des services publics : la *Kreisdirection* (sous-préfecture) pour le cercle de Strasbourg-campagne, le cadastre, les contributions, le palais de justice, une école supérieure, la présidence de la Basse-Alsace (préfecture actuelle), toute une ville administrative, limitée par la large rue des Vosges à laquelle fait suite, au delà de deux bras de l'Ill, la rue de la Forêt-Noire. Entre ces branches de la rivière s'allonge une île découpée par des voies nouvelles encore peu bâties; au bord de l'une d'elles, la belle promenade du Contades étend une partie de ses ombrages.

A la pointe de l'île, une église ogivale toute moderne dresse deux hautes tours ; c'est le temple évangélique destiné à la garnison, où, chaque dimanche, les soldats appartenant à ce culte sont conduits en ordre comme à la parade.

Sur la rive droite de l'Ill, précédée de parterres fleuris, voici l'imposante façade de l'Université, le plus considérable des palais élevés dans la ville

nouvelle, celui qui prête le moins à la critique. Cette vaste façade, dont l'ampleur n'exclut pas l'élégance, due au choix heureux du style de la Renaissance, est un beau décor pour la ville nouvelle, elle lui imprime un caractère aussi grandiose que celui du palais de la place Impériale est maigre et guindé. Dans le jardin, une assez mièvre statue de Gœthe, étudiant, fait face au pont de l'Université. Au-dessus du pavillon central est un groupe de bronze, dominé par la statue de Pallas Athéné. Il n'est peut-être pas d'université possédant aussi majestueuse apparence.

Les pavillons d'angle sont ornés de statues, dont les sujets furent pris uniquement dans les lettres et les sciences allemandes. C'est bien à la gloire de la Germanie que l'on a voulu élever le monument. Il ne semble pas que le succès ait répondu aux efforts ; en 1901, les divers groupes universitaires : théologie, droit, médecine, philologie et mathématiques comptaient seulement 1 033 étudiants et cependant l'Université est admirablement dotée en professeurs, laboratoires, cliniques, bibliothèques où plus de 600 journaux, revues et bulletins sont reçus. Plus de la moitié des élèves appartiennent à l'Alsace-Lorraine. Le corps enseignant ne comprend pas moins de 142 professeurs, dont beau-

coup jouissent d'une grande notoriété dans la vie intellectuelle de l'Allemagne. Le droit groupe le plus grand nombre d'étudiants (317), la médecine en a 292, les mathématiques 235, la philologie 222 et la théologie 69.

L'intérieur est d'une extrême richesse que des Français n'apprécieront pas autant que les Allemands. Une immense cour vitrée est au cœur du pavillon central ; une salle superbe, l'*aula*, occupe l'étage avec les salles de cours, « séminaires » pour les lettres. Derrière ce palais central, dans un beau parc, sont les *instituts* de chaque branche d'enseignement, tous remarquablement aménagés. Chimie, physique, géologie, botanique, etc., ont chacune leur palais particulier. Un observatoire complète ce remarquable ensemble.

Entre l'Université et la belle promenade de l'Orangerie, jadis extérieure, maintenant enfermée dans la ville, ont été tracés de vastes quartiers, s'étendant jusqu'au canal du Rhône au Rhin. La plus grande partie de cette plaine est encore nue ; seule l'avenue de la Forêt-Noire, qui offre une voie superbe vers le port et Kehl, est presque entièrement bâtie, mais vers l'Ill on trouve de somptueuses voies modernes ; l'allée de la Robertsau avec ses arbres, ses jardins, ses hô-

tels est digne d'une grande capitale. Le beau parc de l'Orangerie, à l'extrémité de cette monumentale avenue, a conservé le charme des vieux jardins français ; une large pelouse qui la borde, garde sous une forme allemande, *Lenôtre-Platz,* le souvenir du grand architecte des jardins à qui l'on doit le parc de Versailles et tant d'autres parcs de châteaux.

Malgré leur élégance, ces quartiers nouveaux ne disent rien à l'esprit ; ils sont trop uniformes, trop soignés, on n'y sent pas vivre l'âme d'une ville ; aussi a-t-on hâte de retourner dans le vieux Strasbourg, qui semble se tenir à l'écart de toutes ces somptuosités officielles, dans l'antique cité groupée autour de l'immense cathédrale, dont, à chaque instant, on voit surgir la masse énorme et superbe, au-dessus de laquelle jaillit la flèche ciselée à jour, véritable joyau de pierre.

A l'est, les services militaires ont conservé les terrains occupés par la citadelle et ses abords en complétant les anciens bâtiments, en édifiant de nouvelles casernes, des magasins, des parcs d'artillerie et du génie. Il y a là pour l'usage de la garnison un espace aussi considérable que la partie de Strasbourg enserrée entre les deux bras de l'Ill. L'intérêt est nul, si l'on fait abstraction du sentiment éprouvé en voyant l'énor-

mité de l'effort imposé à l'Allemagne pour la garde de sa conquête. Cependant cela n'est rien auprès des travaux accomplis à Metz et du nombre d'hommes concentrés pour la garde de la cité lorraine.

J'échappe avec plaisir à ces rues uniformément bordées de casernes, où l'on ne rencontre guère que des soldats, dans une tenue de corvée assez sale et misérable, pour retrouver l'avenue de la Forêt-Noire, *Schwarzwald-Strasse*. Si elle a des casernes à son extrémité, si elle possède l'énorme magasin des vivres, elle devient élégante dès que l'on a dépassé l'église catholique de la garnison.

Nous sommes revenus devant l'Université; voici un convoi de la *Rundbahn*. Nous prenons place sur les bancs d'une des voitures et filons rapidement à travers la ville neuve par la rue des Vosges entièrement bordée maintenant de maisons monumentales. La ligne va jusqu'aux abords de la place de Haguenau, traverse la place de Pierres et, par de beaux boulevards ou *Ring*, se dirige vers la gare; elle achèvera son circuit en allant passer aux Ponts-Couverts pour longer l'Ill jusqu'à l'Université.

Tel est, dans une course trop rapide, l'aspect du Strasbourg moderne; mais cette excursion est

incomplète ; si l'on veut comprendre l'affection des Strasbourgeois pour leur ville, des Alsaciens pour leur capitale, il faut aller dans la vieille cité, celle dont les rues étroites et sombres entourent la cathédrale, le Château et les abords du Broglie, puis il faut suivre les quais de l'Ill au long du bras méridional. En dépit de la régularité, de la largeur et du luxe des voies de la ville nouvelle, c'est ce vieux Strasbourg, où tant de maisons rappellent encore le dix-huitième siècle, qui séduit toujours. Les magnificences impériales du *Kaiser-Platz* ne vaudront jamais, pour ceux qui veulent quand même l'image de la grande ville, le Broglie d'une si parfaite élégance et cette place Kléber gardée par la mâle silhouette du défenseur de Mayence.

IV

STRASBOURG : LA CATHÉDRALE
LA VIE ÉCONOMIQUE

Pourquoi la célébrité de la cathédrale de Strasbourg est grande. — Aspect lointain. — Arrivée devant Notre-Dame. — La silhouette. — Les sculptures. — Les nefs. — Sur la plate-forme. — Le panorama. — Autour de la cathédrale. — Le Château. — L'œuvre Notre-Dame et les vieilles rues. — Rôle économique de Strasbourg. — Industrie et commerce. — Le pâté de foie gras, son histoire.

Schiltigheim. Juillet.

Il est d'autres grandes cathédrales que celle de Strasbourg, il en est de plus belles, offrant davantage d'unité, une perfection plus absolue dans l'art du sculpteur. Chartres, Amiens, Reims sont des œuvres plus parfaites ; mais aucune n'a été louée, exaltée comme le puissant *Münster* des bords de l'Ill ; les artistes et les archéologues connaissent les grandes églises françaises, la majorité du public les ignore, mais partout on exalte celle de Strasbourg. C'est un des édifices qu'il faut avoir vus, pour lesquels on

se dérange de sa route, véritable pèlerinage sans cesse fréquenté.

Je crois qu'il faut l'attribuer au prestige du nom du Rhin, à ce patriotisme local de l'Alsace qui a fait du superbe édifice le monument national de la petite patrie, puis à l'effet vraiment sublime de cette flèche élancée, au-dessus d'une façade elle-même colossale que l'on aperçoit à bien des lieues avant de parvenir à la ville. Pour le voyageur arrivant par la plaine ou par la montagne, la cathédrale de Strasbourg prend l'aspect fantastique d'un temple de rêve, elle se détache sur le ciel comme un décor d'apothéose. Le cadre lointain, les Vosges, la Forêt-Noire, la plaine immense et superbe, tout concourt à donner une impression inoubliable. J'ai vu la cathédrale de Reims depuis les plaines lointaines ou du bord de la « montagne », j'ai eu la sainte obsession de la cathédrale de Chartres pendant mes longues courses en Beauce, et elles ne m'ont pas imposé une telle sensation.

Le défaut de Notre-Dame de Strasbourg : — car tel est le vocable de l'église, ignoré de bien des Strasbourgeois — l'étroitesse de sa façade comparée à la hauteur, contribue à accroître le sentiment d'écrasante grandeur éprouvé en arrivant en face du chef-d'œuvre d'Erwin de

Steinbach. On est passé par d'étroites rues, délicieuses d'archaïsme avec leurs pignons aigus, les maisons de bois sculpté, et soudain apparaît le sublime poème de pierre, porches peuplés d'un monde de statues. Des pinacles, des aiguilles ouvragées surmontent les baies de ces porches, de hautes et minces colonnettes font comme une résille devant les grandes baies ogivales ; toute cette splendeur de la pierre fouillée par le ciseau semble avoir uniquement pour but d'encadrer une splendide rosace, que supporte une galerie ciselée comme l'orfèvrerie d'une châsse, surmontée par une autre galerie plus fouillée encore.

L'édifice est si élevé, que le sommet des porches est à la hauteur des maisons à quatre ou cinq étages qui encadrent le parvis, et deux étages se dressent pour porter la plate-forme. Celle-ci est à 66 mètres au-dessus du pavé. Deux tours devaient monter plus haut encore ; une seule a été achevée, flanquée de quatre admirables tourelles ajourées, et surmontée d'une haute flèche également à jour, qui est la caractéristique inoubliable du paysage de Strasbourg. On peut regretter que l'édifice n'ait pas été terminé et, pourtant, on le préfère ainsi avec son unique flèche. Si la seconde avait été construite,

la cathédrale eût ressemblé à tant d'autres, elle n'aurait pas une personnalité aussi nette.

On n'attend pas une description de Notre-Dame de Strasbourg ; il faudrait un volume pour étudier les sculptures, les motifs architecturaux, les statues, que plusieurs générations d'artistes ont conçus ; encore n'arriverait-on pas à les faire comprendre sans le concours de l'image. Ces œuvres, d'ailleurs, ne remontent qu'en petit nombre à la période de construction ; la Révolution a saccagé cette floraison d'art et le bombardement de 1870 a fait plus de mal encore. On a reconstitué les motifs disparus, restauré les images mutilées et rendu ainsi à la cathédrale son aspect primitif. Il ne reste guère d'intact parmi les parties maîtresses que les statues des vierges folles et des vierges sages, l'Ancien et le Nouveau Testament, puis, sur un portail latéral, l'admirable groupe de la « dormition » de la Vierge. Mais ces œuvres sont de tout premier ordre. De même certaines parties anciennes du portail Saint-Laurent sur le côté septentrional.

L'intérieur est moins riche que la façade. Le vaisseau a pour beauté capitale son ampleur et son harmonie. Les proportions heureuses et justes font paraître plus grande la hauteur des voûtes. Celle-ci atteint 30 mètres au-dessus du

pavé. La voûte de la grande nef de Reims en a 34 ; Amiens, la plus splendide des cathédrales, en offre 43, et Beauvais porte plus haut encore ses clés de voûte, à 47 mètres. De même les grandes cathédrales françaises sont plus longues et plus larges, cependant celle de Strasbourg donne une impression d'immensité.

L'église avait un jubé que les « gens de goût » du dix-septième siècle ont démoli comme gênant leur esthétique ; ce que l'on sait de cette merveille de ciselure de pierre rend plus douloureux le vandalisme. Par contre, une ravissante chaire, véritable œuvre de joaillerie, a échappé à la destruction. Elle mérite certainement mieux l'admiration que la fameuse horloge astronomique devant laquelle, à l'heure de midi, se presse la foule pour voir s'animer les figurines qui viennent frapper sur les timbres.

Cette horloge et l'ascension de la plate-forme, voilà les deux grands attraits de la cathédrale pour la masse des visiteurs. Beaucoup d'entre eux se soucient même peu du spectacle découvert du haut de ce belvédère ; ce qui les enchante c'est d'avoir gravi trois cent trente marches par un escalier étroit, tournant dans une mince tourelle à jour, d'où l'on a quelque émotion si l'on est sujet au vertige. Quelques-uns ne jettent

même qu'un coup d'œil distrait sur le panorama, ils se précipitent chez le gardien, achètent des cartes postales et font certifier leur ascension devant eux par un timbre dateur.

Cependant le tour d'horizon que l'on embrasse mérite d'être admiré. Certes, cela n'est pas comparable au grand tableau offert au regard par le Hohneck, le ballon de Guebwiller ou le Donon ; il manque ici la vue des vallées profondes se creusant sous les pieds. Mais la ville, avec son hérissement de toits et de cheminées, les trouées de ses rues, les nids de cigognes d'un effet si pittoresque, les tours et les flèches d'églises, les bras de l'Ill, est un tableau d'une grandeur surprenante.

Le regard, immédiatement, cherche le Rhin ; le grand fleuve, malgré la proximité, est masqué par les arbres de la forêt étendue sans interruption depuis Huningue jusque dans le Palatinat. A peine voit-on, par deux ou trois trouées, surtout celle qu'a nécessitée la création du grand port rhénan, un coin de nappe étincelante. De ce côté, la Forêt-Noire présente son front et ses hautes croupes sombres dominées par le géant du système, le Feldberg qui, avec ses 1 500 mètres, dépasse de 76 mètres le

ballon de Guebwiller, cime maîtresse des Vosges. La plaine badoise, couverte de villes et de villages, le pied de la Forêt-Noire, où s'égrène un autre collier de centres populeux entourés de vergers et de vignes, offre un admirable spectacle de richesse rustique. Quand le soleil oblique de l'après-midi éclaire les monts de Souabe, précise leurs plis, leurs vallées, les ruines de châteaux, les détails plus nets encore du massif isolé du Kaiserstuhl, le décor est d'une inoubliable splendeur.

Par contre, c'est au matin qu'il faut voir les Vosges ; grâce au recul, grâce à l'isolement de l'observatoire, le panorama est d'une ampleur incomparable. Cependant, on n'a pas toute la chaîne sous les yeux ; le massif du ballon de Guebwiller masque les parties entre lesquelles se creusent les vallées de la Thur et de la Doller. Mais, à partir du grand Ballon jusqu'aux petits monts vosgiens du Palatinat, on reconnaît la plupart des cimes fréquentées par les touristes et chères au cœur des Alsaciens. Voici le Kahlewasen d'où j'ai joui d'un si merveilleux panorama des Alpes [1], le Tænnichel, le Brézouard, Sainte-Odile, les châteaux d'Ottrott ; au nord de

1. Voir volume *Haute-Alsace,* chapitre XVI.

la grande dépression de la vallée de la Bruche, le Donon, les petits monts de Saverne, les petites Vosges de Lichtenberg et de Niederbronn, les hauteurs du Pigeonnier, près de Wissembourg.

La plaine d'Alsace se déroulerait en entier aux regards, si elle n'était aussi prodigieusement étendue ; mais les campagnes finissent par se perdre dans l'infini et l'on ne distingue aucune des villes populeuses. Par contre, une multitude de petites villes, de bourgs, de villages apparaissent au milieu de campagnes d'une extrême richesse, vers le nord surtout, où le pays du Kochersberg est un des plus luxuriants de cette terre opulente.

Autour de la cathédrale, le parvis, les places, les rues sont bordés d'édifices et de maisons d'un vif intérêt. L'haussmannisation de Strasbourg n'a pas atteint les environs du *Münster* où la seule note un peu moderne est donnée par le Château, construit au commencement du dix-huitième siècle sous l'impulsion du premier cardinal de Rohan, l'un des plus fastueux princes-évêques. Ce palais de très noble allure renferme aujourd'hui les collections d'art de la ville, installées dans les appartements dont la merveilleuse décoration a été respectée. Sur la place, le Château

n'offre guère que son majestueux portail donnant accès dans une belle cour entourée de corps de logis ornés de sculptures et de galeries. La véritable façade est sur l'Ill, elle se développe amplement, percée de dix-sept grandes fenêtres et décorée de motifs sculptés d'une belle facture.

A côté du Château a été conservée l'Œuvre Notre-Dame ou *Frauenhaus,* intéressante construction de l'architecture domestique du quatorzième siècle et de la Renaissance. Elle comprend deux charmants logis séparés par une cour étroite : l'un, à haut pignon à dents de scie, possède une belle galerie gothique ; l'autre offre un pignon non moins élevé, orné de volutes et présentant sur la cour une fenêtre historiée. L'Œuvre Notre-Dame est l'administration des biens de la cathédrale ; les deux édifices ont été construits pour elle ; le plus ancien date de 1347 ; depuis cette époque les architectes de l'église, les trésoriers de l'œuvre, tous les services en un mot sont réunis au *Frauenhaus.*

Devant la façade sont de vieilles et pittoresques maisons ; l'une d'elles, particulièrement précieuse, est un chef-d'œuvre de charpente, dont toutes les parties apparentes, poutres, poutrelles, cornières sont sculptées avec toute la grâce et la

science de composition de la Renaissance. On nomme cet antique logis maison Kammerzell ; un instant les Strasbourgeois espérèrent la voir transformer en musée, mais c'est encore un restaurant.

Dans tout le quartier de la cathédrale, au long des voies les plus larges et les plus animées comme la rue des Hallebardes et la rue des Juifs, comme dans les étroites artères aboutissant à l'Ill, il y a nombre de demeures conservant des traces de l'ancienne splendeur. Mais ces quartiers, autrefois habités par de riches bourgeois et les personnages de la petite cour des princes-évêques, ont maintenant une population fort modeste et les vieux hôtels se sont transformés pour l'accueillir.

Peu de monuments dans la vieille ville ; j'ai déjà signalé la noble construction appelée Hôtel du Commerce, datant de la Renaissance et qui, pendant quelques siècles, abrita le gouvernement de la Ville libre Impériale et République de Strasbourg. On ne saurait donner un rang bien distingué à la grande masse de l'Aubette réédifiée après le bombardement et qui occupe un côté de la place Kléber. Il faut citer cependant l'église Saint-Guillaume, autre victime du siège, mais restaurée ; elle garde les tombeaux de deux landgraves d'Alsace.

Dans ses voies principales, Strasbourg donne l'impression d'une ville d'élégance; rien n'y trahit l'industrie; les magasins sont nombreux et luxueusement installés. De fait, c'est un grand centre de commerce, mais non une ville industrielle; les manufactures sont à la périphérie, dans les faubourgs de Kœnigshofen et du Neudorf, ou dans les communes limitrophes : Schiltigheim et Illkirch-Grafenstaden. Elle a, comme toutes les grandes cités, de nombreux ateliers, parfois considérables, pour toutes les professions, sans que l'on puisse relever une production caractéristique.

Pourtant il faut signaler les laboratoires où se préparent les succulents articles culinaires qui ont fait la réputation de Strasbourg : hors ligne les pâtés de foie gras, puis ensuite la charcuterie et la choucroute. Je ne parle pas de la bière, j'y reviendrai à propos de Schiltigheim.

Le pâté de foie gras, d'après une tradition qui a pris la forme de l'histoire la plus précise dans l'*Ancienne Alsace à table,* un des plus curieux et des plus vivants ouvrages consacrés à la province [1], serait né à Strasbourg même; un cuisinier de génie, nommé Clause, amené en Alsace

---

1. Librairie Berger-Levrault et Cie.

par le maréchal de Contades, gouverneur militaire, eut l'idée de développer les qualités déjà connues du foie d'oie en l'enveloppant d'une farce de viande hachée menu, en le parfumant à l'aide de truffes et d'épices, en le faisant cuire dans une croûte de pâte. Tant que le maréchal résida à Strasbourg, la découverte de Clause resta ignorée du public, les personnages admis à la table du gouverneur connurent seuls cette conquête de la gastronomie. Mais quand M. de Contades quitta l'Alsace, Clause, retenu par les beaux yeux de Mme Mathieu, veuve d'un pâtissier, épousa celle-ci, et, avec elle, la boutique, très achalandée déjà, rue de la Mésange.

Il élabora alors des pâtés pour la clientèle citadine ; le succès fut vif, d'autres cuisiniers l'imitèrent. De nos jours la confection des conserves de foie gras est devenue une grosse affaire industrielle. Charles Grad évalue à 600 000 fr. par année la valeur de la production, mais le *Bottin* dans l'énumération des commerces de Strasbourg, dit que l'exportation seule atteint 2 millions. J'ignore quel est le chiffre exact ; en tous cas la préparation de ces succulents pâtés s'est fort accrue ; un des fabricants, M. Michel, a monté dans ce but, à Schiltigheim, une véritable usine occupant une vingtaine de pâtissiers, cuisiniers

ou bouchers. Le poids des foies mis en œuvre chaque année est de 100 000 à 125 000 kilogr.

A Strasbourg, on admet volontiers que nulle concurrence n'atteint les pâtés, sinon celle de Colmar, déclare Charles Grad qui était Colmarien. En réalité, nos villes du Midi, de Toulouse à Bordeaux, doivent avoir, pour les terrines du moins, une importance bien plus considérable. En dehors de Périgueux, de Ruffec, de Barbezieux, d'Angoulême, de Sarlat, de Brive, de Toulouse, il n'est pas une bourgade de ces contrées qui n'ait son officine et une clientèle étendue; j'ai signalé bien souvent les pâtés en décrivant nos provinces des bassins de la Garonne et de la Charente [1]. Mais il faut reconnaître que Strasbourg a mieux su lancer ses produits et qu'il profite de l'afflux de visiteurs attirés par la cathédrale, les Vosges et le Rhin.

Les oies sont nombreuses en Alsace; pourtant le nombre ne m'a pas frappé comme autour de Périgueux et de Toulouse, les troupeaux sont moins considérables. On les élève surtout dans la plaine; chaque village et dans le village chaque maison en possède, un pâtre communal les con-

1. Voir notamment, dans la 15e série du *Voyage en France*, les passages consacrés aux pâtés de Barbezieux et de Ruffec ; dans la 29e série ceux relatifs à Périgueux ; dans la 38e série, Toulouse, etc.

duit aux champs. La grande variété dite *oie-cygne* est la plus recherchée. Il ne s'agit là que de l'élevage; les bêtes une fois parvenues à leur entier développement sont vendues à des engraisseurs de profession, installés à proximité des fabriques de pâtés, à Schiltigheim et à Bischheim principalement. Les engraisseurs fournissent directement les pâtissiers pour les foies de premier choix. La vente des qualités secondaires se fait sur le marché comme celle de l'animal dépouillé de son foie.

L'engraissage ou gavage a lieu par les soins de spécialistes à partir du mois d'octobre. Les oies maigres sont alors amenées sur les marchés spéciaux qui commencent à s'ouvrir dès que la foire de Hochfelden a donné le signal. Hochfelden est un gros bourg des bords de la Zorn, en aval de Saverne, à l'extrémité de ce pays du Kochersberg où les oies abondent, à la jonction de vallées où elles sont plus nombreuses encore.

Arrivées chez les engraisseurs, les nobles volatiles sont placées dans un hangar sombre mais bien aéré et propice, où on les enferme dans d'étroites cages rendant le mouvement difficile. Des intervalles entre des lattes permettent à chaque bête de passer la tête et de barboter dans un récipient plein d'eau maintenue saine par

quelques morceaux de charbon de bois. A des heures régulières, le matin, à midi et le soir, on la sort de sa prison pour lui faire avaler de force des grains de maïs en quantité et quelques fèves cuites à l'eau; chaque oie reçoit un boisseau de vingt litres de maïs en vingt jours. Au bout de ce temps, l'animal est gras à souhait et, surtout, son foie a pris un développement tel que la mort viendrait à la suite de cette hypertrophie, si l'éleveur ne prenait les devants en procédant au sacrifice; on devine que la bête est à point en la palpant, en constatant des boules de graisse sous les ailes. Tel cultivateur des environs de Strasbourg engraisse ainsi de cent cinquante à deux cents oies à la fois et renouvelle cinq fois le contenu de ses cages.

L'oie maigre vaut environ 5 fr., tandis que le foie gras à lui seul se vend de 2 à 6 fr. selon la grosseur et la qualité. Car il y a des qualités diverses, expliquées par M. Michel, le grand fabricant strasbourgeois, à la Société des sciences, agriculture et arts. Ces détails ont été recueillis par un conservateur du Musée des beaux-arts, M. Binder (1).

---

1. M. Binder a été enlevé à ses amis et à l'Alsace peu de temps après ma visite à Strasbourg, qu'il avait organisée avec tant de cordialité.

C'est par le choix et l'achat des foies, a dit M. Michel, que commencent nos opérations, et n'allez pas croire que ce soit là chose facile ; la réussite de nos préparations en dépend entièrement. Malgré l'abondance des offres, nous avons souvent de la peine à trouver ce qu'il nous faut, surtout dans la forte saison où nous employons des quantités considérables de beaux foies ; souvent, parmi deux cents foies qu'on me présente, je puis à peine en retenir la moitié, et d'autres fois, je puis accepter presque la totalité. Cela dépend uniquement de l'engraisseur, car il faut une grande expérience et les soins les plus intelligents pour réussir dans ce métier, et le premier venu ne possède pas toujours ces aptitudes. Il y a cependant aussi des malchances inévitables : telle bète par exemple, absolument saine, bien constituée et traitée de la manière la plus parfaite, pourra donner un foie de très bel aspect, et lorsqu'on voudra s'en servir il se trouvera qu'il n'a pas les qualités requises, tandis que, fort souvent, des oies de moindre apparence fournissent des foies de première qualité. En général, les bons foies doivent être de consistance ferme, sans ètre trop durs, avoir une belle couleur franche, allant vers le rose, et ne pas être trop graisseux au toucher. C'est donc, je le répète, du bon choix des foies que dépend la réussite de nos produits ; aussi est-ce à ce choix que je voue des soins incessants et à moins d'empêchement majeur, j'y procède moi-même jour par jour.

On est stupéfait du développement qu'un système d'engraissage rationnel et des soins intelligents parviennent à donner à cet organe de l'oie ; les plus grands et les plus beaux foies, tels que ceux que je vous montre, ont l'apparence la plus saine et sont sans la moindre tache, d'où il ressort avec évidence que les sottes histoires sur les tortures qu'on fait subir aux oies pendant le gavage, histoires que certaines personnes plus sensibles qu'éclairées admettent avec une crédulité profonde, ne reposent sur

aucun fondement, car il est certain qu'une bête torturée périclite plutôt qu'elle ne prospère.

Donc le gavage c'est de la philanthropie ; cependant j'imagine que les oies, si on les consultait, préféreraient aller tondre du pré la largeur de leur bec que recevoir le classique boisseau de maïs.

Le foie soumis à la sélection du maître passe aux mains de spécialistes qui le débarrassent du fiel, de la graisse et du nerf avant de l'envoyer subir les préparations culinaires qui seront achevées par le passage au four.

Strasbourg, productrice de foie gras, n'est, en somme, connue à ce point de vue que par une élite de gourmets et de gourmands ; pour le gros du public, l'idée de la choucroute et de la bière est plus intimement liée à celle de la ville. Il m'a paru que cette idée, pour la choucroute au moins, est exagérée ; cette conserve de choux est loin d'être un plat national comme la garbure du Sud-Ouest, la mongette des Charentes, le gratin du Dauphiné ou la bouillabaisse de Marseille. Certes, on mange de la choucroute en Alsace, mais elle est loin de venir chaque jour sur les tables, elle y paraît surtout le dimanche. Jadis, elle était œuvre du ménage, on la préparait soi-

même, cela encore a lieu dans les villages; aujourd'hui de véritables manufactures se sont créées, assez importantes pour que, la fermeture de la frontière après la guerre les privant de débouchés, elles soient allées fonder des succursales sur le territoire resté français pour conserver ce marché. Ces produits trouvent un large débouché dans les villes d'Alsace et d'Allemagne. Un chou blanc, pommé, très ferme, d'une forme toute particulière, très aplatie, que l'on emploie exclusivement, occupe de grandes surfaces en Basse-Alsace; il végète bien dans les anciens marais gagnés par la culture. Blæsheim, dans le canton de Geispolsheim, a donné son nom à la meilleure variété et un village voisin, dans le canton d'Obernai, Krautergersheim doit le sien à l'excellence de ses choux à choucroute.

Une autre industrie culinaire, la charcuterie, est connue surtout par les saucisses fumées et le lard fumé, compagnes obligées de la choucroute. Je n'ai pu recueillir aucune donnée sur la production. Elle est considérable cependant, à en juger par le luxe de certaines boutiques de charcutier et l'affluence qui s'y presse.

V

AUTOUR DE STRASBOURG

De Strasbourg à Kehl. — Les ports de Strasbourg. — Canal du Rhin à l'Ill. — Port du Rhin. — Un bassin gigantesque. — Le mouvement. — Rêve de supplanter Mannheim. — Le bassin badois de Kehl. — Le monument de Desaix. — Neudorf. — L'usine de Grafenstaden. — Kœnigshofen et Kronenbourg. — Les brasseries de Schiltigheim. — L'île du Wacken et la Robertsau.

La Robertsau. Août.

De toutes les lignes de tramway qui relient Strasbourg à sa banlieue, la plus fréquentée conduit à Kehl dans le pays de Bade. La légende veut que les Strasbourgeois se rendent sur l'autre rive du Rhin parce que la bière y est meilleure, de même que les Badois viennent à Strasbourg estimant la bière d'Alsace comme bien supérieure. Peu importe la raison, le fait est que les tramways circulent à de courts intervalles et sont sans cesse bondés. Tous les touristes, tous les visiteurs font la course; elle les conduit au Rhin, attraction bien naturelle de tout voyage

en Alsace. Les bords du fleuve et Kehl ont des restaurants et des guinguettes où la foule se presse.

Tout ce monde ne fait que passer rapidement sur la route étroite, encombrée, très faubourienne, qui côtoie le canal de jonction de l'Ill au Rhin ; dans cette course électrique on se rend difficilement compte d'une des parties les plus intéressantes de Strasbourg : le quartier de la marine, si l'on peut employer ce terme pour un port de rivière. Et cependant, l'expression est la seule qui s'impose ; il y a là, dans cette partie du cours du Rhin que l'on représentait comme innavigable il y a moins de vingt ans, un port intérieur accessible à de grands bateaux et dont l'outillage est supérieur à celui de bien des ports célèbres. Strasbourg et Kehl, sa rivale, constituent un de ces merveilleux organismes de navigation intérieure comme l'Allemagne seule peut en montrer.

L'ancienne route de Kehl, encore à peu près exclusivement suivie aujourd'hui, bien que la principale voie de la nouvelle ville, la rue de la Forêt-Noire, se prolonge jusqu'au pont du Rhin par la rue de Kehl, cette ancienne route traverse les fortifications à la porte d'Austerlitz (*Metzgertor*), et atteint le canal circulaire

(*Umleitungskanal*) reliant l'Ill au canal de la Marne au Rhin en contournant la ville. Et l'on a aussitôt un spectacle inattendu.

Voici un bassin rempli de vapeurs et de chalands de telles dimensions et de formes si marines déjà, que l'on se croirait dans une ville maritime. A ce premier bassin — *Hafenbecken* — un autre plus vaste est accolé, séparé par une longue suite de hangars, de chantiers, de docks. De chaque côté, les quais sont bordés de grues à vapeur qui vont, viennent, chargent, déchargent des marchandises fort variées. Le second bassin est le plus vaste ; ce *Metzgertorhafen* n'a pas moins de 650 mètres de longueur et 40 mètres de largeur ; sur cette vaste étendue les bateaux se pressent, offrant tous les types en usage sur le Rhin et les canaux. Le *Metzgertorhafen* continue par un épanouissement du canal formant un « port aux charbons », long de 900 mètres, large de 20, bordé sur toute sa longueur par d'énormes tas de charbon et de coke ; là viennent se décharger les houilles de la Sarre et de la Ruhr, ces dernières transbordées sur les bateaux de canal à destination de Colmar et de Mulhouse. Partout les grands chantiers, partout les grues actives.

Plus loin encore est un autre bassin, le port

au pétrole, long de 200 mètres, large de 45, où les bateaux chargés du dangereux liquide peuvent procéder à leurs travaux sans craindre d'incendier les bâtiments voisins.

Ce mouvement paraît prodigieux à qui n'a pas vu les autres ports intérieurs de l'Allemagne, Mannheim, Ruhrort, Cologne, Bingen, Francfort, Magdebourg, pour citer ceux-là seulement. Il semble avoir atteint son apogée, car on ne comprend guère comment Strasbourg, ville sans industrie importante, peut alimenter un tel trafic. Et pourtant les Strasbourgeois ont une telle confiance dans le développement de la navigation du Rhin, que leurs ports du canal circulaire ne sont rien auprès de celui qu'ils ont récemment ouvert, dans une île de cailloux entourée par le Rhin et un bras du fleuve, le petit Rhin. L'île des Épis (*Sporeninsel*) a été excavée, deux longs bassins ont été creusés, dotés de quais, bordés de docks et, à l'époque des hautes eaux, reçoivent les grands vapeurs du Rhin, montant souvent de la partie maritime du fleuve.

La route de Kehl y conduit, passant entre le *Metzgertorhafen,* le port aux charbons, et de grands espaces moitié faubourgs, moitié campagne. Des cahutes, des cabarets, des champs,

des prés coupés de chemins éclairés au gaz. Aux abords du petit Rhin, on retrouve un coin de la grande forêt des îles.

Le petit Rhin passerait pour une belle rivière, s'il n'était si voisin du maître courant. Large et abondant, il coule dans un lit régularisé par des digues. Quand on a franchi ce bras du fleuve, on pénètre dans l'île des Épis. A travers des fourrés de peupliers nains et d'arbres aquatiques, une piste conduit vers une gigantesque construction qui, depuis un moment, attirait nos regards. Ce monumental édifice est un moulin établi à l'entrée des nouveaux bassins pour profiter de la puissante force motrice fournie par la dérivation qui les alimente. Grâce à l'intervention de M. Binder j'ai pu visiter l'énorme minoterie du *Rheinhafen* et admirer cette organisation si complète et moderne à laquelle ressemblent peu nos bons vieux moulins.

La puissance de production est considérable; les trois cents paires de cylindres peuvent broyer 2 400 sacs de blé par vingt-quatre heures. Les silos sont établis pour renfermer le contenu de 60 000 sacs. Outre les blés de l'Alsace et du pays de Bade l'établissement reçoit ceux de Russie, des États danubiens et de l'Amérique. De mai à septembre, de grands chalands les apportent par

le Rhin, d'octobre à mai les canaux les amènent du Havre, de Dunkerque, d'Anvers, de Rotterdam et d'Amsterdam.

La force motrice du Rhin a permis d'actionner tous les cylindres, les appareils de levage, de nettoyage, de blutage, de chargement, de déchargement et d'élévation à l'aide de l'électricité. Tout cela fonctionne sans bruit, sans poussière, avec un personnel fort réduit. Deux cents personnes seulement sont employées dans la gigantesque usine dont les innombrables fenêtres illuminées deviennent, la nuit, la caractéristique du paysage-banlieue de Strasbourg.

Du dernier rang de ces fenêtres on domine le nouveau port en entier, formé de deux bassins parallèles; l'un, du côté du Rhin, est consacré à l'industrie, c'est-à-dire que les quais sont bordés par des usines ayant à leur porte, sous leur grue, les bateaux qui apportent la houille et les matières premières et reprennent les produits fabriqués. L'autre est réservé au commerce proprement dit, c'est-à-dire à la manutention des marchandises à destination ou en provenance de Strasbourg et du reste de l'Alsace. Chacun de ces bassins est long de 1 200 mètres. Le territoire occupé par l'eau, les quais, les constructions atteint actuellement 72 hectares 61, sur

les 125 qui sont destinés au port. Les bassins, les routes et les voies ferrées couvrent 54 hectares ; autour, 3 hectares sont occupés par les habitations, 11 par des propriétés privées, 10 hectares 88 par les dépendances du port de commerce, 58 hectares 73 par celles du port industriel.

Le port de commerce a 2 800 mètres de quai, le port industriel 2 700 mètres.

Il faut avouer maintenant que cela est un peu vide, la navigation n'a pas encore assez d'importance pour que l'on ait le merveilleux spectacle que donneraient de tels bassins si les quais étaient bordés de navires et de chalands, mais le port est récent ; commencé en 1898 il a été achevé en 1902, et le Rhin n'est réellement navigable pour les grands vapeurs de Mannheim que pendant sept ou huit mois de l'année. Il faudra améliorer le fleuve, draguer les hauts fonds pour assurer la navigation constante de Mannheim à Strasbourg. Les Alsaciens et les Badois n'ont pas hésité à commencer par creuser les ports, espérant que le reste viendrait ensuite. On a dépensé près de 9 millions au *Rheinhafen* de Strasbourg sans compter la valeur de l'île des Épis estimée à près de 550 000 fr. Plus considérables encore sont les dépenses des

Badois à Kehl, où le port est presque double en étendue de celui de Strasbourg[1].

Le bâtiment de l'administration du *Rheinhafen* est un élégant édifice dans le style de la Renaissance avec beffroi à pignons dentelés. Les docks du bassin du commerce sont dans le goût allemand, avec créneaux et tourelles prêtant toujours à sourire par le contraste entre l'architecture médiévale et le prosaïsme du but. Cet entrepôt est le plus grand élevé sur le Rhin où, cependant, villes et chambres de commerce ont rivalisé dans le colossal. On peut en juger par la hauteur des tours des élévateurs à grains : 31 mètres, et celle des silos : 27^{m},50, sur une longueur de 102^{m},50 et une largeur de 25 mètres. Ces silos peuvent contenir 95 000 sacs de 100 kilogrammes et les greniers 85 000 sacs. Les caves, immenses aussi, sont aménagées pour les huiles et autres liquides.

L'outillage est déjà considérable, l'élévateur à grains peut décharger 1 000 sacs à l'heure, six déchargeurs électriques enlèvent chacun 600 kilogrammes, un bandeau transporteur a 1 000 kilogrammes de portée, deux grues roulantes avec trucks complètent cette série d'engins.

---

1. Voir la carte hors texte de Strasbourg et ses environs page 98, où les ports sont indiqués.

Dès 1902, année de l'ouverture, le mouvement atteignait 63 095 tonnes à l'entrée, 1 387 à la sortie. En 1905 : 193 324 tonnes à l'entrée et 41 526 à la sortie ; mais cela ne représente qu'une faible partie de la navigation du Rhin, les chargements les plus importants venus par le fleuve allant se manutentionner dans le port du *Metzgertor* et un peu dans le port de l'Hôpital. La part du Rhin dans le mouvement total des divers ports est de 769 686 tonnes à l'entrée et 37 508 à la sortie. Les bateaux de canal ont fourni respectivement en cette même année 1905 : à l'entrée, 258 013 tonnes ; à la sortie, 225 027. Au total 1 290 234 tonnes pour Strasbourg. Bien des ports maritimes illustres sont loin d'atteindre à de tels chiffres. En 1904, le mouvement avait été seulement de 844 466 tonnes.

La profondeur moyenne des bassins, 4 mètres, dépasse de beaucoup le tirant d'eau que l'on peut espérer sur le Rhin, même après l'amélioration, la « construction » du fleuve, comme disent les Allemands, mais c'est une preuve nouvelle des espoirs de Strasbourg. Si jamais le puissant cours d'eau peut être aménagé jusque-là, c'est une incomparable transformation économique au détriment de Mannheim, aujourd'hui tête de la grande navigation du

Rhin. Cela est tellement dans l'ordre des choses, que le grand-duché de Bade, auquel appartient Mannheim, a pris ses précautions pour empêcher l'Alsace de remplacer l'État voisin dans ce rôle d'emporium. Carlsruhe, éloigné du Rhin plus que ne l'est Strasbourg, s'est creusé un bassin, et Kehl a reçu un outillage bien plus considérable encore que celui de Strasbourg, dans le port dont la petite ville a été dotée. Il y a là aussi deux bassins dont le principal n'a pas moins de 3 200 mètres de longueur; l'autre s'étend sur 2 200 mètres. La longueur des quais atteint 2 200 mètres, celle des talus perreyés, 5 900 mètres; 40 kilomètres de voies ferrées y desservent les quais et les terre-pleins.

Le *Rheinhafen* de Strasbourg n'offre donc pas encore un mouvement comparable à celui des ports du canal circulaire, où le *Metzgertorhafen* a reçu 614 203 tonnes en 1905 dont plus de 400 000 de houilles et cokes, et en a expédié 28 651. Ruhrort, par les charbons, est le port qui a les relations les plus importantes avec Strasbourg.

A côté de ces canaux et de ces bassins où l'animation n'a d'égale que la grandeur des ambitions, bien solitaire est le Rhin entre le nouveau quartier du *Rheinhafen* qui le borde

d'un côté et la calme cité de Kehl qui l'encadre de l'autre. L'ancien pont, longtemps célèbre et consacré uniquement au chemin de fer, et le nouveau pont de fer destiné aux tramways, aux voitures et aux piétons, franchissent un large lit d'eaux rapides qu'emprunte rarement une barque ; c'est en aval, après les débouchés des bassins, que l'on commence à rencontrer les grands vapeurs et les remorqueurs. Certes, on ne saurait comparer cela au Rhin au-dessous de Mannheim, sans cesse sillonné par de longs convois de chalands, mais ce n'est déjà plus la solitude.

La chambre de commerce, dans la notice spéciale qu'elle a consacrée aux ports de Strasbourg pour 1905, dit que l'on atteignit en cette année les chiffres les plus élevés constatés jusqu'alors, de même que l'on eut la plus longue durée pour l'époque de la navigation. Celle-ci fut de 261 jours, du 13 mars au 15 décembre. En 1904, on n'avait pu circuler que 141 jours. La profondeur moyenne du fleuve s'éleva de $1^m,55$ à $1^m,69$; en août, septembre et octobre, le Rhin, alimenté par la fonte des neiges et des glaces, offrit $2^m,30$ de tirant d'eau, aussi les navires venant du fleuve inférieur purent monter à pleine charge. Les chiffres du mouvement s'en ressentent ; le grand

port rhénan de Ruhrort-Duisbourg[1] avait envoyé à Strasbourg 244 344 tonnes de houille en 1904, le tonnage passa à 443 369 en 1905. Les charbons sont d'ailleurs le principal élément de fret. Les céréales viennent ensuite, la quantité s'éleva de 96 751 tonnes (1904) à 227 649.

Grâce à la hauteur des eaux, Strasbourg eut des relations actives avec Anvers et Rotterdam, ses deux portes sur la mer; le premier lui envoya 79 478 tonnes, le second 148 322, c'est plus que le double de l'année précédente. Les relations avec Mannheim et Ludwigshafen se sont élevées à 91 508 tonnes. Dans l'ensemble, le mouvement des marchandises a atteint 769 686 tonnes en 1905 contre 400 900 en 1904. Quant aux expéditions, elles sont comparativement infimes : 37 508 tonnes seulement. Strasbourg est donc exclusivement un port d'importation.

Ces chiffres ne concernent que les marchandises. Si l'on examine le nombre et le tonnage des bateaux on constate une activité comparable à celle de plusieurs grands ports maritimes français. Le Rhin a conduit à Strasbourg 1 359 bateaux dont 19 vides, jaugeant ensemble 1 570 397

---

1. Sur Ruhrort, voir *L'Europe centrale et ses réseaux d'État*, par Ardouin-Dumazet. Librairie Berger-Levrault et Cie.

tonnes. C'est un mouvement supérieur à celui de Rouen, presque égal à celui de Boulogne. Les bassins du Rhin n'ont eu qu'une faible part dans cette animation : 351 bateaux avec 155 483 tonnes. La plus grande part des bateaux ont occupé le port du *Metzgertor*.

La progression du trafic en 1905 a été de 91,99 °/₀ à l'arrivée, de 160,18 °/₀ à la sortie. Merveilleux résultats qui montrent ce que deviendrait Strasbourg si on lui assurait, par l'aménagement du fleuve ou la création du canal latéral, une navigation ininterrompue. Le rêve de contrebalancer Mannheim serait vite réalisé. Je dis Mannheim et non Ruhrort, car ce dernier port ne saurait être dépossédé, puisqu'il est le centre de répartition pour le bassin houiller de Westphalie et dispose d'un élément de fret que ne possèdent ni Strasbourg, ni Kehl, ni même aucune cité d'Alsace, les produits des manufactures de Mulhouse s'accommodant mieux de la voie ferrée et pouvant supporter des frais de transport élevés.

Le canal de la Marne au Rhin, qui conduit à Strasbourg les houilles de la Sarre, a lui-même donné lieu à un mouvement considérable; au port du *Spitaltor* et sur les quais intérieurs 2 264 bateaux ont déchargé 258 013 tonnes ; 787

ont chargé 225 027 tonnes, par le transit avec les ports du Rhin surtout.

Je suis revenu à Strasbourg en allant saluer au bord de la route le monument du général Desaix, élevé à la glorieuse victime de Marengo par l'armée du Rhin, en souvenir de la splendide défense du passage de Kehl en 1796. C'est un piédestal surmonté d'un cippe funéraire, orné d'un bas-relief d'Ohmacht représentant des nymphes qui couronnent le héros, le tout surmonté, dans le goût du Directoire, d'un énorme casque antique de l'effet le plus grotesque. Ce casque de pierre avait été enlevé du monument depuis plus d'un demi-siècle ; heureux de le retrouver dans un jardin où il était relégué, les Allemands n'ont pas manqué de le remettre en place en 1883. On ferait bien de décoiffer de nouveau cet élégant édicule, qui appartient encore à la France ainsi que le terrain qui l'entoure.

A travers les rues sans caractère du populeux et toujours grandissant faubourg du Neudorf, nous gagnons la grande route qui longe le Rhin jusqu'à Bâle ; elle forme dans ce quartier peuplé de plus de 12 000 âmes une large chaussée bordée de maisons ouvrières et traversée, à

proximité des fortifications, par le chemin de fer de Kehl dont les passages à niveau entravent fort la circulation. De grands travaux (en cours en 1906) vont déplacer la ligne qui, à l'aide de remblais et de viaducs, passera très haut en entourant le Neudorf et constituant un véritable rempart qui rendra superflue la muraille de Vauban conservée au sud de la ville.

Le faubourg se transforme, de belles constructions s'y élèvent, une large avenue a été percée. Au-dessus des toits se dressent quelques cheminées d'usines; le Neudorf a des fabriques de dragées et de pâtes alimentaires, une grande marbrerie, des ateliers où l'on coupe les poils de lièvre pour la chapellerie. Mais la gêne causée par le voisinage des fortifications n'a pas permis un développement manufacturier plus considérable; il faut aller bien plus au sud, dans la commune d'Illkirch-Grafenstaden, pour trouver la grande industrie.

Dès que l'on a franchi le nouveau chemin de fer de Kehl, la campagne apparaît, large, humide, sillonnée de chenaux, creusée dans la direction du Rhin par une immense carrière où l'on extrait le gravier nécessaire aux terrassements de la voie ferrée; les fouilles laissent une sorte de lac étendu. Sur la route court une ligne

de tramway qui va traverser Illkirch, long village où l'on retrouve le type des constructions de la plaine d'Alsace : logis de charpente et de torchis soigneusement blanchi, des toits percés de lucarnes, des auvents étagés. Au fond plane le noir nuage de fumée des usines de Grafenstaden.

Tout le monde a remarqué, dans nos gares, des locomotives portant ce nom sur leurs flancs. Ce sont pour la plupart des machines construites avant la guerre dans les ateliers de ce hameau d'Alsace qui a grandi au point qu'il renferme aujourd'hui plus de 6 000 âmes dans les deux quartiers constituant la commune d'Illkirch-Grafenstaden. Rien ne semblait devoir faire naître une telle industrie sur ce point éloigné des houilles et des fers. L'origine fut modeste, elle se rattache à l'invention de la bascule décimale par un ancien moine de l'ordre des Bénédictins, Aloyse Quintenz, qui avait fait breveter sa bascule en 1827. Il ne put jouir de son invention, car il mourait l'année suivante ; un de ses amis, nommé Rollé, continua l'entreprise. En 1827, Rollé s'associa l'horloger Schwilgué, de Schlestadt, avec lequel il continua la fabrication des bascules ; mais Schwilgué, horloger de génie, ayant été chargé de rétablir les mouvements de l'horloge de la cathédrale de Strasbourg, se

consacra entièrement à cette œuvre de patience, et l'usine, jusqu'alors installée à Strasbourg, fut vendue à une société qui transporta l'outillage à Grafenstaden, dans les bâtiments d'une fabrique de quincaillerie utilisant la force motrice de l'Ill. Quarante ouvriers, tel était, en 1838, le personnel occupé ; peu à peu les affaires se développèrent ; dès 1841 on commençait la fabrication des machines-outils ; en 1844, on entreprenait la production des wagons, deux ans plus tard celle des tenders et des roues de locomotives ; enfin, en 1856, apparaissait la construction des locomotives. Après la guerre, la société de Grafenstaden fusionnait avec les établissements André Kœchlin de Mulhouse, pour devenir la Société alsacienne de construction mécanique. La production des locomotives se concentrait à Grafenstaden pour l'Alsace, à Belfort pour la France — afin de ne pas perdre le marché français [1].

En dehors des locomotives, l'usine continue à produire des machines-outils dont la réputation est européenne.

Les ateliers occupent un vaste espace entre la

1. Voir dans le volume *Haute-Alsace*, le chapitre VI, consacré partiellement aux usines métallurgiques de Mulhouse.

route et l'Ill ; 1 800 ouvriers y sont occupés ; la plupart des chefs d'atelier sortent d'une école professionnelle organisée par la société et dont les élèves, répartis en cinq classes, sont instruits pendant cinq années. Ils y apprennent l'allemand, le français, l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la physique, la mécanique, la technologie, la métallurgie, le dessin à main libre, le dessin linéaire, le dessin de projection et le dessin des pièces de machines. En même temps que ces études théoriques, les élèves travaillent dans les ateliers, soit à une seule partie, soit, s'ils le préfèrent, dans les diverses catégories telles que fonderie, modelage, ajustage, etc. Plusieurs élèves de la cinquième classe ont un bagage assez complet pour entrer à l'école technique de Strasbourg et obtenir le certificat permettant de devenir volontaire d'un an.

L'usine, voisine du canal, est reliée au chemin de fer par un embranchement particulier ; le chemin de fer sur route de Marckolsheim et Mulhouse dessert également Grafenstaden et permet à une partie des ouvriers de résider dans les villages voisins. Le bourg lui-même doit toute sa population à ce puissant établissement ; très morne aux heures de travail, il s'anime à l'heure de la sortie. J'assistai à ce

réveil; la rue large, longue, banale, est soudainement remplie par un flot d'ouvriers éparpillés ou en pelotons; ils sont propres, de figure intelligente, c'est une des populations de travailleurs qui m'ont laissé la plus favorable impression. Beaucoup d'entre eux demeurent loin, jusqu'aux dernières limites d'Illkirch et d'Ostwald; le tramway les conduit rapidement chez eux.

D'autres faubourgs strasbourgeois sont habités par une population ouvrière essaimant chaque soir de la ville. Au bord de la Bruche, jusqu'au confluent de cette rivière et de l'Ill, s'étend Kœnigshofen, né sur les bords de la route de Saverne par Wasselonne; plus loin Kronenbourg borde deux autres routes secondaires allant, l'une à Saverne, l'autre à Haguenau. L'industrie est représentée ici par de vastes brasseries; ces usines sont plus nombreuses encore dans le vaste faubourg de Schiltigheim, situé au nord de la ville et dont la rue principale, large chaussée d'aspect très industriel, est bordée des grands établissements où s'élabore la bière qui a valu en France une célébrité spéciale à Strasbourg, jusqu'aux événements de 1870 qui firent élever la barrière douanière.

Bien que l'Alsace, en dépit de l'idée que nous nous en faisons, ait plutôt le vin que la bière comme boisson nationale, la brasserie constitue une des grandes branches d'activité du pays, et Strasbourg, avec sa banlieue, est de beaucoup le plus grand centre de production, puisque l'on estime sa part à 55 °/₀ de la quantité de bière produite dans toute l'Alsace-Lorraine. Avant la guerre, les brasseries étaient très nombreuses, il y en avait plus de 50 dans le rayon, dont 35 dans la ville seule (on en comptait 80 en 1850); aujourd'hui ce nombre est tombé à 5 pour l'intérieur de Strasbourg, à 12 dans la banlieue, mais ce sont des établissements énormes, produisant bien davantage que la multitude de brasseries de jadis. Cependant la progression de la production locale n'est pas à comparer à la consommation ; les bières des États allemands, de la Bavière surtout, entraient en Alsace-Lorraine pour 309 298 hectolitres en 1896-1897, alors que la fabrication des trois provinces atteignait de 800 000 à 900 000 hectolitres dont 515 448 pour Strasbourg.

Le déplacement des brasseries n'a pas eu seulement pour cause la difficulté de trouver dans Strasbourg les vastes emplacements nécessaires aux grandes usines, il est dû aussi aux

avantages offerts par l'épaisseur du terrain de lehm dans les collines de Schiltigheim et des autres faubourgs. L'Alsace avait appris de la Bavière à creuser des caves dans le roc pour la conservation de la bière; on cherchait donc partout des collines rocheuses et Strasbourg ne possède rien de semblable. Vers 1851 on eut l'idée d'entailler les caves dans le lehm; le résultat fut excellent; on obtenait une température basse et uniforme, avec l'avantage sur le roc, que les infiltrations ne se produisant pas, les caves restaient sèches et saines; on pouvait y conserver la glace et maintenir le froid nécessaire. De là date l'essor de la brasserie vraiment industrielle. Tous les établissements ont maintenant des caves dans le lehm.

Ces grandes brasseries occupent 800 ouvriers, sur les 1 237 que l'on a recensés dans la Basse-Alsace. A côté d'elles sont nées sept malteries, — à Schiltigheim seulement — des fabriques de glace artificielle et l'une des plus grandes tonnelleries de l'Europe.

La bière de Strasbourg, on l'a vu, rencontre une concurrence active dans celle de Bavière et aussi dans la bière bohémienne de Pilsen, qui sont venues à Strasbourg même évincer les produits locaux. De toutes les villes d'Alsace, la

capitale est celle où l'on consomme le plus de bière, 218 litres par tête, alors que Mulhouse en boit seulement 90; mais cela est peu de chose auprès des grandes villes allemandes, de Francfort avec 428 et Munich avec 566 !

Devenue manufacturière, de patriarcale qu'elle était, devenue savante surtout, la brasserie a perdu ses praticiens, ces garçons brasseurs qui apprenaient leur métier à fond, s'en allaient de ville en ville en effectuant leur tour de France, achevant leur voyage par un séjour à Lyon dont les brasseries fameuses avaient été créées d'ailleurs par des Alsaciens. Beaucoup de ces praticiens errants se fixaient en route, installant des brasseries qui subsistent encore dans de nombreuses villes ([1]).

Schiltigheim, grand foyer de la brasserie de Strasbourg, occupe les terres sèches; ses maisons ne s'étendent pas jusqu'au canal de la Marne au Rhin et à l'Ill qui séparent son territoire de celui de la Robertsau, vaste faubourg strasbourgeois. Il y a là un coin de banlieue pittoresque par le contraste du terrain insulaire rappelant les îles boisées du Rhin dont il fit

1. Sur la brasserie en Alsace, voir *Études gambrinales. Histoire d'archéologie de la bière et principalement de la bière de Strasbourg*, par Ferdinand Reiber, librairie Berger-Levrault et Cie.



Voyage en France — Les Provinces perdues — Basse-Alsace

STRASBOURG ET SES ENVIRONS

D'après la carte de l'État-major français au 1/80 000ᵉ, mise à jour par le tracé de la nouvelle ville, du port du Rhin et des bassins de Kehl.

L'ancienne ville reste fort distincte par la forme ovale de son plan.

La carte comprend les lignes principales de tramways et tous les forts du camp retranché, sauf le fort Schwartzhoff situé au bord et sur la rive gauche du Rhin au bas de la carte, à trois kilomètres environ au sud de la marge.

Les parties grisaillées, hors de la ville, indiquent l'accroissement des faubourgs depuis 1870.

partie d'ailleurs, et des constructions dont le nombre s'accroît sans cesse. Quelques usines ont été établies entre les prés, les arbres, les chenaux. Dans l'île du Wacken est la plus grande tannerie alsacienne, celle de MM. Herrenschmidt, réputée depuis bien des années et qui vient d'ajouter aux vieilles méthodes de tannage à l'écorce, aux méthodes plus récentes de tannage aux extraits de tan, le tannage au chrome qui a pris un si remarquable développement en Allemagne ; 226 ouvriers sont employés dans cet établissement.

La Robertsau occupe un grand espace entre l'Ill et une étroite bande de forêt rhénane, quartier de maraîchers, d'horticulteurs, de villas modestes, de guinguettes et de restaurants. C'est un rendez-vous dominical pour les Strasbourgeois ; l'accès en est facilité maintenant par les tramways. Au delà, entre les deux cours d'eau, jusqu'au riche village de la Wantzenau, où l'Ill se jette enfin dans le Rhin après l'avoir longé depuis la région de Bâle, il y a de charmants paysages d'une aimable sauvagerie ; la forêt du Rhin s'y est humanisée.

VI

LA VALLÉE DE LA BRUCHE

Les chemins de fer économiques du Bas-Rhin. — De Strasbourg à Molsheim. — Molsheim. — L'hôtel de ville et l'église. — Le vignoble. — La Bruche et son canal. — Au confluent de la Mossig. — En remontant la Bruche. — Mutzig. — L'ancienne manufacture d'armes. — Heiligenberg. — Les ruines de Guirbaden. — Le vallon de la Magel. — Urmatt. — L'église de Niederhaslach. — Autour du Schneeberg.

Urmatt, Août.

La littérature économique de la première moitié du dix-neuvième siècle nous a légué de nombreuses publications sur les chemins de fer; dans ce flot de brochures, d'opuscules, de volumes, les lignes secondaires du Bas-Rhin tiennent une large place. Un préfet du département, M. Migneret, eut l'idée, alors neuve, de doter de lignes ferrées économiques les chefs-lieux de canton dépourvus de toute voie de ce genre. Ainsi furent construites les lignes de Haguenau à Niederbronn, de Strasbourg à Barr, Mutzig et Wasselonne, de Schlestadt à Sainte-Marie-aux-Mines. Le Bas-Rhin fut longtemps fier de cette

œuvre, due au département et aux communes. Aujourd'hui, chemins de fer d'intérêt local et tramways sont en tel nombre, que l'enthousiasme d'alors et cette abondance de textes sont une surprise pour qui en retrouve la trace.

L'œuvre, d'ailleurs, a été modifiée, les Allemands l'ont englobée dans leur réseau stratégique, doublant la plupart des voies, transformant les stations. C'est tout autre chose que le réseau vicinal de M. Migneret !

La plus importante de ces lignes, celle de Strasbourg à Molsheim, ville où le système se bifurquait, est d'une conception assez singulière, rappelant le jugement de Salomon : la plaine, jusqu'aux Vosges, a deux rangées de villages, l'une au long du canal de la Bruche, l'autre sur la route de Saint-Dié. Aujourd'hui on adopterait le tracé desservant directement les populations les plus nombreuses ; mais quand la ligne fut créée, on se tint à égale distance et les gares sont à deux ou trois kilomètres des centres desservis.

Le chemin de fer de Molsheim est donc en pleine solitude, sauf aux abords de Strasbourg où il frôle Lingolsheim et Holtzheim. Dans cette banlieue il parcourt une campagne bien cultivée, parsemée de hameaux et de maisons iso-

lées ; au loin de nombreuses flèches d'églises pointent entre les arbres. Paysage placide, d'une intimité douce, bien français par on ne sait quoi qui prend au cœur.

La propriété est très morcelée, à en juger par la médiocre étendue des champs, aux cultures très variées, détruisant toute monotonie. Au fond, vers l'ouest, se dessine la ligne onduleuse des Vosges. En ce crépuscule estival, les monts bleuâtres, derrière lesquels le soleil s'abaisse, sont exquis de formes et de mystère.

Passé Holtzheim, les villages se distinguent à peine ; cependant, voici là-bas, au pied d'un coteau, Hangenbieten ; les kneippistes peuvent s'y livrer au traitement de tous maux par la marche pieds nus dans la rosée ; la ride qui protège Hangenbieten porte plus loin le gracieux Kolbsheim, village commerçant où les israélites concentrent les affaires, surtout en bétail. Dans cette région, les juifs sont nombreux ; il en est beaucoup encore à Düppigheim et Düttlenheim, villages qui bordent un bras de la Bruche appelé le Mühlbach. Le dernier de ces bourgs, centre assez considérable, consacre une grande partie de son territoire à la culture des pommes de terre.

Jusqu'à la gare de Düttlenheim, le terrain étant frais, de belles cultures et de grandes prai-

ries se suivent; mais plus loin on traverse de vastes jachères, çà et là transformées en landes par les bruyères; il serait possible cependant d'amener les eaux de la Bruche et de faire de belles prairies. C'est actuellement un terrain de chasse où le gibier abonde; voici six lièvres à la fois dans un champ de pommes de terre, non loin de la station de Dachstein, où les cultures recommencent. A l'approche du train, deux faisans fuient vers la lisière du bois de Burkenwald.

Dachstein, petit village que l'on devine à peine, vers le nord, eut autrefois rang de ville; ses murailles arrêtèrent un moment Turenne; le maréchal dut bombarder la place, pendant quatre jours et quatre nuits, pour l'obliger à capituler. Le bourg, assis sur un bras dérivé de la Bruche et qui rejoint de nouveau la rivière, conserve quelques débris des fortifications détruites par Turenne, notamment une porte. Cette petite forteresse gardait un passage important : le débouché de la vallée de la Mossig, par laquelle on peut atteindre Saverne.

De nos jours, cette région reprend un rôle militaire, mais la défense n'est plus en plaine; les Allemands, qui veulent barrer le débouché de Saint-Dié, ont élevé des forts à tourelles cuirassées — forts Guillaume II et Blotten — au-

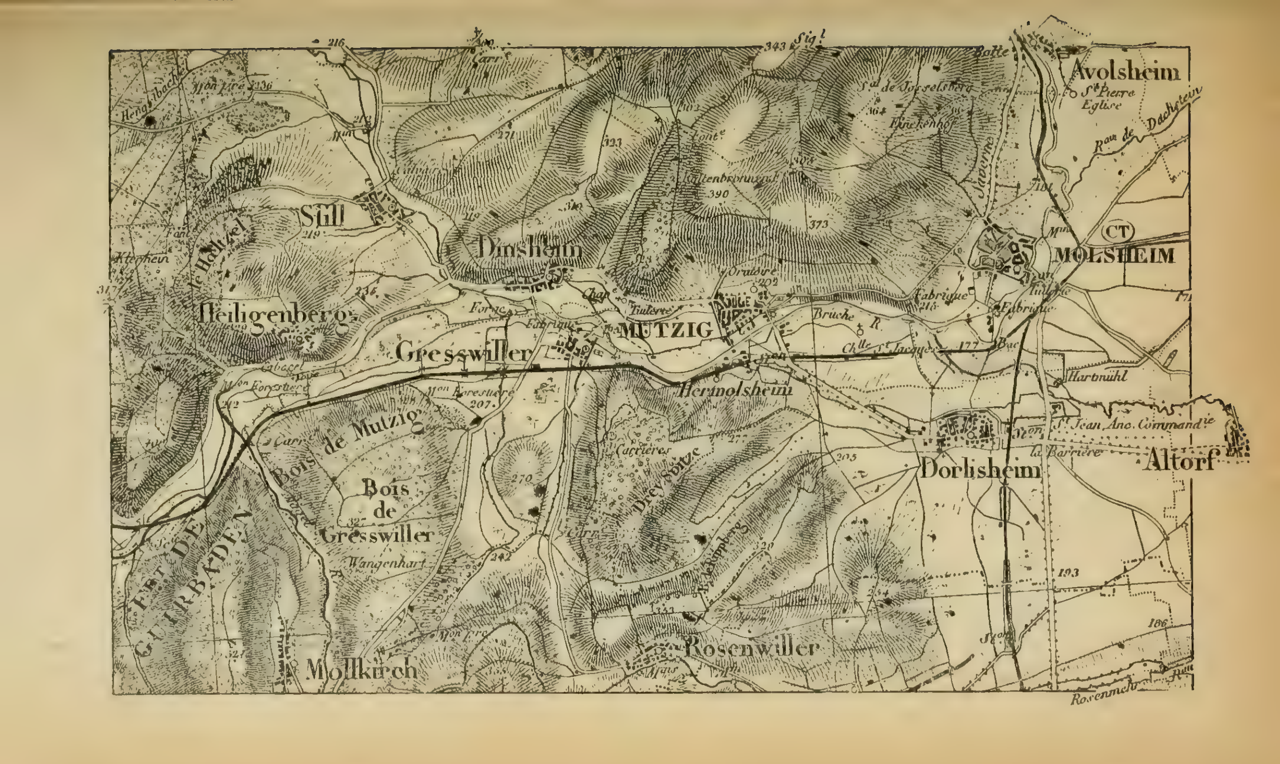
dessus de Molsheim, où la Bruche s'échappe des Vosges. D'autres ouvrages complètent cette forteresse. La petite ville, élevée au rang de chef-lieu de cercle, est donc devenue un lieu de garnison, sans perdre pour cela de son calme.

On y pénètre après avoir suivi les anciens remparts, longés par de grands platanes en avenue conduisant à une pittoresque porte. Celle-ci donne accès dans une curieuse bourgade rappelant, avec quelque chose de plus citadin, Rouffach et les autres centres du vignoble de la Haute-Alsace (1). La nuit est proche et la ville déjà semble endormie, vraiment extraordinaire de placidité. Cette torpeur rend plus saisissante la silhouette des vieilles maisons aux formes singulières pour des yeux de Français de l'intérieur, et contre lesquelles les lampes électriques, où la lumière vient de jaillir, mettent brutalement leur note de modernisme.

La grande place est particulièrement remarquable ; des maisons à pignons ondulés font cadre à l'ancien hôtel de ville, intéressant édifice de la Renaissance entouré au premier étage d'un élégant balcon de pierre ouvragée. Au centre de la façade, un escalier à double perron conduit à

---

1. Voir volume *Haute-Alsace*, chapitres XIV et XIX.


Avolsheim
St Pierre Eglise
MOLSHEIM
(CT)
Altorf
Dorlisheim
St Jean Anc. Commandie
la Barrière
Hartmühl
Rosenwiller
Mollkirch
MUTZIG
Hermolsheim
Gresswiller
Dinsheim
Still
Heiligenberg
Bois de Mutzig
Bois de Gresswiller
Wangenhart
Bruche R.
Fabrique
Tuilerie
Oratoire
Carrières
Jacquis
Kaltenbrunnen
Sig.l
343
390
373
216
207
270
242
205
193
186
177
202

une sorte de loggia abritant le porche d'entrée et supportant une tourelle-beffroi. En face de cet édifice, devenu tribunal, est l'actuel hôtel de ville, construction régulière et froide, avec fronton triangulaire. Une belle fontaine monumentale complète le décor.

L'église, dans une partie reculée de la ville, plus calme que le reste, s'il est possible, est un intéressant édifice, œuvre de l'époque de la Renaissance, mais conçue encore dans le style ogival. Le goût nouveau se révèle par des détails dans la décoration. Sur le parvis un obélisque de grès rouge porte une inscription qui ne laisse pas de surprendre :

LES HABITANTS DE MOLSHEIM
AUX ENFANTS DE LA VILLE MORTS POUR LA PATRIE
1870-1871

Ce mot de *patrie* veut dire la France.

Contre un mur, sous un abri, est placé un groupe sculpté représentant une scène religieuse, œuvre sans intérêt d'ailleurs.

Molsheim, devenu chef-lieu de cercle, c'est-à-dire sous-préfecture, est un centre de commerce et d'industrie assez important. Le vignoble que l'on retrouve ici et qui tapisse toutes les pentes des Vosges sur la plaine, depuis Saverne jusqu'à

hauteur de Mulhouse, y possède quelques-uns de ses crus réputés, *hahnenberger* et *finkenberger,* récoltés sur la jolie petite montagne à demi entourée par la Bruche. Ces hauteurs, qui évoquaient autrefois des idées de gaîté, sont devenues guerrières ; le fort *Empereur-Guillaume II* en couvre le sommet, d'autres batteries l'entourent, des chemins stratégiques s'élèvent sur les pentes.

Le vignoble de Molsheim couvre 222 hectares ; les poètes en ont chanté les produits, surtout le *finkenwein,* qui « brille comme l'or dans les gobelets ». C'est un de ces vins que les Strasbourgeois habitant Paris présentent avec orgueil à leurs invités. Le *finkenwein,* produit par le cépage riesling, est le meilleur vin blanc de la Basse-Alsace, il a force et parfum et se conserve longtemps en bouteille. On le récolte surtout sur les côtes dominant immédiatement la ville. Dans la vallée de la Bruche le vignoble se poursuit jusqu'au delà de Mutzig, offrant encore des vins distingués, mais moins célèbres.

Naturellement, Molsheim a ses gourmets et son « cercle des vins ».

La ville est un des centres de la petite industrie métallurgique installée au bord de la Bruche

et de quelques cours d'eau voisins. Une usine qui possède une succursale à Gresswiller, dans la vallée, emploie deux cent vingt ouvriers à la fabrication des limes, faux et faucilles.

La Bruche ne traverse pas la ville, elle erre dans de belles prairies, au pied du vignoble, et remonte vers le nord où elle rejoindra la Mossig pour se replier brusquement à l'est dans la direction de Strasbourg; cours peut-être artificiel, car d'anciens bras, la Bruche d'Altdorf et le ruisseau de Dachstein, se détachent du tronc principal pour le retrouver bien plus loin, au pied des collines d'Ergersheim et de Hangenbieten.

Artificielle ou naturelle, la rivière coule donc à la rencontre de la Mossig, comme si elle voulait refouler celle-ci vers sa source, puis elle suit toutes les sinuosités que lui imposent les hauteurs vignobles qui sont la terrasse méridionale du Kochersberg. Il y a là de riches coteaux produisant d'excellents vins, surtout à Wolxheim dont les crus sont renommés et à Ernolsheim.

La Bruche a été dérivée pour alimenter un canal navigable, construit à une époque reculée, car on le signale dès le quinzième siècle, servant au transport des pierres pour la cathédrale de Strasbourg et du charbon. Il doit son état actuel à Vauban qui, ayant à construire la citadelle et

l'enceinte de la capitale alsacienne, améliora cette voie de communication pour amener à pied d'œuvre les belles pierres de Soultz-les-Bains, à l'entrée de la vallée de la Mossig. Le régiment de Champagne fut employé à ces travaux au cours de l'année 1681.

Comme cela s'est produit pour le canal de la Thur et la dérivation de la Lauch, également œuvres de Vauban et établis pour le transport des matériaux à Neuf-Brisach, le canal de la Bruche fut médiocrement entretenu et perdit toute importance ; d'ailleurs les chemins de fer lui ont fort enlevé de sa valeur, bien que l'on conserve les ouvrages d'art. Le mouvement est faible sur ces vingt kilomètres : la pierre de Soultz et les bois de chauffage, comme au temps de Vauban, constituent presque tout le trafic. Les eaux sont en partie consacrées à l'irrigation.

Le canal épouse étroitement le pied des collines, reflétant les jolis villages enchâssés dans le vignoble, tandis que la rivière abandonne la base des coteaux pour errer à travers la plaine jusqu'à la rencontre de l'Ill.

En amont de Molsheim, la Bruche est surtout une rivière travailleuse ; depuis sa source elle anime moulins et usines, manufactures d'articles

métalliques dans sa partie inférieure, filatures et tissages de coton dans ce canton de Schirmeck, lorrain de race et en partie de langue, qui fut cependant enlevé au département des Vosges par l'annexion, comme étant sur le versant du Rhin.

Nous sommes partis ce matin de bonne heure pour remonter la vallée jusqu'aux confins des deux cantons de Molsheim et de Schirmeck; une lourde brume, indice d'une chaude journée, pèse sur le pays et masque les contours. A peine, au delà des plantations que traverse la route, devine-t-on les vignes, sillonnées par les traces blanches des chemins. Les vapeurs peu à peu se dissipent, il fait clair quand nous pénétrons à Mutzig, petite ville active, proprette et riante, malgré les usines qui bordent la Bruche et épanchent leurs fumées.

Un de ces établissements occupe l'ancienne manufacture d'armes, installée après la Révolution dans le château des évêques de Strasbourg et qui eut dans son personnel le contrôleur Chassepot, père de l'inventeur du fusil; Chassepot naquit à Mutzig et y fit son premier apprentissage. Jusqu'à la guerre il y eut là une grande activité. En 1866 on y fabriquait de dix-huit mille à vingt mille fusils par an; en 1870, sous

la pression des menaces extérieures, il y eut jusqu'à deux mille ouvriers au lieu de six cents et le nombre de fusils fabriqués devait atteindre cent mille dans l'année. Nos premiers désastres arrêtèrent la fabrication et la manufacture fut fermée. Elle est remplacée maintenant par une fabrique de grosse quincaillerie, considérable encore, occupant trois cent soixante-dix ouvriers. Des fonderies de cuivre, une grande brasserie complètent les sources d'activité de Mutzig, dont les collines sont creusées de carrières reliées au chemin de fer par une voie funiculaire.

Une église moderne dresse au-dessus de la ville une haute et élégante flèche. Des jardins luxuriants enveloppent le groupe des maisons resserré entre la petite cité et le canal des usines dérivé de la Bruche. La rivière, âme de tout ce joli pays, l'égaie de l'éclat et du murmure de ses eaux, le fait vivre par la force donnée aux industries. A une demi-lieue en amont de Mutzig elle a amené la création d'ateliers dépendant de la fabrique d'outils de Molsheim, dans les villages de Dinsheim et de Gresswiller. Le premier a une fonderie, le second fait des articles en acier laminé, surtout des scies. Les manufactures sont entre les deux centres, séparés par les bras de la Bruche, dans une partie

fort élargie de la vallée sur laquelle débouchent de jolis vallons.

Un de ces plis est une large conque de cultures entourant le village de Still, dans lequel est un institut de jeunes aveugles employés à la vannerie et à la brosserie. Le ruisseau dit Stillbach arrose cet ample bassin, fermé à l'ouest et au nord par des forêts dont le manteau enveloppe un massif ayant le Donon pour point culminant, mais pour centre la puissante croupe du Schneeberg et le Kohlberg, d'où s'irradient les vallées à tous les points de l'horizon.

Au-dessus de Still, vers la Bruche, les premiers contreforts des Vosges viennent finir par des escarpements de grès rouge, boisés, creusés de carrières. Sur la crête de cette sorte d'éperon, dominant le large plan de prairies dans lequel erre la Bruche, le village d'Heiligenberg a très fière mine. En avant jaillit la flèche haute et grêle de son église. Ce joli centre occupe l'emplacement d'une station romaine qui a laissé des traces intéressantes ; on y a reconnu des fours à poterie. Au pied du village, une papeterie utilise la force-motrice de la Bruche. En face, près de la gare, de grandes carrières sont entaillées à la base de la montagne. Le front d'abatage s'étage très haut ; sur la couleur

d'un rouge vif de la pierre, les silhouettes des ouvriers se détachent avec un relief étrange.

Un train vient d'arriver ; il en descend une longue file d'enfants munis de boîtes de botanistes, qui, sous la direction d'un prêtre, s'en vont herboriser dans la montagne. Voici bien souvent que nous rencontrons ces groupes d'élèves, sous la direction de leurs maîtres. Je me souviens d'avoir vu, à Colmar, un instituteur faisant aux enfants la biographie de Rapp devant la statue du glorieux aide de camp de Napoléon. Maintenant, dans quel esprit ? je l'ignore !

Mais les maîtres alsaciens, laïques ou religieux, hommes ou femmes, nous donnent un excellent exemple. Ces excursions sont favorables à la santé, elles ont plus d'attrait que la leçon de l'école et sont autrement profitables aussi ; il serait à souhaiter que l'usage s'en répandît en France.

Les enfants se dirigent sans doute vers les belles ruines féodales de Guirbaden, car nous les voyons monter au long de la Magel. Ce clair et abondant ruisseau coule dans l'idyllique vallon de Mollkirch après avoir contourné un abrupt promontoire sur lequel se dressent, à 572 mètres, les restes de cette forteresse qui est peut-être la plus ancienne de l'Alsace et que l'on a pu comparer

pour l'étendue et la splendeur au Haut-Kœnigsbourg. Pour le panorama aussi, car des abords du donjon on découvre la plaine d'Alsace, le massif de Sainte-Odile et une grande partie des Vosges.

L'ensemble des ruines de Guirbaden occupe une aire de 240 mètres de longueur sur 65 mètres de largeur en moyenne. L'assemblage des constructions est tellement considérable qu'une exploration méthodique seule permet de s'y reconnaître. Ce sont en réalité trois châteaux placés l'un à la suite de l'autre, dans lesquels les styles roman, gothique et de la Renaissance se sont curieusement entremêlés. Partout, l'art le plus parfait a présidé à la décoration architecturale. Il n'est pas de visiteur qui, en parcourant les cours intérieures, n'éprouve le regret de ne pouvoir emporter comme souvenir quelques-uns des fragments de pierre, de colonnes, de chapiteaux sculptés qui partout jonchent le sol et qui tous sont travaillés et fouillés avec un goût véritablement exquis ; il reste là de quoi constituer tout un album de flore mauresque, byzantine et italienne (1).

Cette Magel, au bord de laquelle s'en va,

---

1. Voir le *Voyage aux châteaux historiques des Vosges septentrionales*, par H. Ganier et J. Frœlich (Berger-Levrault et Cie, éditeurs).

chantant un lied, l'enfantine théorie, a comme entaillé les montagnes pour aboutir à la Bruche; descendue du puissant massif du Champ-du-Feu par une gorge profonde emplie de bois épais; elle a accompli un premier détour dans le bassin de Grendelbruch, se creusant au-dessous du village un lit étroit où ses eaux rapides animent une scierie et une papeterie. Alors elle s'en va à l'est, où un barrage dérive une partie de ses eaux sous les pentes de Guirbaden pour former le canal de Rosenmeer. Cette dérivation, œuvre très ancienne, fut creusée pour donner de l'eau vive à la petite ville de Rosheim, située en marge de la plaine, dans le vignoble.

L'embouchure de la Magel dans la Bruche marque le commencement de la montagne vosgienne. La Bruche coule entre de belles croupes, boisées de sapins qui assombrissent ce défilé, très court d'ailleurs, car une demi-heure après avoir quitté Heiligenberg nous voyons la vallée s'entr'ouvrir largement par le beau et lumineux bassin d'Urmatt, sur lequel débouchent de nombreux vallons offrant de lointaines perspectives.

A l'issue d'un de ces vaux, Urmatt s'éparpille dans les prés, autour d'une haute église. Ce joli village est devenu un centre d'excursions dans

les massifs du Donon et du Champ-du-Feu. Il offre un aspect nouveau pour qui vient de la plaine ; les constructions de pierre n'ont plus aucun caractère alsacien, on pourrait se croire sur le versant lorrain. Le lieu, déjà aimable, s'est fait accueillant, il y a un hôtel du *Gai Touriste !*

Autour d'Urmatt on voit encore de la vigne, en petits champs étalés sur la rive gauche, mais elle ne détruit pas le caractère vosgien de l'ensemble dû au velouté des prairies, à la teinte sombre des sapinières commençant à une faible hauteur.

Le village n'a pas d'intérêt propre ; par contre son voisin, Niederhaslach, assis au fond de la vallée de la Haslach, ou Hasel, a conservé une superbe église, œuvre de Jacques Erwin, fils de l'architecte de la cathédrale de Strasbourg. Ce monument, un des plus intéressants de l'Alsace, a été complètement restauré par M. Bœswillwald, le maître alsacien dont le nom est si souvent évoqué à côté de celui de Viollet-le-Duc et auquel la France doit de si nombreuses restaurations d'édifices célèbres. Le portique ouest, avec ses statuettes sculptées et le bas-relief de son tympan, les vitraux, un saint sépulcre, sont de belles œuvres remises en valeur avec un soin pieux. La plaque tumulaire de Jacques

Erwin est dans le chœur. Sur un des flancs de l'église se voit une page intéressante de sculpture, le *Christ au jardin des Oliviers*.

A un kilomètre en amont, Oberhaslach remplit l'entrée d'une combe creusée au pied du Ringelsberg, promontoire portant les ruines du château de Ringelstein. Plus haut la vallée est sans habitants, mais très fréquentée par les touristes allant admirer la chute du Nideck et les restes du château qui domine cette cascade. La chute, très belle quand les eaux sont abondantes, est haute de près de 30 mètres ; le ruisseau plonge du sommet d'une muraille de porphyre formant amphithéâtre. De jolies montagnes entourent le site ; le point culminant, le Schneeberg, est un des plus remarquables observatoires des Vosges, car il termine la ligne de sommets dépassant 900 mètres — il en a 961 d'après la carte allemande, 963 d'après la carte française. — Si, vers le Donon, il est des cimes plus élevées, à l'est, au nord, à l'ouest le Schneeberg commande de très haut les autres montagnes qui l'entourent.

La crête suprême est un hérissement de blocs et de dalles de grès, comme au Donon. Le Club vosgien y a placé une table d'orientation permettant de se reconnaître au milieu de toutes

ces montagnes qui forment le cercle d'horizon, depuis le Climont et le Champ-du-Feu jusqu'aux petites Vosges. La plaine d'Alsace, avec Strasbourg au milieu, s'étend à l'infini; à l'orient se déroule la chaîne de la Forêt-Noire. Au nord, par delà les monts striés de vallées du pays de Dabo, étincellent les grands étangs de la plaine lorraine.

Aux premiers plans, voici Wangenbourg et la vallée profonde, véritable gorge d'où s'échappe la Mossig, Wasselonne et les villages qui lui font cortège; au sud la riante vallée de la Hasel dans laquelle Niederhaslach se blottit autour de sa belle basilique.

Le Schneeberg est une des montagnes vosgiennes qui ont place dans la légende. Elle serait hantée par des sorcières; un roc branlant est l'objet de superstitions vivaces encore.

Toute cette partie de la chaîne, divisée à l'infini par des vallées, surtout au nord, d'où les diverses Sarre naissent au pied de la longue arête allant du Donon au Schneeberg, offre une extrême variété de paysages.

VII

SCHIRMECK ET LE DONON

En pays de langue française. — La limite des langues en Alsace. — Lutzelhouse et Urmatt. — L'industrie cotonnière. — La Pierre de Mutzig. — La montagne du Noll. — Rivière de Wisches. — Au long de la Bruche. — Schirmeck et La Broque. — Le ruisseau de Grandfontaine. — Un chemin de fer forestier. — Les usines. — La montée du Donon. — Sous les hêtres et les sapins. — La plate-forme du Donon. — Le Donon, ses ruines et son temple. — Le massif orographique du Donon. — — Grandfontaine. — Les mines de Framont. — Salm et son château.

Rothau. Août.

Mon fils Maurice, qui se dépitait si fort de ne pouvoir faire comprendre son allemand classique dans les villages et de ne rien saisir de ce qu'on lui répondait, a eu de la joie, depuis Urmatt : on le comprenait ! à la condition de parler français, il importe de le dire. Ces villages sont bilingues ; plus haut, à partir de Lutzelhouse, de Schirmeck surtout, on ne parle guère que notre langue, malgré les efforts de la germanisation. Et c'est une constatation douce au cœur que cette persistance de notre idiome — et aussi

du patois alsacien — après trente-cinq ans d'annexion.

Nous sommes ici, dès Wisches, dans le canton de Schirmeck, qui appartenait au département des Vosges et à l'arrondissement de Saint-Dié, comme celui de Saales, bien qu'ils fussent sur le versant du Rhin. Mais il était habité par une population romane et n'avait d'autre langage que le français. Cet îlot de langue romane au milieu de l'idiome germanique se relie d'ailleurs par une partie du val de Villé à la région de Sainte-Marie-aux-Mines, également fidèle au parler des aïeux lorrains.

Phénomène assez curieux : des hameaux sont restés allemands comme à l'époque où les formèrent des émigrants : Natzviller, au revers nord du Champ-du-Feu, Salm, peuplé d'anabaptistes, au pied de la Chatte-Pendue ; mais le français a gagné; bien des endroits ayant un nom à consonance allemande ne parlaient que le français avant l'annexion, tous le comprennent et le parlent encore, non seulement au fond de la vallée de la Bruche, en relations constantes avec les centres français des Vosges, mais encore dans les vallons écartés comme ceux de l'ancien Ban-de-la-Roche.

Urmatt et Lutzelhouse n'étaient pas du dépar-

tement des Vosges, mais le voisinage des centres romans avait influé sur eux, comme par capillarité. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, on y emploie notre langue, pourquoi l'on dit Lutzelhouse au lieu de Lützelhausen. D'ailleurs, l'industrie propre aux cantons de Schirmeck et de Saales, celle de la filature et du tissage du coton, s'est implantée ici; Lutzelhouse et Muhlbach, qui lui fait face sur la rive droite de la rivière, ont des manufactures très actives. La plus ancienne, une filature, créée en 1810 par un Anglais nommé Heywood, occupe 167 ouvriers et renferme 9 400 broches; c'est la maison mère pour une série d'usines qui se succèdent au long de la Bruche. A Muhlbach trois autres filatures importantes possèdent ensemble près de 700 ouvriers.

Ce groupe de fabriques est dans un beau site, dominé au sud par les montagnes massives de Grendelbruch, au nord par des monts plus élevés, de formes plus personnelles, croupes, pitons, dômes au-dessus desquels se dresse le signal du rocher de Mutzig qui atteint 1 007 mètres d'altitude, à deux ou trois mètres près la hauteur du Donon, roi de cette partie des Vosges. Même la carte allemande donne la supériorité au rocher de Mutzig, qu'elle appelle *Mutzig-Felsen,* en lui

attribuant 1 009 mètres et 1 008 seulement au Donon. Ce n'est pourtant aucun des deux géants du massif qui a le rôle important au point de vue du rayonnement des vallées et de la répartition des eaux; mais bien le Noll, sommet de 991 mètres. Plus que le Donon, il devrait être considéré comme le nœud de ce système de montagnes, en apparence si confus. Le Donon a sur ses voisins la supériorité d'être en quelque sorte isolé et de dresser sa tête avec une majesté incomparable; de là, cette royauté sur les Vosges que les travaux des géodésiens ont seuls pu détrôner.

Une petite rivière, la Wisches, descendue de l'arête qui relie le petit Donon au Noll coule, au fond d'un véritable abîme, entre des forêts sombres et superbes, grossie par de nombreux ruisseaux; l'un d'eux, la petite Wisches, descend du Narion, passe au pied du beau cône de la Grande Côte et atteint la Wisches dans une partie de val assez élargie pour qu'un étroit ourlet de prairies borde le courant. Cette Wisches fut la limite séparative entre les départements du Bas-Rhin et des Vosges; le village dont elle prend le nom, assis près de l'embouchure dans la Bruche, est le premier centre lorrain. Quand on parcourt, dans les annuaires, la liste des commerçants, on

voit que les noms français sont plus nombreux que ceux à consonance allemande, bien que quelques noms de lieux possèdent une tournure germanique. Les cours d'eau animent d'importantes scieries où sont conduits les bois des forêts qui bordent les deux versants de la Wisches. Les premières pentes, très ensoleillées, ont encore quelques vignes.

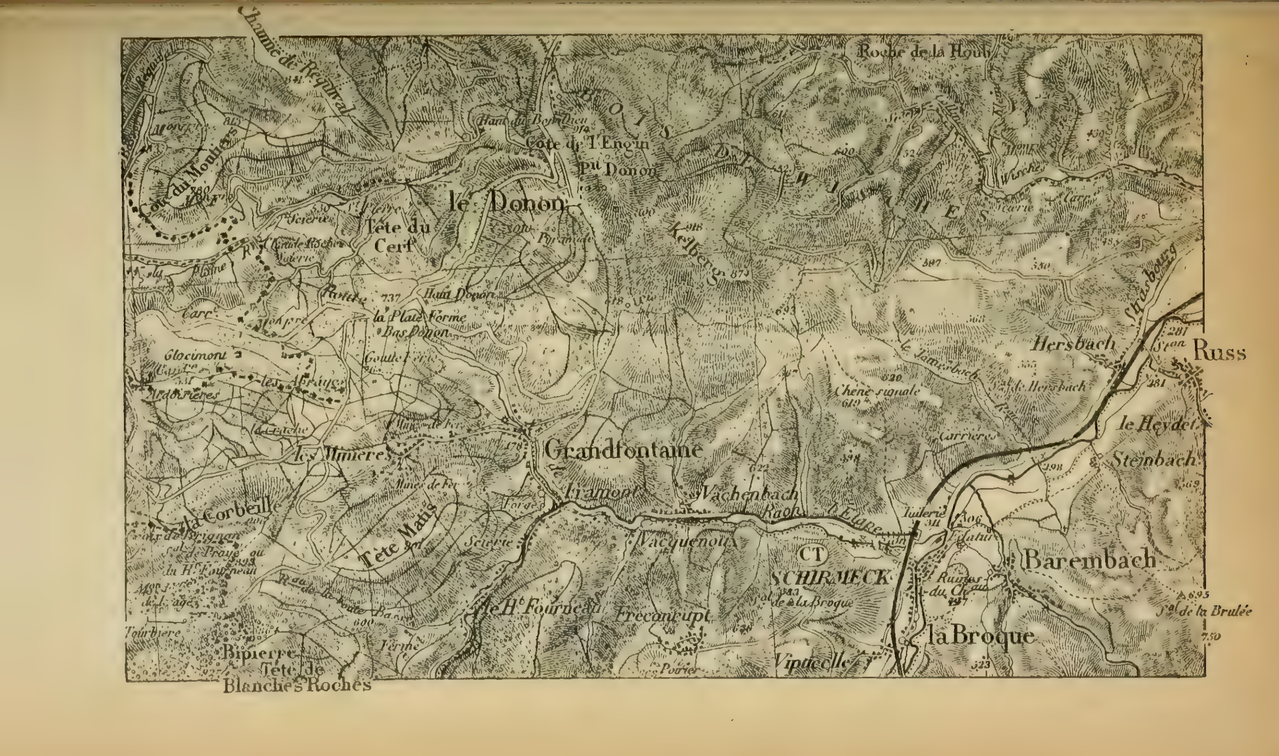
Ce petit vignoble s'étend vers le hameau de Hersbach, enveloppé de noyers, face au village de Russ, assis entre les prairies, à l'issue d'une gorge où descend un gros ruisseau né dans le massif du Champ-du-Feu. Partout ici on trouve le travail du bois. Des scieries débitent les grands sapins, le chemin de fer charge les troncs amenés de la montagne par des attelages de bœufs puissants et placides. Les troncs de hêtres sont employés dans une fabrique de bois de brosses et de sabots.

La Bruche, dans cette partie de son cours, a toutes les allures d'un torrent; elle roule, rapide, dans un lit de roches, au pied de parois de granit exploitées en carrières près de Steinbach, hameau qui possède une grande fabrique. En amont, des cheminées d'usines, de hautes constructions, font deviner une ville, Schirmeck, capitale de la vallée, peuplée de 1 735 habitants,

mais constituant une seule agglomération de plus de 4500 âmes avec la commune voisine de La Broque, dont les Allemands ont fait Vorbruck.

Ce groupe de population est d'aspect franchement industriel, sans présenter cependant les constructions fumeuses et moroses des villes de manufactures. L'exploitation du bois y donne lieu à un mouvement considérable; de vastes chantiers s'étendent aux abords de la gare, sans cesse y affluent les chars amenant les troncs de sapins; un petit chemin de fer industriel pénètre dans le vallon de Grandfontaine pour aller chercher les arbres abattus dans les forêts qui enveloppent le massif de la Chatte-Pendue.

Les restes d'une forteresse, une madone au sommet d'un monticule, la haute flèche de l'église impriment du pittoresque au site de Schirmeck. Quant à la double ville elle-même, elle n'offre aucun édifice intéressant ; c'est le type de la bourgade lorraine, comme on la rencontre dans les vallées de la Moselle, de la Moselotte et de la Vologne. La force motrice de la Bruche, utilisée de bonne heure, a attiré la population. Avant la guerre, Schirmeck possédait une succursale de la manufacture d'armes de Mutzig et était, comme aujourd'hui encore, un des centres de l'industrie cotonnière. Le premier tissage


Chaume de Requival
Roche de la Houb
Côte de l'Engin
Pᵗ Donon
le Donon
Tête du Cerf
Kelberg
Haut Donon
la Plate Forme
Bas Donon
Glocimont
les Abriaux
Ardoisières
Grandfontaine
les Minières
Framont
Vachenbach
Tête Mahs
la Corbeille
Hersbach
Russ
Le Heydet
Steinbach
Barembach
la Broque
SCHIRMECK
Vacquenoux
Frécoureupt
Viplaelle
Bipierre
Tête de Blanches Roches
Chêne signalé
Carrière
Tuilerie
Scierie
Forge
Tourbière
Ferme
Poirier
Strasbourg
Col de la Brulée

mécanique de la contrée fut établi à l'extrémité de La Broque, au quartier de Vipucelle.

Le groupe des deux communes, auquel on pourrait ajouter Barembach, comprend de nombreux établissements auxquels suffisait autrefois la force motrice de la Bruche et qui ont dû faire appel à la vapeur pour suppléer au débit désormais trop faible de la rivière; filatures, tissages, fabrique de fil de coton, un tissage de laine, une fabrique de pâtes à papier, des scieries occupent environ un millier d'ouvriers. A 1 500 mètres au sud, le bourg de Rothau n'est pas moins actif.

Schirmeck est, sur le versant alsacien, le principal point d'accès pour le Donon, l'excellente route de Raon-l'Étape conduisant au pied même de la croupe terminale. Cette voie pénètre dans la montagne en remontant l'actif ruisseau de Grandfontaine qui donne la force à des manufactures. Le chemin de fer forestier et un chemin de fer aérien transportent les matériaux préparés dans une usine qui broie le porphyre pour le macadam. Cet établissement est à l'issue d'un vallon au fond duquel s'ouvrent les carrières; amenées à l'aide du câble, les pierres sont brisées par les machines et soumises à l'action de tamis qui répartissent les morceaux selon la grosseur. Ces appareils jettent leur tapage dans ce val tran-

quille où l'on n'entendait jadis que le murmure du ruisseau rapide. Sur les rails, une petite locomotive amène un convoi chargé de bûches et de troncs. Ce chemin de fer forestier est une des curiosités des Vosges par la hardiesse de son tracé, ses embranchements au fond de vallées semblables à des abîmes, ses brusques replis, ses pentes qui atteignent jusqu'à 7 °/₀. S'il fallait remorquer des convois chargés à la remonte, les locomotives ne pourraient y réussir, mais elles n'ont qu'à conduire les wagonnets et les trucs vides qui accomplissent avec autrement de puissance et de rapidité le dur labeur des schlitteurs.

Par les usines qui se suivent, cette vallée rappelle celles de la Haute-Alsace; on les trouve jusqu'à Wachenbach, nom à consonance allemande que les vainqueurs n'ont pas considéré comme assez tudesque, car ils écrivent Wackenbach. Ce hameau occupe la rive gauche du ruisseau; sur la rive droite en est un autre, Vacquenoux, sonnant le français lorrain comme plus haut Fréconrupt; Wachenbach et Vacquenoux ne sont qu'un seul village très gai, dominé par la haute flèche d'une église.

Un sentier que l'on nous indique raccourcit le trajet vers le Donon et évite la route ensoleillée.

Raide et rocailleux, mais bien tracé dans la forêt, il traverse des futaies profondes à travers lesquelles nous apercevons un instant, au plus creux de la vallée, comme dans un abîme, une vaste fabrique de pâte à papier. Les bruyantes machines de l'usine ont leur rumeur répercutée par l'écho, c'est comme un grondement continu.

On sort un instant de la forêt par un vallon de prairies ; à l'issue se montre Grandfontaine, joli village s'étalant en amphithéâtre au-dessus d'une usine et se continuant très loin et très haut dans la montagne, au sein d'une étroite ravine, pelouse d'un vert doux enchâssée entre des sapins sombres. Dans ces prés s'éparpillent des maisons blanches, Les Minières, habitées jadis par les mineurs et les forgerons qui, jusqu'en 1870, exploitèrent les gisements de fer et travaillèrent à la forge de Framont. Le site est d'une inexprimable douceur.

La grande route remonte dans le vallon que nous avons atteint et y décrit un grand lacet ; un sentier le coupe et amène sur l'autre versant, dans une hêtraie majestueuse dont les arbres hauts et droits sont une merveilleuse colonnade. Après une partie roide, le sentier continue en pente douce, contourne des ravines, abandonne les hêtres pour une sapinière dont les arbres sont

d'une splendide venue. Hauts, droits, puissants, bons pour la cognée, hélas !

Ce chemin, merveilleux d'ombre et de silence, aboutit une fois encore à la route, en un point appelé plate-forme du Donon, près d'une maison forestière servant en même temps d'auberge, où la famille du garde nous accueille cordialement ; un peu plus loin apparaissent les blanches constructions de l'hôtel du Donon placé sous le vocable de Velléda, déesse de la mythologie gallo-romaine. La route, décrivant un grand détour sur une crête gazonnée, pénètre près de là dans notre actuel département des Vosges.

L'ascension n'est pas finie ! Nous ne sommes qu'à 730 mètres et le sommet de la montagne est à 1 008 ; longtemps encore il faut monter sous les sapins, fort rabougris en ces parages, pour arriver à la base de la butte suprême, s'élever entre les rochers et atteindre un premier belvédère d'où l'on découvre la plate-forme, l'hôtel et les petites Vosges françaises. Encore quelques minutes de marche et nous apercevons l'amoncellement des rochers du sommet. Des degrés à monter et voici la dalle disloquée de grès rouge qui porte le temple, construction fruste mais heureuse, s'alliant à merveille au site et aux souvenirs qu'il évoque.

Déception ! le temps est brumeux vers la plaine et les cimes les plus lointaines ; nous ne distinguons avec précision que le Champ-du-Feu et le Climont, mais dans un cercle plus rapproché le panorama est vraiment splendide. Tout autour de notre observatoire se haussent des petits monts séparés par des vallées si profondes, le Donon est si bien à l'écart, il paraît si bien tenir à distance les autres cimes, que l'on comprend la vénération, le respect dont il fut l'objet pendant tant de siècles.

Car le Donon fut une des montagnes sacrées de la race celtique, et jusqu'à l'apparition du christianisme il y eut un lieu de culte sur cet étroit sommet de roches foudroyées et bouleversées. Le temple actuel, bâti en 1869, ne fait que rappeler ce passé religieux. Le service des forêts français l'avait érigé pour abriter les vestiges antiques échappés aux musées et aux collections qui s'étaient partagé les restes de sculptures trouvées sur la cime.

A en juger par ces débris, il y eut là un de ces temples de Mercure dont on trouve tant de traces sur des collines isolées dans l'ancienne Gaule. Les premiers observateurs, tels les bénédictins de Senones, avaient signalé de nombreux bas-reliefs; ils ont disparu. Le plus fameux,

gloire du musée d'Épinal, représente le combat d'un sanglier ou d'un taureau et d'un autre animal, lion ou chien, avec l'inscription *bellicus surbur*. Ce que l'on sait de plus précis sur ces précieuses antiquités, dispersées maintenant, a été écrit par l'abbé de Moyenmoutier, Hyacinthe Alliot, à la suite d'une ascension effectuée en 1692. Ce religieux est donc un des pères de l'archéologie ; sans lui cette science n'aurait que d'imprécises données sur les édifices qui entouraient et qui couronnaient le rocher suprême. L'abbé Alliot avait trouvé intacte une de ces constructions établie en pierres bien appareillées. On ne la voit plus aujourd'hui ; les maîtres de forge qui installèrent le fourneau de Framont vinrent prendre ces matériaux pour construire le barrage destiné à retenir les eaux du ruisseau en vue d'actionner leurs martinets ! Si jamais on démolit cette digue, peut-être trouvera-t-on des inscriptions ou des sculptures intéressantes.

Le nom de Donon paraît avoir pour racine le mot celtique Dun qui s'est perpétué chez nous en tant de lieux élevés, mais il n'est devenu populaire qu'à notre époque; les premiers visiteurs désignent le sommet sous le nom de montagne de Framont, hameau le plus rapproché et le plus vivant lorsque fonctionnaient les forges. C'est

aussi le grand ou le haut Donon, pour le distinguer d'une cime voisine, le petit Donon, cône escarpé, rocheux, dont l'ossature, à distance, semble masquée sous les rouges éboulis détachés par les intempéries.

Ce grès rouge est la roche dominante dans cette partie des Vosges ; friable, il se laisse facilement entailler; aussi d'innombrables Durand, Dupont, Meyer et Schmidt ont-ils signalé leur passage.

Le Donon, pour tous ceux qui ont écrit sur les Vosges, est le nœud du système orographique des basses Vosges. A leur insu, ces géographes se sont laissés séduire par les souvenirs de la montagne et par la majesté avec laquelle elle trône. A mon sens c'est une erreur, je l'ai signalée déjà (1). Si l'on regarde une carte à grande échelle, notamment notre feuille de Strasbourg de l'état-major, on constate que le véritable point de rayonnement des vallées culmine au nord-est, où le plateau du Noll est autrement important.

Le Donon mérite cependant une place à part, car il occupe la ligne de partage des eaux entre France et Alsace. De ses pentes coulent des ruisseaux allant gonfler la Meurthe. Aussi le fait que

---

1. Voir page 122.

tout ce cône, où notre race celtique avait un de ses autels nationaux, est devenu allemand, serait-il incompréhensible, si nous n'avions le récit du colonel Laussedat, un des commissaires qui eurent la douloureuse mission d'établir le tracé des nouvelles limites de la France après la guerre. L'Allemagne exigeait non seulement le Donon, mais encore les premiers villages de la vallée de la Plaine ou vallée de Celles : Raon-lès-Leau et Raon-sur-Plaine, qui ouvraient à une autre invasion la route de Lunéville. Notre gouvernement aurait cédé sans l'énergie du général Doutrelaine et du colonel Laussedat, qui parvinrent à faire triompher la cause des deux communes. Toutefois celles-ci étaient entourées de forêts superbes ; les Allemands ne voulurent pas les abandonner, il fallut les leur laisser avec le Donon, bien que ces bois fussent sur le versant de la Meurthe. Il est peu de pages plus douloureuses que ce récit, dans le livre si cruel et pourtant d'un si haut intérêt de l'ancien directeur du Conservatoire des arts et métiers [1].

La nuit vient, les chemins vont être difficiles à reconnaître ; nous devons renoncer à atteindre

1. *La Délimitation de la frontière franco-allemande.* Paris, librairie Delagrave.

le petit Donon, bien que la distance paraisse courte pour gagner le col d'Entre-les-deux-Donons où passe la route d'Abreschwiller, plus militaire que forestière. Nous revenons à la plate-forme pour rejoindre Grandfontaine ; la soirée est exquise, la descente sous la ramure silencieuse des pins d'une pénétrante mélancolie.

Grandfontaine est un très rustique village de montagne, allongé d'un côté au long de son ruisseau par le quartier de Framont, de l'autre dans la montagne par celui des Minières. Il y eut une importante exploitation, très ancienne, puisque ces mines de fer sont célèbres dès le quinzième siècle. Depuis la guerre de 1870 elles sont abandonnées, mais déjà elles n'avaient plus qu'une faible importance ; les forges n'occupaient guère qu'une centaine d'ouvriers après avoir été florissantes. Les mines sont à peine visibles maintenant. « Framont n'est plus connu que par les beaux échantillons de fer oligiste et de la rare phénakite, qui ornent quelques musées lorrains et alsaciens [1]. »

D'autres industries ont remplacé la métallurgie, mais sans compenser l'abandon des mines et des forges, puisqu'au temps de la prospérité

1. G. Bleicher, *Les Vosges*.

il y avait 1 700 habitants dans la commune et que le nombre est tombé à moins de 650. Filatures de coton, fabrique de couvertures et de molleton, vaste fabrique de pâte à papier, c'est encore la vie pour ce joli petit pays.

Framont, qui possédait les forges et a reçu les plus importantes usines modernes, est au débouché du ruisseau de la Basse-Madeleine que remonte le chemin de fer forestier et qui prend naissance entre les deux montagnes frontières du Rond-Pertuis et de la Chatte-Pendue, au sein d'une contrée sauvage, jadis cœur de toute la région, sur les deux versants des Vosges. Là, en vue d'un grandiose paysage, se trouvent les ruines du château de Salm, dont les premiers seigneurs devaient devenir comtes, puis princes et souverains indépendants d'un petit État ayant Senones pour capitale [1].

Les ruines, peu importantes, occupent l'extrémité d'un promontoire de la Chatte-Pendue. Le château, détruit vers la fin du dix-septième siècle, n'était plus, depuis longtemps, la résidence des souverains. En 1779, deux Salm-Salm, dont le prince de Salm-Hohenlohe-Schillingsfürst, vinrent visiter ce berceau de leur race et

1. Voir la 22e série du *Voyage en France*, chapitre XIX. La principauté d Salm-Sal m.

firent placer sur un rocher une inscription disant : « Ce roc et ancien vestige du château et maison de souche de Salm-Salm a été visité par deux descendants de la famille. »

Au pied du promontoire, sur un plateau, cinq ou six maisons constituent le hameau de Salm, fondé par des religionnaires, mennonites d'origine, dont la descendance a disparu. Ils avaient, comme les anabaptistes du val d'Orbey et du val de Lièpvrette ([1]), mis le sol en valeur, créé des prairies, planté les nombreux arbres fruitiers qui enveloppent le hameau. Plusieurs de ces familles se sont retirées en France après l'annexion, ainsi que tant d'autres Alsaciens ou Lorrains.

Le pays est très français; partout, les noms de lieux frappent l'oreille. Au delà de Salm, voici un Malplaquet qui n'est point celui de la bataille où s'illustra Marlborough; cet autre Malplaquet est en Hainaut([2]); sur l'autre versant sont les Quevelles et le Bambois. Le chemin que nous prenons pour gagner Rothau descend par le ruisseau de la Basse-d'Albay ([3]), qui atteint la Bruche près de la Claquette.

1. Voir le volume *Haute-Alsace*.

2. Sur Malplaquet, près Bavai, voir la 19e série du *Voyage en France,* chapitre XX.

3. Albet sur la carte d'état-major.

VIII

LE BAN-DE-LA-ROCHE

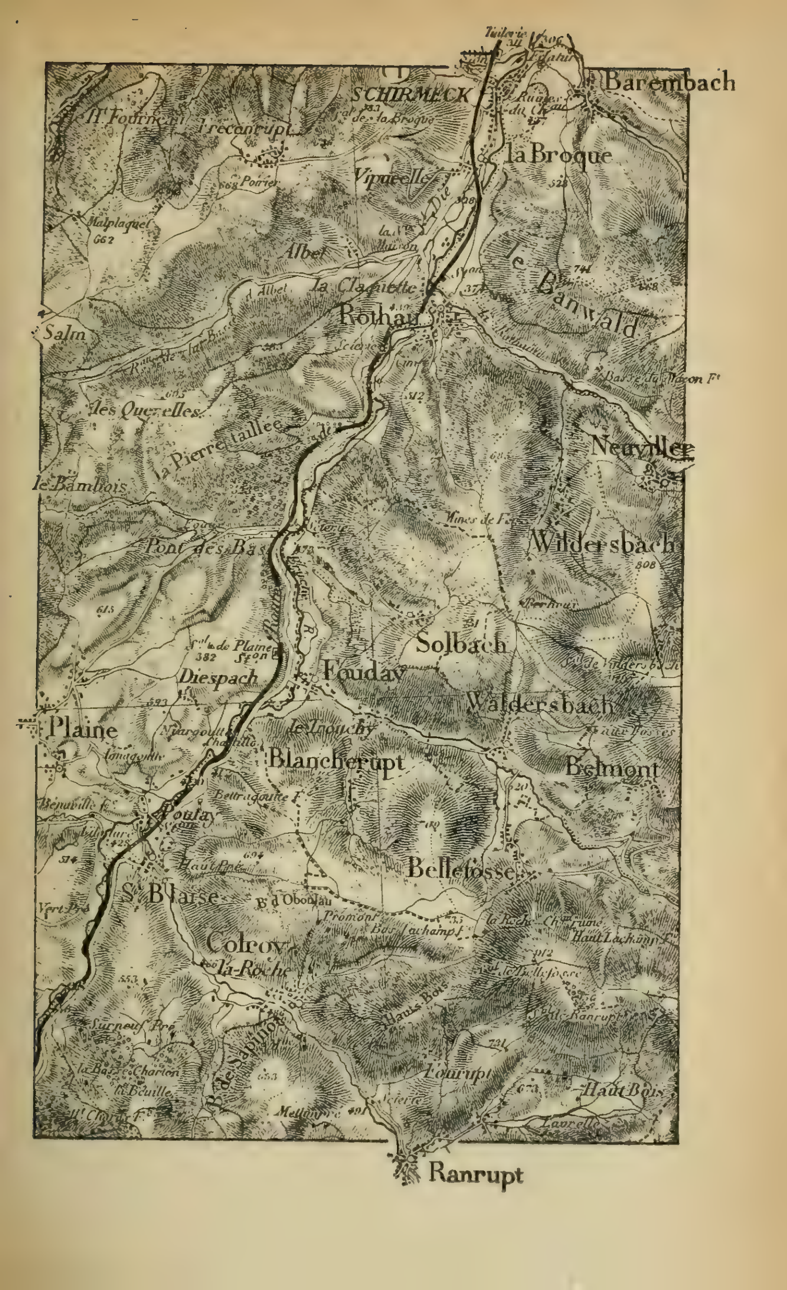
La culture des pommes de terre. — La première dîme. — Le Ban-de-la-Roche. — L'histoire et la légende d'Oberlin. — Les précurseurs de l'apôtre. — Rothau et son industrie. — La Chatte-Pendue. — Fouday. — Le pays de Saales. — Saint-Blaise. — Ranrupt et ses tisserands. — Saulxures et Bourg-Bruche. — Saales. — Une excursion sur le territoire vosgien.

Rothau. Août.

De Schirmeck à Rothau, ce n'est qu'une rue d'usines et de maisons ouvrières, simples mais propres ; vers le pied des monts, des prés ; au-dessus, de chaque côté, la forêt sombre. La rive gauche, mieux ensoleillée, présente des cultures à une grande hauteur. A peine traverse-t-on quelques champs entre Vipucelle et Rothau ; partout les constructions, entre autres un sanatorium militaire, envahissent l'étroit plan de prairies rafraîchi par la Bruche claire et rapide. La pomme de terre occupe dans les champs la place prépondérante ; elle est ici de production très ancienne, on la cultivait bien avant que

Parmentier l'eût fait connaître dans le reste de la France. C'était déjà une précieuse ressource, au point qu'un curé de La Broque — son nom, Louis Piat, a été conservé — en exigea la dîme comme pour les autres cultures. Il ne craignit pas de poursuivre ses paroissiens devant le prévôt de Badonviller, dont la vallée dépendait. Le magistrat rendit sa sentence le 19 octobre 1693 ; elle obligeait les habitants à la dîme du cinquantième de la récolte. Les gens de La Broque ne furent pas seuls astreints à cette taxe ; ceux de la vallée de Celles, au revers occidental du Donon, s'y virent également obligés. Il y avait donc longtemps, à cette fin du dix-septième siècle, que la pomme de terre était entrée dans l'alimentation de l'homme en Lorraine ; au Ban-de-la-Roche, le pasteur Walter avait réussi à en établir la culture. On sait d'ailleurs que si la France l'ignorait encore, l'Angleterre et d'autres pays l'appréciaient depuis longtemps.

La vallée s'élargit, par le débouché de deux vallées, celui de la Basse-d'Albay, descendue de Salm, et celui de la Rothaine, descendue du Champ-du-Feu et formant vers le nord-est la limite du Ban-de-la-Roche — dont le ruisseau de Chergoutte, au sud, et la Bruche, à l'ouest, sont les autres frontières. Petite région de-



Barembach
SCHIRMECK
la Broque
Le Banwald
Rothau
Salm
les Querelles
la Pierre taillée
le Bambois
Neuviller
Wildersbach
Pont des Bas
Solbach
Diespach
Fouday
Waldersbach
Plaine
Blancherupt
Belmont
Bellefosse
St Blaise
Colroy la-Roche
Fourupt
Haut Bois
Ranrupt

meurée fameuse pour l'action bienfaisante d'un homme.

Le Ban-de-la-Roche avait Rothau pour centre principal ; c'était une ancienne circonscription féodale devant son nom au château, maintenant ruiné, qui, du haut d'un promontoire projeté par le Champ-du-Feu, domine le village de Bellefosse. Avant la construction des routes, le pays était difficilement accessible, même au long de la Bruche, aujourd'hui bordée sur tout son cours par une belle chaussée que double le chemin de fer. Le massif du Champ-du-Feu surtout était inabordable. Une population de langue romane s'y était maintenue, mais tellement à l'écart de la civilisation, que les habitants y menaient une existence de sauvages. Peut-être le tableau qu'on nous en a laissé est-il un peu exagéré ; j'ai lu quelque part que les villages du Ban-de-la-Roche sont sous la neige pendant neuf mois de l'année ! Or le plus élevé, Belmont, est à 740 mètres seulement. Ce détail est à retenir, car il montre comment, pour embellir une vie suffisamment belle et noble dans sa simplicité, on a accumulé les détails douloureux. Je crois que le pays n'était pas plus sauvage et farouche que tant d'autres contrées de France à la fin du dix-huitième siècle. On nous dit que les habitants

vivaient de légumes et de racines et en même temps on raconte qu'une des écoles était confiée au porcher du village. S'il y avait un porcher, c'est que les porcs étaient nombreux, les habitants mangeaient donc autre chose que des racines, et la présence d'écoles prouve une civilisation beaucoup plus avancée que celle de bien d'autres campagnes.

Mais ce coin de terre était misérable, comparativement à la riche plaine d'Alsace et les gens y étaient infiniment moins policés. Aussi les pasteurs envoyés de Strasbourg, ville élégante, lettrée, où la vie était facile, devaient-ils se trouver en contrée barbare. Car ce Ban-de-la-Roche présenté comme sauvage avait ses pasteurs et ses curés !

Au fond de la vallée de Chergoutte, le village de Waldersbach était la résidence d'un pasteur. Au milieu du dix-huitième siècle, alors que les pasteurs Pelletier et Walter avaient déjà tenté d'améliorer les mœurs, on y envoya Stuber, qui s'efforça de développer l'instruction. Précurseur des philanthropes modernes, il créa une bibliothèque, esquissa le crédit agricole — que nous n'avons pas encore — et, en 1767, confia à son successeur, Frédéric Oberlin, une paroisse en voie de progrès.

Oberlin devait rester plus de cinquante ans dans ce pays, où il mourut en 1826 seulement. Devançant son époque de près de cent ans, doué d'une foi d'apôtre et d'une inépuisable charité, il dota la vallée de Chergoutte, qui composait sa paroisse, d'écoles et d'institutions mutualistes, comme nous disons aujourd'hui, relia les villages par des chemins, enseigna des cultures nouvelles à ces cultivateurs qui déjà connaissaient la pomme de terre. A son appel, les industriels de Sainte-Marie-aux-Mines répandirent des métiers à tisser. Des manufacturiers de Bâle, dont l'exemple avait déterminé l'essor de Mulhouse, vinrent en 1814 créer une usine à Fouday, au confluent de la Chergoutte et de la Bruche. C'étaient les frères Legrand qui, amenant avec eux douze familles destinées à enseigner le métier, élevèrent un tissage de rubans.

Sous l'action inlassable de cet homme de bien auquel les obstacles ne manquèrent pas cependant, le val eut sa société d'agriculture, sa société de secours mutuels et des sortes de salles d'asile imaginées par la servante d'Oberlin, Louise Scheppler, brave et digne créature ; on y réunissait les fillettes pour leur apprendre à tricoter. En un mot, le Ban-de-la-Roche eut de bonne heure les œuvres sociales qui allaient se

développer ailleurs vers le milieu du dix-neuvième siècle.

Si Oberlin ne trouva pas une population plus arriérée que celle de l'immense majorité des campagnes d'alors, il eut la prescience de l'avenir et fut un précurseur ; il trouva dans son cœur d'apôtre l'idée de charité intellectuelle qui devait triompher bien après lui.

Je parle d'Oberlin et du Ban-de-la-Roche à propos de Rothau, mais ce bourg semble être resté plus en dehors de l'action du pasteur ; celle-ci se confina surtout dans le reste de la paroisse. Rothau, d'ailleurs, était depuis longtemps un centre industriel, les mines de fer du Ban-de-la-Roche alimentaient des forges qui, jusqu'à la guerre de Trente ans, avaient produit un métal excellent. Cette période de sang, si cruelle à l'Alsace et à la Lorraine, arrêta le travail ; mais lorsque la sécurité fut rétablie, les forges se relevèrent de leurs ruines et se consacrèrent à produire des aciers pour la manufacture d'armes du Klingenthal.

Rothau devait son activité à ses mines et à la Bruche. Les mines ont cessé d'être exploitées, mais la Bruche continue à répandre le bien-être dans ce joli bourg où la métallurgie est encore représentée par une petite forge. Une des plus

grandes usines de la Basse-Alsace, celle de MM. Steinheil et Dieterlen, occupe six cents ouvriers à la filature et au tissage du coton, au blanchiment et aux apprêts des tissus ; d'autres usines, bien moins considérables, filent et tissent également le coton. Cette industrie a pénétré aussi dans la vallée de la Rothaine, c'est-à-dire dans l'intérieur du Ban-de-la-Roche. Neuviller et Natzviller utilisent les eaux du torrent pour leurs manufactures ; de même Wildersbach, dans un vallon latéral. La statistique alsacienne évalue à quatre cents le nombre des ouvriers d'usines dans ces trois villages ; il faudrait y joindre un certain nombre de tisseurs à bras pour les maisons de Sainte-Marie-aux-Mines.

On retrouve donc dans cette active région de Schirmeck-Rothau le spectacle offert par les vallées de la Haute-Alsace ; les manufactures toutefois sont moins considérables que vers Thann et Guebwiller et le paysage garde davantage son caractère.

Rothau est plus qu'un village, si ce n'est pas une ville encore ; les maisons très propres, bien bâties, entourent un temple protestant d'aspect monumental, construit en grès rouge. Pendant l'été, il s'anime par la présence des touristes

allant visiter le Donon, le Champ-du-Feu, le Climont et la Chatte-Pendue, qui sont parmi les plus superbes observatoires des Vosges. L'hôtel des Deux-Clefs, où l'accueil est si cordial, est un rendez-vous d'ascensionnistes.

Ascensions faciles d'ailleurs, même les plus longues ; si certaines pentes sont raides, aucune n'offre le moindre soupçon de danger et l'on est récompensé de la fatigue par de superbes horizons. La Chatte-Pendue, plateau traversé par la frontière, est un des plus remarquables belvédères des Vosges ; le panorama que l'on y découvre est, dit-on, supérieur en étendue à ceux des Blanches-Roches et de Bipierre sur les Hautes-Chaumes voisines. Je n'ai pu en juger ; par deux fois jadis, au cours d'excursions ou de manœuvres sur le versant lorrain, je suis venu sur ces sommets ; Hautes-Chaumes ou Chatte-Pendue ne m'ont montré que des brumes.

Ce nom de Chatte-Pendue est une déformation singulière d'un nom local. Les âmes sensibles peuvent se rassurer, aucune chatte ne fut étranglée là-haut. Les gens du pays appelaient ce sommet Pierre haute pendue, en patois *Pierre hatte pendaïe,* hatte est prononcé de telle sorte que l'on a compris chatte. Du moins le docteur

vosgien Bedel l'affirme-t-il dans le *Bulletin* du Club alpin français.

Ce mot Pierre, fréquent dans cette partie des Vosges, correspond à sommet. On le trouve encore au-dessus de Rothau à la montagne de la Fraise, qui sépare le vallon de la Basse-d'Albay et de la vallée de la Bruche.

Nous ne pénétrons pas aujourd'hui dans l'intérieur du Ban-de-la-Roche, où nous irons demain pour monter au Champ-du-Feu; nous achevons de visiter la vallée de la Bruche jusqu'à sa naissance au col de Saales. Elle se fait étroite en amont de Rothau, la vallée. La rivière y descend claire et vive entre d'étroites bandes de prairies bien irriguées, bordées de pentes boisées de sapins. Des dérivations arrosent les prés, des arbres isolés bordent ces chenaux. Parfois les monts s'entr'ouvrent pour laisser échapper un ruisseau preste et jaseur. Ce paysage gracieux et frais condense tous les charmes de ces jolies montagnes vosgiennes d'un caractère et d'une beauté si particuliers. Parfois le rocher apparaît, mais couvert d'un rose manteau de bruyères.

Un des sites les plus heureux est celui du Pont-des-Bas. De chaque côté, c'est la forêt

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE
DE PARIS

Société Anonyme
Capital 150 millions de francs entièrement versés

Siège social : RUE BERGÈRE
SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra

OPÉRATIONS DU COMPTOIR NATIONAL

Escompte

Le Comptoir National escompte le papier de commerce sur Paris, la Province et l'Etranger.

Le Comptoir Nrtional est le seul Etablissement français qui ait des Agences aux Indes Anglaises, en Australie, à Madagascar, et qui puisse délivrer, pour ces contrées, des lettres de crédit ou de recommandation auprès de ses propres Agences. Il a aussi des Succursales dans les principales villes de France, ainsi qu'à Bruxelles, Londres, Liverpool, Manchester (Voir page 4).

Recouvrements

Le Comptoir National se charge de l'encaissement des effets sur Paris, la France, les Colonies et l'Etranger, à des conditions qui sont déterminées dans un tarif adressé à toute personne qui en fait la demande.

Dépôts à Vue

Le Comptoir National d'Escompte de Paris reçoit en compte de dépôt productif d'intérêt des fonds qui sont constamment à la disposition des déposants. Un carnet de chèques est délivré sur sa demande à chaque titulaire de compte.

Dépôts à échéance fixe

Le Comptoir National reçoit des fonds **à échéance fixe**. L'intérêt de ces dépôts est actuellement fixé:

De 6 mois à 11 mois... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans....... 3 0/0

Les bons sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant.

Avances sur Titres

Le Comptoir National consent des avances sur les Rentes Françaises et Etrangères, sur les Obligations de Chemins de fer, les valeurs émises par l'Etat, les villes, les départements, etc.

Renseignements sur les Valeurs

Le Comptoir National possède un service d'*Etudes financières* chargé spécialement d'étudier toutes les affaires industrielles, commerciales et financières, françaises et étrangères, cotées ou non cotées, qui peuvent attirer l'attention des clients du Comptoir National qui sont ainsi constamment renseignés sur l'origine et la marche des affaires qui les intéressent.

Délivrance de Chèques, Envois de Fonds

Le Comptoir National délivre, contre provision préalable, des chèques et des mandats sur la France ou l'Etranger.

Il se charge de transmettre des ordres de paiement par correspondance et par télégraphe

Prêts Hypothécaires Maritimes

Le Comptoir National a organisé un service spécial pour les prêts hypothécaires sur navires français ou francisés. Les demandes de prêts peuvent être adressées indifféremment, au Siège social, ou à l'une quelconque des Agences du Comptoir National en France ou à l'Etranger.

Ordres de Bourse

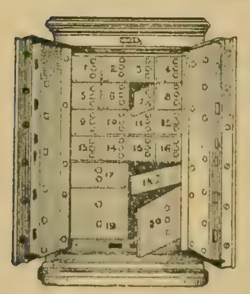
Le Comptoir National d'Escompte de Paris se charge d'exécuter à la Bourse de Paris et sur toutes les autres places en France et à l'Etranger, les ordres d'achat et de vente qui lui sont transmis par les clients.

Valeurs de Placement

Le Comptoir National délivre sur une simple demande *sans aucuns frais* des Obligations des Chemins de fer du Nord, de Paris-Lyon-Méditerranée, de l'Est, de l'Ouest, d'Orléans, du Midi, etc., aux mêmes cours que ceux auxquels les délivrent les Compagnies elles-mêmes.

Il délivre immédiatement à ses guichets des Obligations de la Ville de Paris, du Crédit Foncier, etc.

Location de Coffres-forts



Le Comptoir National met à la disposition du public, pour la garde des valeurs, papiers, bijoux, etc., des coffres-forts entiers ou des compartiments de coffres-forts, au Siège social, 14, rue Bergère, à la Succursale, 2 place de l'Opéra, à l'Agence A, 147, boulevard Saint-Germain, à l'Agence U, 49, avenue des Champs-Elysées et dans les principales Agences.

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

Une serre spéciale est affectée aux caisses, malles, etc., pouvant contenir de l'argenterie, des objets précieux, dentelles, etc.

TARIF DE LOCATION							
MODÈLES	DIMENSIONS			PRIX			
	Hauteur	Largeur	Profond.	Un Mois	Trois Mois	Six Mois	Un An
N° 1........	0m25	0m25	0m50	5 »	»	25 »	40 »
N° 2........	0m25	0m65	0m50	10 »	»	40 »	60 »
N° 3........	0m65	0m65	0m55	15 »	»	50 »	100 »
N° 4........							
Coffre-fort entier	2m25	1m30	0m50	»	100 »	»	400 »

Dépôts de Titres

Le Comptoir National reçoit en dépôt les titres de toute nature, français ou étrangers, nominatifs ou au porteur, contre un très modique droit de garde. Les Actions et Parts de Fondateur du Comptoir National sont exemptées du droit de garde.

Les titres déposés au Comptoir National peuvent être retirés de 2 heures à 4 heures, *le jour même de la demande du retrait.*

Dépôts de Titres dans les Agences

Le Comptoir National reçoit également en dépôt dans ses Agences Etrangères, à Londres notamment, les titres et valeurs qu'on peut avoir hors de France. — Les Agences, *organisées pour recevoir les dépôts de titres*, encaissent les coupons, dont le montant est payé, sur la demande des déposants, dans l'un des sièges du Comptoir National, en France ou à l'Etranger.

Garantie contre les Risques de Remboursement des Titres au pair

Le Comptoir National se charge de garantir contre les risques de remboursement, les titres cotés au-dessus du pair. Une Notice contenant les différentes natures de valeurs auxquelles le Comptoir National peut donner cette garantie, est envoyée sur demande.

Lettres de Crédit pour Voyages

Le Comptoir National délivre des lettres de crédit sur tous pays, ainsi que des lettres de crédit circulaires payables dans le monde entier.

Le Comptoir National a organisé à sa Succursale, 2, place de l'Opéra (rez-de-chaussée), un service spécial pour les Voyageurs et le payement des lettres de crédit émises sur ses Caisses (salons de lecture et de correspondance, service de réception des lettres des accrédités, cabine téléphonique, bureau de poste, etc.).

Villes d'Eaux. Stations Balnéaires

Le Comptoir National a des Agences dans les principales Villes d'Eaux : Nice, Cannes, Vichy, Dieppe, Trouville-Deauville, Dax, Royat, le Havre, la Bourboule, le Mont-Dore, Bagnères-de-Luchon, Biarritz, Pau, Ostende, Monte-Carlo, Saint-Sébastien, Chatel-Guyon, etc. ; de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

Un service d'informations télégraphiques les tient continuellement au courant des nouvelles politiques et financières.

SUCCURSALE, BUREAUX & AGENCES

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.
SALON DES ACCRÉDITÉS, BRANCH OFFICE

Bureaux de Quartier dans Paris

A-Boulevard St-Germain, 147.
B-Rue de Rivoli, 108.
C-Boulevard Diderot, 23 (gare de Lyon).
D-Rue Rambuteau, 2.
E-Rue Turbigo, 16.
F-Place de la République, 21.
G-Rue de Flandre, 2.
H-Rue du 4-Septembre, 2.
I-Boulevard Magenta, 80-82.
J-Boulevard de Strasbourg, 7.
K-Boulevard Richard Lenoir, 92.
L-Rue de Clichy, 86.
M-Avenue Kléber, 87 (Passy).
N-Avenue Mac-Mahon, 35.
O-Boulevard Montparnasse, 71.
P-Faubourg St-Antoine, 27.
R-Boulevard Saint-Michel, 53.
S-Avenue des Gobelins, 2 bis.
T-Avenue de Villiers, 1.
U-Avenue des Champs-Elysées, 49.
V-Avenue d'Orléans, 85.
X-Rue du Commerce, 69 (Grenelle).
Y-Faubourg Saint-Honoré, 124.
Z, Boulevard Haussmann, 89.
AB-Rue Ménilmontant, 39.
AD-Boulevard Barbès, 25.
AE-Rue Lafayette, 44.
AF-Boulevard Voltaire, 199.
AG-Chaussée de la Muette, 2.

Bureaux de Banlieue

ASNIÈRES, 6, rue Saint-Denis. — CHARENTON, 50, rue de Paris. — CLICHY, 106, boulevard National. — ENGHIEN, 47, Grande-Rue. — IVRY-SUR-SEINE, 54, rue Nationale. — LEVALLOIS-PERRET, 3, place de la République. — MONTREUIL-SOUS-BOIS, 48, rue du Pré. — NEUILLY-SUR-SEINE, 92, avenue de Neuilly. — SAINT-DENIS, 88, rue de Paris.

Agences en France

Abbeville
Agen
Aix-en-Provence
Alais
Albi
Amiens
Angoulême
Arles
Avignon
Bagnères-de-Luchon
Bagnols-s.-Cèze
Bar-sur-Seine
Beaucaire
Beaune
Beauvais
Bédarieux
Belfort
Bergerac
Béziers
Biarritz
Bordeaux
Bourboule (la)
Caen
Calais
Cannes
Carcassonne
Carpentras
Castres
Cavaillon
Cette
Chagny
Chalon-s.-Saône
Châteaurenard
Chatel-Guyon
Châtillon-s.-Seine
Clermont (Oise)
Clermont-Ferrand
Clermont-l'Hérault
Cognac
Condé-s.-Noireau
Dax
Deauville-Trouville
Dieppe
Dijon
Douai
Dunkerque
Elbeuf
Epernay
Epinal
Ferté-Macé (la)
Firminy
Flèche (la)
Flers
Gray
Havre (le)
Hazebrouck
Issoire
Jarnac
Lézignan
Libourne
Lille
Limoges
Lyon
Manosque
Mans (le)
Marseille
Mazamet
Melun
Mont-de-Marsan
Mont-Dore (le)
Montpellier
Mouy
Nancy
Nantes
Narbonne
Nice
Nîmes
Nogent-s.-Seine
Orange
Orléans
Pau
Périgueux
Perpignan
Reims
Rennes
Riom
Rive-de-Gier
Roanne
Roubaix
Rouen
Royat
Saint-Brieuc
Saint-Chamond
Saint-Dié
Saint-Etienne
Saint-Junien
Salon
Soissons
Toulouse
Tourcoing
Tours
Trouville-Deauville
Troyes
Valenciennes
Versailles
Vichy
Villefranche-s.-Saône
Villeneuve-s.-Lot
Vire

Agences dans les Colonies et Pays de protectorat

Tunis, Sfax, Sousse, Gabès, Majunga, Tamatave, Tananarive, Diégo-Suarez, Mananjary, Tuléar.

Agences à l'Étranger. — Bruxelles, Ostende, Londres, Liverpool, Manchester, Monte-Carlo, Saint-Sébastien, Alexandrie (Egypte), Bombay, Melbourne, Sydney, Tanger, Mogador, Casablanca.

Imp. de Vaugirard. — H.-L. MOTTI, directeur.

épaisse ; à droite, la futaie de sapins, à gauche, ces arbres se mêlent à des pins et des hêtres. Au fond, rapide, large, claire, dans un lit de roches teintes de rouille, court la Bruche. Tantôt les bois arrivent jusqu'au torrent, tantôt ils enchâssent de petits prés. Un vallon descendant de la Chatte-Pendue débouche en face d'une scierie ; son ruisseau d'une admirable transparence brille entre les sapins et les prairies merveilleusement fraîches disposées en bandes enchâssées dans la forêt. Un autre vallon se creuse dans le massif du Ban-de-la-Roche ; il a sa tête au village de Solbach, un des plus petits de la contrée, un des plus isolés parmi ceux qui furent transformés par Oberlin.

La vie se concentre à Fouday, pour cette partie de la vallée ; là débouche le ruisseau de Chergoutte dont le val constituait la paroisse évangélique de Waldersbach, qui eut Oberlin pour pasteur ; aujourd'hui chaque village a son temple. Des huit communes de l'ancien Ban, cinq : Fouday, Solbach, Waldersbach, Belmont et Bellefosse — les autres étaient Rothau, Wildersbach et Neuviller — se groupent sur les hauteurs qui dominent cette vallée profonde de Chergoutte où l'on trouve encore dans un pli la commune catholique de Blancherupt. La

population se compose de cultivateurs, de tisserands à domicile et de bûcherons ; Bellefosse possède une petite filature sur son territoire.

Par l'ouverture de l'étroite vallée on aperçoit la puissante masse du Champ-du-Feu, où le ruisseau prend naissance au sein d'une des plus sauvages contrées vosgiennes, dont les parties supérieures dépassent 1 000 mètres d'altitude.

Fouday, où aboutissent les chemins qui relient les autres villages du Ban-de-la-Roche à la vallée de la Bruche, est un joli hameau blotti dans un pli ; la Bruche y frémit sur des roches ; une colline de la rive gauche, couverte de genêts, est exploitée en carrière de pavés. Ces pentes hérissées de blocs rappellent certaines parties de la Bretagne.

Fouday a sa page dans l'histoire de la transformation du Ban-de-la-Roche ; c'est ici que les frères Legrand, venus de Bâle à l'instigation d'Oberlin, installèrent leur fabrique de rubans. L'établissement ne s'est pas développé ; c'est aujourd'hui un tissage mécanique avec blanchiment et apprêts occupant une quarantaine d'ouvriers ; en outre d'assez nombreux métiers à bras battent dans les maisons.

Dans le cimetière de Fouday reposent Ober-

lin, son fils et Louise Scheppler, leur humble et dévouée collaboratrice :

Ici reposent
les dépouilles mortelles
de
JEAN-FRÉDÉRIC OBERLIN
pasteur de la paroisse de Waldersbach
né le 31 aout 1740, décédé le 1er juin 1826

Il fut pendant 59 ans
le père du Ban-de-la-Roche

dit l'épitaphe.

Le Ban-de-la-Roche finit à Fouday; même une des communes de la vallée de Chergoutte, Blancherupt, ne figure pas dans la liste des territoires qui composaient le comté féodal. En amont, se trouve un pays plus français encore par le langage. On y pénètre par une partie de la vallée de la Bruche qui est une véritable gorge; des genêts sur la rive gauche, ensoleillée, des sapins sur la rive droite. La Bruche transparente se brise sur de grands rochers. A l'issue, vers le sud, la rive gauche a quelques belles prairies, dépendant de Plaine, village éparpillé sur un plateau au pied de la Chatte-Pendue. Là naquit Bébé, le fameux nain du roi Stanislas, qui n'atteignit jamais plus de trente pouces, soit environ

75 centimètres. La commune a d'importants hameaux, tel Champenay qui égrène ses maisons au long d'un ruisseau travailleur venant atteindre la Bruche à Poutay, où s'élève une des plus vastes usines de la vallée, filature et tissage occupant 12 000 broches. En face de Poutay, sur la rive droite, Saint-Blaise occupe le débouché du joli vallon de Colroy-la-Roche et de Ranrupt. Le bassin de Saint-Blaise et de Poutay est charmant, très vert, entouré d'un collier de maisons blanches, égayé par les gros ruisseaux qui descendent du Climont (la Climontaine) et de la Chatte-Pendue, par la Bruche, elle-même fort ruisseau, gracieusement errante entre les prés, bordée d'aulnes et de chênes.

On est ici dans le rayon d'action de Sainte-Marie-aux-Mines ; la ville industrielle a une influence de plus en plus forte à mesure que l'on se rapproche d'elle et que les moyens de communication sont plus faciles. Ainsi Ranrupt et ses nombreux hameaux possèdent de nombreux métiers à bras, la commune étant reliée à la gare de Villé dans le val du Giessen par une excellente route. Ces hameaux ont tous gardé des noms bien français, employés par les Allemands eux-mêmes, tels que Champ-des-Genêts, Charasses, Stampoumont, la Salcée, les Hauts-

Bois. Tout ce canton de Saales et la partie supérieure du val de Villé n'avaient jamais parlé allemand ; aujourd'hui encore le voisinage de Saint-Dié, la plus grande ville de la région, exerce une influence considérable, le français est compris et employé partout.

Passé le bassin de verdure de Saint-Blaise, qui fut évidemment un lac, on retrouve la gorge, sauvage sur la rive droite, cultivée sur le versant opposé. De longues bandes de champs de céréales et de pommes de terre dessinent comme des courbes de niveau. Au fond d'une vallée latérale se montre Saulxures-lès-Saales, précédé d'une usine. *Lès-Saales,* c'est le suffixe sur la carte française, l'ancien nom du temps où la commune faisait partie du département des Vosges ; on la distinguait ainsi d'autres Saulxures lorrains ou champenois. La carte et les livres allemands ne disent que Saulxures. La commune, bien dépeuplée depuis l'annexion, s'étend jusqu'à la frontière. Le ruisseau, dont le petit bassin constitue le territoire, porte un nom très lorrain, Herbegoutte ; un des hameaux se nomme Gouttrangoutte. Si les germaniseurs ont osé dénaturer Herbegoutte en *Erbgut* (Patrimoine !), ils n'ont pu traduire par contre l'autre vocable.

Il y a beaucoup de pentes non boisées, tapissées de bruyères et de genêts. Çà et là des plantations de pins protégeant de jeunes hêtres commencent la conquête forestière. Ces pentes, bien belles parfois, entourent le bassin de Bourg-Bruche ; les parties hautes, par leurs flancs gazonnés et les futaies sombres de sapins qui couvrent les sommets, sont très « montagne ». La culture est active ; en cette saison les céréales sont coupées, le sarrasin domine, ses nappes blanches contrastent avec le vert sombre des champs de pommes de terre. Commandant tout le paysage de son cône régulier, le Climont est comme le roi de la contrée. Célèbre jadis pour la vue qu'il offrait sur les Vosges, il avait perdu ce rang de belvédère par l'accroissement de la végétation. Le Club vosgien lui a rendu son horizon en le surmontant d'une tour. La base du cône est entourée de fermes habitées par des mennonites et des anabaptistes venus de la Suisse allemande et qui constituent un petit noyau germanique au milieu de populations très françaises par la religion et la langue.

Bourg-Bruche est un fort simple village, possédant une très modeste église recouverte en bardeaux. Le lieu est assez animé pendant la belle saison, à cause de la jonction des routes ;

là se détache de la chaussée maîtresse de Saint-



Dié à Strasbourg une belle voie se dirigeant sur Schlestadt par le val de Villé.

Saales, chef-lieu de ce canton resté si lorrain, est au-dessus de Bourg-Bruche, dans un bassin entouré de monticules boisés de faible relief, mais d'une altitude assez grande, car ils sont portés sur un piédestal très élevé, plateau mouvementé dont on fait une station climatérique. Les caisses de secours d'Alsace y ont créé un sanatorium et le ministère de la guerre allemand a choisi les pentes du Climont pour y installer une maison de convalescence destinée aux troupes du XVe corps d'armée. Le bourg, de médiocre étendue, possède une belle église romane moderne dont le clocher commande de grands horizons.

Malgré la séparation d'avec la France, Saales appartient au rayon industriel des Vosges françaises ; les femmes y font la dentelle comme celles de l'autre versant et l'on y tisse le tricot comme à Saint-Dié. La frontière est toute proche d'ailleurs, à 300 mètres à peine. Une auberge, un bureau de douane constituent le « Nouveau-Saales » français.

Un service d'automobiles, qui serait précieux s'il assurait mieux la correspondance au retour à Saales, relie le village à Saint-Dié ; nous n'avons pu résister à la tentation d'aller voir une partie de Lorraine d'où le français n'est pas chassé des

enseignes et des indications vicinales et nous sommes descendus à Provenchères par cette diligence bien moderne. Course charmante dans la vallée de la Fave, aux pentes herbeuses encadrées de bois. La route y parvient par de grands lacets tracés sur les flancs de petits monts couverts de sapins et de hêtres.

Le bassin de Provenchères fait un contraste absolu avec le versant du Rhin. Il est large, ample, lumineux et montre de grands horizons. Le Spitzenberg et l'Ormont, les Chaumes de la frontière vers Sainte-Marie-aux-Mines, forment un beau cadre.

Le village de Provenchères possède un monument rappelant les efforts tentés par les populations au cours des dernières invasions pour défendre le passage du col de Saales. En 1814, ce furent les partisans de Rothau, aux ordres de Nicolas Wolf; en 1870, les compagnies franches de Mutzig commandées par MM. Schmidt et de Klopstein. Noms alsaciens et lorrains affirmant sur cette terre lorraine demeurée française l'indissoluble attachement des populations orientales des Vosges à la grande patrie.

IX

LE CHAMP-DU-FEU ET LES SCHLITTEURS

Un vieux soldat d'Alsace. — La Rothaine, limite des langues. — Le col de Perheux et la cérémonie du 14 juillet 1790. — Au signal de Waldersbach. — Vue sur le Ban-de-la-Roche. — La ferme Morel. — Au Champ-du-Feu. — La récolte des airelles. — Ce qu'est le Champ-du-Feu. — Le tour d'horizon. — La Charbonnière. — Descente à Breitenbach. — Un chemin de schlitte. — Schlitte et schlitteurs. — Comment on exploite la forêt. — La vie des bûcherons. — Breitenbach. — Arrivée dans le val de Villé.

Villé. Août.

L'excellent hôte des Deux-Clefs, à Rothau, nous a mis sur le sentier qui conduit au Champ-du-Feu. Après avoir dépassé la construction flanquée de tourelles en poivrières appelée le château, nous avons commencé l'ascension, assez douce, mais par un vallon exposé au soleil. Bientôt on domine assez la vallée de la Bruche pour jouir d'une jolie échappée sur Rothau, ses grandes usines et, jusqu'à La Broque, le large plan de prairies où les constructions surgissent chaque année. De temps en temps le

sentier pénètre sous bois au-dessus de la combe herbeuse, bouleversée, bosselée par des amas de terre gazonnée. Ce sont les anciens déblais des mines de fer, aujourd'hui abandonnées, qui alimentaient les fourneaux de Rothau.

Le chemin monte toujours, plus raide maintenant, tantôt sous les sapins, tantôt par des landes couvertes de genêts. Cela est désert; cependant nous rencontrons un bûcheron achevant d'ébrancher un sapin abattu. Le brave homme, voyant des touristes, nous salue et brusquement me dit en français : « Vous êtes un officier français ? »

En vain je lui affirme que je suis un civil, il paraît peu convaincu. Il me raconte qu'il a servi sept ans dans l'artillerie, a fait les campagnes de Crimée et d'Italie. C'est avec une émotion à peine contenue que le vieux soldat me raconte son humble et glorieux passé. Je lui serre la main très fort. Nous nous sommes compris.

Entre les arbres se creuse un abîme très profond et vert; au fond, au bord d'un ruisseau et sur les pentes, s'éparpillent les maisons de Wildersbach, joli village qui semble complètement isolé du reste du monde. Le val s'ouvre à peine sur le vallon plus large de la Rothaine, ancienne limite du Ban-de-la-Roche, aujourd'hui

encore frontière des races, car la commune de Natzviller a beaucoup d'éléments germaniques et catholiques sur la rive droite, ancienne dépendance des évêques de Strasbourg, tandis que la rive gauche, qui relevait des seigneurs de La Roche, partisans de la Réforme, est romane et protestante.

Le chemin longe maintenant l'ancienne limite des Vosges et du Bas-Rhin jusqu'au col de Perheux, à 700 mètres, où aboutissent des chemins venant de Solbach et de Waldersbach. C'est à peu près le centre du Ban-de-la-Roche. Des landes, des genêts, de misérables cultures, des bois naissants. Le vallon de Wildersbach a sa tête ici, des sources suintent, car des petits prés entourent la ferme de Perheux. Ce col a des traditions : son nom viendrait de *Bærhœh* — que l'on prononce Ber-eu — ou hauteur de l'ours, rappelant l'époque où ces plantigrades habitaient les forêts. Ber-eu a fait Perheux, c'est du moins ce que raconte le copieux ouvrage du ministère d'Alsace-Lorraine. Sur ce col eut lieu, le 14 juillet 1790, une grandiose cérémonie à laquelle présida Oberlin ; le pasteur y fit dresser un des autels de la Patrie qui, le même jour, à la même heure, réunissaient les citoyens dans toute la France pour célébrer la fête de la Fédé-

ration. Il y eut des cérémonies plus fastueuses en cette journée, ainsi celle du Champ de Mars à Paris, mais nulle part sans doute on ne vit spectacle plus grandiose que cette assemblée de tous les montagnards du Ban-de-la-Roche célébrant la liberté, à la voix de l'homme de bien à qui ils devaient d'être arrachés à l'ignorance.

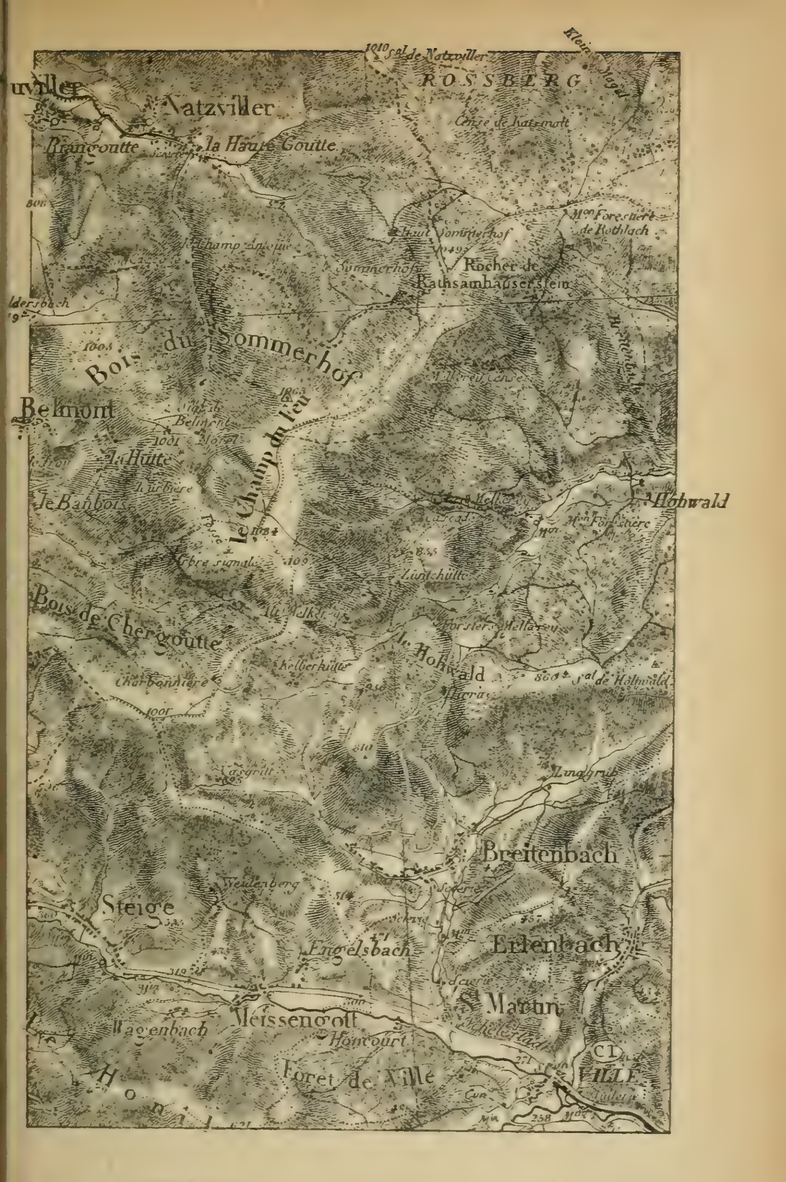
Au delà du col, s'escarpent des pentes que gravissent des lacets coupés par un autre sentier rocailleux et raide. Pas d'abris, aucun arbre, la végétation est représentée par des airelles et des genêts bas. Sous le soleil cuisant d'une matinée d'août cela est rude à gravir. A mi-côte une source alimente un abreuvoir fait d'un tronc de sapin creusé ; l'eau, sortie d'un marais plein de joncs, est fraîche mais d'une saveur amère ; le ruisseau ainsi formé coule dans une ravine pour aller traverser Waldersbach, le village d'Oberlin.

Les vues sont bien belles pendant cette escalade du signal de Waldersbach, plus belles encore du plateau gazonné dominé par les bois de hêtres qui masquent le sommet du Champ-du-Feu. A la lisière de cette forêt, un banc disposé par les soins du Club vosgien occupe un des plus admirables belvédères de toute la chaîne des Vosges. A l'ouest, l'horizon est fermé par le rideau des monts, du Donon au Brézouard. Vu

d'ici, le Donon a la forme d'un chapeau de gendarme ; en avant pointe le petit Donon ; la montagne est vraiment superbe de majesté dans son isolement, on comprend qu'elle ait longtemps passé pour la reine des Vosges.

Voici les Hautes-Chaumes et la Chatte-Pendue sous laquelle s'étalent les blancs hameaux de la commune de Plaine, puis le Climont, le Voyemont, d'autres cimes que j'ai peine à identifier. Le Ban-de-la-Roche se montre en entier avec ses profondes vallées de la Rothaine et de la Chergoutte, celle-ci riante grâce à ses prés, ses bosquets de hêtres, ses villages dont un seul, Bellefosse, se distingue en entier ; il remplit une combe sous la montagne couverte par les ruines peu apparentes de ce château de la Roche dont le canton, le *ban,* a pris son nom. Cela est beau, mais d'une beauté sévère, austère même. On comprend l'impression que devait causer le Ban-de-la-Roche avant que les lacets blancs des chemins eussent réuni les villages, alors que ceux-ci étaient composés de huttes plutôt que de maisons.

Cela manque malheureusement de vie ; sauf un grand troupeau de vaches parcourant au-dessus de Rothau un pâturage incliné, on ne voit pas l'animation de tant d'autres montagnes


ROSSBERG
Natzviller
la Haute Goutte
Bois du Sommerhof
Rocher de Rathsamhausenstein
Belmont
La Hutte
le Banbois
Le Champ du Feu
Hohwald
Bois de Chergoutte
le Hohwald
Breitenbach
Steige
Erlenbach
Engelsbach
S. Martin
Meissengott
Wagenbach
Honcourt
Forêt de Ville
VILLE

où les groupes d'animaux, moutons, vaches ou chèvres apportent la gaîté. Nous sommes loin des alpages de Suisse et de Savoie.

Quittant ces grands horizons pour les bois, bientôt admirables par la colonnade des hêtres aux mystérieuses profondeurs, nous débouchons dans un bassin de prairies au milieu duquel une ferme laisse échapper la fumée bleue du foyer. Cette habitation sert d'auberge; les braves gens qui la tiennent réservent un cordial accueil; des marcaires attablés nous font place avec empressement. Notre qualité de Français de France est pour beaucoup dans la réception. L'hôte nous parle des visiteurs qu'il a reçus; il nous demande si nous connaissons M. Reyer, un musicien, qui s'installa pendant de longs jours à cette ferme du Champ-du-Feu, avant la guerre. J'avais cru mal comprendre, mais il s'agissait bien de l'auteur de *Sigurd*.

Le fermier nous a conduits quelques pas à travers des prés où coule la Serva, un ruisselet qui, se grossissant d'autres fontaines, deviendra torrent au fond d'un ravin profondément creusé dans les bois du Sommerhof et atteindra la Rothaine à Natzviller, après avoir formé une jolie cascade bien connue des touristes. Les prés, d'abord savoureux, deviennent plus rêches, puis

font place à de grands espaces couverts d'airelles que récoltent des femmes, des jeunes filles, des enfants. Les baies noires remplissent des paniers et ceux-ci sont vidés ensuite dans des hottes. Une jeune pinède, aux troncs si serrés qu'elle est presque impénétrable, a conquis une partie de la chaume. Au delà, à 1 100 mètres d'altitude, se dresse une tour, œuvre de ce Club vosgien qui a édifié tant de constructions semblables pour accroître l'étendue des horizons.

Le Champ-du-Feu n'est ni un champ ni un volcan, ni même une charbonnière ; ce nom vient d'une de ces déformations linguistiques si fréquentes et curieuses qui se sont produites dans les Vosges et dont la Chatte-Pendue est un autre exemple singulier. En patois roman du Ban-de-la-Roche et du val de Villé ce plateau se nomme le *Champ do Fé,* ce qui voudrait dire, croit-on, le champ du faîte. Long de 5 kilomètres, depuis le rebord dominant le val de Villé jusqu'au rocher de Rathsamhausen qui garde le nom des anciens seigneurs du Ban-de-la-Roche, il a une largeur variant de 500 mètres à 1 kilomètre.

De toutes les Vosges secondaires, ce massif est le plus compact et le plus régulier aussi ; la Bruche, le Giessen et la plaine d'Alsace le circonscrivent en entier ; de nombreux ruisseaux

en descendent, striant les montagnes de vallées très profondes rayonnant vers tous les points de l'horizon. Cela est plus géométrique encore que le massif du Donon. Dans la direction du sud, au val de Villé, vers l'ouest, dans la vallée de la Bruche, villages et hameaux sont nombreux, mais à l'extrême nord et à l'est c'est une splendide solitude forestière. Il y a là des bois qui sont parmi les plus beaux de l'Alsace, couvrant de hêtres et de sapins géants les chaînons gréseux qui, souvent, dressent de magnifiques escarpements. La population se trouve seulement à l'issue des vallées, installée entre le bois et le vignoble, utilisant les eaux vives pour des industries n'exigeant pas autant de bras que les grandes manufactures de textiles.

Les bois naissants qui ont empiété sur la chaume, autrefois rase, masquent déjà l'horizon sur bien des points ; la tour du Club vosgien était donc utile, peut-être devra-t-on l'exhausser quand les arbres auront encore grandi. De la plate-forme on jouit d'une vue immense quand le ciel est clair. Nous ne sommes pas favorisés, car une lourde brume pèse sur les lointains. Pourtant nous distinguons assez bien de nombreux sommets ; voici le Donon, la Chatte-Pendue, le Climont avec sa tour, le Brézouard, le

ballon de Guebwiller, les hauteurs de Soultzmatt, les Trois-Épis, le Haut-Kœnigsbourg, puis, en achevant le circuit vers le nord, les ruines d'Andlau, la montagne de Sainte-Odile, cime sainte de l'Alsace, le Schneeberg, la Porte-de-Pierre et le Noll.

Panorama malheureusement ouaté par cette chaude brume d'août. Les détails s'estompent, le sentiment des profondeurs se perd ; cependant la vallée du Hohwald se creuse comme un abîme au sein de la noire forêt. Par les journées transparentes on doit avoir ici l'un des plus grandioses tableaux des Vosges.

Nous hésitons entre les itinéraires pour gagner la plaine ; passerons-nous par le Hohwald et la vallée d'Andlau, ou par le val de Villé ? Nous nous décidons pour celui-ci, quitte à monter plus tard au Hohwald.

Un chemin bien frayé, prouvant que le Champ-du-Feu est constamment fréquenté en cette saison, conduit vers le sud. Nous y croisons d'élégants promeneurs, vêtus comme sur les plages à la mode. Nos costumes et nos sacs de touristes nous rendent un peu honteux. C'est que la montagne a ses stations très fréquentées quelque peu mondaines, le Hohwald que nous laissons

en arrière, la Charbonnière où nous arrivons bientôt en traversant des pentes égayées par les fleurs roses de grands thyrses d'un port superbe.

La Charbonnière est un de ces *Forsthaus,* c'est-à-dire maison forestière, où les gardes sont en même temps aubergistes. Hôtels modestes mais propres, où l'accueil est presque toujours empressé.

L'hôtellerie sylvaine borde la belle route stratégique qui relie Villé à Fouday par la vallée de Chergoutte et constitue l'artère principale du Ban-de-la-Roche. Vers l'est, un embranchement s'en détache pour le Hohwald. Ces belles voies s'en vont sous les sapins par des lacets ; il serait agréable de suivre l'ombreuse chaussée, mais les détours allongent de telle sorte le trajet que nous préférons suivre, non sans regret, un sentier rocailleux et raide descendant à Breitenbach. L'idée est heureuse, car elle nous vaut de suivre un de ces chemins de schlittes vainement cherchés jusqu'ici, la multiplication des routes forestières permettant de renoncer à cette méthode pittoresque mais dangereuse d'exploitation des bois.

Le sentier, au départ de la Charbonnière, traverse une belle futaie de sapins et de hêtres. Bientôt le sol naturel disparaît sous une jonchée

de ramilles de sapins et de coudriers. C'est une sorte d'embranchement de la grande schlitte que nous allons trouver. De chaque côté, des piles de bûches attendent le traîneau sur lequel les bois seront chargés.

Nous atteignons enfin le chemin de schlittes, plus savamment aménagé. En travers du chemin élargi sont placés des rondins de hêtres retenus par des piquets fichés en terre. Sommes-nous mal servis par le hasard ? mais je ne trouve pas là cette construction dont la gravure et l'affiche nous donnent l'idée : c'est beaucoup plus simple. Pourtant notre chemin de schlittes est important, nous ne voyons pas son origine supérieure et sa longueur nous semble interminable. Il court entre un profond ravin dont le ruisseau est ourlé par une bande fraîche de prairies. A droite, une pente abrupte, où les sapins croissent avec vigueur, est sillonnée par la schlitte.

La descente est pénible sur les traverses bosselées et glissantes, séparées par des trous boueux ; heureusement que la voie n'est pas en fonctions en ce moment, les schlitteurs ont achevé le transport du matin. Mais nous les rencontrons, montant de la vallée, portant sur l'épaule des traîneaux de frêne, très légers ainsi à vide. Les rudes travailleurs s'élèvent d'un pas

lent. Cette montée est pour eux le moment du repos, car la descente devant le traîneau chargé et dont il faut modérer l'allure est une besogne pénible, fatigante, périlleuse aussi.

Nous croisons des schlitteurs jusqu'au fond de la vallée où est établi le chantier d'arrivée, au bord d'un chemin accessible aux voitures. Le bois déchargé est disposé en longues piles où les chars viendront les prendre ; quelques ouvriers achèvent de débarrasser leurs traîneaux, d'autres dorment étendus au revers d'un fossé. Je tente de causer avec ceux qui se préparent à partir, ils me répondent par monosyllabes, dans un patois difficile à comprendre. Ce n'est pas auprès d'eux que je pourrais me documenter sur la schlitte et les schlitteurs !

Et pour décrire ce rude métier, cette vie d'hommes des bois, je dois faire appel à des souvenirs de lectures, à ce saisissant album de Théophile Schuler [1] où l'existence de ces sylvains est prise sur le vif, un peu idéalisée peut-être, puisque le crayon ne saurait rendre la souffrance humaine comme on la voit ici. Souffrance relative peut-être ; les êtres qui l'éprouvent ayant

1. *Les Bûcherons et les schlitteurs des Vosges*, quarante dessins originaux, par Théophile Schuler, texte par Alfred Michiels. Paris, Berger-Levrault et Cie.

toujours vécu de la sorte et manquant de points de comparaison, ne devinent pas ce que leur sort a d'horrible aux yeux des citadins ou des paysans de la plaine qui les voient à l'œuvre. Mais rarement on dépense autant de force, on éprouve autant de fatigue, pour un salaire plus dérisoire.

Les croquis de Théophile Schuler ont été publiés en 1857 ; à cette date déjà le domaine de la schlitte avait reculé ; l'auteur du texte disait que, pour la retrouver, il fallait aller au nord de la vallée de la Bruche, dans cette partie du massif du Donon dont le Schneeberg est la cime la plus sauvage. La race des schlitteurs diminue donc — si celle des bûcherons augmente, grâce aux routes qui facilitent l'accès de sommets jadis inabordables. Ces routes furent souvent construites dans un but militaire plus que forestier, elles n'en sont pas moins un outil économique précieux.

La vie du bûcheron est pénible déjà, mais combien davantage celle du schlitteur ! Celui-là est à demeure dans la forêt. Quand les ingénieurs et les gardes forestiers ont délimité la coupe et martelé les arbres à abattre, les bûcherons s'installent dans la futaie, à proximité d'une source ou du ruisseau, le plus près pos-

sible du chemin qui conduit au hameau. Ils y construisent en rondins la cabane où ils feront leur repas, où ils dormiront sur des sortes de lits de camp faits de branchages. En même temps que ces préparatifs, on commence l'exploitation; les sapins sont ébranchés pour empêcher la ramure de briser, en tombant, les branches des arbres conservés. Le tronc ainsi dénudé est attaqué au pied par la cognée et la scie et s'abat bientôt dans la direction choisie par les bûcherons dont le coup d'œil est infaillible. Il faut ensuite écorcer l'arbre, enlever ses moignons, le tronçonner aux dimensions voulues, débiter les parties destinées au chauffage, façonner les fagots.

Tant que l'on peut faire la vidange des bois à l'aide de bœufs et de chevaux, grâce aux pentes favorables, on emploie les animaux, soit pour tirer les troncs, soit pour conduire des véhicules solidement construits. Mais quand on ne peut songer à enlever le produit de la coupe à l'aide d'attelages, c'est aux schlitteurs que l'on fait appel.

Ceux-ci ont pour outil presque unique leur schlitte, c'est-à-dire leur traîneau, car telle est la signification du mot allemand. La schlitte est un engin fort simple, construit avec des bandes

de hêtre, bois souple et léger. Plus difficile est l'établissement de la voie où glisseront ces véhicules; il demande des connaissances de géomètres et d'ingénieurs ou, à défaut, un véritable flair pour obtenir un tracé en pente régulière, assez forte pour que la schlitte glisse par son poids, assez douce pour que celle-ci ne pousse ou n'entraîne trop vite le conducteur. Ces chemins, avec leurs contours bien étudiés dans leur brusquerie, sont très souvent remarquables; quand ils ont à traverser des ravins, on établit, à l'aide de madriers, des sortes de chaussées percées d'une ouverture pour le ruisseau; d'autres fois il faut passer en corniche contre le rocher et agir avec la sape et la mine. Sur le chemin ainsi obtenu on place les traverses à plat, en les retenant par des piquets, ou même en les disposant sur des longrines entaillées.

Tout le monde a vu les affiches illustrées en couleurs de la Compagnie de l'Est symbolisant les Vosges par une schlitte ; il n'est donc pas nécessaire de pousser plus loin ma description. Il faut d'ailleurs se fier au dessin car, je le répète, il y a relativement peu de chemins de schlittes aujourd'hui, je n'en ai jamais rencontré dans les Vosges lorraines où j'ai cependant visité toutes les vallées. En Alsace j'en trouvai

un embryon dans la vallée de Munster et j'aperçus un traînage près de Ribeauvillé; on m'en a signalé plusieurs à Natzviller.

Sur la voie ainsi établie, on place les schlittes que l'on charge de fagots, même de grands troncs en employant alors deux schlittes; comme sur les chemins de fer, ils sont placés ainsi sur deux trucks séparés. La charge bien assujettie et équilibrée, on met l'appareil en route ; il n'est ni tiré, ni poussé, il doit descendre par son propre poids. Tout le rôle du conducteur consiste à retenir le lourd engin, s'arc-boutant contre le bois, tenant à la main les brancards du traîneau, mettant ses pieds contre les traverses; il descend ainsi en guidant la schlitte au milieu de la voie, l'empêchant de dévier, lui faisant décrire les sinuosités. Travail rude, exténuant, qui n'a pas pour compensation une nourriture substantielle ni un repos réconfortant. Comme le bûcheron, le schlitteur vit de pommes de terre cuites à l'eau, de pain dur et d'eau du ruisseau, rarement de soupe et de lard.

Il faut de la force et de l'habileté pour un tel métier. Malheur à celui qui fait un faux pas, dont le pied s'embarrasse ou glisse sur une traverse mouillée ! Il tombe sous sa lourde machine qui lui broie la poitrine ou les membres.

Un malheur! dit simplement la légende d'un dessin de Schuler. Le croquis suivant : *Signe d'un malheur,* montre des orphelins priant près d'une croix fruste, faite de deux morceaux de sapin peints en noir.

Ainsi descendent bûches, troncs courts ou longs, fagots, écorces, au prix de fatigues qui nous semblent surhumaines et de dangers incessants. Le salaire d'un schlitteur atteint à peine 2 fr. par jour et le travail dure de bien courtes semaines seulement. Avec cela il faut faire vivre la famille restée dans la vallée et qui n'a souvent de ressources accessoires que dans le produit de baies cueillies dans la montagne, airelles, framboises ou fraises — quand on trouve un débouché pour la récolte.

Ce que je raconte là, je ne l'ai pas vu. Certes ils sont nombreux, les schlitteurs au fond de ce val étroit aboutissant à Breitenbach, où nous sommes parvenus ; mais ils avaient achevé la descente et nous voyions sans cesse s'élever la file des rudes travailleurs portant sur l'épaule la schlitte, qui doit leur paraître bien légère après les efforts qu'elle a nécessités pendant qu'ils dévalaient.

Une rue de chaumières borde le val et se dirige vers Breitenbach, pittoresque village dominé par la flèche élancée de son église et assis

à la jonction de trois courts vallons, à l'endroit où la route du Hohwald et du Ban-de-la-Roche achève ses longs et brusques lacets. Les ruisseaux accourus des monts forment un flot assez puissant pour animer des scieries. Les bois amenés par les schlittes, par la route ou le chemin de Lindgrub, praticable aux chars, sont débités en planches et en madriers.

Le vallon est assez large et ensoleillé pour que la culture ait pu s'étendre; il y a des vignes; de beaux champs légumiers plantés de cerisiers et de noyers. Au long du ruisseau, des arbres très verts forment bordure. Dans ces campagnes aimables et tranquilles la route descend rapidement jusqu'à la vallée large, verte et lumineuse du Giessen de Steige; elle y rejoint l'importante chaussée de Bourg-Bruche, dans le petit village de Saint-Martin, où battent les métiers des tisseurs pour les maisons de Sainte-Marie-aux-Mines.

Nous sommes dans la branche nord du val de Villé; voici, à un quart d'heure de marche à peine, la petite capitale de ce bassin, assise au confluent du Giessen de Steige et de celui de Lalaye ou d'Urbeis, cours d'eau ainsi nommés des principaux villages de leurs vallées.

X

DU VAL DE VILLÉ A BARR

Villé. — Le val de Villé. — Les deux langues. — Les houillères du val. — Le Giessen de Steige. — Au pied du Climont. — Les anabaptistes. — Le Haut d'Urbeis. — Le Giessen de Lalaye. — Fouchy, les anciennes houillères, recherche du cuivre. — Lalaye. — Le Giessen inférieur. — Dans le vignoble. — Dambach. — Le pèlerinage de Saint-Sébastien. — Epfig et ses hameaux. — Andlau, ses ruines et sa forêt. — Le Hohwald. — Barr, ses monuments, ses industries, ses vues. — Le vallon de la Kirneck. — Les vieux châteaux. — Au pied du mont Sainte-Odile. — La vigne et le houblon.

Obernai. Août.

Villé est un gros village, avenant et pimpant avec ses maisons peintes qui évoqueraient presque l'Italie. Assis dans un large bassin très ensoleillé, où la vigne prospère, à la jonction des deux vallées d'où descendent d'un côté le Giessen de Steige, de l'autre le Giessen d'Urbeis, elle aurait dû devenir une petite ville. L'embranchement de chemin de fer dont elle est dotée lui permet d'espérer ce sort, les routes qui aboutissent à sa gare en font un centre important de communication.

La jolie bourgade a naturellement imposé son

nom au val dont elle est le chef-lieu. Depuis le confluent avec la Lièpvrette jusqu'aux sources des deux Giessen, tout le pays constitue le val de Villé, sorte de petite province à part, offrant cette particularité de posséder une forte proportion d'éléments de langue française. Par leurs parties supérieures, les deux Giessen se rattachent aux populations romanes des vallées de la Bruche et de la Lièpvrette. Villé est de dialecte allemand, mais le français y est parlé aussi.

L'industrie ne s'est guère emparée de cette région. Villé et les villages de son canton n'ont pas de grandes usines, ils dépendent de Sainte-Marie-aux-Mines : une partie de leurs habitants tissent à domicile pour l'active cité. Villé renferme un tissage mécanique occupant une centaine d'ouvriers. D'autres établissements moins considérables existent à Maisonsgouttes ou Meisengott, sur le Giessen de Steige.

Cependant le val aurait pu escompter un développement manufacturier. On y exploita des mines de houille et des recherches fréquentes ont lieu pour trouver des gisements pouvant permettre une extraction rémunératrice. Erlenbach, au nord de Villé, avait les principales mines ; Lalaye produisait du lignite depuis 1746, mais dès 1850 l'exploitation fut abandonnée.

Le Giessen de Steige descend par la jolie vallée où nous avions pénétré après notre passage à Breitenbach. Une route bien tracée la remonte en traversant le gros village de Maisonsgouttes, dont les habitants tissent la laine et produisent de l'eau-de-vie. Ce val de Villé consomme beaucoup d'alcool, au grand détriment d'une population déjà chétive où jadis les crétins et les goitreux étaient nombreux.

A un quart de lieue à peine des dernières maisons de Maisonsgouttes commence Steige, village de langue française, très long, fort actif; le tissage pour Sainte-Marie-aux-Mines, des scieries, plusieurs distilleries de kirsch occupent la population; au milieu du bourg la route s'élève par des lacets au flanc de la montagne pour aller descendre dans la vallée de la Bruche en passant par le *Haut* de Steige. Ce mot haut, particulier à la contrée, veut dire col. L'autre bras du Giessen naît au Haut du Repos, ou col d'Urbeis.

Nous étions partis de Steige pour monter au Climont. Le temps était menaçant, une lourde chaleur d'orage rendait fort pénible la marche au long du sentier qui monte vers les sources du Giessen près des fermes du Climont. L'aspect livide du ciel, la lourdeur de l'atmosphère, la

crainte d'être surpris par l'orage sur les pentes raides nous ont fait abandonner l'escalade. Après un coup d'œil sur le petit bassin peuplé par les anabaptistes qui ont créé de si belles cultures, et qui forment un îlot au sein des populations françaises de culte catholique, nous reprenons la course vers Urbeis sans même visiter la chapelle que l'impératrice Augusta a fait construire pour les protestants. Un chemin assez raide nous amène rapidement à la route descendue du col d'Urbeis. En quelques minutes nous atteignons le Haut d'Urbeis, partie supérieure du village.

Voici la frontière du département des Vosges. Après un regard sur les territoires restés français, nous continuons à suivre la route bordée de maisons qui, au long du Giessen, constitue le village d'Urbeis. Cela a bien trois quarts de lieue, du Haut au Bas d'Urbeis.

Pays tranquille et simple, des scieries sur le ruisseau, des champs et des prés sur les pentes, plus haut des bois. Les monts recèlent des gisements métallifères que l'on tente d'exploiter, mais dont on n'a pu encore tirer parti, car les filons reconnus sont de faible épaisseur et fort irréguliers. On a constaté la présence du cuivre, de l'argent et de l'antimoine ; plus loin, vers Lalaye et Fouchy, étaient des mines de charbon.

Une ruine féodale domine le paysage d'Urbeis, c'est le château de Bilstein, abandonné depuis plus de quatre cents ans. La forteresse commandait à la fois le bassin d'Urbeis et celui bien encadré de Charbes, divisant en deux parties le massif qu'entourent le Giessen de Steige et le Giessen d'Urbeis, vallée très agreste et riante où tous les noms de lieux sont de consonance française, respectés même sur les documents allemands, tels Blanc-Noyer et la Rançonnière. Le chaînon qui porte le château se termine au-dessus de Lalaye par une belle colline conservant les restes abandonnés de constructions destinées aux mines de houille délaissées depuis plus d'un demi-siècle.

Les deux ruisseaux, bordés sans cesse de maisons égrenées au long de la route, descendent jusqu'à Lalaye, poignée d'habitations dominées par un rocher servant de piédestal à une statue de sainte Thérèse. Sur la rive droite du Giessen, le village de Fouchy, appelé Grube par les Allemands, est mieux groupé. Fouchy n'extrait plus le charbon, mais dans le vallon de Noirceux, appartenant à la commune, on recherche des filons de cuivre. En attendant mieux, les prospecteurs ont trouvé un nom témoignant de leurs sentiments germains; leur mine se nomme *Ægir*, l'antique divinité à laquelle Guillaume II a dédié

un hymne. Le terrain minier s'étend assez loin, car on le trouve encore sur le territoire de Breitenau, village allongé au bord du ruisseau de Luttenbæchel.

Au-dessous de Lalaye, les pentes s'adoucissent sur la rive droite du Giessen, la rivièrette borde Bassenberg et débouche à la rencontre de sa sœur de Steige dans le bassin de Villé ; la jonction a lieu aux abords du bourg, dans les amples prairies qui l'encadrent.

Nous retrouvons ici le terroir à idiome alsacien, bien que les villages qui entourent le beau cirque soient d'aspect plutôt lorrain. Le pays est joli, la vallée du Giessen de Lalaye offre une perspective profonde entre des monts ayant la forme caractéristique que nous donnons volontiers aux Ballons ; les premières pentes, les mieux exposées, sont revêtues de vignes dont le vin n'est pas sans quelque notoriété en Alsace. Très fière sur sa montagne, la forteresse féodale du Haut-Kœnigsbourg surveille ces grands horizons, face aux murailles et aux tours d'une autre ruine, Frankenbourg, assise sous la cime de l'Altenberg.

Au pied de cette montagne, voici Neuve-Église ; sur les premières pentes s'étend Diefenbach dont la population est composée en partie de tisseurs à bras. Sur la rive opposée du Gies-

sen, vers Triembach, Saint-Maurice et Thanvillé, il y a beaucoup de vignes, remarquablement tenues, surtout autour de ce dernier village qu'avoisine un château. La situation du domaine est charmante à l'entrée du vallon où remonte une route conduisant à Barr; sur une haute colline, aux flancs tapissés de vignes, apparaît l'église isolée de Saint-Pierre, dominant les villages isolés de Saint-Pierre-Bois et de Hohwarth.

Dans la vallée, large plan de prairies bien irriguées, le Giessen, clair, babille entre les cailloux au pied de pentes vignobles; plus haut, des guérets d'un rouge vif, plus haut encore les bois. Dans ces campagnes, se montre Neufbois, que les Alsaciens nomment Krüt et les Allemands Gereuth. On y va en pèlerinage depuis que de mystérieuses apparitions y eurent lieu en 1872. Le village contemple le verdoyant bassin où les prés d'une verdure douce sont parsemés de bouquets d'aulnes d'une teinte plus sombre.

La vallée s'élargit encore et devient plaine herbeuse, au milieu de laquelle la Lièpvrette, descendue de Sainte-Marie-aux-Mines, atteint le Giessen; la rivière ainsi doublée, mais aussitôt saignée par des dérivations d'usines et d'irrigations, va pénétrer dans la plaine d'Alsace pour atteindre l'Ill au delà de Schlestadt.

Sous le petit mont rocheux qui porte les fières et belles ruines de Ramstein et d'Ortenberg, le vignoble occupe un large espace sur les pentes et loin dans la plaine, traversé par le chemin de fer de Schlestadt à Saverne. Au pied de la montagne, non loin de Scherwiller, nous prenons entre les pampres un sentier conduisant à Dambach, à travers ces plantations riches mais assez monotones. Un seul village sur le trajet, Diefenthal, peuplé de vignerons; chaque année, ce sont ces derniers qui donnent le branle à toute la région pour commencer les vendanges.

Dambach est plus considérable; par la population et l'étendue c'est une ville, d'aspect archaïque, mais n'offrant pas cependant le pittoresque caractère des cités du vignoble entre Turckheim et Rouffach[1]. Partout des débris de murailles, des portes de ville; de vieux logis de la Renaissance ne font pas regretter un arrêt dans ce petit centre dont le vignoble est, après celui d'Epfig, le plus considérable de la Basse-Alsace et passe pour le plus habilement soigné de cette province. 463 hectares y sont couverts de pampres dont les produits sont vantés, sans avoir rang parmi les grands vins. La vigne assiège

1. Voir volume *Haute-Alsace*, chapitres XIX et XXI.

littéralement la cité, elle descend parfois jusque dans les fossés dont elle dispute les parois aux jardins fruitiers.

Dambach, qui fut assiégée comme toutes les villes alsaciennes et devant laquelle fut blessé le dauphin, plus tard Louis XI, est dominée par un haut chaînon vosgien ; sur le flanc du mont culminant sont assises les ruines du château de Bernstein, enveloppées de bois et qui commandent d'immenses horizons. Le chemin conduisant à l'antique forteresse passe devant une chapelle dédiée à saint Sébastien, où les fidèles vont en pèlerinage ; elle mérite une visite pour une merveilleuse boiserie sculptée avec une extrême délicatesse et couvrant toute la paroi au-dessus de l'autel. Les bons pèlerins admirent surtout une représentation fantaisiste du mont des Oliviers qui précède le petit temple, au pied duquel est un ossuaire des Armagnacs. De la chapelle on découvre le vignoble, une grande partie de la plaine couverte de villages, les bandes de forêts étroites et longues qui bordent la plupart des cours d'eau.

Au pied de la montagne un chemin continue à parcourir les vignes, sur lesquelles viennent finir les forêts sombres. Dans ces bois sont des mines de fer et d'oxyde de manganèse appelées peut-être à donner lieu à une extraction active.

Mais actuellement la vigne est l'industrie dominante, presque unique. Villages et hameaux sont peuplés de vignerons; de nombreux *gourmets* font le commerce des vins. La vigne s'étend même hors de la zone bordière des Vosges; une grande intumescence dressée dans la plaine est tapissée de pampres; au sommet du monticule se groupe le gros bourg d'Epfig entouré de faubourgs : Fronholtz, Sainte-Marguerite, Finckwiller dont chaque maison possède une grande cave. Le vignoble d'Epfig, le troisième de toute l'Alsace pour l'étendue, vient aussitôt après ceux de Colmar et d'Obernai. Une dépression de belles prairies, empruntée par le chemin de fer, sépare les coteaux d'Epfig du vignoble allongé au pied des Vosges.

Sauf la chapelle romane de Sainte-Marguerite, œuvre intéressante du onzième siècle, et les vestiges d'un château épiscopal, rien n'arrête longtemps dans ce pays d'une monotone opulence. Il faudrait pénétrer dans le vallon dont Itterswiller garde l'entrée, pour retrouver les grands sites, vers Bernardswiller et Reichsfeld, à demi enveloppé par les futaies sombres de la forêt d'Andlau, et, après la ville de ce nom, remonter la vallée jusqu'au Champ-du-Feu.

Andlau est déjà dans les Vosges, mais ses



Heiligenstein
Kiehnberg
Source de la Kirneck
Neuntestein Rocher
Landsberg
FORET DE BARR
Rosskopf
BARR (CT)
la Vallée
Mittelbergheim
Hohwald
Ruines du Ch.au d'Andlau
ANDLAU
la Commanderie
Tuilerie
FORET D'ANDLAU
Eichhoffen
Itterswiller
Bernardswiller
Reichsfeld
Ungersberg
Finckwiller
Epfig

premières maisons appartiennent à la zone vignoble. C'est une vieille et illustre ville, qui a donné son nom à l'une des plus nobles familles d'Alsace, dont un descendant, devenu général à notre époque, devait ternir le blason par d'inexplicables faiblesses. Andlau fut, jusqu'à la Révolution, le siège d'une abbaye fameuse, fondée par l'impératrice Richarde, que Charles le Gros avait répudiée. D'après une légende conservée d'une façon tangible dans la crypte de l'église, par un groupe de pierre sculptée, une ourse entourée de ses petits aurait montré à la reine l'endroit où elle devait établir un monastère ; cette bête habile dessinait avec ses pattes les limites de la construction. L'abbaye se développa rapidement. A la fin du Moyen Age l'abbesse avait rang de princesse du Saint-Empire. La Révolution fit disparaître le couvent, mais l'église est conservée ; précieux monument dont la partie la plus ancienne, la crypte, est en partie contemporaine de sainte Richarde. Le monument supérieur appartient pour la plus grande partie au douzième siècle, il a été élevé pour remplacer l'église primitive détruite par un incendie. Une bonne fortune singulière a épargné des transformations trop complètes ; le style roman domine et a été employé dans la restauration entreprise à notre époque.

La ville remplit la vallée sur plus d'un kilomètre. La vieille cité offre quelques habitations intéressantes, à côté des restes de l'abbaye, ancienne commanderie des Templiers. La place du marché est ornée d'une fontaine moderne surmontée d'un groupe représentant sainte Richarde et son ourse. Assez d'industrie ; une fabrique de coton à tricoter comptant 1 050 broches occupe 91 ouvriers ; des scieries, des saboteries, une taillanderie, etc.

La rivière, qui fait mouvoir cette usine et des scieries, descend du Champ-du-Feu par une vallée étroite, pittoresque et profonde, devenue, dans sa partie supérieure, appelée le Hohwald, un rendez-vous très fréquenté de villégiateurs. Un vaste hôtel, d'autres établissements moins considérables, reçoivent pendant l'été de nombreux visiteurs. La beauté du paysage et surtout la splendeur des forêts de sapins qui le dominent de toutes parts et qui renferment les plus beaux arbres des Vosges, ont fait la réputation de ce joli coin d'Alsace, aux eaux abondantes et vives. Un bon réseau de routes conduisant au Champ-du-Feu, à Sainte-Odile, au Donon par le Ban-de-la-Roche, dans la plaine par Andlau ou par Barr, a beaucoup développé les facilités d'excursion dans les immenses forêts d'Andlau et de Barr.

Au-dessus d'Andlau, la ville abbatiale, dominant la ville, se trouvent les ruines pittoresquement situées du Spesbourg. Non loin de là, mais invisible du bourg, les sires d'Andlau, seigneurs laïques, avaient une forteresse, le Hoh-Andlau, d'où ils surveillaient la vallée du Hohwald et la vallée de la Kirneck au long de laquelle s'égrènent les usines de Barr. Il n'en reste que des débris, mais imposants et pittoresques, d'un grand effet aux yeux des voyageurs qui passent dans la plaine ou des touristes qui parcourent les hauteurs voisines. Ce qui caractérise l'aspect de cette ruine, ce sont ses deux tours symétriques, disposition qu'on ne retrouve dans aucune des autres ruines des Vosges.

Tout ce pays dépend administrativement et économiquement de la petite ville de Barr, chef-lieu de canton et centre de fabriques. Un vaste vignoble, au milieu duquel s'étend Mittelbergheim, la sépare du débouché de la vallée d'Andlau. Les campagnes sont très riches, la plaine a de fécondes terres de lœss où le tabac prospère, et les vins des côtes sont excellents. A lui seul le territoire de la commune a plus de 250 hectares de vigne, Mittelbergheim en compte près de 200, Gertwiller 125, Heiligenstein 135. Près de ce dernier village on récolte le fameux clewener,

gloire des caves de Barr. Gertwiller est surtout connu par ses petits pains d'épice glacés dont les gourmets se régalent dans les foires d'Alsace.

Barr est à l'issue de la vallée de la Kirneck. Assez largement étalée à l'ouverture, la ville ne devient plus qu'une rue quand les montagnes se sont rapprochées. Moins bien partagée que certaines de ses voisines : Obernai, Bœrsch ou Rosheim, elle a pourtant assez de vieux logis, de ruelles étroites, de maisons à ressaut, pour que le temps s'écoule sans peine lorsqu'on y est retenu comme cela nous advint. Un coin surtout est curieux, c'est l'espèce de parvis, plutôt qu'une place, sur lequel se dresse l'hôtel de ville et où l'on accède par des degrés.

L'édifice municipal occupe l'emplacement de l'ancien château des seigneurs ; sur la façade, un balcon décoré, surmonté d'un pignon à volutes, est assez monumental. De ce balcon, ou plutôt de la partie haute de la place, on découvre un pittoresque hérissement de pignons et de toits.

L'industrie est surtout représentée par la tannerie et les fabriques de chaussures qui se procurent sur place les matières premières. Une dizaine d'usines se sont installées au bord de la Kirneck pour la préparation des cuirs. On évalue la valeur des produits fabriqués à 3 ou 4 mil-

lions. Le plus important des établissements occupe cent quarante ouvriers. Le commerce des cuirs en poil et tannés alimente de nombreuses maisons. Des industries accessoires, moulins à tan, chamoiserie, occupent aussi beaucoup d'ouvriers. Quant aux chaussures fabriquées, ce sont des articles communs : le chausson fourré dit de Strasbourg et les galoches. Une autre industrie particulière à Barr est celle des pompes à eau.

La petite ville, dont la population dépasse 5 000 âmes, est donc fort active. Si, aux abords de la gare, des usines plus vastes et de hautes cheminées lui donnent un air franchement manufacturier, beaucoup d'ateliers échelonnés en amont au bord de la Kirneck gardent le caractère patriarcal des fabriques d'autrefois.

La rivière, descendue si claire du dernier contrefort du Champ-du-Feu, est fort active ; ses eaux limpides vont de roue d'usine en roue d'usine, se souillant de plus en plus. Les constructions pittoresques des tanneries se penchent sur le courant ; sur la route elles présentent les rangées de rayons où sont disposées les mottes de tan. Peu à peu ces établissements s'espacent davantage et l'on commence à retrouver la campagne. Beaucoup de vignes encore ; sur les bords de la rivière de petits prés en pente ombragés de

noyers. Sur la rive gauche, à mi-côte, le modeste établissement thermal de Bühl se montre entre les arbres. On y exploite trois sources et l'hôtel reçoit d'assez nombreux hôtes pendant la saison.

La Kirneck est toujours active plus haut, mais au lieu de tanneries, elle est bordée de scieries qui débitent les bois des immenses forêts entre lesquelles le ruisseau descend par une vallée qui est plutôt une gorge. Cette forêt de Barr a donné lieu à d'interminables procès entre la ville de Strasbourg qui en revendiquait la propriété et les communes de la région de Barr.

L'entrée de la région forestière est gardée par les ruines de châteaux forts couvrant des sommets d'où l'on pouvait surveiller la vallée, les monts et la plaine. Sur la rive droite, ce sont les restes d'Andlau, plus fiers avec leurs deux tours reliées par de hautes murailles ; en face, le Landsberg, ruine plus belle par ses murs fauves très haut juchés sur un mamelon isolé.

Longtemps quand on a retrouvé la plaine, ces restes de l'Alsace féodale apparaissent encore, mais ils ne tardent pas à s'estomper dans le lointain, tandis que les petits monts du massif de Sainte-Odile prennent l'allure dominatrice. Ces hauteurs surgissent d'une campagne extrêmement opulente : vignes au pied des côtes et sur

les molles ondulations que le chemin de fer coupe, que des ruisseaux divisent en longues bandes; plus loin des champs de tabac, des houblonnières. C'est en raccourci toute la Basse-Alsace.

Voici Heiligenstein et Goxwiller, fières de leur vin de clewener; elles sont dominées par le mont Sainte-Odile et la puissante croupe de la Bloss, dont les flancs revêtus de chênes et de châtaigniers jusqu'à mi-hauteur sont, plus haut, tapissés de pins sombres; les ruines de Landsberg occupent un ressaut au pied de ce mont, semblable lui-même à une forteresse et que l'on pourrait prendre pour un des bastions du prodigieux camp antique défendu par le « mur païen ».

Peu de villages au cœur du vignoble; les centres de population occupent le pied des monts, ou la bordure des vignes aux confins des houblonnières et des cultures. Seul Bernardswiller semble se prélasser dans ce tapis superbe des pampres. Les villages de la plaine s'étalent largement, riants dans la verdure. Tous sont exclusivement agricoles; l'unique industrie est celle des filets à cheveux qui occupe tant de mains féminines et dont le foyer est à Schlestadt.

XI

SAINTE-ODILE

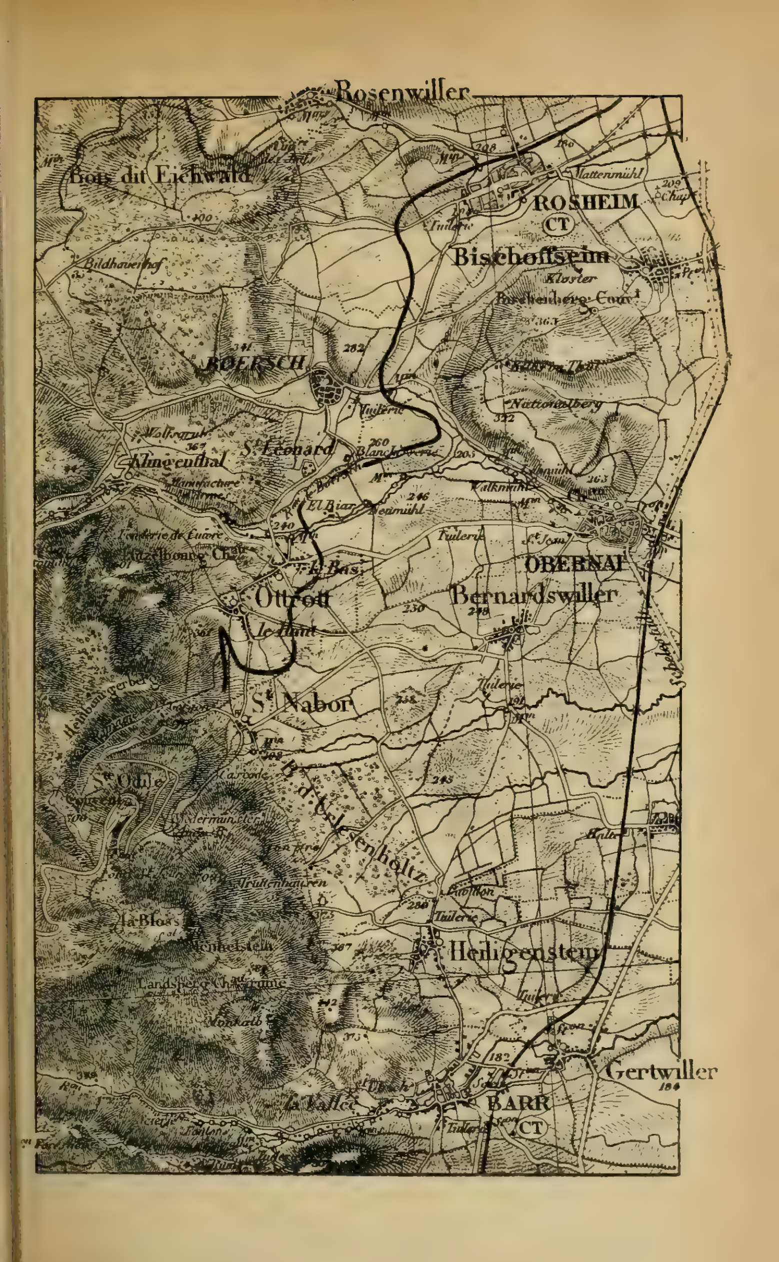
De Molsheim à Rosheim. — Rosheim, ville de la Décapole. — Le canal de Rosenmeer. — Une riche campagne. — Bœrsch. — Saint-Léonard. — Ottrott, ses châteaux et son vignoble. — Saint-Nabor. — Montée à Sainte-Odile. — Le couvent. — La terrasse, les chapelles, le culte. — Le mur païen. — Origines celtiques de l'Alsace. — La légende de Sainte-Odile. — Les abbesses. — Herrade de Landsberg. — Le panorama. — Le circuit du mur païen.

Sainte-Odile. Août.

La course était délicieuse à l'aurore, quand nous avons quitté Molsheim. Une brume légère flottait sur la plaine et lentement montait, bientôt dispersée au flanc de jolies collines, avant-monts des Vosges, dont les croupes s'estompent doucement sur le ciel encore voilé à l'occident. Les premières pentes de ces hauteurs sont revêtues de vignes, les plantations descendent même dans la plaine, où elles enveloppent en partie le gros village de Dorlisheim. Les vins récoltés sur le coteau, « petits vins blancs et clairets », ont de la réputation dans toute la contrée.

Dorlisheim est un fort vieux centre ; l'église romane du onzième siècle, très curieuse, a pour base les murs d'un édifice plus ancien ; nombre de maisons remontent à l'époque de la Renaissance ou au Moyen Age. Une voie romaine a été reconnue aux abords du bourg ; sur la route de Saverne à Schlestadt sont les restes d'une commanderie de Saint-Jean. Non loin de là, Altdorf a conservé une église jadis abbatiale, construite aux environs de l'an mille, mais bien dénaturée par une suite de transformations. Autour d'Altdorf les vignes sont rares, la culture des céréales et celle du houblon dominent. Parfois les houblonnières s'étendent jusqu'à la base des monts. C'est un beau pays, très vert et luxuriant, fort varié d'aspect : vignes, vergers, houblonnières, donnent une grande impression d'opulence. Ces plantations assiègent les antiques murailles dans lesquelles Rosheim se blottit, n'ayant accès au dehors que par les portes de ville, crânes encore sous leurs mâchicoulis.

Rosheim est une fort ancienne cité, une des dix qui formaient au Moyen Age la ligne des villes d'Alsace ou Décapole. Elle est surtout constituée par une longue rue fort curieuse avec ses antiques logis, ses vieilles auberges devant lesquelles se balancent les enseignes de fer forgé ou sculptées.



Rosenwiller
Bois dit Eichwald
ROSHEIM
CT
Mattenmühl
Bischoffsheim
Kloster
Bildhauerhof
BOERSCH
Nationalberg
St Léonard
Klingenthal
Manufacture
OBERNAI
Ottrott
Bernardswiller
St Nabor
Ste Odile
Trüttenhausen
Heiligenstein
Gertwiller
BARR
CT

L'église principale, Saint-Pierre-et-Saint-Paul, dresse au-dessus du décor une remarquable tour octogonale ; plus loin, une autre église possède une haute flèche du douzième siècle ; le pignon, couronné par un nid de cigognes, accroît le caractère du tableau. Saint-Pierre-et-Saint-Paul est le plus remarquable des deux édifices, le plus vénérable aussi, car il porte la marque du onzième siècle dans ses parties les plus anciennes ; c'est un des plus beaux sanctuaires que l'époque romane ait laissés en Alsace. De précieuses sculptures décorent les murs, un cordon d'un art charmant et souple, dessiné au-dessous des toits, attire l'attention, des groupes sculptés rappellent l'histoire du lieu ; à la base de la tour, d'autres figures captivent le regard. Cette belle église a été restaurée avec beaucoup de science quelques années avant la guerre. L'intérieur, moins remarquable, renferme quelques œuvres d'art.

Malgré son caractère archaïque, malgré la perte de près de 1 000 habitants causée par l'émigration après la guerre, Rosheim est un centre actif, surtout par le commerce des produits agricoles ; son vignoble, couvrant une grande superficie, produit des vins depuis longtemps estimés ; l'histoire raconte que les Lor-

rains en lutte contre l'empereur Frédéric II — c'est-à-dire au commencement du treizième siècle — ayant envahi la ville, trouvèrent si bien à leur goût certain cru appelé kielber, qu'ils en demeurèrent assoupis ; alors les gens de l'endroit les égorgèrent ou les assommèrent tous.

Le commerce des vins est cependant moins considérable que celui du houblon ; les cônes parfumés récoltés dans la plaine ont la ville pour marché ; des plantations considérables sont faites dans les parties fraîches du plat pays. Rosheim est également un marché important pour le bétail ou, plutôt, la résidence des marchands israélites qui centralisent ce commerce.

L'industrie s'exerce grâce au canal dit Rosenmeer, dérivation de la Magel, creusée depuis bien des siècles et tracée avec beaucoup d'habileté. Ce canal, que j'ai déjà signalé [1], se détache du petit affluent de la Bruche au pied de la montagne qui porte les ruines de Guirbaden, se développe au flanc de la montagne d'Eichwald et parvient ainsi sur l'autre versant, près de Rosenwiller, où il transforme en rivièrette un insignifiant ruisseau. De là jusqu'à Rosheim

1. Voir page 115.

il ne cesse de faire mouvoir de petites usines ; quand le Rosenmeer atteint la ville, il a décrit un cours sinueux de 12 kilomètres. Au-dessous, jusqu'à l'Ehn où il se jette, ce canal sert surtout à l'irrigation.

Les eaux ne sont pas assez abondantes pour avoir fait naître de grandes manufactures ; deux tissages de coton occupant ensemble une centaine d'ouvriers, des scieries, de nombreuses minoteries se suivent au long du courant artificiel. D'autres petites fabriques sont en amont sur le territoire de Rosenwiller, village près duquel est un curieux cimetière juif.

Le canal a amené la vie dans les campagnes de Rosheim ; grâce aux ondes qui avivent le sol, il y a là une végétation exubérante. Toutes les cultures se mêlent en un désordre adorable : vignes, houblon, pêchers, pruniers, céréales, pommes de terre ; de grands noyers étendent leur ramure. Le vignoble est curieux, il évoque la Provence ! sur ces pentes, entre les rangées de pampres s'alignent des saules taillés en boules ; ces arbres, destinés sans doute à fournir des liens, rappellent à s'y méprendre les oliviers de la campagne d'Aix.

Dans un paysage semblable, mais plus près de la montagne que ne l'est Rosheim, voici une

autre ville de caractère féodal. Étroitement enserrée dans une enceinte percée de portes, Bœrsch a complètement échappé aux transformations ou, plutôt, les dernières manifestations édilitaires portent la trace du seizième siècle. Elle se blottit dans un creux, au pied de hauteurs boisées dont l'une porte, à mi-côte, une ruine fauve. Les hauts toits bruns, la flèche de l'église dressant très haut le coq traditionnel, font, à distance, un curieux tableau.

A l'intérieur, l'antique bourgade est d'un calme absolu. La rue principale, formée par une route conduisant à Sainte-Odile, est bordée de vieilles demeures ; au milieu, une place renferme les principaux édifices : hôtel de ville à haut pignon, flanqué à un angle d'une tour carrée en encorbellement terminée par une galerie à jour ; sur une des faces est une tourelle engagée renfermant un escalier en spirale. Au milieu de la place, un puits est recouvert par une voûte en pierre sculptée, supportée par trois colonnes ; cette œuvre, dans le goût de la Renaissance, porte la date de 1617.

Des rues étroites et courtes, bordées de maisons en poutrelles, relient la voie principale au rempart ; la plus large aboutit à une des portes, le Medertor, dont le toit aigu supporte un nid

de cigognes. Pas de trace d'industrie ici, la ville est peuplée de vignerons et de cultivateurs. Une tannerie, une scierie bordent une dérivation de l'Ehn ; analogue au Rosenmeer, cette rivièrette artificielle est très vieille aussi, car on la trouve signalée dans les documents de 1546 qui en parlent comme d'une chose ancienne déjà. Prenant l'eau de l'Ehn au-dessous du Klingenthal, elle retourne à la rivière, en empruntant, à Bœrsch, le lit d'un ruisseau sorti du vallon.

Un chemin de fer appartenant à une compagnie particulière dessert Bœrsch ; il se détache de la ligne de Saverne à Schlestadt et, par un tracé très sinueux, se dirige vers Saint-Nabor au pied du mont Sainte-Odile. Plus court est le chemin que nous suivons et d'où, un instant, par l'ouverture du vallon de l'Ehn, nous voyons apparaître les tours de l'église d'Obernai.

Le chemin domine la pente douce où coule le canal, et longe le gentil hameau de Saint-Léonard, composé de villas peintes et fleuries, petit centre artistique créé par le peintre Charles Spindler, qui a installé des ateliers de menuiserie d'art ; des meubles en marqueterie, d'un cachet très personnel, ont valu au maître alsacien une réputation européenne. Le site est riant ; de là, on découvre les riches campagnes du

vignoble et de la plaine et les montagnes boisées du massif de Sainte-Odile. Au-dessous, au bord de l'Ehn, sont des moulins, des maisons isolées ; l'une d'elles se nomme El Biar. Ce nom algérien, imposé sans doute par quelque soldat d'Afrique, sonne étrangement.

Sur l'autre rive de l'Ehn s'étend le village d'Ottrott, composé de longues rues divergentes formées par des chemins ruraux. Les maisons viennent jusqu'à un étang sombre ombragé d'aulnes. Au-dessus, sur des pentes raides, de belles ruines féodales couronnent une colline : ce sont les anciens châteaux de Lutzelbourg et de Rathsamhausen.

Ottrott est un centre viticole dont les vins rouges, classés parmi les vins fins, jouissent d'une réputation légitime. Le vignoble s'étend surtout dans la direction d'Obernai ; les montagnes sont revêtues de bois. On trouve cependant quelques vignes encore en allant à Saint-Nabor, petit village très fréquenté, point de départ le plus favorable pour l'ascension de Sainte-Odile. Entre tous les itinéraires nous avons choisi celui-ci. Le sentier est le plus raide, mais le plus court aussi, car il monte directement au promontoire couronné par le monastère célèbre qui incarne l'Alsace au même degré que la cathédrale de Stras-

bourg. La grimpée est exquise sous les grands sapins et les pins. Un large sentier, bien tracé et entretenu, monte entre les arbres par de grands lacets en pente assez douce ; mais un autre, plus roide, escalade le rocher entre des fourrés de framboisiers et d'airelles ; c'est celui-ci que nous prenons. Longtemps le couvent nous est masqué par les ressauts de la montagne, jusqu'à un petit plateau gazonné où monte un chemin large et bien battu venant d'Ottrott. C'est aujourd'hui le 15 août, fête chômée, fête de la Vierge, aussi les visiteurs et les pèlerins sont-ils nombreux ; des divers sentiers aboutissant au plateau on voit déboucher des groupes, hommes, femmes, enfants. Depuis des siècles toute l'Alsace vient ici ; il semble que les idées nouvelles n'ont eu aucun effet sur ce culte pieux de la province pour la montagne sainte où, bien avant qu'un monastère se soit établi, les populations accouraient, comme en témoignent les restes puissants de murailles. Voici une première courtine de ce « mur païen », amoncellement régulier de blocs cyclopéens dominant le chemin qui fut une voie romaine et qui aboutit à l'entrée du couvent, construction aux murs épais de grès rouge, précédé d'une sorte de mail planté de tilleuls énormes.

Un grand porche donne accès dans une cour

ombragée d'autres tilleuls centenaires, encadrée de trois côtés par des bâtiments, ouvrant de l'autre sur un jardin en terrasse servant de potager. Les logis sont sans caractère ; le plus près de l'entrée, de construction moderne, d'ailleurs, a été élevé pour servir d'hôtellerie. Un des côtés est occupé par l'église, basse, soutenue par des contre-forts épais. Des restes de la muraille antique, rongée par le lichen, relient le lointain passé de la montagne à l'époque chrétienne.

Les arbres vénérables donnent grand caractère à ce tableau, animé par la foule qui se presse de plus en plus nombreuse à leur ombre. Foule ayant bien perdu du pittoresque des pèlerins d'autrefois ; l'antique costume alsacien aux couleurs vives, de coupes singulières et bizarres, fait complètement défaut aujourd'hui ; on ne se croirait pas en Alsace sans les grands nœuds de coiffure, portés encore par beaucoup de femmes. Mais ce ruban formant de grandes ailes, si bien popularisé par la gravure, évoque avec tant de force la douce province, que l'émotion ressentie reste profonde.

Sainte-Odile, de tout temps chère aux Alsaciens, est maintenant familière aux esprits français depuis que René Bazin, dans les *Oberlé,* nous a révélé la majesté du site et les liens qui

l'unissent à la race. Maurice Barrès, lui aussi, a dit avec une émotion puissante et profonde ce qu'est la sainte montagne au cœur des annexés et des exilés. Les pages qu'il lui consacre dans *Au service de l'Allemagne* ne seront point oubliées. Désormais ce lieu est sacré pour tout ce qui se rattache à nos origines celtiques. Si l'histoire en reste confuse dans le lointain passé dont le mur païen est le témoin, nous savons que nos aïeux eurent ici une de leurs citadelles, un des sanctuaires de leur culte.

En dépit de la langue allemande, en dépit des efforts de la science germanique, l'Alsace, dans ses origines reculées, était terre celtique. Au delà du Rhin seulement commençait la Germanie ; jusqu'aux invasions qui firent disparaître la puissance romaine, tout ce pays était peuplé de tribus gauloises ; les envahisseurs venus de l'autre côté du fleuve ont pu recouvrir la race primitive sous leur flot et lui imposer un de leurs idiomes, ils ne furent que des conquérants. La terre d'Alsace resta gauloise, et c'est peut-être à des affinités mystérieuses, à ce sentiment confus d'appartenir au même rameau ethnique, qu'il faut attribuer le patriotisme français, que trente-cinq ans de conquête allemande nouvelle n'ont pu détruire, ni même atténuer.

La légende qui attire les fidèles à Sainte-Odile n'a pourtant rien de celtique, mais elle se relie évidemment à des traditions d'origine druidique, comme on l'a si souvent constaté en France, où les idées chrétiennes se sont greffées sur les croyances du paganisme, elles-mêmes issues d'autres plus anciennes. Le monastère aurait été fondé sur l'emplacement du château de Hohenbourg, qui fut un castrum romain succédant à un oppidum gaulois, par Odile, fille du duc d'Alsace Ettichon. La princesse vint au monde aveugle ; son père, qui espérait un fils, ordonna la mort du nouveau-né, que sa mère réussit à sauver en l'envoyant au monastère de Baume-les-Dames. A douze ans, Odile fut baptisée ; l'eau sainte fit un miracle : la petite princesse recouvra la vue. Alors sa mère et son frère la firent revenir ; le duc entra dans un nouvel accès de colère et tua son fils d'un coup de poignard. Aussitôt pris de remords, il reconnut Odile et en fit son enfant favorite, ce qui ne l'empêcha pas de vouloir la marier contre son gré. La princesse s'enfuit dans la montagne et se cacha jusqu'au moment où le duc, reconnaissant la vocation religieuse de sa fille, lui fit don de son château de Hohenbourg pour y établir un monastère.

Tout cela se passait au septième siècle. Les savants modernes s'attaquant à la légende, comme ils ont attaqué tant d'autres traditions populaires, se sont efforcés de prouver que les personnages sont des mythes, malgré une bulle du pape Léon IX, écrite en 1050, et certifiant l'authenticité de l'histoire de sainte Odile. Depuis cette époque, des documents moins contestés font connaître l'histoire du couvent. Ses abbesses ont laissé une trace vivante; l'une d'elles, Herrade de Landsberg, a même mérité une belle place dans l'histoire de la littérature et de l'art par son manuscrit l'*Hortus deliciarum,* un des joyaux de la bibliothèque de Strasbourg, détruit, avec tant d'autres inestimables reliques de l'esprit humain, par les obus allemands. On avait heureusement pu copier ce manuscrit, dont les miniatures, elles-mêmes œuvres de Herrade, ont été reproduites aussi. L'*Hortus deliciarum* était un véritable cours d'éducation pour les jeunes filles nobles et un livre de morale. Le texte et l'illustration constituent un des plus rares et des plus précieux témoins de l'existence au douzième siècle.

L'abbaye, longtemps florissante, fut détruite, en 1546, par un incendie; déjà c'était une ruine; quelques années plus tard, la foudre mit le feu

à l'église. Un ordre religieux d'hommes, les prémontrés, releva le couvent au seizième siècle ; mais à la Révolution, il subit le sort commun ; propriété de l'État, mis en vente, objet de transactions fréquentes, il ne reprit son caractère religieux qu'en 1853. L'évêque de Strasbourg y établit le pèlerinage actuel. On pourrait dire que la légende et le culte de Sainte-Odile sont modernes, les douleurs de l'Alsace leur ont donné la vitalité.

Aussi les constructions ont-elles peu de valeur architecturale, bien que les architectes du dix-septième siècle se soient servis des restes de l'ancien monastère pour sa réédification et celle de l'église. Le couvent relevé par les prémontrés est vaste ; il encadre une cour égayée de verdure. L'église où les pèlerins affluent garde des traces de l'époque ogivale ; on y conserve des reliques anciennes que l'on dit provenir des tombeaux du duc Ettichon et de sa femme Bereswinde, et d'antiques statues rattachées, elles aussi, à la légendaire famille de sainte Odile.

Les chapelles ont d'autres restes vénérés, châsses ou tombeaux ; dans l'une d'elles une statue peinte de sainte Odile, œuvre sans grande valeur artistique, est l'objet d'un culte singulier ; un escabeau permet d'accéder à l'anfractuosité

où l'effigie est placée; les pèlerins gravissent les marches un mouchoir à la main et vont essuyer les yeux de la sainte. Le mouchoir devient un préservatif contre les maux d'yeux. La légende de sainte Odile explique la croyance; la sainte fut guérie de sa cécité par le baptême, elle-même rendit la vue à un enfant en faisant jaillir une source du rocher, près du petit aveugle. Cette fontaine, coulant au pied du rocher, est, elle aussi, vénérée pour ses vertus contre les maladies des yeux.

D'autres chapelles entourent l'église : chapelle des Larmes, dans le jardin du couvent, chapelle des Anges, à l'écart des constructions, sur un rocher en saillie projeté au-dessus de l'abîme. Une barrière permet de contourner l'édicule. De là, on découvre un des plus grandioses panoramas de l'Alsace ; il est peu de belvédères mieux situés dans les Vosges, car le rocher est à 733 mètres d'altitude, plus de 550 mètres au-dessus de la plaine que l'on voit s'étendre à ses pieds.

Dans un repli de la montagne, très bas, se montre un charmant vallon avec quelques constructions, une chapelle, les ruines d'une église ; c'est le site de l'ancienne abbaye de Niedermunster, fondée elle aussi par sainte

Odile et qui fut un moment rivale du monastère supérieur. Partout des ruines féodales ou monastiques apparaissent à l'horizon. Dans un demi-cercle partant du nord vers l'ouest pour se diriger au sud, on ne compte pas moins de dix châteaux en ruines, la plupart visibles de ce sommet : Lützelbourg, Rathsamhausen, Köpfel, Hagelschloss, Kagenfels, Dreistein, Birkenfels, Spesbourg, Andlau et Landsberg. A ces forteresses antiques il faut ajouter les monastères de Truttenhausen et de Niedermunster, les monuments mégalithiques sans nombre abrités par la forêt. Il est peu de sites plus idéalement romantiques que ce mont Sainte-Odile et l'on comprend l'attrait exercé sur les savants, les poètes et les simples touristes par cet incomparable et émouvant paysage.

En ces chaudes journées d'août, la vue est malheureusement limitée; une buée lourde pèse sur le paysage, on devine à peine les lignes; nous n'avons un peu de netteté que sur la montagne de la Bloss, aux flancs de laquelle se distingue nettement l'hôtel Saint-Jacques, un de ces rendez-vous de touristes si nombreux dans les Vosges alsaciennes.

Autour du couvent, les restes du mur païen se soudent aux escarpements qui firent de cette

pointe de rocher un des réduits de la prodigieuse forteresse. Ce mur — *Heïdenmauer* en allemand, *Haïdemur* en dialecte alsacien — entoure toute la crête du massif, sur un développement de 10 kilomètres et renferme une superficie de 100 hectares. C'est une œuvre cyclopéenne : de gros blocs de rochers, appareillés avec soin, que reliaient des *queues d'aronde,* les unes en chêne, les autres en fer, dont on a retrouvé quelques-unes bien conservées, sont superposés sur une hauteur de 2m,50, réduite en quelques endroits à 1 mètre par des éboulements ou par l'enlèvement de pierres destinées à la construction du couvent ou des châteaux forts dont on voit encore les ruines. L'épaisseur atteint 2 mètres. Cette œuvre énorme a été conçue avec beaucoup d'habileté ; les ingénieurs celtes et les Romains qui utilisèrent plus tard la défense, profitant sur bien des points des lignes régulières du rocher, se sont bornés à barrer les intervalles dans ces falaises de grès.

Le sommet de la montagne présente trois plateaux : la Bloss au sud, dominant la ville de Barr, du haut de ses gigantesques rochers, véritables citadelles qu'étaient aux temps préhistoriques le Männelstein, le Schaftstein et le Wachtstein ; les abords du couvent au centre ; vers le nord le Hagelschloss, où se trouve une

ruine féodale ; le mur circonscrit ces trois espaces et les relie en suivant toutes les sinuosités de l'arête. Même de nos jours, avec toutes les ressources de l'industrie, un tel obstacle passerait pour un travail prodigieux.

Aussi les discussions archéologiques furent-elles vives au sujet du mur païen et n'ont-elles pas cessé encore. Aucun document écrit, aucune inscription n'a restreint le champ des hypothèses et les savants se sont donné carrière. On est pourtant d'accord sur ce point que la construction, antérieure à l'arrivée des Romains, a été utilisée et complétée par ceux-ci.

Le temps nous a manqué pour aller visiter les murs vers la Bloss ; d'ailleurs le rempart est partout ce que nous l'avons vu aux abords du couvent, tel que nous le verrons en descendant à Ottrott par l'ancienne voie romaine qui semble plonger dans la plaine, tant sa pente est rapide. Cette chaussée antique, traversant la pelouse où nous sommes passés ce matin, nous vaut la surprise de grands horizons ; la brume lourde s'est dissipée ; nous voyons, à l'ouest, les grandes chaumes du Champ-du-Feu surmontées de leur observatoire [1].

---

1. Voir chapitre IX.

Bientôt on entre en forêt sous les escarpements reliés par les murs frustes de la *Heidenmauer*. Le chemin est dominé par ces hauts et fantastiques rochers parfois projetés comme des têtes de bêtes fabuleuses. Ces masses de grès, dont quelques-unes sont des menhirs, et les pins qui les assiègent me rappellent la forêt de Fontainebleau, mais plus grandiose, avec une puissance de coloris que ne connaît pas la sylve gâtinaise. Le grès rouge donne au paysage une extrême splendeur.

Entre ces rochers le mur païen continue, à peine rongé par les ans, mais revêtu de lichens et de mousses, presque aussi puissant d'aspect que la muraille naturelle formée par le front rocheux de la montagne.

Le chemin descend de plus en plus raide, les rochers disparaissent ; sur la pente rude les sapins sombres se dressent, hauts et droits. La forêt est admirable ici. Le silence est troublé par le passage incessant des pèlerins ; à chaque instant nous croisons des groupes ; des familles entières, portant souvent des enfants en bas âge, vont là-haut, à ce grand rendez-vous de l'Alsace qu'est Sainte-Odile. Et pourtant la chaleur doit être rude pour la montée du roide chemin !

XII

DE L'EHN A LA MOSSIG [1]

Klingenthal, la « vallée des lames ». — Souvenir du Maroc. — Ce qu'est devenue la manufacture d'armes blanches. — Au long de l'Ehn. — De Bœrsch à Obernai. — Un décor d'opéra : Obernai. — Les monuments : hôtel de ville, beffroi et vieux logis. — L'église et le jardin. — Retour à la Mossig. — L'église de Dompeter. — Le vin des Pinsons. — Avolsheim. — Soultz-les-Bains. — Les carrières et Vauban. — Le Scharrachberg. — Wangen et sa fête.

Marlenheim. Août.

Le chemin par lequel nous sommes descendus de Sainte-Odile aboutit à Ottrott. Rien ne retenant dans ce long village, nous sommes partis pour Klingenthal, afin de retrouver les traces d'une manufacture d'armes blanches, célèbre jadis. Longtemps, nos armées sont venues s'y approvisionner en sabres et en baïonnettes. En 1870, l'État ne possédait plus l'usine, qui avait été cédée à l'industrie privée, mais celle-ci continuait à fabriquer des armes, bien souvent paci-

---

1. Voir la carte de la page 229

fiques. De là sortaient les rapières dont se ceignent sbires et spadassins de mélodrames et aussi les épées de parade que préfets, sous-préfets et académiciens portent dans les cérémonies. La première fois que je vis une arme de Klingenthal, c'était au Maroc, dans l'armée que le sultan conduisit en 1876 à la frontière. J'avais pu examiner les baïonnettes et les sabres des troupes avec lesquelles nous étions censés fraterniser devant Oudjda, et j'avais une envie folle de posséder un de ces sabres, montés, me disait-on, en corne d'hippopotame et capricieusement enjolivés à la garde. Mais un officier m'ayant laissé examiner la lame, que je croyais sortir des mains des fameux armuriers de Méquinez, je lus, à ma grande confusion : Manufacture royale de Klingenthal (1823) [1].

Klingenthal, c'est la *vallée des lames,* onomatopée germanique qui révèle une vénérable ancienneté pour la manufacture. Le nom du lieu rappelle en effet l'origine de l'industrie, celle-ci ayant été créée en 1730 par un sieur d'Anthès qui, muni d'un privilège du roi, entreprit de faire les armes blanches à l'usage de l'armée,

---

1. Voir *Études algériennes*, par ARDOUIN-DUMAZET. Paris, librairie Guillaumin.

jusqu'alors tributaire de Solingen, la fameuse fabrique westphalienne. Les ouvriers furent amenés de Westphalie et donnèrent le nom de vallée des lames (*Klingen,* lames ; *Thal,* vallée) à ce repli profond des Vosges, alors solitaire. La réputation des produits fut bientôt grande ; on les compara à ceux de Solingen eux-mêmes. Mais le lieu, trop éloigné des voies de communication rapides, ne pouvant répondre aux besoins du dix-neuvième siècle, époque de la vapeur et de la grande production, la manufacture fut réunie à celle de Mutzig ; Klingenthal conserva seulement une aiguiserie pour les baïonnettes et les sabres de l'armée.

La petite rivière d'Ehn, qui alimente le canal de Bœrsch, donnait la vie aux fabriques guerrières ; aujourd'hui encore, elle maintient l'activité dans le vallon. Barrée par une puissante digue, elle reflue en un étang extraordinairement poissonneux, dont le chenal de fuite actionne les roues d'une fabrique d'extrait de bois de campêche. Il y eut là, d'abord, une fonderie de cuivre figurant encore sous cette indication sur la carte d'État-major. Bien encadrée, la pièce d'eau est charmante et forme un heureux décor.

Plus haut, cela devient délicieux : une grande usine, qui fut sans doute la fabrique royale, puis

impériale, est muette; les habitations du personnel sont maintenant des villas ou de riantes demeures de campagne entourées de parcs fleuris aux allées bien sablées. D'un côté, un étang aux eaux calmes, de l'autre, des roches entassées, des assises de poudingue rouge, formant encorbellement, couvertes de lierre et de fougères; du front d'un de ces rochers pleure une sourcette qui remplit un bassin. De grands sapins et des chênes ombragent ce site d'une grâce inexprimable.

L'Ehn, au fond d'un lit très creux, murmure sur les pierres; jusqu'à Klingenthal, on est bercé par ce bruit doux et cristallin. Le hameau lui-même est charmant, ses maisons coquettes enveloppent une des usines qui ont succédé à la manufacture d'armes; elle continue à produire des sabres, et forge des faux qui maintiennent la réputation si méritée de la vallée des lames.

L'Ehn, avant de donner le mouvement aux usines de Klingenthal, a déjà fait mouvoir plusieurs scieries dans la vallée étroite dont la tête est au pied du Rathsamhausenstein ou pierre de Rathsamhausen, éperon septentrional du Champ-du-Feu, vallée délicieusement solitaire.

De Klingenthal à Bœrsch, nous avons traversé une colline boisée, contournée par les chemins

carrossables ; du point culminant, clairière de cultures entre des landes, la vue est très belle sur le massif de Sainte-Odile et la plaine. Dans un creux, Bœrsch se blottit étroitement. Nous ne faisons que traverser la bourgade pour gagner Obernai, par une jolie route qui suit l'Ehn de nouveau abondante et bordée d'un collier de scieries et d'autres fabriques. Bientôt, voici Obernai, qui fut, selon la légende, la résidence du duc Etichon, père de sainte Odile. C'est ici que la bienheureuse princesse aurait reçu le jour.

Vue des abords, Obernai est fort pittoresque ; déjà, la tour crénelée de son beffroi, les tours d'église dont deux sont ajourées, les pignons aigus constituent un beau tableau citadin, et l'intérieur ne cause pas la déception trop ordinaire. Dès l'entrée, l'on est séduit. Si les remparts ont fait place à des maisons et les fossés à des jardins, trois tours ont été conservées, l'une d'elles encore crénelée, les deux autres gardant leurs mâchicoulis.

On pénètre en ville par une voie bordée de maisons anciennes, quelques-unes à étage surplombant ; des enseignes de fer, ouvragées et historiées, accroissent le caractère archaïque de cette rue qui conduit à la place principale, d'un grand effet ornemental avec sa halle à haut pi-

gnon portant la date de 1554 et ses balcons ajourés, l'hôtel de ville possédant une loggia de la Renaissance, une maison flanquée d'une élégante tourelle d'angle. A côté se dresse le beffroi, ancien clocher d'une chapelle aujourd'hui démolie, haute tour carrée construite à mi-hauteur en grès rouge, sans ouverture, dont la partie supérieure en pierre blanche est percée de fenêtres ogivales. Une galerie sculptée en fait le tour, flanquée aux angles de loggias carrées richement sculptées ; la flèche aiguë s'élance au-dessus de ce clocher.

Au milieu de cette place de si grand caractère, une fontaine complète le décor ; sa colonne de marbre blanc porte sur le chapiteau la statue de sainte Odile. La bienheureuse, dont l'expression est d'une grâce extrême, tient la croix pastorale, insigne de sa dignité d'abbesse. Aux quatre angles du piédestal, des enfants jouent d'instruments de musique. L'ensemble est heureux, c'est un des rares monuments alsaciens modernes dont le goût soit vraiment pur.

On n'en pourrait dire autant de l'avant-corps de l'hôtel de ville, formant sur la grande rue la façade de l'édifice; mais les ailes en retrait sont charmantes, celle qui fait le coin de la place surtout, avec son beau balcon de pierre ajouré,

porté par des consoles sculptées, et ses charmantes fenêtres gothiques de 1523. En 1858, on a reconstitué sur ce modèle l'aile opposée.

Dans la rue conduisant à l'église, un large puits attire l'attention par son dôme sculpté porté sur trois colonnes, comme celui de Rosheim. L'œuvre, d'un beau travail, appartient à l'art de la Renaissance. Des inscriptions bibliques recouvrent le linteau qui supporte le dôme.

L'église a été construite en 1862. Sur sa façade, trop large pour sa maigreur d'ornements, décorée d'une rose et d'une galerie ogivale, s'élancent de belles flèches ajourées. La place voisine est ornée de parterres de fleurs ; au milieu de l'un d'eux, se dresse une sorte de menhir en conglomérat rouge et blanc de Sainte-Odile, dans lequel est incrusté un médaillon représentant l'abbé Gyss (1815-1890). Une tour de l'ancienne enceinte et des débris de l'église primitive disposés sur une pelouse achèvent l'ornementation du parvis.

L'église recouvre l'Ehn, qui passe en tunnel sous l'abside. L'édifice est vaste, digne d'une cité plus populeuse ; le chœur est orné de belles fresques dans lesquelles se déroule toute la légende biblique, œuvre du peintre Feuersheim, originaire de Barr. Près de l'église, s'étend une

admirable promenade ombragée de tilleuls sans doute plusieurs fois centenaires, car ils sont plus gros que bien de ceux auxquels on a donné le nom de Sully. A l'extrémité de ce petit parc, une terrasse gazonnée porte le buste de M. de Lezay-Marnésia, le préfet du Bas-Rhin — *Alsatia-Inferior,* dit l'inscription — à qui Strasbourg a érigé une statue. La promenade des anciens remparts est aussi particulièrement pittoresque.

Des pelouses, des débris antiques, un jet d'eau complètent cette retraite aux immenses ramures dont plus d'une grande cité serait fière. Près de là, dans le cimetière, on a établi un de ces « jardins des oliviers » chers à la piété alsacienne. A côté, l'hôpital renferme, dans sa chapelle, quelques tableaux où l'on voudrait voir des œuvres du père d'Holbein, à cause des initiales H. H. dont ils sont signés.

Obernai mérite donc une visite, non seulement pour ses édifices, mais pour la plupart des rues; elles feraient la joie des peintres par l'imprévu des lignes et la couleur.

La ville évoque un illustre passé, elle rattache à son enfant sainte Odile la lignée des Habsbourg. Cette prétention d'avoir servi de berceau à la famille impériale d'Autriche fut mise à profit en 1815 par le curé; il fit placer sur

une maison une inscription rappelant ces origines de l'Empire, et Obernai lui dut d'être épargnée par les vexations et les réquisitions ; ce curé se nommait Oberlé, nom que prit M. René Bazin pour titre de son roman célèbre.

Obernai a vu naître Mgr Freppel, évêque d'Angers, orateur éloquent et passionné, dont le rôle a été si considérable pendant les vingt premières années de la troisième République et dont le patriotisme ardent s'est si hautement manifesté, que ses adversaires eux-mêmes ne lui ont jamais marchandé les sympathies.

La petite ville est restée calme, l'industrie l'a à peine effleurée ; une seule usine a quelque importance, elle comprend filature et tissage, occupe deux cents ouvriers et renferme cent vingt métiers. Le commerce avec les campagnes voisines, la vente des excellents vins de son territoire constituent ses principales sources d'activité. Quand éclata la guerre, la culture du tabac allait en faire un de ses centres ; l'État venait de construire de vastes magasins pour centraliser à Obernai la production de la région. L'annexion, en supprimant le monopole, a fait abandonner l'entrepôt. Les bâtiments, transformés en école normale de jeunes filles, font face à la gare du chemin de fer.

Un train nous emporte à Molsheim et Avolsheim, d'où nous voulons gagner Marlenheim, porte de la région du Kochersberg, si curieuse par le maintien des costumes et des traditions qui symbolisent en quelque sorte l'Alsace aux yeux du public. En quelques minutes nous avons atteint le confluent de la Bruche et de la Mossig et nous entreprenons la course au long de cette dernière rivière, laissant le convoi fuir vers Saverne.

Nous traversons Avolsheim pour remonter la Bruche jusqu'à l'église isolée de Saint-Pierre — *Dompeter* dans le langage local. — Cet édifice, dont le chœur est construit sur les vestiges d'un temple romain, est un des plus vénérables de l'Alsace, le plus ancien peut-être, car on fait remonter son origine au huitième ou au neuvième siècle; de cette époque, en effet, il garde le plan de la basilique et les colonnes. Malheureusement, les restaurateurs s'y sont attaqués et l'ont dénaturé. Il n'en mérite pas moins la visite des archéologues.

Au-dessous d'Avolsheim, la Mossig atteint la Bruche. Le confluent est à l'entrée de la plaine; de chaque côté, des vignobles revêtent les hauteurs; sur la rive droite des rivières, le petit massif de Finkenberg ou montagne des Pinsons

produit un des vins les plus célèbres de la Basse-Alsace, le *finkenwein*. Les meilleurs plants sont au-dessus du confluent, que borde le hameau du Canal. Ce nom vient de la prise d'eau du canal de la Bruche constituée par un barrage faisant refluer les deux cours d'eau. Ces travaux considérables sont l'œuvre de Vauban. Le bassin large et tranquille reflète les maisons fleuries, simples et élégantes qui constituent le hameau.

Bien que le chemin de fer ait fort réduit le trafic du canal, celui-ci est encore utilisé pour le transport des pierres et des bois ; Avolsheim possède plusieurs bateliers qui font les transports vers Strasbourg. Le village est surtout peuplé de vignerons, comme son voisin Wolxheim et les villages qui entourent le massif isolé du Scharrachberg, à demi entouré par la Mossig et la Bruche se réunissant à ses pieds.

De chaque côté de la Mossig, les collines forment un défilé. La rivière, le chemin de fer, deux routes se disputent le passage, laissant à peine place à de coquets logis faisant cortège au petit établissement balnéaire de Soultz-les-Bains, charmant avec sa vaste cour ombragée et fleurie. Les eaux de Soultz sourdent au pied d'une colline de grès bigarré, recouverte de vignes et excavée de carrières. C'est une des fon-

taines minérales les plus anciennement connues de l'Alsace, car on la voit célébrée au seizième siècle et étudiée au dix-huitième par l'université de Strasbourg. Cependant, Soultz n'a qu'une clientèle toute locale, malgré la réelle efficacité de ses eaux.

Les carrières qui creusent la haute colline vignoble de la rive gauche sont depuis longtemps exploitées : Strasbourg est en majeure partie bâtie avec ces pierres. Pour les transporter à Strasbourg dont il reconstruisait l'enceinte et bâtissait la citadelle, Vauban creusa le canal de la Bruche. Bien des années plus tôt, les architectes de la cathédrale venaient y prendre leurs matériaux. Avant la guerre, une des carrières appartenait au génie militaire.

En amont de Soultz, les collines de la rive droite s'écartent. A la vallée ainsi élargie aboutit le beau vallon de Bergbieten, entouré de villages souriant entre les vignes. Le pays est très riche, grâce à la production du vin ; toutes les collines sont revêtues de pampres ; la plus haute, la mieux découpée, le Scharrachberg, borde la rive gauche ; une dépression abrite un village empruntant son nom au massif : Scharrachbergheim, qui garde un petit château fort encore habité aujourd'hui. Ce fut longtemps la

résidence du peintre Schutzenberger, qui dut surtout sa notoriété aux sujets alsaciens, traités avec une émotion pénétrante au lendemain de l'annexion : ainsi sa *Famille alsacienne émigrant en France*.

Des hauteurs du Scharrachberg, on découvre de grands horizons; d'un côté la plaine d'Alsace, au milieu de laquelle surgit la silhouette saisissante de la cathédrale de Strasbourg, et la haute masse sombre de la Forêt-Noire. Du côté opposé, s'étendent d'onduleuses collines vignobles qui semblent un piédestal pour les hautes croupes sombres des Vosges, dominées au loin par le Schneeberg. Entre les collines, des vallons s'ouvrent vers la Mossig; le plus large, celui du Westerbach, forme un bassin verdoyant dans lequel s'enchâsse Westhoffen.

Le Westerbach finit à Odratzheim, non loin de Kirchheïm; ce village, très humble aujourd'hui, fut une résidence royale. Entre ce petit centre et celui plus considérable de Marlenheim, on a mis à jour les vestiges d'un palais des rois francs dont il est souvent question dans les vieilles chroniques. Clotaire, Childebert, Dagobert, Frédégonde, tels sont les noms qui se rattachent à ce lieu qui se nommait *Marilegiun*, mais dont les traditions sont assez confuses. Les

grandes caves voûtées existant encore sous les maisons de Kirchheim ont fait naître la légende de souterrains qui s'étendraient jusqu'à Strasbourg distant de 30 kilomètres, et creusés dans le but d'amener le vin des vignobles dans la capitale!

La Mossig erre ici entre de très belles prairies plantées de saules; au delà, des cultures et des vignes constituent un fort opulent paysage. La viticulture surtout répand le bien-être; un des villages, Wangen, assis à l'entrée du défilé du Kronthal par lequel la rivière s'échappe de Wasselonne, a même pour fête locale une cérémonie vinicole. Chaque année, le dimanche le plus proche du 3 juillet, la fontaine située devant l'église voit détourner l'onde, qui est remplacée par du vin. Cette singulière réjouissance a pour but de commémorer le gain d'un procès intenté par la commune à des individus qui avaient surpris la religion de Louis XVIII en revendiquant un ancien droit féodal supprimé par la Révolution. La paroisse devait fournir annuellement 300 hectolitres de vin; c'est cette sorte de dîme que des gens habiles voulaient faire rétablir à leur profit; ils réussirent à obtenir 16 000 fr. d'indemnité, mais les tribunaux, saisis de l'affaire, les déboutèrent. Cet événe-

ment, rappelé il y a quelques années par le *Bulletin* du Club vosgien, est rappelé par cette fontaine de vin coulant au jour anniversaire du jugement rendu.

Wangen, comme son voisin Westhoffen, relié à Strasbourg par un chemin de fer vicinal, a des traces du passé : vieille porte surmontée d'une tour à Wangen, restes de remparts à Westhoffen qui a les allures d'une petite ville, ruines d'un ancien château, le Rosenbourg. Wangen semble destiné à devenir un point de départ d'excursions à travers les futaies de la vaste forêt de l'Oedenwald qui tapissent de hautes croupes, des vallons sauvages et s'étendent jusqu'au beau bassin verdoyant de Wangenbourg, un des centres de villégiature les plus riants des Basses-Vosges, d'où le Schneeberg, tout proche, est le plus facilement accessible.

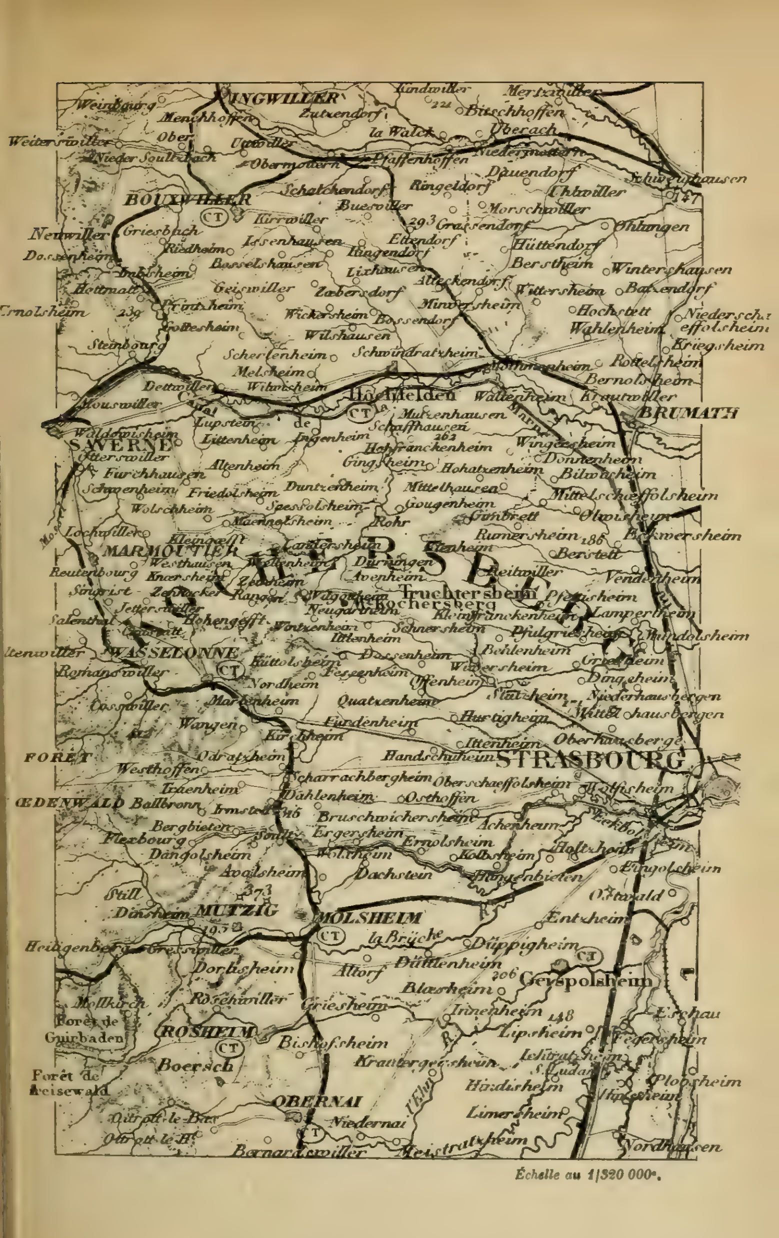
XIII

LE KOCHERSBERG

Marlenheim. — Le chemin de fer du Kochersberg. — Ce qu'est ce pays. — Une terre opulente. — Le lœss. — Le sillon de la Souffel. — Le houblon. — Un peu de statistique agricole. — Les mœurs alsaciennes se maintiennent au Kochersberg. — Les aquarelles de Kauffmann. — Truchtersheim. — Au long de la Zorn. — Le sommet du Kochersberg.

Wasselonne. Août.

La maîtresse rue de Marlenheim, grand bourg très placide au vignoble renommé, est formée par la route de Strasbourg à Saverne. Un arbre de la Liberté abrite une statue de saint bariolée, recouverte d'un dais de fer-blanc, seule curiosité de ce lieu où vécurent Dagobert et Frédégonde. Le chemin de fer de Saverne à Schlestadt le dessert, ainsi que la ligne vicinale nouvelle de Strasbourg à Westhoffen. Ces avantages ne troublent guère le calme de l'ancien séjour des rois d'Austrasie. Et cependant Marlenheim, grâce à ces voies ferrées et aux routes aboutissant à cette issue du défilé de Kronthal, est un centre



Échelle au 1|320 000e.

commercial pour le pays de Kochersberg, étendu entre Wasselonne et Brumath et jusqu'aux abords de Strasbourg.

C'est une partie curieuse de la vieille Alsace, celle-ci ; elle a le mieux gardé les anciens usages ; les peintres qui ont popularisé les scènes de la vie alsacienne cherchèrent surtout leurs modèles dans ce Kochersberg, empruntant son nom à la sommité la plus élevée des collines dont la chaîne se dirige de Wasselonne, sur la Mossig, à Hochfelden sur la Zorn. Il faudrait être ici aux jours de grande fête ou assister à quelques cérémonies familiales pour retrouver la couleur locale. Aujourd'hui, je ne verrai guère que le cadre de ces tableaux si vivants et colorés de la vie au Kochersberg ; je devrai tenter de remplacer ma vision par une description de seconde main, d'après l'image.

Le Kochersberg était difficilement accessible autrefois, faute de moyens rapides de communications. La ligne de tramway au matériel élégant et confortable de Strasbourg à Westhoffen, avec embranchement sur Truchtersheim, facilite maintenant le parcours de ce canton qui a si singulièrement conservé sa personnalité. Le chemin de fer permet de voir en détail, par les larges baies des wagons, le paysage d'ailleurs profon-

dément tranquille de la plaine aux ondulations molles.

Le train file sans hâte à travers une campagne plate, entre des pentes douces couvertes de vignes. Des fossés limitent les héritages; ils sont bordés de touffes d'osier à tige d'un jaune vif, dont le feuillage d'argent, agité par le vent, est d'un curieux effet. La voie, sinueuse, se rapproche un moment des collines bordées d'un collier de villages entourés de vignes. Ces hauteurs sont dominées par un sommet arrondi, dépassant de 150 mètres le niveau de la plaine. Des petits bourgs se groupent à sa base. C'est le Kochersberg, dont les évêques de Strasbourg, seigneurs du comté, conjointement avec l'empereur, avaient fait le siège de leur domination. Là se dressait la forteresse qui a valu aux environs le nom porté aujourd'hui encore par la contrée. Détruit en 1592 par les protestants, ce château ne fut jamais relevé. Quand, en 1728, on construisit cette route de Saverne à Strasbourg, qui devait émerveiller Arthur Young, on alla prendre les pierres des ruines pour en faire des matériaux de pavage et de maçonnerie. On a laissé subsister une partie de l'enceinte qui s'aperçoit de loin encore.

De beaux villages entourent la colline, en-

veloppés de vignes, ombragés de noyers. Pas de fermes isolées, mais des centres dont aucun n'atteint 1 000 âmes. Le canton de Truchtersheim, qui comprend la plus grande partie du Kochersberg, n'a pas moins de trente-trois communes pour 13 547 hectares; c'est dire combien les villages sont rapprochés.

Dans la plaine, pas de vignes, très peu d'arbres; la zone parcourue par le chemin de fer est divisée en bandes étroites où alternent la luzerne, les pommes de terre et les céréales. La saison est avancée, aussi la variété des cultures est-elle moins grande qu'au printemps. Alors le colza aux fleurs d'or, les nappes d'azur du lin, les grands calices violacés du pavot-œillette, mettent leur splendeur dans ce calme tableau.

La plaine d'Alsace, partout si fertile, atteint ici son maximum de richesse, grâce à l'épaisseur de la couche de lœss qui forme le sol arable, limon calcaire « très fin, de couleur grise ou jaunâtre, très doux au toucher, qui se réduit sous les doigts en poudre presque impalpable [1] ». M. Risler, après avoir reproduit l'analyse du lœss d'Alsace, dit que c'est une terre complète au point de vue chimique; on lui reproche de dévorer le fumier

1. Risler, *Géologie agricole*. Paris, Berger-Levrault et Cie.

— *Dünger* ou *Mistfresser*. — Mais l'explication de ce phénomène est dans la rapidité de la nitrification et cela se traduit par un accroissement des produits.

« Si le lœss est bon comme composition chimique, ajoute Risler, on peut dire qu'il est l'idéal du sol comme propriétés physiques. On peut le labourer en toutes saisons avec deux chevaux. Les plantes y souffrent rarement de l'humidité, car il se draine naturellement; ni de la sécheresse, car leurs racines y pénètrent à une si grande profondeur, qu'elles trouvent presque toujours assez d'humidité pour leurs besoins.

« Toutes les récoltes y prospèrent : la vigne, les arbres fruitiers, particulièrement les noyers, la luzerne et le trèfle, les plantes industrielles, entre autres le tabac, les céréales, tout y réussit et, comme le travail et l'intelligence des cultivateurs ne valent pas moins que leurs terres, on peut dire que les districts de lœss en Alsace, par exemple le Kochersberg, ont une des plus belles agricultures de l'Europe. »

Dans cette terre fine se trouvent en abondance des débris de petits coquillages terrestres, si nombreux en certains points, que les gens du pays ont donné au lœss le nom de sol des escargots, en allemand *Schneckenhaüselboden*. M. Dau-

brée, dans ses *Études géologiques sur l'Alsace*, dit avoir compté plus de cent coquilles dans un décimètre cube de terre prélevé à Schiltigheim. Un tel sol si facile à éroder ne saurait avoir des lignes bien précises; ce sont d'amples et molles ondulations donnant un caractère placide et fort rustique à ce large tableau, agrandi par la lointaine barrière de la Forêt-Noire. Au milieu du paysage, la flèche de Strasbourg, surgissant entre les fumées, semble plus élevée encore qu'elle ne l'est en réalité.

Vers Quatzenheim, on trouve un peu de fraîcheur, dans la dépression parcourue par le ruisselet lent de la Souffel, descendu du Kochersberg; il y a là des prés, des saules, des rangées d'aulnes. Le houblon apparaît, accroissant le caractère bocager du paysage. Les pampres ont fleuri, les cônes d'un vert doux pendent en grappes gracieuses. Les houblonnières enveloppent gaîment le village de Hurtigheim. Les plantations sur fils de fer sont les plus élégantes; on les dirait disposées pour le décor.

Dans les sentiers, entre les rangées de houblon, passent des paysans à cheval, ramenant leur charrue attelée derrière leur monture. On est resté très fidèle à l'équitation dans le Kochersberg. Notre grosse cavalerie y recrutait jadis des

cuirassiers superbes. Plus d'une des glorieuses victimes de Morsbronn, d'Elsasshausen et de Rezonville ont été fournies par ce terroir.

Le paysage, un moment égayé, redevient banal ; il retrouve un peu de grâce dans le pli verdoyant de Musau, où l'embranchement de Truchtersheim se détache de la gare isolée de Dingsheim. On devine les approches de Strasbourg au nombre plus considérable des voyageurs dans les gares. Les femmes sont restées fidèles au nœud alsacien ; toutes celles qui montent dans le train le portent. Elles sont presque foule à la gare d'Oberhausbergen, qui dessert les trois villages de Hausbergen : *Ober,* le haut, *Mittel,* du milieu, et *Nieder,* du bas. Ces petits centres jumeaux, enveloppés d'arbres et de houblonnières, bordent une ride sous laquelle s'étend la plaine nue où s'accroissent sans cesse les faubourgs de la grande ville : Kœnigshofen aux fumantes usines, Kronenbourg et Schiltigheim dont se dressent, très haut, les cheminées des brasseries.

Le paysage parcouru par le tronçon de voie ferrée de Truchtersheim est le même que celui de la ligne de Marlenheim ; peut-être les houblonnières sont-elles plus nombreuses. La ligne

traverse des dépressions où sont quelques prairies; là se trouvent d'infimes ruisseaux : Souffel, Plutzer, Avenheimer-Bach. Ce dernier coule au-dessous de Truchtersheim, capitale administrative du Kochersberg, mais simple village pourtant, peuplé de 650 âmes à peine.

Rien n'y attire l'attention aujourd'hui; tout le monde est au travail; nous chercherions en vain quelques-unes de ces scènes populaires du Kochersberg, dont le pinceau et le crayon nous ont révélé le pittoresque et la saveur. J'en suis réduit à feuilleter les notes que j'ai prises et à placer par la pensée les costumes et les cérémonies évoquées par les curieuses cartes postales que mes éditeurs ont imprimées pour Paul Kauffmann (1).

Mes notes d'abord, relevées à l'avance dans la grande publication du ministère d'Alsace-Lorraine : Le canton de Truchtersheim, qui comprend la plus grande partie de l'ancien comté, comprend 13 547 hectares, sur lesquels il n'y a que 29 hectares de bois et 24 de friches. Tout le reste est soumis à l'exploitation la plus intensive. 13 017 hectares sont retournés par la bêche

---

1. *Usages et costumes d'Alsace*, vingt-quatre compositions de Paul Kauffmann. — Paris, Berger-Levrault et Cie.

et la charrue; les prairies couvrent 711 hectares au fond des dépressions; il y a 196 hectares de houblonnières, 995 de vignes et 6 de pâturages. La propriété est extraordinairement morcelée, 8 082 propriétaires s'y partagent 101 309 parcelles. Celles-ci sont plus infimes encore qu'on ne pourrait le supposer, car nombre de grosses fermes appartenant à des établissements charitables ou religieux, tels que l'hôpital de Strasbourg, occupent de grands espaces réduisant la part des propriétaires.

Pour exploiter le sol, on emploie 2 462 chevaux, chiffre énorme comparativement à l'étendue; les étables renferment 8 749 bêtes de l'espèce bovine et 448 moutons; on compte 5 122 porcs. Il est peu de campagnes aussi riches. Les villages se pressent; on fait rarement une demi-lieue sans rencontrer un centre; aussi la population atteint-elle 108 habitants par kilomètre carré, alors que la France, dans l'ensemble, en possède 68 en moyenne.

Maintenant que nous connaissons la densité humaine du pays et son opulence agricole, nous pouvons nous expliquer le bien-être révélé par les peintres dans leur représentation de la vie rurale alsacienne, pour laquelle le Kochersberg

a servi de modèle. Le nombre et la proximité des villages sont une autre raison d'être de la persistance des vieilles coutumes ; les relations de commune à commune ont fait naître une sorte de code analogue aux règles mondaines, mais infiniment pittoresque.

Toutes les cérémonies heureuses de l'existence populaire ont été spirituellement croquées par l'artiste. Voici, au 1[er] janvier, les embrassades en pleine rue ; la note amusante est prise dans quelque grosse ville de la plaine, car on voit un de ces singuliers ramoneurs coiffés d'un chapeau haut de forme qui sont une des curiosités de la rue. Un autre dessin montre les gamins affublés en mages, venant, au jour des Rois, chanter devant les logis et recevoir l'obole des bourgeois. Un de ces princes porte d'une main le sceptre et, de l'autre, une énorme étoile transparente dans laquelle brûle une bougie. Voici maintenant le dimanche des Rameaux ; paysannes aux costumes éclatants, paysans habillés de l'ample redingote marron, coiffés du chapeau à corne, entrent à l'église, assaillis par les gamins vendeurs de houx luisant et piquant qui remplace le buis.

Voici Pâques ; les enfants encore. Ils vont en cortège quêter dans chaque maison, armés de

paniers où s'entassent les victuailles; le plus grand est monté sur un âne ayant de chaque côté de la selle de vastes couffins où les œufs sont déposés. Le cavalier porte un ample drapeau tricolore — anachronisme, hélas!

C'est mai. Dans le verger les pommiers ont fleuri. Les fenêtres, longtemps fermées, s'ouvrent au soleil, égayées de géraniums et d'œillets; une blonde jeune fille au corsage festonné sourit à l'amoureux qui vient planter un sapin, le *mai,* symbole des fiançailles prochaines. Charmant, le tableautin de l'Alsace printanière, printemps des choses et des hommes; les maisons à hauts pignons, aux murs roses entre la charpente brunie, semblent elles-mêmes sourire.

Une nuit de juin: les Vosges, d'un bleu sombre, se dessinent sur le ciel criblé d'étoiles; des feux s'allument autour des censes lointaines; au premier plan un autre feu de joie flamboie; jeunes gens et jeunes filles, se tenant par la main, accourent, tenant chacun une torche allumée; ils franchissent d'un bond la flamme que des enfants alimentent, pendant qu'autour les vieux et les plus jeunes applaudissent. Feux de la Saint-Jean, coutume antique remontant aux plus lointaines origines de la race celtique. Je ne contemple pas l'image sans émotion. Dans mes montagnes de

Vizille aussi, j'ai vu s'allumer jadis les feux dans tous les hameaux. Flambent-ils encore à l'époque où les narcisses et les anémones fleurissent dans les prairies hautes?

La vendange est finie; vendangeurs et vendangeuses rentrent au village, escortant les dernières cuves conduites par les bœufs placides. Bêtes et gens sont couronnés de pampres; des gamins, debout à l'avant du char rustique, tirent des coups de pistolet; les jeunes, portant hottes ou paniers, vont chantant par le chemin.

Maintenant l'hiver est venu, l'hiver des neiges épaisses. Dans les villages engourdis par les frimas, Noël apporte la gaîté à la fois matérielle et poétique. Avant la fête s'ouvre la foire aux arbres de Noël; dans les boutiques en plein air, ayant pour enseigne le mot *Christkindel* peint sur une bande de toile, les bonnes gens vont acheter jouets et bonbons ou les petits sapins, dont la racine est emmaillotée de paille. Le soir, dans la grande salle, l'arbre s'est illuminé; et voici la Vierge, la Dame de Noël, de blanc vêtue, une couronne de papier doré sur la tête, apportant aux enfants éblouis une corbeille de cadeaux, tandis que derrière elle, affreux à voir avec sa grande houppelande, sa barbe rousse, son bonnet de fourrures, sa hotte et ses verges,

vient *Hans Trapp,* notre croquemitaine affublé à la mode du Kochersberg. A l'écart, les parents contemplent cette scène qui leur rappelle tant de noëls joyeux d'autrefois.

La fête n'est pas finie ; nous assistons au retour de la messe de minuit ; à la lueur des lanternes qui jettent des rayons d'or sur la neige foulée par les pas des fidèles, chacun rentre au logis où l'on a préparé le festin. L'aïeul va au foyer et bénit la bûche de Noël d'où s'élance la flamme joyeuse et claire. En grande cérémonie une servante apporte l'oie grasse sur la table illuminée.

Ces fêtes que nous avons connues et qui s'effacent, hélas ! dans notre terne existence moderne, on les trouve encore au Kochersberg, telles qu'elles furent il y a cinquante ans. Le pays n'a pas moins pieusement conservé les autres usages, ainsi les cérémonies nuptiales qui ont tant de couleur et de saveur.

Kauffmann nous fait assister aux invitations au mariage. Elles se font en grande pompe ; les garçons d'honneur, vêtus de leurs habits les plus voyants, gilets rouges, vestes aux boutons de cuivre, portant à la poitrine un grand nœud de rubans multicolores pendant jusqu'à terre, arrivent sur des chevaux eux-mêmes enrubannés,

pour faire part de la nouvelle et convier aux réjouissances. La veille de la noce, les mêmes jeunes gens escortent à cheval le char orné de draperies, de feuillage, de fleurs, où la fiancée et ses filles d'honneur sont assises devant le rouet et la quenouille enrubannée. Cette quenouille géante, où pend un beau chanvre, sera fixée à la fenêtre de la maison nuptiale. Le char est conduit par un des garçons d'honneur; un second, qui dirige le cortège, porte une hampe fleurie d'où pendent des rubans. A la suite du premier char, d'autres viennent chargés du mobilier du jeune ménage. Le cortège s'en va ainsi, triomphal, dans les rues aux constructions de poutres peintes, enchâssant les murs de torchis revêtus d'un badigeon éblouissant.

La noce revient de l'église; mais les mariés ne pourraient entrer chez eux sans payer la dîme à la jeunesse. Une chaîne est tendue en travers de la rue; pour la faire tomber, le nouvel époux doit faire une largesse; celle-ci est accueillie par des cris de joie et des salves d'armes à feu; la chaîne tombe et le cortège peut enfin passer, le marié, très fier sous le grand chapeau orné de verdure et de fleurs, la mariée rougissante entre les fleurs et les rubans de sa toilette de noce.

En décrivant ces petits croquis d'un charme

si pénétrant, j'ai dit à peu près ce qu'est la vie au Kochersberg en dehors des heures, les plus longues, consacrées au travail. J'ai laissé le charivari de Sainte-Catherine qui salue les pauvres filles sans épouseur, la louée des servantes, dont tant de peintres se sont inspirés, la bruyante fête du village, *d'r Messdi* ou *d'Kilwe,* qui, elle aussi, a séduit les artistes.

Nous quittons Truchtersheim pour achever notre excursion dans le pays; aucun site, sinon la petite montagne de Kochersberg elle-même, n'attire plus particulièrement l'attention; les campagnes sont partout semblables, variées par les cultures, très riches; les villages se ressemblent aussi, bien groupés, mais de médiocre étendue, offrant toujours le pittoresque et l'imprévu des constructions de colombage, s'ils ont rarement un monument ou quelque demeure architecturale.

Entre tant de chemins qui s'irradient à travers le Kochersberg, nous choisissons celui de Brumath; il coupe plusieurs vallons, au fond desquels les hameaux sont assis, entourés de leurs houblonnières. Sur le ruisseau de Kolbsen, voici Reitwiller; sur le Bruckgraben, c'est Rumersheim. Nous traversons encore Mittel-

schæffolsheim et Bilwisheim avant d'atteindre la forêt de Brumath, dont le canal de la Marne au Rhin partage les futaies de chênes et de bouleaux.

A l'issue des bois, le paysage change brusquement ; une plaine de prairies humides s'étend jusqu'à la base de petites collines, dont les flancs sont revêtus de houblonnières. Cette dépression herbeuse est la vallée de la Zorn ; la rivière, venue de Saverne, erre entre les prés très verts. A l'endroit où le chemin débouche, sont les grandes constructions de l'asile d'aliénés de Stephansfeld, destiné aux deux provinces de la Haute et de la Basse-Alsace. Cet établissement dépend de Brumath, populeuse commune, mais ville de médiocre intérêt. Sur les 5 500 habitants, plus de 1 000 sont les internés de Stephansfeld. Un seul édifice mérite un instant d'attention, l'ancien palais où résida Christine de Saxe, fort dénaturé par sa transformation en temple protestant.

La petite ville, qui portait le nom de Brocomagus au temps où elle était la capitale des Médiomatrices, est très commerçante ; elle centralise les affaires pour une grande partie du Kochersberg et de la vallée de la Zorn ; c'est le marché des chanvres, culture demeurée importante dans ces régions au sol frais et fertile ; mais l'industrie

n'est pas venue; aussi la longue rue qui constitue presque entièrement Brumath est-elle fort calme. Depuis 1902 un industriel champenois, M. Duval-Leroy, de Vertus près Épernay, a installé à Brumath un établissement digne d'être signalé. Frappé de ce fait que des commerçants allemands tirent des vins de France pour préparer — en le mélangeant à des vins germaniques — un champagne teuton et concurrençaient ainsi nos produits, il eut l'idée d'entreprendre lui-même la mise en bouteilles des vins champenois, gagnant ainsi les deux marks que la douane demande à chaque bouteille. Malgré la difficulté de trouver un personnel expérimenté, l'entreprise a réussi comme les similaires tentées par d'autres Champenois en Alsace-Lorraine et en Luxembourg. Le résultat a été tel, que l'empereur Guillaume, pour maintenir aux fabricants allemands leur meilleure clientèle, a interdit aux cercles d'officiers de boire d'autre champagne que le bizarre mousseux allemand!

La Zorn, charmant cours d'eau aux multiples replis, erre à travers l'immense nappe de prairies. Des rangées d'aulnes bordent le flot, tantôt calme, tantôt frémissant sur les graviers.

Au delà de cette zone humide, on retrouve la variété de culture du Kochersberg; beaucoup de

houblon, surtout près des centres habités. Haguenau, marché principal pour les cônes parfumés, n'est pas loin d'ici, de belles routes y conduisent.

Le bourg de Mommenheim est le centre des communications pour la vallée; de là se détache de la grande ligne de Saverne celle, non moins importante, qui conduit à Sarreguemines et à Metz; là aussi se réunissent des chemins fréquentés. L'un d'eux, franchissant les prairies de la Zorn, pénètre dans le Kochersberg par Waltenheim, village étagé aux flancs d'une colline, entre les vergers et les vignes. Ce paysage est d'une surprenante douceur. Jusqu'à Hochfelden, on ne quitte pas la verdure des prés; la rivière s'y tord par de multiples anneaux, le canal y trace un sillon régulier au pied des hauteurs.

Le principal cours d'eau du Kochersberg, le ruisseau de Rohr, atteint la Zorn en face de la bourgade de Hochfelden, annoncée par deux flèches d'églises et largement étalée au flanc d'une colline de la rive gauche où débouche un ruisseau descendu de l'ancien pays de Hanau. Hochfelden est chef-lieu d'un canton étendu en partie sur le Kochersberg. Ce fut une des parties de l'Alsace où l'on cultivait la garance; il y avait des sécheries pour cette plante tinctoriale, aban-

donnée par suite de la concurrence victorieuse des couleurs dérivées du goudron de houille.

Nous achevons la tournée du Kochersberg en remontant le vallon de Rohr. C'est un pli aimable où les villages sont rares. Un orage a éclaté cette nuit; en certains endroits, la pluie fut abondante et nous pouvons juger par l'état des guérets des difficultés que l'on éprouvait à circuler avant la création des chemins empierrés. Alors les habitants, hommes et femmes, usaient beaucoup des échasses; aujourd'hui ce moyen de communication est abandonné.

A Willgottheim, nous atteignons les pentes de la montagne qui a donné son nom au pays et qui portait le château de Kochersberg; mais il est trop tard pour monter là-haut. Truchtersheim, où nous devons passer la nuit, est loin encore, l'obscurité sera complète quand nous y parviendrons.

XIV

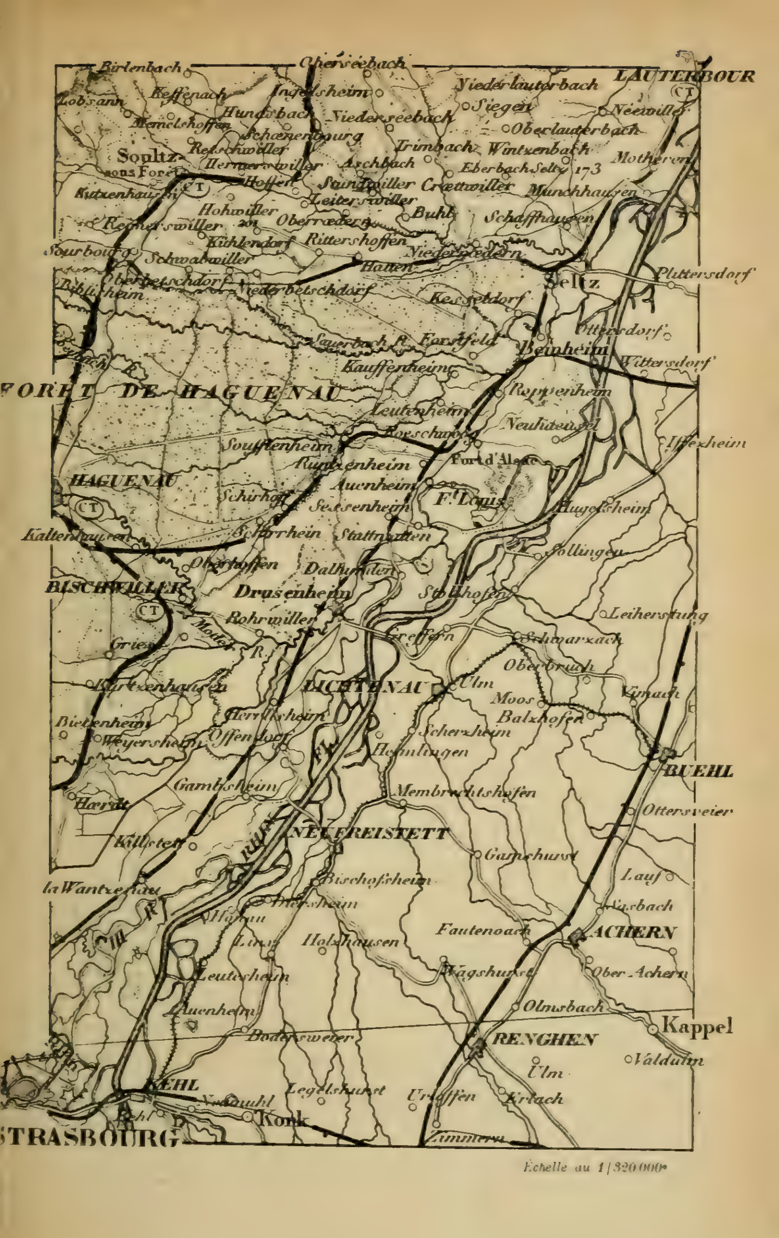
UN COIN DE FRANCE AU DELÀ DU RHIN

Le Rhin au-dessous de Strasbourg. — La Robertsau. — La ferme d'Angleterre et le premier tabac alsacien. — La Wantzenau. — L'or du Rhin. — Les laveurs d'or. — La Moder et le vieux Rhin. — Sessenheim et les souvenirs de Gœthe. — Fort-Louis, ville morte. — Traversée du Rhin. — Dans le pays de Bade. — La pierre de Turenne à Sassbach.

Sassbach (pays de Bade).

Si la navigation, qui a doté Strasbourg et Kehl de ports, supérieurs par l'installation à bien des ports maritimes, anime désormais le Rhin, le fleuve n'en reste pas moins profondément à l'écart de la vie humaine. Aucune ville, aucun village ne se mire dans son flot rapide ; rive alsacienne et rive badoise sont également solitaires dès que l'on a dépassé Strasbourg.

J'avais songé à solliciter le passage à bord d'un des vapeurs ou des chalands qui descendent le fleuve, et de gagner ainsi Lauterbourg, où s'est créé un port considérable, destiné à la distribu-



Birlenbach
Obersééebach
LAUTERBOUR
Keffenach
Ingelsheim
Niederlauterbach
Lobsann
Hundsbach
Niederséebach
Siegen
Neewiller
Memelshoffen
Schœnenbourg
Oberlauterbach
Soultz sous Forêt
Trimbach
Wintzenbach
Retschwiller
Aschbach
Mothern
Hermerswiller
Eberbach
Seltz
173
Hoffen
Sauldwiller
Crœttwiller
Munchhausen
Kutzenhausen
Leiterswiller
Hohwiller
Buhl
Schaffhausen
Reimerswiller
Oberrœdern
Kühlendorf
Rittershoffen
Niederrœdern
Sourbourg
Schwabwiller
Hatten
Plittersdorf
Oberbetschdorf
Niederbetschdorf
Seltz
Biblisheim
Kesseldorf
Ottersdorf
Sauerbach R.
Forstfeld
Beinheim
Wittersdorf
Kauffenheim
FORET DE HAGUENAU
Roppenheim
Leutenheim
Neuhäusel
Roeschwoog
Souffenheim
Iffezheim
Rountzenheim
Fort d'Alsace
HAGUENAU
Auenheim
Schirhoff
Sessenheim
F.t Louis
Hugelsheim
Kaltenhausen
Scheirhein
Stattmatten
Sollingen
Oberhoffen
Dalhunden
BISCHWILLER
Drusenheim
Stollhofen
Leiherstung
Rohrwiller
Moder R.
Greffern
Schwarzach
Gries
Oberbruch
Kurtzenhausen
LICHTENAU
Ulm
Vimbuch
Moos
Bietenheim
Herrlisheim
Balzhofen
Weyersheim
Offendorf
Scherzheim
Helmlingen
BUEHL
Gambsheim
Membrechtshofen
Hœrdt
Ottersweier
RHIN
NEUFREISTETT
Kilstett
Gamshurst
Bischofsheim
Lauf
la Wantzenau
Sasbach
Freistheim
Honau
ACHERN
Fautenbach
Linx
Holzhausen
Ill
Leutesheim
Wagshurst
Ober Achern
Auenheim
Olmsbach
Kappel
Bodersweier
RENGHEN
Valdulm
Ulm
KEHL
Legelshurst
Urloffen
Erlach
Neumühl
Kehl
Kork
STRASBOURG
Zimmern
Echelle au 1/320 000e

tion des charbons de la Ruhr dans la région de Wissembourg et d'une partie du Palatinat. Mais aucun navire n'était en partance et, d'ailleurs, j'aurais vu peu de chose sur cette grande voie coulant entre une double bordure continue de forêts insulaires.

Et nous allons simplement par le chemin de fer qui dessert la rive gauche, nous arrêtant à quelque station, faisant à pied le trajet vers une station voisine et gagnant enfin Sassbach, au pays badois, où la France garde un minuscule domaine : la place où tomba Turenne.

Le tramway nous a conduits à la Robertsau, nous y avons traversé l'Ill pour gagner l'Englischer Hof, c'est-à-dire la ferme d'Angleterre. Ce nom m'avait frappé pendant que je préparais la course sur la carte. C'est un ample domaine, entouré de superbes cultures ; l'Ill, large et calme, l'enveloppe à demi. Il n'y a pas d'Anglais ici, mais au dix-septième siècle un homme d'initiative, Robert Kœnigsmann, arriva d'Angleterre, apportant de la graine de tabac ; il s'installa dans cette zone aquatique alors appelée Wach-Wœrth et y fit les premiers semis en 1620. Il semble que l'entreprise ne prospéra guère ; mais de cette ferme d'Angleterre la culture du tabac, qui devait devenir si considérable,

s'étendit sur la Basse-Alsace. Le village de Matzenheim, près Benfeld, fut le centre de la production nouvelle, au point que les Suisses, grands consommateurs de tabac alsacien, donnaient à ce produit le nom de Matzenheim.

Cependant, autour de la ferme d'Angleterre, le tabac gagnait du terrain ; la première fabrique se créait à Bischwiller ; la qualité était si excellente que, sous le nom de *tabac indien,* il allait jusque dans les Pays-Bas concurrencer les tabacs d'Amérique.

Ce territoire est encore consacré en partie au tabac, mais la zone des cultures est étroite : entre l'Ill et le Rhin, ce sont des bois ; entre l'Ill et l'intérieur du pays, une bande mince est seule cultivée ; au delà, c'est un Ried, comme celui des environs de Colmar, vaste région humide, saignée par un long canal, le Landgraben, auquel aboutissent d'innombrables fossés bordés d'arbres aquatiques. Sur la bande de culture, un grand village s'étend jusqu'à l'Ill et la longe, c'est la Wantzenau, « pays des bonnes poules », a dit Edmond About ; un des plus riches terroirs de l'Alsace, relié à Strasbourg par les rails et par la navigation de l'Ill. Les prairies, très vastes, et les houblonnières sont les principales sources de revenu.

Le chemin de fer nous conduit à Gambsheim, gros bourg aux riches cultures étalées jusqu'à la forêt riveraine du Rhin et qui pénètrent même dans le Ried; souvent les houblonnières sont si rapprochées qu'elles masquent complètement la vue. Le tabac couvre de grands espaces; on le transforme en cigares dans une importante usine où cent vingt-cinq ouvriers sont occupés. Une route va traverser les bras morts du fleuve et franchir celui-ci sur un pont de bateaux pour gagner le pays de Bade.

Sous un rideau d'arbres, par la plaine opulente où errent de vieux Rhins endormis, le chemin atteint Offendorf, enfermé dans une boucle capricieuse dessinée par une de ces fausses rivières. Sous les cailloux amenés par le Rhin, filtre l'eau du large courant; elle vient jaillir en une source énorme, dont le flot abondant va plus loin se mêler à des coulées rhénanes. Au bord du fleuve, la forêt est épaisse, couvrant de grandes îles; région solitaire, fréquentée seulement par les chasseurs et les pêcheurs. Sur ce point, la correction du Rhin n'a tenu aucun compte des limites d'États. Des lambeaux de sol badois sont parfois sur la rive gauche; par contre, l'Alsace s'étend souvent sur la rive droite. La frontière que l'on croirait être le fleuve est

une ligne géométrique idéale, fixée par des points de repère, des bornes se rattachant souvent par des visées à des clochers d'église situés dans l'intérieur des terres.

Le courant est désormais immuable dans ces digues dont j'ai décrit la construction [1]. Les travaux ont fait disparaître presque complètement la curieuse industrie des orpailleurs, c'est-à-dire des chercheurs d'or, qui lavaient les graviers et les sables amenés ou bouleversés par les crues. Le métier ne nourrit plus son homme ; il fut d'ailleurs toujours précaire. Quand, en 1858, le conseil général du Bas-Rhin publiait la description du département rédigée sous l'inspiration du préfet Migneret, M. Daubrée, ingénieur en chef des mines, doyen de la faculté des sciences de Strasbourg, évaluait à 3 000 fr. la valeur de l'or extrait dans une année. 3 000 fr. c'est 1 kilogr. d'or. Pour avoir ces 1 000 grammes, il fallait laver plus de 4 000 mètres cubes de gravier, car 1 mètre cube ne contient que 0 gr. 23 d'or, soit 0,000 000 14 de son poids, y compris le métal perdu évalué à un dixième de celui récolté. Les paillettes d'or sont infinitésimales, on en compte 4 000 dans 1 mètre cube

1. Voir volume *Haute-Alsace,* chapitre III.

de gravier et il en faut de 15 à 20 pour faire 1 milligramme.

Et cependant l'or contenu dans les graviers du Rhin représente une valeur énorme, plusieurs milliers de kilogrammes, dit M. Daubrée. C'est que la bande de gravier a environ 4 kilomètres de largeur sur la rive gauche seulement et s'étend, du sud au nord, sur près de 30 lieues.

Sous l'ancien régime, le lavage de l'or était fort actif, car on pouvait suivre les bras du fleuve dans leurs déplacements et trouver sans cesse des gîtes à exploiter; le revenu toutefois était médiocre : un intendant, qui publiait un travail intéressant sur l'Alsace à la fin du dix-septième siècle, évaluait à 16 ou 17 sols le gain journalier d'un orpailleur. Aujourd'hui, les données font défaut, car le lavage d'or est très irrégulier. La valeur de l'or recueilli dans la Basse-Alsace est bien inférieure à ce que l'on constate dans le pays de Bade, où l'on a obtenu, certaines années, 50 000 fr.

Et cela au prix de quel labeur ! Il faut d'abord chercher un « placer ». A l'aide d'une pelle en fer recourbée, on prélève quelques échantillons de gravier sur un banc, on se débarrasse des cailloux les plus volumineux, on lave sur la pelle pour faire partir le gros sable, on trie alors les

cailloux plus petits ; de lavage en lavage, il ne reste plus qu'un sable fin où, grâce à leur poids, des grains de fer et des paillettes sont restés. L'orpailleur juge alors si le gisement vaut la peine d'être exploité, c'est-à-dire si l'ouvrier pourra gagner plus de 1 fr. par jour. Dans ce cas, on attaque le banc. Une table, longue de 2 mètres sur 1 mètre de largeur, légèrement inclinée, représente l'outillage ; elle est recouverte d'un morceau de drap à long poil dans les brins duquel l'or sera retenu. Le sable est au-dessus, sur une claie ; on l'arrose d'eau qui entraîne sable et métal ; le plus grossier retourne au fleuve, les particules fines et l'or sont retenus par l'étoffe ; on s'en empare en rinçant l'étoffe dans un récipient que l'on agite pour évacuer encore une partie du sable.

Quatre à cinq cents fois dans la journée, l'orpailleur change sa claie ; il aura le soir traité 4 mètres cubes. Il emporte le sable aurifère chez lui, où il devra maintenant récupérer l'or seul. Je n'ai pu nulle part trouver d'orpailleur, tant le métier est abandonné, mais Charles Grad en a vu à Niffer, près de Gambsheim et de Geiswasser, et entre Rhinau et Kehl. Il décrit ainsi le travail final :

« L'orpailleur ajoute au résidu du lavage placé

dans un vase en bois en forme de bateau, appelé *Schiff* par les orpailleurs de Seltz, et *Sars* par les Badois, un peu de mercure, en quantité quadruple de l'or présumé dans un amalgame. Puis, pour rassembler, en un globule unique, les gouttelettes éparses, le sable amalgamé passe dans un second vaisseau en bois de saule ou de peuplier, plus grand que le bateau de lavage. Suspendu par son milieu au moyen d'une ficelle attachée au plafond, le vaisseau subit un mouvement d'oscillation sous la main de l'ouvrier. Celui-ci presse ensuite l'amalgame dans une peau de chamois; après quoi, le globule obtenu est soumis à la distillation. La distillation livre l'or à peu près pur. »

Je parle de l'or du Rhin, parce qu'il est bien difficile de parler de ce grand fleuve sans rappeler sa richesse en métal précieux; mais le temps n'est pas loin où les derniers orpailleurs auront disparu comme ceux du Gier, du Gardon et de l'Ariège. J'ai rencontré et signalé le dernier chercheur d'or de l'Ariège; ceux du Rhin ne lui survivront guère (1).

---

1. Sur les orpailleurs du Gier (affluent du Rhône), voir la 7e série du *Voyage en France,* chapitre IX; sur ceux du Gardon, de la Cèze et de la Gagnères, la 36e série, chapitre VI, et surtout la 34e série, chapitre XI; sur ceux de l'Ariège, la 38e série, chapitre XV.

Offendorf ne garde aucun chercheur d'or, s'il en posséda jamais ; les habitants trouvent plus d'avantages à exploiter le sol et à élever le bétail dont il se fait ici un grand commerce. Le Rhin ne joue un rôle économique que par la navigation qui devient plus active et par la pêche, soit dans le lit majeur, soit dans les coulées, dont une, le Vieux-Rhin ou Muhlrhein, est une véritable rivière qui va rejoindre la Moder, peu après le confluent de celle-ci et de la Zorn. Ce Muhlrhein, très sinueux, laisse à l'écart le riche village d'Herlisheim dont le terroir, fertile en houblon entre la Zorn et le Rhin, renferme des tourbières dans le Ried.

Cette contrée est dans le rayon de Bischwiller, principale ville industrielle de la Basse-Alsace. Une usine dépendant de ce grand centre ouvrier s'est même installée à Drusenheim, sur la Moder, non loin du Rhin, dans un paysage d'une grande richesse rustique. Le houblon, le tabac, les prairies couvrent le terroir, des bois encadrent le site. Drusenheim, dominé par un grand clocher carré terminé par une balustrade ajourée, est assez actif, car un pont de bateaux y traverse le fleuve ; de là on atteint la petite ville badoise de Lichtenau, reliée à Strasbourg par le chemin de fer vicinal de Buhl.

Au-dessous de Drusenheim, le Vieux-Rhin rejoint la Moder qui lui impose son nom ; le cours d'eau ainsi formé, large, lent, sombre, est l'un des accidents les plus remarquables de l'ancien fleuve par ses capricieux détours, les coulées qui le rejoignent ou s'en séparent, les îles que forment ces bras jadis divagants et maintenant fixés comme le Rhin lui-même. Dans une de ces îles, Dalhunden cultive un sol de fertiles alluvions.

Ce pays, où les eaux, les champs, les bois, se mêlent dans une succession de tableaux heureux, a joué un grand rôle dans la vie de Gœthe, alors qu'il étudiait à l'université de Strasbourg. Le poète était lié d'amitié avec le pasteur Brion, de Sessenheim, village houblonnier séparé de Dalhunden par la Moder. Il s'éprit de Frédérique Brion, dont il parle avec tant d'émotion dans ses *Mémoires* sous le nom de Frédérique de Sessenheim. Gœthe vint pour la première fois dans le village en 1770, en promenade avec son camarade Weyland. Nourri alors dans la lecture de Goldsmith, il vit dans le presbytère de Sessenheim la maison du vicaire de Wakefield et ébaucha un roman qui semble avoir été plus littéraire que profond, du moins de son côté, car la rupture fut cruelle pour Frédérique. Les fréquentes vi-

sites, une correspondance assidue firent croire à la jeune fille et à ses parents qu'un mariage allait suivre. Mais, en 1771, Gœthe quitta l'Alsace et, peu après, écrivit de Francfort une lettre qui détruisait brutalement les espoirs de la famille.

Goethe a fort idéalisé cette page de sa jeunesse, donnant au moins à la pauvre fille la gloire posthume et l'affection des admirateurs du poète. Elle ne se maria jamais ; après la mort de son père, elle vécut quelque temps à Versailles, puis se retira chez son frère, pasteur de Rothau, où elle connut Oberlin, l'apôtre de ce Ban-de-la-Roche dont Rothau était la petite capitale [1]. Elle alla ensuite chez sa sœur, mariée à un pasteur du pays de Bade, et mourut près d'elle à Meissenheim.

Sessenheim, grâce à Frédérique, est devenue une sorte de lieu de pèlerinage pour les Allemands ; on vient visiter l'église qui possède les pierres tombales du pasteur Brion et de sa femme, la chaire d'où Brion prononçait ces sermons « un peu secs » que Gœthe trouvait courts aux côtés de Frédérique. Peu à peu la réalité fait place à la légende. Le récit de Goethe s'est

1. Voir le chapitre VIII.

montré controuvé en bien des points, à la grande stupeur de ses fanatiques. Choses et gens que l'on voit dans son récit tiennent plus de la fiction que de la réalité. Avec le temps, une identification a lieu, on montre les coins décrits par Gœthe et qui cependant n'existaient pas ; une sorte de bosse de terrain, où croissaient des choux, des navets et du raifort, fut désignée comme le monticule boisé que le poète désigne sous le nom de *Friederikensruhe,* le repos de Frédérique ; on y a planté des arbustes ; les admirateurs du poète l'ont acquis et en ont fait don à la commune de Sessenheim. Les visiteurs accourent, le voyage étant facilité par le chemin de fer.

Un autre pèlerinage m'attirait ici. A une lieue à peine de Sessenheim, dans l'île enserrée entre la Moder et le Rhin, est la ville morte de Fort-Louis, qui conserve son nom français au milieu de tant de villages aux vocables germaniques. Ce fut une cité guerrière florissante, à laquelle de belles destinées semblaient réservées. Construite en 1688 par Vauban, comme Huningue et Neuf-Brisach, elle se développa mieux que ces villes, grâce à la richesse de ses campagnes et aux facilités plus grandes de la navigation. Il y eut là

une population de plus de 4 000 âmes dans une enceinte régulière flanquée par une citadelle. Le Vieux-Rhin, la Moder, des coulées entouraient la jeune cité et lui faisaient une défense longtemps efficace. Mais les progrès de l'artillerie lui furent funestes. Pendant les guerres de la Révolution, les Autrichiens bombardèrent et ruinèrent Fort-Louis. La place restait précieuse cependant, aussi les Alliés la firent-ils démanteler en 1815.

Et Fort-Louis n'a pas cessé de décliner : la cité, privée de ses remparts, encore appuyée à ce qui fut sa citadelle, n'est plus qu'un village où 250 habitants sont éparpillés sur un espace où l'on en compta plusieurs milliers. Des îles boisées la séparent du Rhin ; la Moder l'isole de la plaine très riche de Rœschwoog et de Roppenheim, où se croisent les chemins de fer de Strasbourg à Lauterbourg et de Haguenau à Rastatt. Dans cette plaine se montrent des vestiges de forts et de batteries qui couvraient la ville.

Nous abandonnons un moment l'Alsace pour aller au pays de Bade chercher les souvenirs de Turenne. Le train, au départ de Rœschwoog, traverse la plaine, dessert Roppenheim et franchit le Rhin sur le plus grand ouvrage d'art des

voies ferrées en Alsace, un pont de fer long de 590 mètres jeté sur le fleuve, les terres basses des rives et une coulée. Le lit nouveau est d'une extrême régularité; entre des digues plus écartées qu'elles ne le sont vers Strasbourg, le flot coule grisâtre et rapide. On voit au nord le pont de bateaux par lequel se font les relations entre Seltz et Rastatt. Au moment où nous passons, ce pont est ouvert pour livrer passage à un vapeur montant à Strasbourg.

En quelques minutes nous sommes à Rastatt, d'où l'express de Mannheim à Bâle nous conduit à Achern en courant dans la plaine badoise, merveilleuse de richesse. Le train longe la base de la Forêt-Noire, bordée de villages et de petites villes, découpée par les vallées ouvertes dans ce massif en tout semblable aux Vosges. Nous laissons de côté Bade, qui a bien perdu de sa vie depuis que la guerre a éloigné d'elle la société française, mais demeure une des plus somptueuses villes d'eaux de l'Europe; nous dépassons Buhl dont un chemin de fer sur route fait une dépendance de Strasbourg. Un moment nous voyons une pyramide blanche se détacher sur un monticule, entre des sapins sombres. C'est le monument de Turenne.

De la gare d'Achern un joli chemin y conduit,

traversant la bourgade proprette, aux maisons peintes, qui condense en quelque sorte toutes les grâces de ces centres heureux du pays badois, joyau de l'Allemagne. Passé la ville, dont la grande rue est longée par un clair ruisseau, la route parcourt des campagnes très vertes, bien irriguées, où les cultures sont plantées d'arbres fruitiers.

A l'entrée du bourg de Sassbach, une avenue se détache à droite, bordée d'une double haie de charmilles accédant à un tertre gazonné supportant une pyramide. Un rond-point orné de bancs coupe l'avenue ; plus loin, un autre rond-point, tapissé de beau gazon, a pour centre la pyramide de granit poli, luisante et lisse comme le plus beau marbre. Un médaillon du héros orne le piédestal. Peu d'inscriptions. Sur une face :

ICI FUT TUÉ TURENNE LE 27 JUILLET 1675

Sur une autre :

LA FRANCE A TURENNE

Puis les noms de sièges et de batailles : Arras, Dunkerque, Turckheim, etc.

Ce monument a été élevé en 1829, près d'un autre bien modeste, une simple pierre de grès

rouge extraite dans la forêt, plantée à l'endroit même où le maréchal fut frappé par un boulet pendant qu'il examinait les positions ennemies. Ces deux monuments, le sol qui les entoure, la maison du gardien, ancien sous-officier français, tout cela est domaine de la France.

Un soin pieux préside à l'entretien ; les pelouses vertes, les charmilles bien tenues, le logis du garde enfoui sous la verdure et les fleurs témoignent aux yeux des Allemands de quel culte nous savons entourer nos grands hommes. Le cadre est superbe d'ailleurs : c'est l'ample décor de la Forêt-Noire dont les croupes hautes et larges sont variées à l'infini ; vignes, prairies, petits bois de chênes, châtaigneraies aux grandes frondaisons, puis des prés encore, des pins, des hêtres et les sombres sapinières.

De cette butte où Turenne se tenait, superbe était le décor d'une bataille. Le grand homme de guerre fut atteint alors qu'il avait sous les yeux un des plus merveilleux terrains où son génie put se déployer. Et cela donnait à sa fin une sorte d'apothéose.

Le drame de Sassbach est un de ceux qui ont le plus frappé une époque. Avec Turenne semblait disparaître le bonheur qui, jusque-là, avait suivi nos armes. Dès le moment où tomba le maréchal,

cette impression se traduisit. On sait le mot sublime de M. de Saint-Hilaire, qui eut le bras fracassé par le même boulet qui tuait le maréchal. Comme son fils se précipitait vers lui en sanglotant, le vaillant blessé lui dit :

— Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme qui vient de périr !

XV

LES HOUBLONNIÈRES DE HAGUENAU

De Strasbourg à Brumath. — L'agriculture à Hœrdt. — Pommes de terre et asperges. — Bischwiller. — Une ville industrielle en décadence. — Les houblonnières. — Haguenau ; à travers la ville. — Une fortune forestière. — La Forêt-Sainte. — La culture du houblon en Alsace.

Haguenau. Août.

Les abords de Strasbourg vers le nord, au long du chemin de fer de Saverne, sont une vaste plaine caillouteuse confinant aux grands faubourgs dont Schiltigheim est le plus considérable. Cette zone nue subit en ce moment une grande transformation par la création d'une immense gare de triage. Le paysage serait assez morose sans le rideau formé par les petites Vosges qui ourlent délicatement le ciel.

Le paysage s'adoucit bientôt. Dans la dépression peu profonde où coule la Souffel, deux villages, Mundolsheim et Souffelweyersheim, s'abritent dans les houblonnières, site heureux

et calme, mais sur lequel pèsent lourdement les forts du camp retranché. Au bord du ruisseau, entre la route et le chemin de fer, le fort de Roon commande le pays, à peu de distance des forts du Prince royal et du grand-duc de Bade, qui regardent vers le Kochersberg, du fort de Moltke établi à l'entrée du vaste Ried de la Wantzenau.

Autour de Souffelweyersheim fument les cheminées et les fours d'usines céramiques qui alimentent Strasbourg de tuiles et de briques. Le canal de la Marne au Rhin frôle le village et facilite le transport de ces produits.

La campagne devient forestière; la gare de Vendenheim, à la jonction des lignes de Wissembourg et de Saverne, occupe une plaine encadrée de grands bois. Le village est dominé par deux flèches ; l'une signale le temple protestant, l'autre l'église catholique. La Neubachel y coule entre des rives tourbeuses, sol humide du Ried ou marais, très favorable au houblon, qui forme ici des plantations étendues. Le canal trace une longue ligne régulière d'eau mate trouant la forêt communale de Brumath.

Le chemin de fer de Wissembourg tourne à droite, à travers la forêt domaniale de Brumath, où dominent les pins à senteur puissante, abri-

tant les jeunes chênes auxquels les forestiers préparent la domination. La forêt se termine au bord d'une zone de cultures qui est un des points les mieux travaillés de l'Alsace. Le village de Hœrdt, bâti à la lisière du Ried, fut de tout temps réputé pour ses produits.

Le sol est assez ingrat cependant, c'est le sable ; mais les habitants ont su en tirer un excellent parti ; aussi la *Description du Bas-Rhin* revient-elle souvent sur Hœrdt et donne cette commune comme modèle. Seule en Alsace, avant la guerre, elle produisait le blé de mars, fournissant des produits supérieurs en quantité aux blés d'hiver ; la farine de cette céréale de printemps était préférée par la pâtisserie à cause de sa blancheur. Hœrdt cultive aussi le maïs, qui vient à merveille dans ces terres sablonneuses et dont le grain trouve un débouché assuré pour l'engraissement des porcs et des oies, ces deux bases de la cuisine alsacienne.

Les pois sont encore une importante production de la commune de Hœrdt, moins pourtant que les pommes de terre, de qualité renommée, et les asperges. La pomme de terre est ici l'objet d'un grand commerce ; le Bottin indique plusieurs commissionnaires se livrant uniquement au trafic de ces tubercules. On y choisit avec soin

les reproducteurs ; les plus beaux pieds, ceux qui font présager des tubercules les plus propres aux semences, sont recherchés et marqués à l'aide d'une baguette.

Aujourd'hui l'asperge semble dominer ; certaines parties de la campagne de Hœrdt sont une immense aspergière. Cette culture est d'originerécente et, chose étrange pour une population qui semble ouverte à tous les progrès, il a fallu à un novateur une persévérance qui semblait se heurter à l'inertie invincible. Ce Parmentier de l'asperge était le pasteur protestant Heyler ; il commença son apostolat en 1872. Frappé par la nature sablonneuse du terrain, il préconisa la création d'aspergières ; malgré l'exemple, malgré les succès des plantations, les habitants, fiers de leur vieille réputation, furent longtemps réfractaires, mais aujourd'hui ils ont admis l'asperge pour une part prépondérante dans leurs cultures ; c'est, avec la pomme de terre, la base de l'exploitation. Le développement de Strasbourg et les facilités d'expédition fournies par les voies ferrées ont assuré les débouchés.

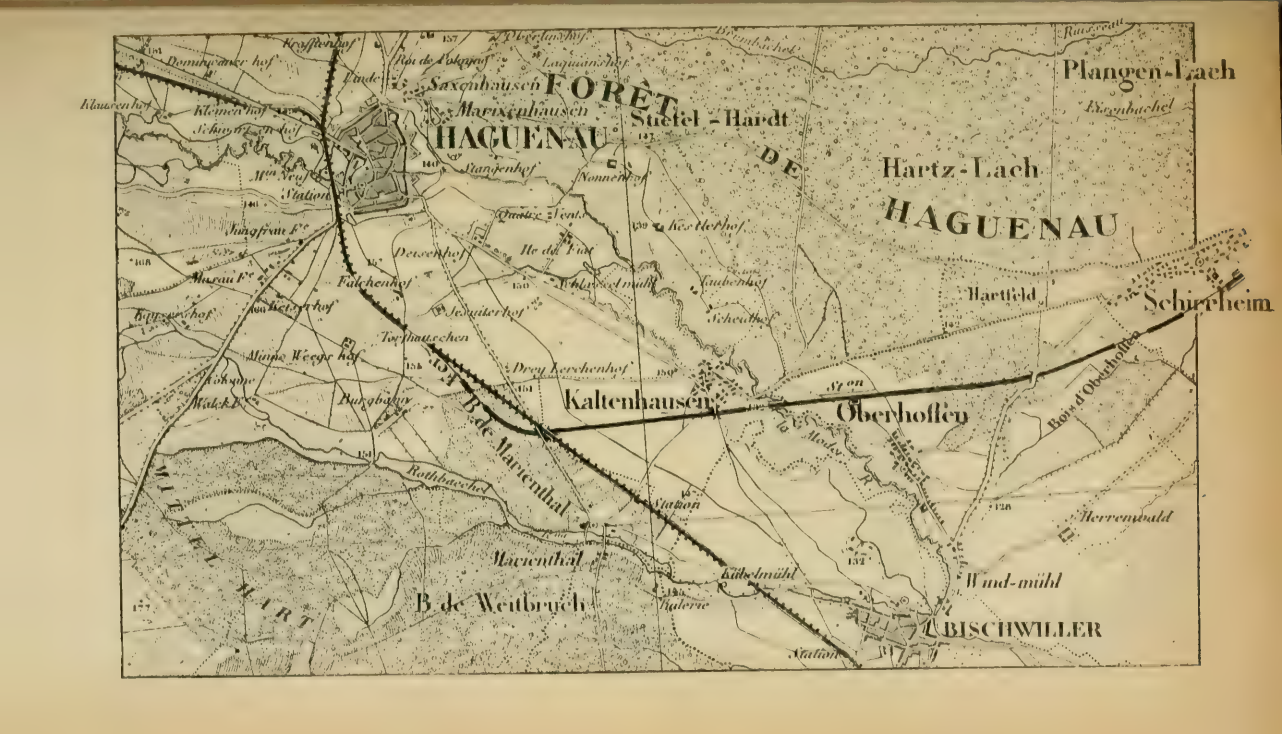
Le Ried et les prairies qui couvrent la large vallée de la Zorn limitent ces riches étendues maraîchères. La petite rivière descendue de Sa-

verne dans ces vastes espaces, frôle le long village de Weyersheim, où l'on cultive beaucoup de tabac. Plus loin, on retrouve le sol jardiné autour de Kurtzenhausen, où le maraîchage et les houblonnières couvrent tout l'espace que ne tapissent pas les prairies du Ried. On entre ici dans la région la plus riche de l'Alsace par la culture du houblon, riche surtout quand les cours commerciaux sont élevés.

Partout les hautes perches revêtues de pampres ; elles dissimulent Gries, centre houblonnier qui fut grand producteur de garance ; les annuaires indiquent encore une sécherie pour cette plante tinctoriale, mais j'ignore si elle a survécu.

Du houblon encore et toujours du houblon ; maintenant, jusqu'aux abords de Bischwiller, nous traversons sans cesse ces plantations remarquablement tenues. Bischwiller même n'est pas seulement une ville industrielle, c'est encore, après Haguenau, le plus grand centre de commerce pour le houblon ; 90 hectares de son territoire sont consacrés à cette culture ; on voit 1 100 000 perches se dresser autour d'elle, enveloppées du feuillage sombre que décorent en ce moment les beaux cônes d'un jaune pâle.

La gare transporte en quantité les perches,



FORÊT DE HAGUENAU
HAGUENAU
Plangen-Lach
Stiefel - Hardt
Hartz-Lach
Saxenhausen
Marienthal
B. de Marienthal
B. de Weitbruch
Kaltenhausen
Oberhoffen
Schirrheim
BISCHWILLER
Hartfeld
Herrenwald
Wind-mühl
Station
Falchenhof
Jesuiterhof
Drey Lerchenhof
Quatre Vents
Stangenhof
Kesslerhof
Taubenhof
Rothbachel
Burgbann
Minne Weegs hof
Kleinen hof
Krafftenhof
Dommwaser hof
Klausenhof
Kuhlmühl
Bord d'Oberhoffen
Nonnenhof

objet d'un grand commerce ; de vastes chantiers montrent d'immenses tas de ces troncs de jeunes pins ou sapins, longs de 10 à 12 mètres. Ces tas, dressés en forme de cônes, forment un singulier décor.

La ville frappe par son aspect d'abandon. Je m'attendais à trouver une ruche pleine de vie, et c'est une cité morte, du moins à l'heure où je la parcours, alors que les ouvriers sont dans les usines. Grande bourgade d'aspect morose avec des rues larges, bordées de maisons sans caractère. N'était la propreté des rues et, çà et là, quelques maisons de type alsacien à pans de bois, n'était l'absence des briques, on se croirait dans quelque cité de mines ou de fabriques, vers Denain et Anzin. Les cheminées fumantes complètent la ressemblance.

Personne sur le large mail planté de peupliers, personne dans la ville. Il y a une cause à ce caractère mélancolique. Bischwiller est une ruche en partie abandonnée. Avant la guerre, c'était le grand centre lainier de l'Alsace ; ses fabriques de drap se développaient chaque jour, le tissage à la main faisait peu à peu place au travail mécanique. Il y avait 12 000 habitants, le nombre des fabriques atteignait près de 100 ; on pouvait prévoir un accroissement nouveau ;

déjà on voyait dans Bischwiller le Mulhouse de la Basse-Alsace.

L'annexion est venue ; il se fit un mouvement d'émigration d'une extrême intensité. Plutôt que de reconnaître la domination allemande, 4 000 travailleurs, ouvriers, patrons et leurs familles, quittèrent la ville pour aller chercher du travail dans les centres lainiers de France ou y fonder des usines ; on en vit se rendre jusqu'à Vire, au fond de la Basse-Normandie. Reims, Tourcoing, Sedan, reçurent ces immigrants. C'est à eux qu'Elbeuf dut la transformation de ses procédés ; ils lui apportèrent le tissage mécanique pour remplacer le tissage à la main. J'ai signalé jadis ce rôle des fabricants de Bischwiller dans la fabrique d'Elbeuf [1].

On peut juger de la chute de Bischwiller par ces chiffres : en 1870, il y avait 96 fabriques de drap, filatures et tissages, 5 000 ouvriers, 56 000 broches de filatures, 2 000 métiers à tisser. En 1901, la statistique d'Alsace-Lorraine ne relevait plus que 12 fabriques, 750 ouvriers, 13 000 broches, 250 métiers mécaniques, 100 métiers à main. On comprend maintenant comment la pauvre ville, réduite à 8 200 âmes,

1. 6e série du *Voyage en France,* chapitre XVIII.

est trop vaste pour le nombre de ses habitants. D'autres industries ont pris la place des fabriques abandonnées, sans rendre toutefois à Bischwiller sa puissance manufacturière d'autrefois. Depuis 1883, une filature et tissage de jute est le plus grand établissement de la ville. Mille ouvriers y sont employés ; une usine travaille exclusivement la laine de vigogne ; quatre fabriques de quincaillerie, trois fabriques de chaussures, deux de cigares occupent encore de nombreux ouvriers. La draperie maintient des teintureries et un atelier où l'on procède à l'*épaillage* chimique des draps, c'est-à-dire à la destruction, à l'aide d'acides qui n'attaquent pas la laine, des parcelles de paille et autres débris végétaux qui peuvent rester dans la laine.

Les draps de Bischwiller, jadis fort communs, étaient devenus, peu avant la guerre, des concurrents d'Elbeuf et de Sedan. Ce sont encore des articles fins, noirs surtout, mais les manufactures produisent aussi des tissus bruns, bleus, rouges ou de quelques autres nuances.

L'industrie a des expansions ; dans la région, Drusenheim et Biblisheim filent pour Bischwiller ; d'autres filatures, dépendant de ce centre, existent à Barr et à Wasselonne.

Avant son développement industriel, Bisch-

willer était une bien petite cité appartenant aux comtes palatins de Birkenfeld, dont un des princes devint duc de Deux-Ponts en 1734. Jusqu'à cette époque Bischwiller était le séjour des Birkenfeld, à qui était attribuée la royauté des musiciens de la Basse-Alsace, institution semblable à celle de Ribeauvillé et qui donna lieu, comme dans cette dernière ville, à la fête dite *Pfeifertag*, rétablie de nos jours.

La Moder borde un coin de Bischwiller ; elle y reçoit le Rotbæchel qui vient de traverser le hameau de Marienthal, un des pèlerinages les plus fréquentés de l'Alsace, bien qu'il n'ait pas le caractère national de Sainte-Odile. Un couvent qui subsista jusqu'à la Révolution attirait un grand concours de fidèles. Marie Leczinska s'y trouvait avec le roi Stanislas son père, lorsqu'elle apprit qu'elle allait épouser Louis XV et devenir reine de France. Le hameau est à la lisière de vastes bois qui firent autrefois partie de cette Forêt-Sainte dont la forêt d'Haguenau est le débris le plus étendu. Entre celle-ci et les bois de Marienthal, la Moder coule dans une plaine où les houblonnières occupent de larges espaces.

Le village de Kaltenhausen donne les produits les plus parfaits; son riche terroir touche à

la plaine de sable, obtenue par le défrichement de la forêt, où l'armée allemande a l'un de ses camps de tir pour l'artillerie. Une cité de baraques s'étend sur la rive gauche de la Moder; pendant l'été, les batteries des trois corps d'armée de Metz, Strasbourg et Carlsruhe viennent y effectuer leurs feux.

Dans cette plaine, le chemin de fer de Haguenau à Rastatt se détache de la ligne de Metz. Le tronçon commun est de 3 kilomètres à peine jusqu'à la vaste gare de Haguenau, dont le rôle est plus stratégique qu'économique. Si l'ancienne ville forte a perdu ses remparts, elle a reçu une garnison importante et les rails qui se croisent sous ses murs sont destinés au transport des troupes, de la rive droite du Rhin vers la frontière de France. Dans ce but surtout, la ligne de Rastatt et son grand pont sur le fleuve ont été construits.

La première impression sur Haguenau est flatteuse; un jardin public admirablement entretenu, très vert, avec de belles eaux, s'étend devant la gare; ce vaste parc est fréquenté par d'élégants promeneurs où je rencontre avec surprise beaucoup d'officiers français retraités, reconnaissables au ruban rouge de leur bouton-

nière. Plus nombreux, hélas ! sont les officiers allemands, d'une raide élégance.

La ville elle-même est digne de ces abords par sa propreté, la tenue de ses rues, la richesse de ses magasins, l'état de ses édifices publics. Cet aspect de prospérité répond à la réalité des choses ; Haguenau, qui au Moyen Age était une des villes principales de la Décapole, est une des plus opulentes cités de l'Alsace ; ses biens communaux lui permettent de faire face à toutes ses dépenses sans imposer aux habitants des droits d'octroi ou des centimes additionnels. Avant la guerre déjà on estimait ses revenus à 200 000 fr., plus le montant des coupes dans la vaste forêt qui l'entoure, évalué à plus de 500 000 fr. Ces ressources se sont encore accrues aujourd'hui.

Ce n'est point une grande ville par l'apparence, mais si elle reste simple, elle est vivante. En dépit de la garnison allemande on se croirait volontiers dans un de nos petits chefs-lieux français. Aucune autre ville alsacienne ne donne une telle sensation : boutiques, allure des rues et des gens, tout rappelle l'intérieur de la France ; les enseignes allemandes semblent un non-sens. Une place tranquille, ombragée de marronniers où quelques oisifs devisent sur les bancs, est charmante de calme provincial.

La Moder sépare la ville en deux parties. C'est une bien étroite rivière, mais si pittoresque par les maisons qui la bordent de leurs façades irrégulières et les lavoirs installés au ras de l'eau!

Les remparts, renversés quelques années avant la guerre, ont peu laissé de traces; des boulevards, plantés de beaux ormes et d'érables, en marquent le périmètre. Les fossés, çà et là conservés, alimentés par la Moder, servent à l'instruction des pionniers pour le lancement des ponts. Sur l'un de ces boulevards, une ancienne porte de ville s'ouvre à la base de l'unique tour conservée; par là, on atteint l'ombreuse place Barberousse aux parterres fleuris. Le nom du légendaire empereur se rattache étroitement à Haguenau; il y fit bâtir le palais où il déposa les joyaux et les trésors de l'Empire, événement commémoré par une fresque de la gare de Strasbourg [1]. Le château a été détruit au dix-septième siècle pendant les guerres dont l'Alsace fut le théâtre; Vauban en employa les pierres à la construction de Fort-Louis.

Quelques vieilles maisons retiennent l'attention; deux églises, Saint-Georges et Saint-Nicolas, sont dues à des empereurs de la race de

---

1. Voir page 41.

Hohenstaufen. Ces édifices, malgré de maladroites restaurations, demeurent parmi les plus précieux de l'Alsace.

Les autres monuments sont de moindre intérêt ; un *Kaufhaus* ou palais des marchands, somptueusement restauré, est, avec la halle, où deux fois par semaine se tiennent d'importants marchés de houblon et de céréales, l'orgueil de ce grand centre d'affaires pour les produits du sol.

Haguenau peut être considéré comme la capitale agricole de l'Alsace ; la production en houblon d'une vaste région s'y centralise ; le cercle dont la ville est le chef-lieu possède à lui seul 1 962 hectares consacrés à la culture de cette plante ; la commune même en a 223 hectares, dépassant de beaucoup la Wantzenau qui vient ensuite avec 175. Le nombre de perches est évalué à 1 200 000. Aussi sécheries de houblons et magasins sont-ils nombreux ; on en compte dix-huit. Des maisons d'achat et de vente, pour la plupart israélites, centralisent les affaires. Une « ligue des houblons » d'Alsace-Lorraine a son siège à Haguenau, un journal spécialement consacré au houblon s'y imprime.

D'ailleurs, la culture de la liane parfumée prit ici naissance. La chronique a conservé le nom du premier planteur, un certain Heinum,

qui éleva quelques pieds dans son jardin en 1805. Un brasseur de Haguenau l'imita, par une plantation en plein champ. La première récolte, digne de ce nom, eut lieu en 1812 ; elle s'élevait à 1 100 kilogr. Peu à peu la culture se développa, s'étendant sur des prairies arides de faible valeur jusque-là, remplaçant ailleurs la garance que la concurrence du Midi menaçait. En 1846, on comptait déjà 509 745 pieds de houblon ; devant ce succès, le nombre des planteurs s'accroissait ; la production s'étendait sur les cantons voisins et jusqu'à Wissembourg. Il y eut des hauts et des bas, à cause de la faveur dont jouissaient les houblons allemands ; mais peu à peu on s'accoutuma aux produits d'Alsace ; ils furent même reconnus supérieurs aux autres houblons de France et égaux à ceux de Bavière ; on vit enfin les Bavarois s'adresser en Alsace quand le houblon était rare chez eux.

Cette production n'a fait que s'accroître ; en 1857, le Bas-Rhin comptait 1 436 000 perches, c'est-à-dire de plants, représentant une surface de 574 hectares, à raison de 2 500 perches par hectare. Et, en 1904, la *Allgemeine Brauer- und Hopfenzeitung* de Nuremberg constatait que la Basse-Alsace cultivait le houblon sur 3 701 hectares. En reprenant les proportions de 1857,

soit 2 500 perches à l'hectare, cela représente



9 252 500 perches. Quant aux autres provinces,

elles sont de peu d'importance à ce point de vue, 128 hectares dans la Haute-Alsace, 195 en Lorraine.

J'ai dû à l'un des grands commerçants de houblon de Strasbourg les renseignements qui m'ont permis d'établir la carte de la production du houblon. On voit, au nord, la région de Wissembourg — Soultz — Wœrth-sur-Sauer qui, avec les terrains de Steinseltz, Riedseltz, Hatten, Rœsschwoog, etc., constituent l'un des crus les plus estimés. Il confine au Palatinat, lui aussi riche en houblon.

Vers le Rhin un autre centre de production s'étend de Lauterbourg à Rœschwoog et Drusenheim, séparé par le Ried de celui de Haguenau et Bischwiller qui se prolonge par Kurtzenhausen, Hœrdt et la Wantzenau jusqu'aux abords de Strasbourg, région de grande culture, produits abondants, de qualité courante.

A l'ouest, s'étend une autre zone comprenant Vendenheim, Olwisheim, Berstett, Mittelhausen et Brumath, puis se prolongeant par Ittenheim, Fürdenheim, Truchtersheim jusqu'à Wasselonne. Riche terroir, produits abondants. Cette région confine à une longue bande allongée au pied des Vosges et jadis réputée pour la supériorité de ses houblons, bande étendue de Niederbronn

à Wasselonne, à Mutzig et jusqu'à Rosheim. La culture y a perdu de sa valeur, les plants étant dégénérés ; aussi le nombre des perches est-il bien réduit aujourd'hui.

Dans la Haute-Alsace, le houblon ne se cultive guère que sur la lisière de la Basse-Alsace où les plantations des environs de Guémar, d'Ostheim, du Ried de Colmar, constituent un dernier groupe avec Marckolsheim, Benfeld, Erstein, Plobsheim et Eschau en Basse-Alsace. Les produits de cette région sont de qualité ordinaire.

Quant à la Lorraine annexée, elle a ses principaux crus à Vic et Château-Salins, qui touchent à ceux de Meurthe-et-Moselle vers Dieulouard, Lunéville et Gerbéviller.

Les bonnes années, l'Alsace-Lorraine peut donner 120 000 quintaux de 50 kilogr., mais elle n'a pas dépassé 80 000 depuis 1900 ; ce chiffre s'est retrouvé en 1904; en 1901, on était tombé entre 50 000 et 60 000. Le rendement par hectare pendant les dix dernières années a été de 1 000 kilogr. de cônes, tandis qu'il atteint seulement 500 à 550 kilogr. en Bavière et 450 en Bohême.

La valeur du quintal (de 50 kilogr.) est très variable ; elle oscillait de 60 à 125 fr. en 1900 et 1901, de 60 à 100 fr. en 1902, de 150 à 225 fr.

en 1903 et 1904, soit une moyenne de 190 fr., ce qui donnerait pour 80 000 quintaux une valeur totale de 8 720 000 fr.

Le houblon, qui avait perdu du terrain, en a repris après cette année 1904; voyant la faiblesse des récoltes en Angleterre et en Bohême, les planteurs alsaciens ont fort accru les cultures; on me dit que c'est une faute et que la surproduction amènera de grosses pertes, parce qu'à d'autres époques on ne couvrira pas les frais, très élevés à cause de la valeur des perches et du prix de la main-d'œuvre. Les perches ont en Alsace une longueur inconnue en France, 10 à 12 mètres au lieu de 6 à 8; aussi le prix est-il fort élevé, de 80 cent. à 1 fr. 50 pièce; il en faut 2 500 à l'hectare et chaque année on doit en renouveler la dixième partie; c'est pourquoi on remplace de plus en plus les perches par des rangées de fils de fer.

On a calculé quelle était la part de l'Alsace-Lorraine dans le commerce du houblon; le pays fournit 8 % de la production du monde entier, 9 % de la production de l'Europe, 13 % de celle du continent, 20 % de celle de l'Allemagne.

La récolte n'est pas entièrement consommée dans le pays, malgré le nombre et l'importance des brasseries. L'Alsace-Lorraine envoie environ

20 000 quintaux en Belgique, 9 000 en France, 5 000 en Angleterre, 1 600 dans les autres pays continentaux. Ces chiffres sont d'ailleurs très variables, car ils subissent les fluctuations de la récolte dans les divers pays producteurs.

Le houblon est le charme et la poésie de la plaine alsacienne. Grâce à lui les campagnes du Bas-Rhin ont un caractère pittoresque que ne connaît pas la plaine de la Haute-Alsace; les perches enguirlandées de lianes forment de petites forêts en miniature, très luxuriantes et vertes, et l'époque de la cueillette des cônes rappelle par sa gaîté les tableaux de la vendange. Les hautes perches arrachées sont posées sur des chevalets où les ouvriers et les ouvrières coupent avec précaution les cônes jaunes, blonds ou dorés. Tout le monde, même les infirmes, peut se livrer à cette occupation facile. Le produit de la cueillette est placé dans de grands paniers ou des sacs pour être porté aux séchoirs, soit dans les fermes, où de grands hangars sont disposés à cet effet, soit dans de véritables établissements industriels, comme ceux de Haguenau, où la siccité s'obtient à l'aide de calorifères modérément chauffés.

Cette culture et le commerce qu'elle alimente sont la fortune pour Haguenau, dont la popula-

tion a augmenté, contrairement à celle de Bischwiller. Il n'y avait guère plus de 11 000 âmes en 1870 ; on en compte 18 757 aujourd'hui, y compris, il est vrai, une forte garnison. Les autres branches d'activité sont de faible importance ; quatre fabriques de chaussures, une petite filature, une fonderie de cuivre, des fabriques de poêles de faïence sont loin de représenter un mouvement d'affaires comparable à celui fourni par le houblon, les céréales et le bétail et par les bois de la forêt de Haguenau : la Forêt-Sainte [1].

---

1. Sur la culture du houblon on pourra consulter les volumes suivants du *Voyage en France :* 18e série, chapitre XI (plantations de Flandre) ; 19e série, chapitre XII (plantations du Cambrésis et de la Thiérache ; 22e série, chapitre XVI (plantations de Lorraine) ; 24e série, chapitre II (plantations de Bourgogne).

XVI

AUTOUR DE LA FORÊT-SAINTE

La Forêt-Sainte. — Ce que lui doit Haguenau. — Histoire de la forêt. — Vestiges antiques. — L'ermite Arbogast. — Les mines de pétrole. — Sources pétrolifères et roches bitumineuses. — L'exploitation de Pechelbronn. — Morsbronn, Biblisheim et Walbourg. — L'argile de Betschdorf. — Surbourg. — Pechelbronn. — Soultz-sous-Forêts. — La lisière orientale de la Forêt-Sainte. — Les potiers de Soufflenheim.

Bischwiller. Août.

Aucune ville populeuse ne doit plus à sa forêt que Haguenau. D'autres cités sont célèbres par la sylve qui les entoure : ainsi Compiègne, Saint-Germain, Rambouillet, Fontainebleau ; mais elles ne sont que des hôtes au sein de leurs grands bois ; ceux-ci ne participent qu'indirectement à la prospérité communale. A Haguenau, au contraire, ville et forêt sont en communion intime ; celle-ci appartient pour moitié à celle-là, le reste étant à l'État. Le produit des coupes permet à la population d'échapper aux lourdes charges qui pèsent ailleurs sur le citoyen.

La forêt de Haguenau fut, au Moyen Age, la Forêt-Sainte. Ce nom lui reste dans la littérature. Il devrait être employé, même administrativement, car il s'applique à des cantons forestiers qui ne font pas partie du domaine de Haguenau et continuent cependant les futaies. La forêt proprement dite de Haguenau couvre 13 781 hectares, mais l'ensemble du massif atteint près de 20 000, puisque les seules forêts d'Asbruch et de Hatten dépassent ensemble 3 500 hectares.

Dans l'antiquité et même pendant la période franque, la forêt était autrement étendue encore. Elle allait du Rhin, où elle touche aujourd'hui par les bois de Seltz, jusqu'aux Vosges et se prolongeait au nord et au sud. Dans cette immense sylve était la frontière entre les Alamans et les Francs. Ces populations, dont nous savons peu de chose, y avaient des lieux de culte et leurs sépultures. De nombreux tumuli, simples buttes de sable, se rencontrent encore ; beaucoup ont été explorés ; on y a trouvé des squelettes régulièrement disposés autour d'un autre corps qui semble avoir été le chef de la famille. Des objets découverts près des ossements, pour la plupart en bronze, quelques-uns en fer, ont permis de créer à Haguenau un musée fort intéressant.

Le nombre de ces sépultures permet de croire que la forêt était un lieu sanctifié. Même le souvenir de la sainteté sylvaine resterait sous une forme tangible par le *Heilig Wäldel* ou bosquet sacré, sorte d'enceinte formée de buttes de sable plus élevées que les tumuli et que l'on rencontre à l'extrémité occidentale de la forêt, entre les villages de Mertzwiller et de Mietesheim. Le nom de Forêt-Sainte aurait donc des racines plus lointaines que la vie érémitique installée au début de l'ère chrétienne.

Ces futaies épaisses, traversées par de minces filets d'eau vive errant dans le sable, attirèrent en effet les anachorètes. Le plus célèbre d'entre eux, saint Arbogast, plus tard évêque de Strasbourg, est le patron du diocèse. Comme tant d'autres apôtres qui répandirent le christianisme en Gaule, il passe pour originaire d'Irlande ou d'Écosse. La tradition place l'ermitage d'Arbogast au cœur de la forêt, sur les bords du ruisseau d'Eberbach qui la divise en deux parties égales ; un chêne que l'on dit huit à dix fois centenaire en marque l'emplacement : cet arbre a $6^{m},90$ de diamètre à hauteur d'homme, près de 10 mètres au ras du sol. Tout creux, on maintient son existence à l'aide de maçonnerie.

Arbogast quitta cette retraite pour aller fonder

le monastère de Surbourg, où Dagobert II vint le chercher pour en faire un évêque. Le prélat accomplit des miracles, il ressuscita Sigebert, fils de Dagobert, qui avait été tué à la chasse. En reconnaissance, le roi lui donna les grands domaines appelés ensuite Haut-Mundat et qui comprenaient les environs de Rouffach. J'ai décrit jadis ce territoire épiscopal [1].

A mesure que les riches abbayes surgissaient aux abords de la forêt, les ermites disparaissaient.

Depuis bien longtemps la Forêt-Sainte ne possède plus d'anachorète. L'humanité s'y révèle par la vie des bûcherons, et voici que l'industrie y naît avec le forage des puits qui permettent d'exploiter le gisement de pétrole sur les deux rives de la Sauer, petite rivière formant au nord la limite de la forêt.

Ce grand massif demeure assez sauvage, on n'y trouve pas de percées superbes comme dans les forêts des environs de Paris. Le réseau des routes, strictement organisé pour l'exploitation des bois, est bien compris et fut un modèle au temps de l'administration française ; alors on imposait l'entretien aux adjudicataires des coupes.

---

1. Voir volume *Haute-Alsace,* chapitre XIV.

L'autorité forestière allemande autonome, dont relèvent les forêts d'Alsace-Lorraine, n'a pas su conserver ces méthodes.

Le pin est l'essence dominante ; le sol sablonneux lui est favorable ; on rencontre aussi de superbes groupes de chênes et de hêtres. Les chênes, parmi les plus grands de l'Alsace, atteignent un développement que pourraient envier leurs congénères de la Hardt, l'autre grande forêt alsacienne. Aussi la production en bois est-elle considérable : un million par coupe, partagé entre la ville de Haguenau et le budget de l'Alsace-Lorraine.

On aperçoit de beaux chênes pendant la traversée de la partie la plus étroite de la vallée, en suivant le chemin de fer de Niederbronn, et il est de non moins belles chênaies sur toute la lisière du nord, au long de la Sauer et du Bieberbach.

Cette lisière est une des parties tragiques de l'Alsace ; là commence le champ de bataille de Frœschwiller ou de Wœrth. Un des villages que l'on aperçoit en abandonnant le couvert des arbres pour la pleine lumière est le sanglant village de Morsbronn. Nous y reviendrons bientôt en accomplissant le douloureux pèlerinage sur ces collines où tant de sang français fut inutile-

ment répandu ; j'écarte aujourd'hui ces souvenirs pour achever ma visite des abords de la forêt, région intéressante par l'exploitation du pétrole qui se développe chaque année davantage.

Certes, il ne faut pas chercher ici quelque chose de comparable aux grands gisements d'Amérique et du Caucase, ni même à ceux de la Roumanie et de la Galicie. La production est modeste, à peine 25 000 tonnes ; mais on ne recueille guère de pétrole que depuis 1881 ; jusqu'alors le gisement était plutôt considéré comme producteur de bitume et l'on se bornait à mettre en œuvre la mine de Pechelbronn dans la commune de Lampertsloch, au pied des petites Vosges et près de la frontière du Palatinat.

La connaissance du pétrole et du bitume remonte fort loin, comme l'indique le nom de Pechelbronn (source de poix). Il y avait là une fontaine naturelle sur laquelle surnageait du bitume ou de la poix que l'on recueillait pour divers usages. Un auteur des quinzième et seizième siècles qui écrivait en 1498, Wimpheling, dit que depuis longtemps on faisait usage de cette matière ; un peu plus tard, on constate que l'huile minérale arrive en telle quantité avec l'eau, qu'on la recueille par décantation ; les paysans du voisinage s'en servaient pour graisser

leurs roues et même l'utilisaient pour l'éclairage.

Daubrée, qui a consacré d'intéressantes pages à cette région bitumineuse, ne soupçonnait pas, en 1858, la découverte du pétrole en quantité suffisante pour faire naître une grande industrie. Mais son récit sur les travaux de recherche n'en est pas moins intéressant, car il montre par quelle phase est passée l'entreprise. C'est à son étude que j'emprunte ces renseignements.

En 1735, un médecin grec, Eryn d'Eyrinnis, qui habitait la contrée, reconnut un gisement de sable bitumineux à 150 mètres de la source. Cette découverte fit quelque bruit ; elle attira en 1742 un M. de la Sablonnière, qui avait exploité des mines analogues près de Neuchâtel en Suisse, sans doute au val de Travers. M. de la Sablonnière établit une mine souterraine encore en activité de nos jours ; on traitait le sable bitumineux dans de grandes chaudières ; le bitume fondu venait à la surface, le sable restait au fond.

En 1771, le même sable bitumineux fut retrouvé à 4 kilomètres au sud-est, près de Retschwiller, à une profondeur de 17 mètres ; les travaux y furent aussitôt entrepris. D'abord traités sur place, les produits de l'extraction furent

envoyés à Soultz-sous-Forêts, où douze chaudières produisaient, en 1792, environ 500 quintaux de bitume.

D'autres recherches furent entreprises ; négatives autour de Soultz, elles réussirent à Schwabwiller, village des bords de la Sauer. Vers 1838, un sondage y rencontra une nappe d'eau légèrement salée, et si chargée de bitume que l'on put en tirer parti. En 1858, on obtenait par jour 280 litres de pétrole ; l'eau mélangée d'huile était aspirée par une pompe et amenée dans un réservoir d'où l'on retirait l'huile plus légère, flottant à la surface. Ce puits dégageait aussi en quantité du gaz inflammable analogue à celui que les Américains utilisent en Pensylvanie pour l'éclairage et le chauffage des villes et la mise en marche des moteurs. L'huile de Schwabwiller, d'abord employée pour l'éclairage, fut ensuite traitée pour la production des graisses industrielles ; on obtenait aussi de la poix et de la résine.

Les recherches ont eu surtout de l'activité au milieu du dix-huitième siècle ; elles se portèrent loin, car en 1740 nous voyons reconnaître les calcaires bitumineux à Cléebourg, au pied des petites Vosges, non loin de Wissembourg. En 1756 à Lobsann, en 1758 à Drachenbronn, on

exploite ces roches, aujourd'hui encore utilisées pour la préparation de l'asphalte à trottoirs.

Voilà ce que j'ai appris en feuilletant les notices de M. Daubrée. Un peu documentés, nous allons maintenant à travers le pays du bitume ; le chemin de fer nous amène au pied des pentes trop fameuses de Morsbronn, à la gare qui porte ce nom. Au long de la Sauer fument des usines, dans les champs sont, modestes installations, des appentis sous lesquels une locomobile actionne à distance des pompes qui élèvent un liquide brunâtre et épais : du bitume. Tantôt on le reçoit dans des tonneaux, tantôt il est envoyé par des tuyaux à une usine placée sur les bords de la rivière. De grandes cloches de fonte donnent l'idée d'usines à gaz. C'est l'établissement où le bitume, déjà presque à l'état de pétrole, prend définitivement l'aspect du pétrole du commerce et donne par la distillation de nombreux sous-produits : paraffine, gazoline, etc.

Rien de plus singulier que ces puits où les pompes fonctionnent seules, sans personne pour les surveiller en permanence. Le bruit des engins s'élève dans le silence des champs. Cela ne s'animera qu'à l'arrivée des véhicules qui chargeront les tonneaux pour les transporter aux usines.

Une de celles-ci est à la gare même de Morsbronn, entourée de puits d'extractions ; une quarantaine d'ouvriers y sont occupés. Une autre, plus importante, à Biblisheim, près de la station, a été construite dès 1881, à l'époque où l'on a entrepris de ramener au jour à l'aide des forages la couche pétrolifère révélée par les sources de Pechelbronn et de Schwabwiller. La société qui exploite cette partie du bassin a son siège à Amsterdam, et porte le nom de Walbourg, village voisin, devenu important au point de vue des communications par les chemins de fer qui s'y croisent : lignes de Strasbourg à Wissembourg, d'Obermodern à Lauterbourg, embranchement de Wœrth et Lembach.

Les usines de Biblisheim sont très vastes; les puits qui les avoisinent sont révélés à distance par de hautes charpentes. Jusqu'à la gare de Walbourg, on est sans cesse au milieu de ces forages, auxquels la carte allemande donne le nom de *Petroleumquelle* (source de pétrole). Le village, jadis un des plus calmes de la Forêt-Sainte, prend de l'animation avec la présence d'une population ouvrière attirée par une des usines à huile minérale. Walbourg fut un centre monastique : il posséda jusqu'à la Révolution un couvent de bénédictines dont il reste quelques

Gœrsdorf
Preuschdorf
WOERTH-sur-Sauer
Dieffenbach
Merckwiller
Pechelbronn
Mine de Pétrole
Ober Kutzenhausen
Retschwiller
SOULTZ sous Forêt
Kutzenhausen
Feldbach
Nieder Wald
Gross-Wald
Spachbach
Oberdorf
Halschloch
Surbourg
Reimerswiller
Gunstett
Bruckmühl
Westerholtz
Albrechtshäuserhof ou Lansberg
Biblisheim
Sauerbach
Frohnmühl
Bruckmühl
Schwabwiller
Uttermühl
Morsbronn
Dürrenbach
Oberstritten
Schwabwiller mühl
Unterstritten
Walbourg
Hegeney

●●● PUITS A PÉTROLE

débris et l'église. Les vitraux du chœur avaient mérité d'être classés parmi les monuments historiques quand l'Alsace était française.

Le village occupe une bande de terrain cultivée en houblon et entourée de trois côtés par la forêt. La gare est dans les bois, ici humides et parcourus par le ruisseau de Bieberbach (ruisseau des castors), cours d'eau dérivé de la Sauer près de Gunstett et qui s'en va à travers la forêt rejoindre la rivière dont il est issu, après un cours de 11 kilomètres.

Les bords du Bieberbach, à cette entrée en forêt, sont envahis par les puits à pétrole éparpillés sous les grands arbres ; les roues, les chaînes, les pistons font un singulier effet par leur bruit métallique éveillant les échos de la futaie profonde où jadis le sifflement du vent dans les arbres se faisait seul entendre.

Peu à peu l'espace occupé par les puits s'accroît ; l'industrie aura bientôt fini d'enlever à cette partie des bois leur tranquillité majestueuse. Mais elle est si grande, la Forêt-Sainte, qu'il restera assez de cantons pour les amoureux du silence.

Le chemin que nous suivons pour gagner la grande chaussée de Haguenau à Soultz fait pénétrer dans une bien belle partie de la vaste

sylve ; de grands chênes, des pins s'élançant comme une fusée la peuplent. Soudain le voile se déchire, voici la vallée du Sauerbach, très large, gracieuse avec ses grands prés, ses pentes douces, ses lointains formés par la chaîne ondulée des petites Vosges. Au sommet d'une ride, au premier plan, Surbourg étale ses toits.

La Sauer donne la vie à l'usine de Bruckmühl, ancien moulin devenu tissage de laine, et, formant longtemps encore la lisière de la forêt, s'en va à l'ouest. Nous suivons la rivièrette pour aller à Schwabwiller, village entouré de houblonnières. Ce fut un des centres d'extraction du pétrole ; mais la source est abandonnée. Toute l'activité de la contrée se porte maintenant sur l'exploitation de l'argile de Betschdorf, long village composé de deux communes, Niederbetschdorf et Oberbetschdorf. La terre plastique, mélangée ou *dégraissée* avec une argile sableuse tirée de Riedseltz près Wissembourg, donne une poterie de grès très recherchée. Ce produit ne va pas au feu ; mais, quand il est revêtu d'émail, il résiste très bien aux acides ; aussi le grès de Betschdorf est-il demandé par les fabriques de produits chimiques et les laboratoires.

Au temps où écrivait M. Daubrée, il y avait une trentaine de potiers dans le village ; leurs

produits allaient à Paris, à Lyon, jusqu'en Saxe. Aujourd'hui, les établissements sont moins nombreux, mais plus importants ; l'un d'eux, considérable, est une *filiale* de la grande manufacture de faïencerie Utschneider-Jaunez, de Sarreguemines ; fondée en 1902, elle occupe plus de cent ouvriers.

Ces deux centres de potiers sont dans une belle situation, sur des pentes douces faisant face à la forêt où le Sauerbach pénètre maintenant après l'avoir si longtemps longée. Ober possède dans son cimetière trois tombes gardées avec un soin pieux : là reposent deux zouaves et un turco blessés pendant la bataille de Frœschwiller. Nieder a une belle église neuve où l'on a conservé un chœur de la Renaissance. Des plis sillonnent le flanc des collines et descendent à la Sauer ; ces ravines profondes, fraîches, abritées des vents, sont remplies de houblonnières ; tous les creux forment ainsi des avenues de perches enveloppées de lianes ; ils entourent des villages assis sur les crêtes, entre des vergers verdoyants, comme Kuhlendorf et Reimerswiller.

Le chemin de fer nous a ramenés à Surbourg, nous y avons passé la nuit dans une de ces auberges de bourgade ignorées des Alsaciens

des grandes villes et où le gîte est d'un confort inattendu. Le bourg offre un caractère pittoresque : des maisons blanches aux poutrelles brunes, des auvents, de hauts pignons, des enseignes de fer forgé, jusqu'à la pente de la grande rue, constituent un aimable décor. Surbourg fut le siège de l'abbaye fondée sous les auspices de Dagobert II par saint Arbogast ; l'église romane remonterait au neuvième siècle ; c'est un intéressant édifice.

Ce joli centre a ses quartiers supérieurs sur le plateau du Mittelberg dont les flancs sont tapissés de houblonnières. Du point culminant on domine à l'ouest le profond vallon de Soultz ; au delà s'élèvent des collines en pentes douces qui semblent le piédestal des petites Vosges. Au milieu de ces hauteurs fument les usines de Pechelbronn, le Bachelbronn de la carte.

Un chemin montueux conduit en pentes douces à ce hameau, qui ne comprend guère que les manufactures où l'on traite le bitume liquide de la source et le sable bitumineux pour en tirer le pétrole d'éclairage. C'est l'établissement le plus considérable de la région pétrolifère, le plus ancien aussi, il a donné son nom au bassin. Toute la région, jusqu'à Soultz-sous-Forêts à l'est, à Cléebourg au nord, a des gisements de

sable imprégné de bitume ou de calcaire bitumineux. Ces derniers sont extraits pour la fabrication de l'asphalte dans les carrières de Lobsann, on les trouve séparés en strates par d'étroites couches de lignite qui furent jadis exploitées, de trop faible importance pour être mises en œuvre aujourd'hui. Ces lignites, célèbres parmi les géologues pour leur flore, renferment en abondance des feuilles de palmier. Dans les mêmes mines, on rencontre la rétinite ou résine fossile, en très petits globules transparents.

Les gisements se prolongent au pied des petites Vosges jusqu'à Cléebourg par Drachenbronn, où l'on retirait déjà le grès bitumineux en 1758. Ce coin des Vosges offre une particularité curieuse que signale le nom de Suédois donné aux habitants de plusieurs villages. Le domaine de Cléebourg appartenait aux comtes palatins ; l'un d'eux, ayant épousé Catherine de Suède, eut un fils qui devint le roi Charles de Suède. Celui-ci, gardant la souveraineté sur le bailliage de Cléebourg, y envoya des fonctionnaires suédois. En 1787 seulement, Cléebourg et les communes voisines furent rétrocédées à la France. Ce territoire confine à Wissembourg et à la colline de Geissberg où commencèrent nos désastres en 1870.

Aujourd'hui, le centre pour tout ce pays est l'humble ville de Soultz-sous-Forêts ; nous y parvenons sous un violent orage dont la menace nous a empêchés de parcourir le pays des *Suédois*. Et nous retournons à Surbourg passer la nuit dans l'espoir d'un retour du beau temps permettant d'achever le tour de la Forêt-Sainte.

Au matin, le ciel est superbe quand nous prenons le train de Seltz qui nous mène au long de la Sauer et de la forêt, par ces campagnes de Betschdorf où nous étions venus pédestrement la veille. Des cultures, des prés, puis, dans les plis, des houblonnières, tel est le paysage jusqu'à Hatten. Alors le chemin de fer pénètre dans la forêt d'Asbruch qui se confond avec celle de Haguenau, traverse les bois d'Oberwald et rejoint dans la gare de Seltz la ligne de Strasbourg à Lauterbourg.

Seltz est une bien petite ville, assise à la jonction du ruisseau qui porte son nom et de la Sauer ; un bras de la rivière va droit au Rhin qui est proche, l'autre rejoint le fleuve plus au nord. La Sauer et le Rhin entourent ainsi une grande île, l'île du Rhin, couverte de bois et traversée par la route de Rastatt. Comme Walbourg et Surbourg, Seltz doit son origine à une abbaye de bénédictins, fondée à la fin du dixième siècle

par l'impératrice Adélaïde, veuve de l'empereur Otton le Grand. La ville a célébré sa créatrice en lui élevant un monument devant son église, vaste édifice de grès rouge aux allures de cathédrale gothique avec sa triple nef et son transept. Seltz est une vieille cité fort calme, sans industrie, mais à laquelle le croisement des routes, la jonction des chemins de fer et un pont de bateaux sur le Rhin donnent une importance commerciale. Des houblonnières apparaissent au milieu des cultures, dans la plaine et les îles. Les tumuli, nécropoles de la période du bronze, y sont nombreux.

Toute cette lisière orientale de la grande forêt est une des zones les plus riches en houblon, surtout quand on approche de Bischwiller. De Seltz à Rœschwoog, la campagne est très variée d'aspect, nombreux sont les villages dans la plaine ou au bord des bois. Pas d'usines, aucune trace d'industrie. Devant les maisons, les femmes, assises, travaillent à la confection des filets en cheveux. Beaucoup d'arbres fruitiers, des pommiers surtout ; la région produit un peu de cidre.

Les centres sont médiocrement peuplés, sauf Soufflenheim, grand bourg à demi enserré par la forêt, un des principaux foyers de l'Alsace pour la céramique. Il y a là plus de cinquante ateliers de potiers et des fabriques de briques

et autres produits réfractaires. Vieille industrie, car on la signale avec éloge dans des documents de 1435 ; sa vaisselle de terre était renommée. La concurrence des ustensiles vernissés à l'alquifoux lui avait été nuisible, mais elle avait repris de l'activité. Le grand débouché pour la poterie de Soufflenheim était la France ; depuis 1892, l'élévation des droits de douane a fermé la frontière, ou à peu près, et causé une véritable crise dans cet intéressant milieu.

Le bourg est en vue d'immenses horizons : toute la plaine du Rhin jusqu'à la Forêt-Noire. De belles prairies s'étendent vers Sessenheim ; au bord des bois se suivent les houblonnières. Elles enveloppent Schirhoff, village peuplé d'israélites qui font le commerce du bétail. Ces plantations, Schirrhein à Oberhoff, constituent une véritable forêt ; il y a là près de 200 hectares d'un seul tenant, offrant un admirable spectacle de richesse, d'autant plus frappant, que l'immense plantation est entre le Ried, c'est-à-dire le marais de Bischwiller, et la partie la plus sablonneuse de la forêt, présentant, par places, le spectacle assez inattendu de dunes blanches et mobiles.

XVII

LES LIGNES DE WISSEMBOURG

La vallée de Soultz-sous-Forêts. — Soultz et ses usines. — Apparition du Geissberg. — Wissembourg. — Au cimetière : la tombe d'Abel Douay. — Au Geissberg. — La bataille de Wissembourg. — Au col du Pigeonnier. — En suivant la Lauter. — Les Lignes de Wissembourg. — Les catholiques au congrès de Strasbourg. — Vieux costumes. — Lauterbourg. — Le port du Rhin. — L'élevage des chevaux.

Lauterbourg. Août.

Je parcours une fois encore le pli creusé au-dessous de Surbourg et que suit le chemin de fer de Wissembourg. C'est vraiment un joli coin de pays, cette combe très évasée où le houblon met la gaieté de ses futaies en miniature, futaies temporaires, car bientôt les perches enguirlandées seront abattues pour la récolte des cônes. Autour des houblonnières, le terroir est plus monotone en cette saison ; les céréales enlevées ont fait place au chaume ras et fauve enchâssant les carrés de pommes de terre encore verdoyants.

D'abord sec, le vallon se fait humide quand il atteint celui du Seltzbach, plus large, où remonte la voie ferrée des usines de Pechelbronn. Kutzenhausen garde cette entrée ; plus loin apparaît Soultz, appelé sous-Forêts pour le distinguer du Soultz de Haute-Alsace [1]. Mais aucune forêt n'avoisine immédiatement la ville ; il faut aller à plus d'une lieue pour trouver la lisière du grand massif du Hochwald qui couvre la barrière des petites Vosges où nous n'avons pas su nous garder en 1870.

Soultz-sous-Forêts est un simple bourg, dont les maisons de pisé et de poutrelles bordent une longue rue ayant pour centre l'église. Le voisinage du bassin pétrolifère lui a valu l'industrie ; une des raffineries d'huile minérale s'y est installée en 1887, remplaçant dans l'activité locale une source salée qui fut assez longtemps mise en valeur et qui a donné son nom au centre. En cherchant à accroître le débit par un coup de sonde, on atteignit, en 1771, le sable bitumineux, il fut exploité pendant quelques années. On recueillit le sel jusqu'en 1834 ; depuis lors, les eaux sont inutilisées, bien que la richesse en brome ait donné l'idée de créer un établissement.

1. Voir volume *Haute-Alsace*, chapitre XII.

En dehors de l'industrie du pétrole et du bitume — les mines de Lobsann ont donné 6 895 000 kilos de produits en 1904 — Soultz est un centre purement agricole où se fait un grand commerce de bétail et de blé. Les campagnes produisent du houblon, sur des superficies bien moins considérables que vers Haguenau, il est vrai ; les habitants se portent davantage du côté de l'élevage du cheval ; la production des animaux de selle et de trait enrichit la contrée. Les prairies et les pâturages sont nombreux dans cet éventail de vallons venus des petites Vosges et qui, aboutissant au Seltzbach et au Hausauerbach, font du Seltzbach une petite rivière abondante.

Cette contrée, si souvent ravagée par les guerres, est de médiocre intérêt au point de vue archéologique ; on y chercherait en vain les logis curieux, les églises, les abbayes qui font un musée de la partie de l'Alsace étalée au pied des Vosges, de Saverne à Mulhouse. Tout est relativement moderne dans ces villages riants, entourés de vergers, dominant les vallons de prairies. Les édifices religieux sont très simples ; à peine faut-il faire une exception pour Oberseebach, bourg allongé dans un vallon latéral au Hausauerbach et qui possède deux élégantes églises.

A mesure que l'on arrive vers le nord, l'étendue des prairies augmente. Du milieu de ces grandes surfaces verdoyantes surgit une colline qui semblerait destinée à porter une forteresse. C'est le sanglant Geissberg, sur lequel se termina le premier drame de la guerre de 1870, la bataille de Wissembourg ; là fut tué Abel Douay. Ce monticule se prolonge en arrière par des pentes douces, si douces qu'il ne fut pas difficile à l'ennemi de s'élancer contre elles ; on sait ce qu'il lui en coûta. A l'extrémité de cette hauteur, dont le caractère débonnaire contraste si fort avec les souvenirs évoqués, se dresse le très simple château de Geissberg qui fut attaqué et défendu avec tant d'acharnement.

Fort large et plane s'étend la vallée de la Lauter ; elle se resserre à l'ouest en un bassin bien encadré, au fond duquel est Wissembourg.

O la calme cité ! trop vaste pour moins de 7 000 habitants qui la peuplent, y compris la garnison composée d'un régiment d'infanterie. Des boulevards qui ont remplacé des portions d'enceinte, des restes de remparts et de tours enveloppent la ville. Celle-ci, malgré sa torpeur, est charmante, les rues sont larges et propres. La plupart des édifices publics se groupent en amont, où pénètre la Lauter, descendue par un

cours déjà long de ce canton de Dahn arraché à la France avec ceux de Bergzabern, de Langenkandel et de Landau par les traités de 1815; région alsacienne alors attribuée à la Bavière pour agrandir le Palatinat.

Ancienne cité abbatiale, puis ville impériale, dont le vaste domaine constituait une sorte de principauté appelée le Mundat, comme dans la Haute-Alsace le territoire dont Rouffach était la capitale [1], Wissembourg a gardé de ce passé d'intéressants édifices, et surtout l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul, œuvre admirable de la belle époque ogivale, construite du treizième au quatorzième siècle. Une belle tour octogonale dressée au-dessus de la croisée est le détail caractéristique du paysage de Wissembourg. Les verrières, parmi les plus remarquables de l'Alsace, ont malheureusement été mutilées par un obus pendant la journée du 4 août.

Au bord du lit régularisé où la Lauter roule des eaux jaunes, les constructions d'un vieux quartier mettent une note pittoresque; là sont encore des logis de chanoines d'un noble aspect; l'ancien hôtel du Doyen, le plus remarquable, reçut la sous-préfecture lors de la création des

1. Voir volume *Haute-Alsace*, chapitre XIV.


Territoire bavarois (enlevé à la France en 1815)
Rechtenbach
Hastel-hof
Schweigen
WISSEMBOURG
Windhoff
Bayrisch-hoff
les Picards
Altenstatt
Fort St Remy
Route de Paris
Weiler
Roth
Oberhoffen
Steinseltz
Geisberg Ch.
Schafbusch
Denschenhoff
Cimetière
St Germain Fme
Lauter
Weiler
Scheerwald
Diebelswald
Diebhalt
Climbach
Cleebourg
FORÊT DE MUNDAT
Berg Wald
Route de Strasbourg

arrondissements. Le temple protestant renfermant un buste de Luther ; l'ancienne église des Dominicains devenue caserne, les tours de la Fausse Porte et de Bitche, restes des fortifications, concourent à faire de Wissembourg une cité intéressante.

La ville, centre commercial pour tout ce coin nord-est de l'Alsace et une partie de la région palatine de Landau, n'a d'autre industrie que deux fabriques assez importantes d'articles de ménage en fer-blanc ; c'est un important marché de houblons et de bétail. On peut considérer comme une annexe la commune d'Altenstadt, située en aval, où la rivière fait mouvoir des moulins et des taillanderies. Ce faubourg possède encore une fabrique d'allumettes. L'église d'Altenstadt est un intéressant monument du onzième siècle.

Pour les Français, les souvenirs du sanglant combat qui préluda à nos désastres sont, hélas ! l'attraction, obsédante et cruelle. A peine avons-nous eu le temps de voir la ville ; mon fils Maurice, qui se prépare pour Saint-Cyr avec une véritable passion et a appris dans tous leurs détails les événements de l'année terrible, m'a entraîné au cimetière où reposent nos morts. Derrière la pyramide de granit sous laquelle

sont inhumés les officiers tués le 4 août, est la dalle qui recouvre les restes du général Abel Douay et de son jeune fils. Rien n'est plus émouvant que cette tombe, sans ornement, du malheureux général qui expia si cruellement et si noblement aussi l'imprévoyance des chefs de notre armée.

Dans cette journée du 4 août, toutes les fautes furent accumulées : Wissembourg put être assailli par un corps d'armée bavarois et deux corps d'armée prussiens sans que nous ayons pu deviner leur approche ; bien mieux, on n'attacha aucune valeur à tous les renseignements apportés par des habitants ; moins de 5 000 hommes furent ainsi surpris au repos par des forces énormes ; rien ne fut tenté pour occuper les débouchés du Palatinat ; on laissa les Prussiens venir par Altenstadt à l'aide des Bavarois jusqu'alors contenus ; la cavalerie ne les vit pas, ils purent traverser la rivière et apparaître en nombre devant nos postes !

Je ne veux pas refaire l'historique de cette journée, où l'héroïsme des soldats et des chefs racheta l'incroyable ignorance de la guerre chez nos états-majors. C'est en pèlerins que nous venons ici, trente-cinq ans après la bataille, pour aller au Geissberg, théâtre principal de la lutte.

La route qui passe devant le cimetière y conduit ; elle laisse à gauche un obélisque planté en souvenir du roi de Rome le 20 mars 1811. Là commencent les monuments commémoratifs : 5e bataillon de chasseurs silésiens, 7e grenadiers du Roi, puis, au point culminant, la colonne en l'honneur de la IIIe armée allemande. Il y avait là trois peupliers qui servaient de direction aux assaillants ; ils ont été abattus, mais trois jeunes arbres en rappellent le souvenir. Près de ce lieu, une pierre marque l'endroit où tomba le général Abel Douay atteint d'un éclat d'obus à l'aine. La grande construction qui se dresse plus loin est le château dans lequel le commandant Cécile, avec moins de 500 hommes, contint l'effort d'une grande partie des vainqueurs et permit ainsi la retraite. Le commandant fut blessé ; le capitaine Lagneau le remplaça et tint jusqu'au moment où six batteries à la fois ouvrirent le feu sur le château. Quand les défenseurs capitulèrent, ils restaient 200 ; 107 avaient été tués ou blessés ; l'ennemi avait subi des pertes énormes, puisqu'un seul bataillon avait eu 177 tués ou blessés dont 11 officiers.

Des abords du château on domine tout le terrain, peu étendu d'ailleurs, où le combat se

livra : la ville enserrée dans son enceinte ruinée, le village bavarois de Schweigen, tout proche, d'où le prince royal de Prusse dirigeait la bataille ; au bord de la Lauter, le village d'Altenstadt étendu jusqu'à la frontière et par lequel déboucha le Ve corps prussien. Les houblonnières qui, çà et là, hérissent les pentes du Geissberg, sont peut-être sur l'emplacement même de celles où nos soldats s'étaient masqués. En avant de Wissembourg, voici le terrain où les turcos s'élancèrent avec leur fougue désordonnée.

Malgré ces douloureux souvenirs, on est réconforté par la vaillance de nos soldats : 1 200 d'entre eux tombèrent sur ce sol, mais les Allemands, dont la supériorité numérique était énorme, perdirent plus de 1 500 hommes. La défense fut digne de nous, si l'impéritie présida à l'envoi et à l'emploi de cette division de 5 000 hommes qui dut lutter contre 32 500 pendant six heures.

Le Geissberg avait vu de plus heureux efforts. En décembre 1793, pendant une autre bataille de Wissembourg, les Autrichiens traversèrent la Lauter comme devaient le faire les Prussiens ; mais Hoche les fit culbuter et ils vinrent se replier sur la colline où ils placèrent sept batteries « qui vomissaient la mort et tout son atti-

rail », écrivit Hoche. Les Français montèrent à l'assaut et chassèrent les Autrichiens dans Wissembourg. En vain, Brunswick, à la tête des Prussiens, accourt-il défendre ses alliés, les nôtres enlèvent Wissembourg au cri de ralliement alors adopté : *Landau ou la mort!* Et deux jours après, Landau était débloqué. Ce premier combat du Geissberg, livré pendant une bourrasque de neige, avec des troupes fatiguées par une longue et pénible campagne, ressemble bien peu à la surprise du 4 août 1870.

Nous redescendons à Wissembourg sans trouver de traces de la bataille; trente-cinq années ont fait disparaître les dernières ruines; les maisons incendiées sont reconstruites, les impacts de projectiles sont eux-mêmes effacés. Sans les uniformes allemands que nous croisons dans les rues et les inscriptions tudesques qui règnent partout, nous ne pourrions croire au grand drame.

Nous sommes montés l'après-midi au col du Pigeonnier, si célèbre dans l'histoire des guerres. La course est courte par un aimable pays très vert. On a sans cesse de belles vues qui deviennent immenses quand on atteint la dépression peu accusée où passe la route de Bitche

bordée de redoutes d'autrefois. Il y eut une tour servant de colombier qui subsista jusqu'à la Révolution et d'où le passage a tiré son nom. En 1870, une redoute était censée défendre le passage. C'est de là que le général Ducrot et le maréchal de Mac-Mahon, accourus à la nouvelle que la division Douay était aux prises, assistèrent à la retraite qui se faisait non pas vers le Pigeonnier, mais vers Cléebourg, Drachenbronn et le col de Pfaffenschlick qui conduit à Lembach dans la vallée de la Sauer. Après avoir vu de ses yeux l'énorme masse allemande qu'il évalua alors à 80 000 hommes en comprenant les troupes non engagées, le duc de Magenta se décida à se replier sur les positions de Frœschwiller, elles aussi illustrées par une victoire de Hoche.

Les horizons découverts du Pigeonnier sont immenses, mais un peu voilés aujourd'hui : Wissembourg, la plaine dans laquelle s'étend la longue forêt du Bienwald, révèlent le cours de la Lauter, les vastes campagnes du Palatinat bordées comme la plaine d'Alsace par la terrasse des petites Vosges ; à l'est on devine le Rhin aux arbres qui couvrent les îles ; par delà ce sont le pays de Bade et les croupes sombres de la Forêt-Noire.

Le col du Pigeonnier s'ouvre dans le massif couvert de la sombre forêt de Mundat; sur le revers oriental, la route, très sinueuse, descend vers Climbach d'où la division Ducrot aurait pu accourir au secours de la division Abel Douay, si le principe de marcher au canon avait été admis.

La nuit vient quand nous redescendons sur Wissembourg; le large tableau est d'une douceur infinie, émouvante à cause des souvenirs évoqués avec tant d'âpreté. Ce lambeau perdu de la patrie, où sonna le premier glas de défaite, se voile lentement. Au-dessous de nous s'allument les réverbères de la ville; il y a trente-cinq ans, d'autres feux brillaient sur le Geissberg qui, à cette heure, se confond avec la plaine : c'était le bivouac de cette superbe troupe d'Abel Douay destinée à un sort si tragique.

En 1870, Wissembourg n'était relié à Lauterbourg, c'est-à-dire au Rhin, que par une route tracée sur la rive droite de la Lauter à travers la longue bande de bois, lisière sud de la grande forêt du Bienwald, séparée par la rivière du massif principal étendu en territoire bavarois. La route suivait de près la lisière au nord, derrière le gigantesque retranchement dû à Vau-

ban et appelé les Lignes de Wissembourg. C'était un rempart de terre flanqué de distance en distance de bastions et ayant la Lauter pour fossé. Longtemps conservées, les Lignes, qui n'eurent jamais une utilité bien grande, furent peu à peu négligées; même les cultivateurs les détruisirent sur bien des points pour étendre leurs champs. Il en reste cependant beaucoup de vestiges; les cartes de l'état-major français les montrent presque continues ; sur la carte allemande, on voit les brèches actuelles de cette *Weissenburger Linie*. Les Lignes s'appuyaient au Pigeonnier et à la ville, en passant par le Geissberg, mais de ce côté elles ont presque entièrement disparu ; dans le Bienwald seulement, où le terrain est de médiocre valeur et couvert de broussailles, cette gigantesque défense de 30 kilomètres, élevée par 11 000 hommes de troupes, reste bien visible ; elle est d'ailleurs sans valeur militaire. A l'époque où les Lignes étaient utilisées, on en renforçait la puissance par les inondations de la Lauter, à l'aide de quatorze écluses qui faisaient de distance en distance refluer les eaux.

Il serait fastidieux de parcourir cette route ; d'ailleurs aujourd'hui, dimanche, nous sommes incités à prendre le chemin de fer qui, désor-

mais, relie Wissembourg à Lauterbourg; on nous a fait prévoir que nous pourrions contempler les costumes si pittoresques du pays, revêtus seulement aux jours de grande fête. C'est l'ouverture du congrès catholique de Strasbourg où toute l'Allemagne fidèle à Rome envoie des délégués; le train que nous prenons doit recueillir en route les représentants de la vallée; des wagons sont retenus pour eux, des inscriptions en gros caractères portent les noms des diverses communes.

Une étroite zone de cultures et de prairies entourant Altenstadt sépare seule Wissembourg du Bienwald, qui porte, de ce côté, le nom de Basse forêt du Mundat. Tandis que la route s'en va sous bois au pied des épaulements des Lignes, le chemin de fer court entre la forêt et de larges cultures. Le fond du pli, on ne saurait appeler cela une vallée, a d'amples prairies, velours d'un vert doux moucheté par des touffes de saules.

Une route secondaire, bien plus fréquentée que la voie principale, car celle-ci est en pleine solitude sylvaine et l'autre traverse une suite de grands villages, longe la voie ferrée. La foule y est nombreuse; aux abords de Schleithal, les habitants se pressent pour voir passer le train

qui emporte les congressistes. Dans ce pays où les cultes se partagent la population, l'attachement de chacun à sa religion est particulièrement vif. Pour les catholiques, le congrès de Strasbourg est un événement de premier ordre. C'est ce qui explique l'affluence sur le passage du convoi.

Nous en sommes ravis, car nous nageons enfin en pleine couleur locale. Finis les ternes ajustements modernes qui étendent leur uniformité sur le monde ! Voici tous les vieux costumes popularisés par la gravure. Les hommes portent le chapeau à corne et la longue houppelande, les femmes ceignent sur leur robe de coupe archaïque les tabliers aux couleurs vives, les garçons ont la veste noire courte et le gilet à boutons de jais bien brillant et un chapeau rond également noir.

A la gare de Schleithal, le spectacle est saisissant ; les prairies rases qui s'étendent entre la voie et le long village dissimulé à demi dans les vergers sont remplies par la foule accourue des villages entre Lauter et Seltzbach. D'innombrables groupes, auxquels se mêlent familièrement des troupeaux d'oies, occupent la gigantesque pelouse. C'est la joie des yeux que la blancheur des bonnets et l'éclat des tabliers

multicolores. Tout cela est disposé comme par un metteur en scène habile ; on croirait voir le plus gigantesque décor d'opéra. Peut-être y a-t-il, en effet, de l'arrangement ; les hameaux ont instinctivement disposé en ordre leurs envoyés sur cette prairie dont le vert doux est vigoureusement relevé par les arbres des jardins.

La foule est non moins grande à la gare de Salmbach, mais il y a moins de couleur et de vie, moins d'originalité dans le groupement. C'est un peu la cohue ordinaire des jours de fête.

La campagne change d'aspect après Salmbach ; des champs de tabac couvrent une étroite bande de terre en pente ; au delà le pays s'élève en petites collines. Dans ce paysage simple de lignes, doux et calme, s'étale longuement Niederlauterbach entre le chemin et un ruisseau descendu d'Oberlauterbach, centre d'élevage de chevaux. Le ruisseau va rejoindre la Lauter à Scheibenhard, village de nationalité double, car un quartier s'étend sur la rive gauche, en territoire bavarois.

Ce petit centre, où les bois du Bienwald sont transformés en objets de boissellerie, fut jusqu'en 1870 un poste douanier important pour la surveillance de la frontière. La contrebande

s'exerçait avec activité au long de cette limite marquée par la Lauter, si facilement guéable et dont l'obstacle formé par les Lignes était peu redoutable pour les fraudeurs. Ceux-ci avaient leur centre à Büchelberg, village situé en plein territoire bavarois, au cœur de la forêt du Bienwald, dont le massif principal dépasse en étendue la Forêt-Sainte. Une tradition persistante veut que Büchelberg ait une population originaire de Picardie; le village aurait été construit dans un *essart* de la forêt par des ouvriers appelés par Vauban pour la construction de Fort-Louis.

Les deux routes se rejoignent à Scheibenhard; le chemin de fer y atteint ainsi les bords de la Lauter. On trouve ici les Lignes; ces talus abrupts, ayant gardé une physionomie très militaire, vont se souder aux vieilles défenses de Lauterbourg que les Allemands n'ont pas démantelées encore, bien que la place n'ait plus rang de forteresse et soit d'ailleurs sans utilité, maintenant que la frontière sépare seulement deux États de l'empire allemand.

Le chemin de fer va rejoindre la ligne maîtresse de Strasbourg à Spire; mais avant d'atteindre la gare il a une station à l'endroit où la route de Landau pénètre en territoire bavarois.

Celui-ci commence à une centaine de mètres à peine de la Lauter, l'Alsace possédant ici une étroite bande de terre, avancée de la place. A peine a-t-on traversé la rivière, et l'on aperçoit les deux poteaux, l'un aux armes impériales, l'autre aux couleurs de Bavière. Le royaume dont Munich est la capitale et qui possède dans le Palatinat une province si éloignée a gardé, on le sait, un particularisme très vif ; malgré la langue commune, on se sent dans un tout autre pays. Maurice veut en acquérir la marque tangible en se précipitant dans une boutique bavaroise de Neu-Lauterbourg pour acheter des cartes postales et des timbres au mot *Bayern*. La Bavière est le seul État allemand ayant conservé ses postes autonomes.

On pénètre dans Lauterbourg par une porte due à Vauban, comme toute l'enceinte elle-même. Elle donne accès à une large rue, fort curieuse par ses maisons à pignon et aboutissant à une autre porte, bien plus ancienne, à baie ogivale, percée à la base d'une tour du Moyen Age. Cette tour sert de beffroi. L'autre face de la porte a été rétablie bien plus tard, car elle est en plein cintre.

Le plus grand carrefour de la petite ville, la

place du Marché, est égayé par les hauts pignons de ses maisons et les lauriers-roses en caisses qui bordent la chaussée. Tout cela fort tranquille, peut-être à cause du dimanche, mais je ne crois pas que la foule soit jamais bien grande dans cette cité à laquelle la guerre a porté un coup funeste : de plus de 2 000 habitants, sa population est tombée à 1 600 à peine. Pas d'industrie, sinon une manufacture de tabacs occupant 150 ouvrières. On a bien doté Lauterbourg d'un port considérable sur le Rhin, mais il est à 2 kilomètres et n'a pu amener une population nouvelle.

La ville est assise sur une haute terrasse de gravier, berge du Rhin aux temps géologiques, dominant de 15 mètres la plaine au milieu de laquelle coule le grand fleuve régularisé. Cette terrasse, ombragée de quelques arbres et servant de glacis à la forteresse abandonnée, se nomme le Précipice. La vue est belle sur le fleuve, la plaine couverte de prairies et de houblonnières, la grande gare où se soudent les réseaux ferrés de l'Alsace et de la Bavière rhénane.

Peu de monuments dans la pauvre cité en proie à l'abandon : un hôtel de ville très simple dont la grande porte a cependant quelque allure, une église dont le chœur date de la Renaissance et une chapelle ogivale.

Pour trouver de la vie, il faut aller au Rhin. Un ancien bras du fleuve, élargi et approfondi, a été transformé en port bien outillé, le seul de l'Alsace sur le fleuve avec celui de Strasbourg. Là débarquent les charbons de la Ruhr amenés par de grands chalands de Ruhrort et de Duisbourg, remorqués par des vapeurs. Un embranchement de voie ferrée relie ce bassin à la gare et permet d'envoyer les houilles vers Wissembourg, Haguenau, Bischwiller et les petites Vosges.

Ce port, accessible aux plus grands bateaux du fleuve, n'est guère fréquenté que par les charbonniers. En 1897, il y entrait 111 798 tonnes, dont 107 813 de houille et coke. Les sorties ne se sont élevées qu'à 8 051 tonnes.

Lauterbourg a malheureusement très peu de chance de développement. Les communes bavaroises tendent naturellement pour leurs relations vers Landau, leur chef-lieu. De l'autre côté du Rhin, Rastatt et Carlsruhe sont les centres d'attraction. En Alsace, Wissembourg et Seltz sont des marchés plus considérables. L'ancienne sentinelle de l'Alsace française a donc une médiocre influence sur le territoire agricole, fort riche, étendu entre le Bienwald et la Forêt-Sainte, et dont Trimbach et les villages limitrophes sont

le centre. Large plaine où, vers le Rhin, des plantations d'osier et quelques prés encombrés de roseaux et de joncs disent l'état ancien de la contrée. Le maïs y mûrit ses épis ; des champs de topinambours mettent des teintes sombres entre les chaumes fauves.

Ce pays se livre surtout à l'élevage de la race chevaline, pratique très ancienne, puisque Schleithal avait des courses de chevaux et un grand marché dès le dix-huitième siècle. On peut voir les produits de la région le lundi de Pentecôte, jour des courses de Wissembourg sur l'hippodrome d'Altenstadt. Cette réunion hippique est fort curieuse, à cause de l'affluence des paysans revêtus de l'ancien costume que nous eûmes aujourd'hui la bonne fortune de retrouver.

XVIII

L'ALSACE BAVAROISE

L'Alsace démembrée. — Le pays de Landau. — Comment il nous fut enlevé. — Aspect général du pays. — De Deux-Ponts à Landau. — Annweiler et le château de Trifels. — Landau. — La gare. — La ville nouvelle. — La vieille ville. — Le marché aux bois. — *Cornichonstrasse*. — Un débris des murailles de Vauban. — Le joyau du Palatinat. — Autour de Landau. — De Bergzabern au Rhin. — Le Bienwald.

Landau. Août

Ce titre d'Alsace bavaroise peut surprendre, car nous ne sommes guère familiarisés avec les fluctuations qu'ont subies nos frontières depuis deux cents ans. Il est justifié cependant : la Bavière, devenue royaume par la grâce de Napoléon, eut, on le sait, comme part dans les dépouilles du fondateur de cette royauté, l'ancien palatinat du Rhin, accru du duché de Deux-Ponts, de l'évêché de Spire et de la partie d'Alsace étendue entre la Lauter et la Queich. Région alsacienne qui ne fut pas d'abord tout entière sous la domination de la France ; le traité de

Nimègue ne donna à Louis XIV que Landau, quelques villages et une partie de la forêt du Bienwald. Le reste revint à notre pays en 1801. Il comprenait les trois cantons de Langenkandel, de Dahn et de Bergzabern. C'était, jusqu'en 1815, une des parties les plus riches, peut-être la plus riche du département du Bas-Rhin. En la perdant, l'Alsace fut décapitée.

Bien que l'amputation soit ancienne, il m'a paru que le pays de Landau devait figurer dans ce livre sur la Basse-Alsace, comme je ferai figurer Sarrelouis dans mon volume sur la Lorraine. La ville qui en fut le cœur a d'ailleurs joué un rôle important dans l'histoire de la patrie française. N'est-ce pas au cri formidable de *Landau ou la mort!* que les soldats de Hoche et de Pichegru chassèrent les Prussiens du territoire alsacien où ils s'installaient en maîtres en 1793? Landau, depuis les travaux de Vauban, c'était notre véritable boulevard sur le Rhin; sa perte fut un désastre dont l'influence s'est fait sentir jusqu'en 1870, époque à laquelle l'ancienne cité française servit de point de concentration à l'armée allemande.

Elle est devenue très germanique après avoir été très gauloise, mais cette transformation des esprits est due à l'accroissement de la popula-

tion, causé par une immigration considérable. Les chemins de fer du Palatinat ont à Landau leur principal centre de croisement; les grands trains de l'Europe centrale desservent sa gare; de nombreux habitants ont été attirés par ces facilités de communication, en même temps que les campagnes voisines se développaient grâce au climat le plus doux de tout l'empire allemand, favorisant la culture des fruits et des primeurs. En 1815, Landau ne comptait pas 3000 âmes; en 1875, elle n'atteignait pas 8000; elle en possède près de 18000 aujourd'hui, y compris, il est vrai, une garnison considérable — 4000 hommes. Les indigènes de vieille souche, chez lesquels quelque sympathie française a persisté, sont donc une minorité bien faible.

L'influence française ne s'étendait guère au delà, sinon par les villages de Nussdorf et de Dammheim, situés sur la rive gauche de la Queich. Plus au nord la région, restée palatine après l'annexion de l'Alsace, fut un moment française, sous la Révolution et l'Empire, quand le Palatinat sur la rive gauche du Rhin, le duché de Deux-Ponts, l'électorat de Mayence et d'autres petits États constituèrent le département du Mont-Tonnerre.

La Révolution respecta les limites historiques

de l'Alsace en attribuant Landau et tout le pays au sud de la Queich à l'arrondissement de Wissembourg, dans le Bas-Rhin.

Région de peu d'étendue, mais offrant les caractères physiques propres à l'Alsace. A l'est, le Rhin coulant dans sa forêt, entre des rives solitaires, en deçà la plaine de terrain de transport revêtu de bois maigres : le Bienwald, puis une zone féconde, riche en blé, tabac, houblon, fruits ; ensuite un beau vignoble et, enfin, les Vosges appelées ici la Hardt, semblables aux Vosges gréseuses de Niederbronn et de Bitche, découpées de vallées profondes, couvertes de sombres forêts de pins reconstituées de nos jours. Zone pittoresque et sauvage à travers laquelle le défilé ouvert par la Queich a offert de tout temps un passage aux armées. Aujourd'hui, un des chemins de fer de Paris à la vallée centrale du Rhin emprunte ce couloir et conduit de Sarrebruck à Mannheim.

Je suis venu, par cette voie, de Sarreguemines à Landau. La ligne pénètre dans le Palatinat à peu de distance de la cité lorraine. Ce Palatinat moderne est, d'ailleurs, tout autre que celui d'avant la Révolution, car il est composé pour une grande part des anciens États palatins et de ceux des ducs de Deux-Ponts, puis aussi de ceux

des évêques de Spire ; par contre, il ne possède plus les territoires de la rive droite du Rhin qui renfermaient Heidelberg et Mannheim. De même il englobe, outre Landau, une large bande de l'Alsace française qui s'étendait au nord de la Lauter, notamment toute la forêt du Bienwald.

Les cités ont perdu leur rang politique : ainsi Deux-Ponts (Zweibrücken), où, jusqu'en 1731, résidaient des souverains, n'est plus qu'un chef-lieu de district auquel l'industrie donne aujourd'hui la vie. La petite rivière de l'Erbach, descendue de la Hardt, offre sa vallée au chemin de fer de Landau, qui va trouer un rameau de la Hardt par un tunnel pour franchir plus loin la Lauter naissante. La rivière descend de là par une vallée étroite et agreste dans laquelle, au sein d'un curieux paysage de ruines et de rochers, est le bourg de Dahn, une des communes du Bas-Rhin avant 1815 ; Dahn, au pied de la hauteur dominée par les ruines du château du même nom, est très fréquenté par les touristes.

Toute cette contrée, d'un grand caractère forestier, est un massif fort confus d'aspect, où les pins sombres revêtent les petits monts et masquent la teinte fauve de la roche. Route et chemin de fer s'y insinuent comme à l'aventure avant de pénétrer dans le val resserré où la

Queich vient de naître. Le paysage s'adoucit peu à peu, mais reste grandiose. De hautes murailles de grès rouge forment souvent les parois de la vallée. Le val s'élargit, dessine un cirque de hauteurs boisées couronnées de ruines. Dans ce cadre, la riante petite ville d'Annweiler est devenue un centre d'excursions intéressantes et faciles. Trois châteaux dominent les hauteurs; l'un d'eux, Trifels, est célèbre dans l'histoire par deux événements fameux : de cette forteresse partit Henri IV pour son humiliant et douloureux voyage à Canossa. C'est là que Richard Cœur de Lion fut enfermé ; la légende y place le dévouement de son fidèle Blondel. Frédéric Barberousse fit de Trifels sa résidence favorite. Bien d'autres souvenirs encore se rattachent à cette ruine aujourd'hui déblayée.

Et la vallée élargie s'égaie. De riches cultures, des prairies verdoyantes entourent des villages d'aspect heureux. Bientôt la vigne apparaît; voici la plaine palatine d'une extrême opulence. Landau est au cœur, entouré, à distance, d'un hémicycle de jolies collines. Le chemin de fer l'entoure à demi. A l'entrée de la ville, sur les terrains que couvraient jadis les fortifications de Vauban, une gare, *Westbahnhof,* permettrait d'atteindre rapidement le cœur de la cité; mais

la ligne, décrivant un grand contour au sud de Landau, entre de vastes casernes, va rejoindre la voie maîtresse de Strasbourg à Mayence et pénètre avec elle dans une vaste et somptueuse gare, la plus belle des États bavarois si l'on excepte la nouvelle station de Nuremberg.

Cet édifice surprend, même en cette Allemagne où l'on a apporté tant de luxe et d'ampleur pour beaucoup d'embarcadères. Il est hors de proportion avec la population de Landau et l'importance même des lignes qui s'y croisent. Mais l'ancienne forteresse de Louis XIV a de grandes visées : débordant de l'enceinte nivelée, elle s'est entourée de nouveaux quartiers dont le plan décuple la surface de la ville. La gare monumentale répond à la conception édilitaire.

Une large avenue, *Ostbahnstrasse,* s'ouvre devant le somptueux édifice, bordée des luxueuses constructions qui caractérisent les villes neuves allemandes et sur laquelle s'ouvrent de belles voies régulières. A gauche, entre les arbres d'un parc, miroitent les eaux sinueuses d'un lac, *die Flach*. Ce mot est l'adaptation du français *flaque;* il y avait là un bassin de retenue, une *flaque* aménagée par Vauban pour servir à l'inondation des abords de la forteresse. On l'a

conservée pour en faire ce beau lac qui donne tant de grâce à l'entrée moderne de la ville.

Cette promenade, digne d'une grande cité, l'*Ostpark,* a été établie sur l'emplacement d'une partie des fortifications. Landau s'est ainsi entourée d'une merveilleuse ceinture de jardins : le *Westpark,* très vaste; le *Luitpoldpark,* plus vaste encore, enveloppant ce qui fut la citadelle; le *Nordpark,* etc.

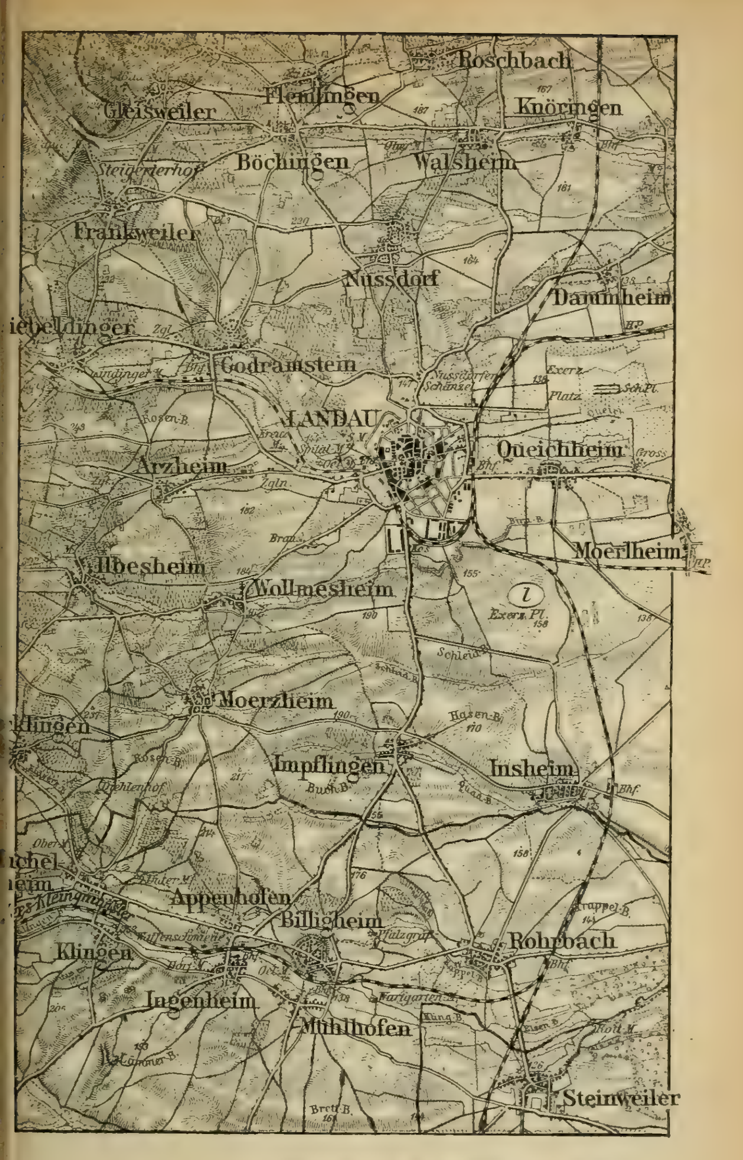
Dans ce cadre de grandes avenues — ou *Ring* — qui sont loin encore d'être bâties, et de promenades ombreuses et fraîches, l'antique cité française garde son aspect. N'étaient les enseignes allemandes, on pourrait se croire dans telle petite sous-préfecture de nos provinces reculées. Les maisons basses et simples bordent des rues étroites et tranquilles; mais, à quelques angles des artères les plus fréquentées, commencent à s'élever les bâtisses moyenâgeuses dans lesquelles se complaisent les modernes architectes germaniques.

La place centrale, qui fut sans doute la place d'Armes, à l'époque où les régiments français étaient là chez eux, subit aussi cette transformation; elle donnerait encore l'impression d'une de nos vieilles bourgades, si l'on n'avait élevé au milieu du terre-plein une statue équestre entourée



(D'après la carte de Cassini).

TERRITOIRE DE LANDAU AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE



(D'après la carte de l'État-major allemand au 1/100 000e.)

LANDAU ET SES ENVIRONS AU VINGTIÈME SIÈCLE

d'eaux jaillissantes. C'est celle du prince régent de Bavière, Léopold, qui visita Landau en 1808 et auquel la ville érigea ce monument en reconnaissance de son passage. Le régent porte un costume assez singulier aux yeux d'un Français. Le buste est drapé, les jambes sont nues ou revêtues d'un maillot. Costume de cour, empereur romain ou prince du Moyen Age?

Une maison à pignon dentelé surmontée d'un campanile occupe un des angles de la place. Du côté opposé, un vaste édifice moderne, rappelant les vieux logis de Nuremberg, abrite une boutique d'apothicaire.

Un des côtés de la place est longé par la *Marktstrasse,* principale rue commerçante de Landau, — dont le nom est la traduction du vieux nom français « marché » — et aboutissant à une petite place qui bordait jadis le rempart. Là, près d'un bureau de poste, on peut lire encore, à peine estompée, une indication du temps français : « Marché aux bois ». Bien rares sont à Landau les traces de ce passé. Il y a bien trois rues portant des noms français : *Ravelinstrasse, Reduitstrasse* et *Glacisstrasse,* mais ces termes de fortification sont entrés dans la langue allemande comme tant d'autres mots français utilisés en art ou science militaire. Les rues de Sedan et

d'Orléans rappellent cruellement pour nous la guerre de 1870. Par contre, une des principales rues des nouveaux quartiers m'a causé un étonnement bien légitime, c'est la *Cornichonstrasse!* Comment s'est conservé ce nom, évidemment dû à quelque loustic de la garnison française?

La rue du Marché est coupée par d'autres voies de même aspect, où il suffirait de modifier le texte des enseignes pour se croire à Maubeuge ou à Embrun. La Queich traverse ce noyau de vieille cité, rarement visible, sinon des ponts, car aucun quai ne borde l'humble rivièrette descendue de la Hardt. De vieux logis à auvent, des lavoirs, des terrasses de jardinets couvrent les rives entre lesquelles se traîne l'eau déjà polluée.

Les remparts ont partout disparu, sauf à l'ouest, où l'on conserve encore un bastion aux murs de grès rouge soigneusement appareillé. Ce débris de défenses fameuses évoque Vauban, le grand siècle, puis le siège de 1793 où la garnison française résista avec tant d'héroïsme aux Prussiens jusqu'au jour où les soldats de Hoche, vainqueurs à Wissembourg et à Frœschwiller, au cri de *Landau ou la mort!* obligèrent l'ennemi à lever le siège.

Vauban, après que Landau eut été reconnue

française par le traité de Munster, en avait fait une des places les plus fortes de l'Europe, en étendant le site de cette ville qui, huit fois pendant la guerre de Trente ans, avait été assiégée, prise et saccagée. Une description du marquis de La Grange, intendant d'Alsace de 1674 à 1698, dit que la place était entourée de huit bastions *revêtus,* dont un servait de réduit. Les autres bastions étaient faits en tours bastionnées et enveloppées d'une contre-garde. L'enceinte contenait 700 maisons, renfermant 900 familles et 3 000 âmes. La ville vivait surtout de la garnison, la plupart des bourgeois étant marchands ou cabaretiers.

Les quartiers modernes, fort élégants, qui enveloppent la cité de Vauban, ont parfois grande allure, à l'ouest surtout, où de jolis hôtels bâtis sur le *Westring* avoisinent le dernier bastion et la gare du chemin de fer de Deux-Ponts. Évidemment Landau escompte de grandes destinées.

Les monuments anciens sont rares. L'église collégiale renferme le mausolée de Mélac, comte de Monclar, qui a tristement attaché son nom à l'incendie du Palatinat, crime inexcusable de Louvois. L'ancienne église des Augustins est flanquée d'un beau cloître. Les édifices modernes

sont des établissements d'instruction de grande allure, et un monumental palais de justice, près de l'*Ostpark*. L'ancienne porte de France, qui offrait d'intéressantes sculptures dues aux artistes de Vauban, a été démolie et les pièces décoratives ont été transportées dans un des musées de Munich.

La population n'offre dans les enseignes, sur les annuaires, aucun nom français, bien différente en cela de Sarrelouis, autre ville enlevée à la France en 1815, où l'on trouve tant de consonances françaises (1). Comme au temps de Louis XIV, elle est partagée entre luthériens et catholiques, ceux-là plus nombreux. Près d'un millier d'israélites occupent une large place dans les affaires; ils ont édifié une somptueuse synagogue.

L'industrie est peu importante encore, bien que dans le vaste plan d'extension de la ville on ait prévu l'emplacement d'usines et que ces quartiers manufacturiers aient même reçu des voies de chemins de fer reliées à la gare. L'activité est donc causée par le commerce avec les riches campagnes voisines. Le trafic des vins est particulièrement considérable; plus de trente

---

1. Voir le volume *Lorraine annexée,* chapitre XXIV.

maisons figurent au Bottin pour ce genre d'affaires.

Comme je l'ai déjà dit, Landau occupe le cœur d'une des plus riches régions de l'empire allemand ; son territoire est certainement le plus opulent et le plus peuplé de l'ancienne Alsace, grâce à la fertilité du sol et à l'heureuse exposition. Les monts des Vosges et de la Hardt forment un véritable écran à l'abri duquel l'amandier noue ses fleurs et mûrit ses fruits. Une notice sur Landau, publiée à Stuttgart, assure que le laurier-rose, le myrte et le grenadier fleurissent dans ces campagnes fortunées où la température moyenne de mars est déjà de 15° ; celle-ci s'élève à 19 ou 20° en juin, juillet et août et dépasse encore 14° en septembre. Le nombre de jours de pluie est seulement de quarante à soixante.

La pomme, la poire, la cerise, la châtaigne abondent ; la terre produit les melons, les citrouilles et l'asperge. L'Alsace bavaroise est donc un des grands fournisseurs des cités rhénanes et des autres grandes villes allemandes. Aussi toute la contrée est-elle surpeuplée ; dans un cercle de 8 kilomètres autour de la ville, on compte cinquante villages ou hameaux avec 50 000 habitants. Cela donne 300 habitants par

kilomètre carré, chiffre considérable, même dans ce Palatinat qui possède 131 habitants par kilomètre carré, alors que les autres provinces de Bavière en ont seulement 71, chiffre supérieur d'ailleurs à celui de la France.

La région de Landau, qui comptait environ 30 000 sujets français lorsqu'elle nous fut enlevée par la Sainte-Alliance, était donc bien réellement la perle de l'Alsace; mais seulement dans la partie comprise aujourd'hui entre le chemin de fer parallèle au Rhin et le versant des monts. Là, surtout, la nature est exubérante. Cependant, jusqu'au Rhin, partout où ne s'étend pas le manteau des bois, on rencontre de belles cultures, fort variées. De Landau à Germersheim, qui est devenu la place forte défendant l'accès du Palatinat, les villages se suivent, entourés de champs de pommes de terre, de prés artificiels, d'oseraies, de cultures de betteraves, de carottes et de houblon. Les bords du Rhin offrent plus de richesse encore. Ainsi, autour de Zeiskam les jardins maraîchers rappellent ceux des environs de Paris : les salsifis, les carottes, les choux, les haricots couvrent de grands espaces. Les oignons donnent lieu à un trafic intense. En août, de grands tas d'oignons sont formés près des gares.

Même spectacle de fortune rustique sur le cours inférieur de la Queich, du Klingbach et de l'Erlenbach, cours d'eau descendus des Vosges et allant au Rhin. Mais le tableau est plus luxuriant encore entre le chemin de fer et la montagne, où, dans les petites collines revêtues de vignes, une multitude de villages sont enveloppés de vergers et d'admirables jardins. Au long du Klingbach, de Rohrbach aux Vosges, huit grosses communes s'étendent sur 9 kilomètres. Pour les desservir, un chemin de fer spécial relie Rohrbach à Klingenmunster. De là, jusqu'à Landau, ce riche pays est célèbre, sous le nom de Gaü, pour la fertilité de ses campagnes.

Plus au sud, les centres sont moins nombreux. Le plus connu, Bergzabern, c'est-à-dire Saverne-en-Montagne, est devenu un des lieux de rendez-vous fréquentés de la vallée du Rhin. De nombreux hôtels y attirent les hôtes pendant la saison d'été. Les sommets et les vallons des petites Vosges, les vieux villages, les châteaux en ruine sont beaucoup visités.

A Winden, l'embranchement de Bergzabern croise la grande ligne et, de là, conduit à travers la plaine de cultures, puis une partie de la forêt du Bienwald. Le grand village de Kandel ou Langenkandel fut — avec Bergzabern, Dahn et

Landau — un des chefs-lieux des quatre cantons dépendant de l'arrondissement de Wissembourg qui nous furent arrachés en 1815.

La ligne, après avoir traversé la vaste et importante gare de Wœrth-sur-Rhin, se dirige vers le fleuve, en longeant un de ces coudes capricieux qu'il formait avant sa rectification. On retrouve ici la forêt rhénane à demi sauvage, puis le large chenal régularisé dans lequel descend, rapide et profond, le grand cours d'eau. La voie ferrée le franchit; mais les frais considérables d'un pont fixe qui aurait dû être précédé sur chaque rive de longues levées ont amené à établir les rails sur un pont de bateaux. C'est une sensation singulière que le passage en wagon sur le tablier oscillant, entre Maximiliansau, la gare bavaroise, et Maxau, la gare badoise. Le convoi marche avec une telle lenteur, que beaucoup de voyageurs descendent pour aller rapidement sur le pont,. afin d'arriver avant le train dans la station badoise où a lieu le changement de machine, et se rafraîchir au buffet.

La gare de Maxau borde un vaste bassin où quelques grands vapeurs ou chalands sont amarrés à des quais bien outillés. C'est le port — *Hafen* — établi par Carlsruhe pour tenter de prendre sa part du trafic du Rhin. La capitale du

pays de Bade est proche en effet; en quelques minutes on pourrait l'atteindre.

Dans cette région du Palatinat, toute la vie est dans l'étroite plaine comprise entre le Rhin, tel que les ingénieurs l'ont fait, et la forêt du Bienwald. Plaine à demi aquatique, sillonnée par les méandres du Rhin d'où les eaux vives se sont retirées. Des prés, des houblonnières, de gros villages se suivent jusqu'à Lauterbourg, où les couleurs — bleu et blanc — de Bavière qui, dans tout le Palatinat, couvrent les barrières, les poteaux, les organismes de voies ferrées, font place aux couleurs impériales allemandes.

A l'est de cette zone, c'est la forêt du Bienwald, à travers laquelle passait jadis la frontière entre l'Alsace française et l'État de Deux-Ponts, dans lequel était enclavé le territoire de Landau. Contrée sauvage, prolongée au sud et à l'ouest par d'autres futaies ou taillis, qui en font une des plus grandes surfaces boisées de l'Alsace, la plus vaste peut-être en dehors de la sapinière continue couvrant les Vosges.

XIX

REICHSHOFFEN — FRŒSCHWILLER ET WŒRTH

Les touristes en Alsace. — Aux monuments de 1870. — Le champ de bataille de Frœschwiller. — Au bord de la Zinsel[1]. — Mertzwiller. — Le Falkensteinerbach. — La ferme de Schirlenhof. — Reichshoffen. — Le Grosswald. — Frœschwiller et ses monuments. — A travers le champ de bataille. — Elsasshausen. — Wœrth. — Au long de la Sauer. — Morsbronn. — Le monument des cuirassiers. — Retour à Reichshoffen.

Reichshoffen. Août.

La visite aux champs tragiques où la défaite de Mac-Mahon amena de si effroyables catastrophes, en brisant la confiance que la France avait dans son armée, cette visite devient une chose « touristique ». Pour beaucoup de voyageurs, il faut avoir vu les monuments pressés sur l'étroit espace de la bataille, monuments par lesquels les troupes allemandes affirment avec quelque lourdeur le succès de cette journée où

1. Les cartes de l'État-major français et de nombreux documents disent Zintzel.

130 000 hommes vinrent à bout de 45 000, après avoir été plus d'une fois refoulés. Nous sommes partis avec une autre pensée que celle de visiter ces édifices de pierre et de bronze, de nous associer par la curiosité à l'orgueil des vainqueurs. Il ne faut donc pas s'attendre à la description de cette multitude de monuments. Ce que nous ferons, c'est le pèlerinage à la terre douloureuse où tant de sang fut répandu, où tant d'héroïsme fut en vain dépensé.

Ces campagnes, auxquelles les noms de Frœschwiller, de Reichshoffen, de Wœrth, de Morsbronn ont donné une célébrité si tragique, sont séparées de Haguenau par une partie de la forêt qui aurait été pour notre armée un appui efficace, si nous avions eu assez de monde pour couvrir complètement la trouée entre la grande sylve et les bois de Niederwald. Mais le corps d'armée du général de Failly, qui aurait pu permettre de fermer cette lacune, ne vint pas ; son chef, auquel le maréchal de Mac-Mahon n'osait donner d'ordres fermes, ne se présenta pas au rendez-vous. Le général, dont l'impéritie devait encore amener le désastre de Beaumont, prélude et cause de Sedan, fut ainsi, par sa mauvaise volonté à l'égard de son chef, l'auteur réel de la catastrophe.

Haguenau communique par deux chemins de fer avec le champ de bataille. Celui de Wissembourg le frôle à Walbourg ; celui de Bitche passe à l'ouest par les vallées de la Zinsel et du Falkensteinerbach ; une grande route le double. Cette dernière ligne de fer et la chaussée desservent la petite ville de Reichshoffen, dont le nom s'est longtemps appliqué à la bataille, de même qu'on l'a attaché aux charges fameuses des cuirassiers. En réalité, Reichshoffen n'a joué aucun rôle dans la journée ; ce fut le cantonnement, ou plutôt le campement principal de l'armée ; Mac-Mahon y passa la nuit avant la bataille. Nos troupes en retraite y furent harcelées et y subirent encore des pertes en défendant le passage.

Par Reichshoffen, nous entreprenons le pèlerinage ; nous y reviendrons plus tard visiter les usines qui font de ces vallées un centre industriel assez considérable. La route partant de Haguenau traverse d'abord les houblonnières jusqu'à hauteur de Schweighausen, joli village dont les houblons jouissent d'une grande réputation. La Zinsel et la Moder s'y rencontrent ; près du confluent, une grande usine transforme en pâte les bois de la forêt et cette pâte en papier d'emballage. La gare reçoit en quantité les

perches des Vosges pour les planteurs de houblon. Les sables sur lesquels repose en partie la forêt sont lavés et expédiés aux verreries.

La Zinsel débouche ici de la forêt, dans laquelle elle a tracé un sillon sinueux entre des pentes à peine indiquées. Plus haut, elle traverse la large clairière de Mertzwiller, gros bourg assis de chaque côté de la rivière et dans lequel fument les cheminées d'une des usines de la maison Dietrich, une fonderie créée en 1844 et qui produit des calorifères, des moyeux pour roues de wagons, des boîtes à graisse. Autour de ce centre ouvrier, le fond du val est couvert de prairies fort belles, encadrées de hauteurs molles, revêtues de bois.

Tout le pays est charmant, entre Mietesheim et Griesbach; les prairies, très larges et vertes, égayées par les bouquets d'arbres, sont en ce moment animées par des centaines de faucheurs et de faneuses travaillant à la récolte du regain. Vers le nord, les petites Vosges, sombres de bois et bleuies par l'éloignement, limitent l'horizon. Il est peu de pays plus agrestes, plus heureusement rustiques que cette large vallée où se produisit la lamentable déroute du 6 août 1870. La petite rivière déroule paresseusement ses anneaux étincelants sous la ramure argentée

des saules; les villages tapissent les pentes indécises.

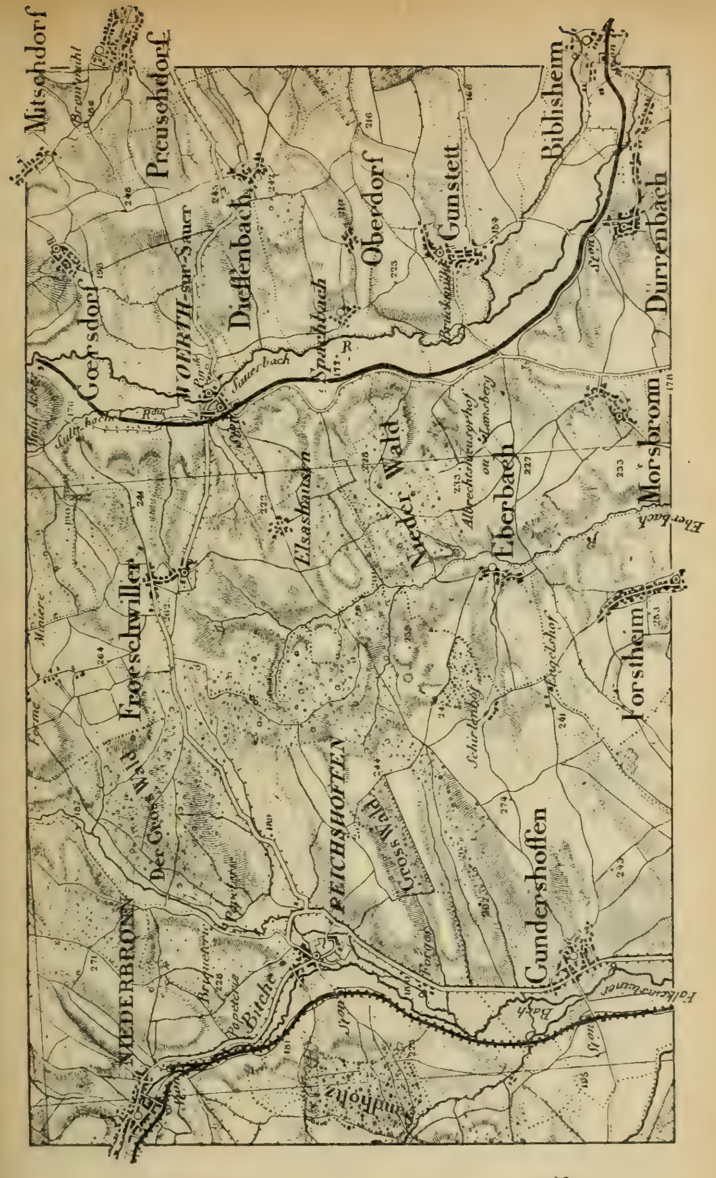
La vallée s'élargit en plaine. Au milieu de l'immense pelouse, la Zinsel reçoit le Falkensteinerbach descendu de Niederbronn par Reichshoffen. Ce cours d'eau est lui-même accru par le Lauterbach, venu des petits monts d'Oberbronn. La jonction a lieu au-dessous de Gundershoffen, riant village aux toits aigus, de teinte fauve, se détachant sur le vert des grands arbres. La campagne, bien cultivée au versant des collines, s'élève doucement vers le plateau où la ferme de Schirlenhof vit la première escarmouche sérieuse de la guerre, le 25 juillet. Un groupe audacieux d'officiers allemands était venu, depuis Mannheim, reconnaître le pays, sous les ordres du capitaine wurtembergeois comte Zeppelin[1]. La reconnaissance, d'abord heureuse, fut entravée par le 12e chasseurs à cheval; un peloton aux ordres du lieutenant de Chabot, devenu général il y a quelques années, atteignit les aventureux ennemis au Schirlenhof, où ils s'étaient arrêtés pour déjeuner. La sentinelle, un dragon badois, fit feu et tua le maréchal des logis Pagnier; nos

1. Aujourd'hui général Zeppelin, inventeur malheureux d'un ballon dirigeable dont les infructueux essais ont fait grand bruit.

cavaliers accourus se ruèrent sur la troupe ennemie ; le lieutenant de Chabot atteignit mortellement d'un coup de revolver le lieutenant badois de Winslœ; les autres : le baron de Wechmar, le comte de Villiers et trois dragons badois furent blessés ou pris. Seul le chef de l'expédition, le comte Zeppelin, réussit à s'échapper. Un monument a été élevé au Schirlenhof en souvenir de la mort de M. de Winslœ, officier d'origine anglaise.

De Gundershoffen, on voit fumer des cheminées d'usines ; ce sont les ateliers de MM. de Dietrich pour la fabrication des wagons ; aujourd'hui nous ne faisons que les longer et bientôt nous atteignons Reichshoffen. Le bourg occupe une situation heureuse, dans un demi-cercle de collines dont les premiers plans sont couverts de vignes. Très propre, riant avec ses maisons blanches et rouges, Reichshoffen n'a gardé des temps anciens que des débris de murailles. Dans un beau parc est le château, propriété du comte de Leusse [1], ancien officier de marine qui s'efforça en vain d'amener Mac-Mahon à se replier sur les petites Vosges. Le châtelain de Reichshoffen savait par ses gardes et les paysans ce

1. M. de Leusse est mort dans les premiers mois de 1906.



Mitschdorf
Preuschdorf
Goersdorf
WOERTH-sur-Sauer
Dieffenbach
Oberdorf
Gunstett
Biblisheim
Dürrenbach
Spachbach
Sauerbach
Froeschwiller
Elsasshausen
Nieder Wald
Eberbach
Morsbronn
Forstheim
Der Gross Wald
REICHSHOFFEN
Gross Wald
Gundershoffen
NIEDERBRONN
Bitche

que nous n'avions pas su deviner par nos éclaireurs : l'approche de l'énorme vague allemande ; il devinait ce qui allait se produire. Quand, enfin, soutenu par Ducrot et Raoult, il parvint à arracher l'ordre d'aller prendre en arrière des positions favorables, il était trop tard, le canon tonnait. M. de Leusse eut la consolation d'accompagner le maréchal et de prendre part à la bataille. En quittant son château, il traversa la division de cuirassiers qui allait périr ce jour-là !

La route de Wœrth s'élève doucement dans un vallon évasé, parcouru par un ruisseau, et l'abandonne presque aussitôt pour une combe verdoyante. A l'entrée, se dresse un grand peuplier, au tronc énorme, témoin muet de la sinistre journée. Ici sont les premières tombes, près d'une vaste scierie débitant des arbres qui viennent peut-être de ce Niederwald qui joua un rôle si considérable dans la bataille. Ce pli de terrain est tranquille et doux maintenant ; des prés, des champs se relevant en pentes modérées plantées de quelques arbres fruitiers.

Le Grand-Bois, *Grosswald,* barre l'horizon vers l'est. En arrière, les petites Vosges déroulent leurs ondulations ; on voit s'ouvrir au milieu du massif le défilé de Bitche.

Le Grosswald enserre deux combes solitaires.

Ces plis étaient occupés le 6 août 1870 par la division de cavalerie Bonnemains qui allait avoir à se sacrifier. Ce Grand-Bois est une belle futaie de chênes et de hêtres, hauts et droits. La route la traverse dans la partie la plus étroite, où des taillis épais croissent sous les grands arbres. Le rideau s'entr'ouvre ; voici une campagne doucement ondulée, plantée de vieux poiriers ; au sommet est Frœschwiller. Sur une ride, au sud, se montre l'humble et tragique hameau d'Elsasshausen.

Le paysage est vaste, immense même, car de là on découvre toute la plaine d'Alsace, la plaine badoise, la Forêt-Noire et, à l'ouest, le massif des petites Vosges. Et cependant on ne songe guère à contempler le panorama ; c'est le site immédiat qui attire et captive à cause des terribles souvenirs évoqués. Au premier plan, Frœschwiller, dominé par deux tours ; l'une est le clocher, surmonté d'une flèche de grès rouge, l'autre est le campanile du château des Durckheim. A droite, le plateau qui vit un des chocs de cavalerie ; à gauche, un profond ravin planté d'arbres fruitiers s'étend vers Neehwiller. Là, était réunie la division Ducrot, face à la 4e division bavaroise, qui débouchait des deux côtés de Langensoultzbach.

En bordure de la route, c'est la grande rue de Frœschwiller, fort « opéra comique » et peu en rapport avec ses sanglants souvenirs. Des maisons à pignon blanc, aux brunes poutrelles d'encadrement, des toits fauves forment décor. L'église catholique, reconstruite en 1874, borde la chaussée; c'est un monument élevé à la mémoire de nos soldats. Longue est la liste des généraux et des officiers tués, gravée sur des plaques de marbre. La nef est froide et sévère dans sa décoration ayant encore toute sa fraîcheur.

A la sortie du village, sur la route de Wœrth, le cimetière ombragé de sapins renferme des tombes militaires; le monument le plus apparent est une colonne tronquée érigée par notre 8e régiment d'infanterie à son ancien colonel, le général baron Émile Maire.

De la petite nécropole, on voit se dresser plusieurs monuments commémoratifs. De l'autre côté du val, en avant de Neehwiller, apparaît une pyramide de grès rouge avec une inscription de lettres d'or.

Les Allemands ont élevé un temple protestant sur l'emplacement de l'église où les deux religions exerçaient simultanément le culte avant 1870. Les maisons princières, les villes libres

ont concouru à l'érection de cet édifice et l'ont doté de son mobilier et de ses vitraux. Ces églises neuves, les maisons blanches, neuves elles aussi, car Frœschwiller ravagé par les obus et l'incendie a été reconstruit, ne montrent donc aucune trace de l'effroyable lutte.

Nous errons par le village sans trouver le moindre indice évoquant la mêlée et revenons à la route de Wœrth. Après le cimetière, on revoit les campagnes d'où débouchèrent les Allemands. A l'endroit où la Sauer s'échappe des petits monts sous une lourde croupe boisée, voici, très pressés, les toits rouges de Gœrsdorf, où s'appuyait la droite du Ve corps prussien, qui devait subir de si grandes pertes devant Wœrth, avant d'attaquer directement Frœschwiller. A peine devine-t-on Wœrth d'ici; les pentes de la colline masquent encore cette bourgade; mais on distingue nettement Dieffenbach, que dut traverser une grande partie de l'armée allemande accourant à la bataille.

La route, jusqu'à Wœrth, est bordée de monuments. L'un d'eux nous attire ; c'est la sépulture commune au plus grand nombre des victimes françaises; il avoisine le monument des grenadiers de la garde prussienne. La chapelle octogonale recouverte d'un toit de pierre en

forme de pyramide est d'un style simple et sévère. Une grille l'entoure, des marches donnent accès à la salle étroite où des couronnes, des palmes, des objets recueillis sur le champ de bataille sont réunis. Pas de noms de soldats, mais la liste des corps de troupe qui participèrent à la lutte, liste infiniment tragique et douloureuse.

Des abords de cette vaste tombe, le regard erre sur une campagne d'une splendeur tranquille. Il est peu de pays d'un caractère plus intime et doux que celui-ci. Les Vosges ne sont plus que de hautes collines, revêtues d'un impénétrable manteau de hêtres et de pins, au flanc desquelles se creusent d'adorables plis; les prairies, les cultures, les vergers enveloppent les hameaux rouges aux pignons blancs où se dessinent les réseaux de poutres brunes. Cela est frais, reposant, d'une pénétrante grâce. Rien ne répond moins à l'idée que l'on peut se faire d'un tel champ de carnage. Plus de 20000 hommes tombèrent cependant ici, tués ou blessés.

Frœschwiller a pour voisin, sur la colline, le hameau d'Elsasshausen, non moins douloureusement célèbre. Un chemin y conduit à travers un grand bassin de prairies, encadré à demi par le Grosswald et le Niederwald; il passe devant

le monument du 3e régiment wurtembergeois et atteint le point culminant des hauteurs où se tenait la division Abel Douay. Là se dresse la pyramide élevée à la mémoire du colonel de Lacarre, du 3e cuirassiers, tombé pendant la charge de la division Bonnemains. Le colonel et d'autres victimes reposent plus loin, dans un enclos. La mort du colonel est l'épisode le plus effrayant de la bataille : au moment où il chargeait, cet officier eut la tête enlevée par un obus et pendant un moment le cadavre décapité continua la charge, la main tenant encore le sabre.

Nos monuments sont modestes, ceux des Allemands énormes et d'un goût souvent douteux. Ces édifices et ces tombes entourent Elsasshausen. Le hameau occupe une admirable situation. Le paysage immédiat, la vallée de la Sauer, les collines lointaines, les villages constituent un tableau d'une extrême beauté. Est-ce le contraste avec les sanglants souvenirs évoqués? Mais il me semble que c'est la perle de l'Alsace.

Autour d'Elsasshausen, la bataille fut le plus terrible : pour venir à bout de la résistance, les Allemands durent mettre en avant tout le XIe corps prussien et une partie du Ve et faire converger 231 pièces de canon sur ce hameau déjà en feu. C'est pour empêcher les défenseurs

d'être enveloppés et pris que Mac-Mahon ordonna la charge de la division Bonnemains ; c'est encore pour assurer le salut des autres unités que le 1er tirailleurs algériens mena cette charge à la baïonnette qui jeta l'épouvante dans l'ennemi mais fut arrêtée par un effroyable tir à mitraille parti de la lisière du Niederwald.

En avant du hameau se dresse le principal monument allemand, une colonne portant un aigle aux ailes déployées et dont le piédestal est flanqué de statues fort médiocres. En avant, un arbre, un noyer, est entouré d'une barrière ; on le conserve comme acteur muet dans la journée du 6 août ; il prêtait son ombre au maréchal de Mac-Mahon pour la direction du combat, si l'on peut appeler « direction » cette résistance héroïque contre des vagues humaines sans cesse renouvelées. J'ai vu un autre *arbre de Mac-Mahon,* celui-là à Sedan ; il marque la place où le duc de Magenta fut blessé. Ces deux arbres sont les parties de ces champs tragiques où les guides amènent de préférence les visiteurs, et ceux-ci y vont d'instinct. Il semble que nous prêtions une âme à ces témoins de nos grands cataclysmes, comme s'ils avaient participé à la lutte et pris leur part des atroces douleurs morales que dut éprouver le chef qui voyait périr ses légions.

Les abords de cet arbre sont un superbe observatoire. De là, on domine la vallée de la Sauer, Wœrth au fond, groupant ses toits d'un rouge éteint entre les prairies d'un vert doux, entourées d'un cirque de vergers et de forêts. La rive droite est la plus variée ; à gauche, en aval, les cultures dominent ; presque nues sont les pentes jusqu'à Gunstett, où les Allemands mirent en ligne la foudroyante artillerie qui eut le rôle prépondérant dans la journée : cinq canons contre une pièce française, des engins se chargeant par la culasse contre la vieille artillerie se chargeant par la bouche.

Nous descendons à Wœrth. Le bourg, charmant et pittoresque, se mire dans la petite rivière qui fut un si médiocre obstacle pour les Allemands ; une vieille tour crénelée, de coquettes maisons forment un séduisant tableau. Là encore, rien ne rappellerait la sanglante journée, sans le grand monument élevé à ses morts par l'armée bavaroise. Cependant Wœrth fut le théâtre d'un des épisodes les plus célèbres de la bataille, le retour offensif du 2e zouaves rejetant les Prussiens dans le bourg et réussissant même un instant à s'en emparer.

C'est le nom de Wœrth — ils écrivent Wörth

— que les Allemands ont donné à la bataille, appelée d'abord par nous Reichshoffen, puis Frœschwiller. Ils y ont élevé un monument à la gloire du prince royal Frédéric, devenu empereur, et qui, cependant, ne brilla ni par l'activité ni par le génie militaire, s'il se montra brave comme ceux de sa race et surtout humain et gentilhomme après le carnage. Le cocher qui nous conduit a hâte de nous amener au pied des rochers amoncelés pour servir de piédestal à la statue équestre. Sa stupéfaction est grande quand je lui fais signe de retourner. Depuis deux heures, je passe par des sensations trop violentes, il me semble que cette visite est presque un hommage rendu au vainqueur ; nous laissons donc le *Kaiser-Friedrich-Denkmal* pour aller à Morsbronn. La voiture suivra lentement ces bords de la Sauer où tant de sang généreux fut versé. Voici les lieux qui jouèrent un si grand rôle dans l'attaque : Spachbach et Gunstett sur la rive gauche ; en face, la pente abrupte qui porte le Niederwald abrite l'Albrechtshæuserhof ou Lansberg, ferme qui, prise par les Allemands et reprise par la division Lartigue, dut être abandonnée par nous sous l'intensité du feu des canons de Gunstett. De là, partit pour la mortelle chevauchée de Morsbronn la brigade de

cavalerie Michel. Derrière est Eberbach, qui vit la déroute de ces vaillantes troupes écrasées par des masses cinq ou six fois plus nombreuses.

Nous constatons, depuis notre arrivée sur le terrain de la bataille, que l'on a fort exagéré les obstacles. Il y a peu de vignes et les houblonnières sont rares. Comme le pays n'a pas dû changer complètement d'aspect, il faut supposer que l'on a généralisé en décrivant le théâtre de la lutte, et que l'on a étendu à l'ensemble les particularités de quelques coins. Ainsi les houblonnières apparaissent seulement en face de Gunstett, trop peu nombreuses et étendues d'ailleurs, pour avoir joué le rôle prépondérant que leur accordent certains auteurs. Le fond et les pentes du val sont nus, couverts de cultures sarclées et de prairies artificielles ou de pâturages très fleuris en ce moment. Nous descendons vers une de ces pelouses pour composer un bouquet à nos couleurs de France. La sauge et une légumineuse de teinte vive nous donnent le rouge, le blanc est fourni par une ombellifère, le bleu fait défaut, nous le remplaçons par des scabieuses bleuâtres. Cette fleur n'est-elle pas, d'ailleurs, celle du deuil ?

Ce bouquet, nous le déposerons sur le dernier monument français de notre route, celui de Mors-

bronn. Le village apparaît, dressant son clocher blanc au pied du coteau. Des petits massifs de houblonnières entourent ce lieu tranquille et rustique. Les maisons de colombage aux poutrelles brunies, géométriquement dessinées sur le blanc laiteux du crépi, sont celles d'où les Prussiens, embusqués derrière les fenêtres, tiraient sur les cuirassiers descendant la colline et venant se heurter contre les obstacles. Chevauchée folle par laquelle le général Lartigue espérait arrêter le grand mouvement enveloppant qui menaçait d'enfermer notre aile droite dans un étau.

Une rue montueuse conduit à l'église, puis sur le plateau. A l'endroit où finit la côte, au-dessus du ravin profond où coule l'Eber, se dresse la pyramide surmontée d'une croix élevée à la mémoire des cuirassiers « dits de Reichshoffen »; sur le piédestal sont les noms et les numéros de tous les corps qui luttèrent à Frœschwiller.

La pyramide est à l'endroit même d'où les cuirassiers se ruèrent sur l'ennemi qui, ouvrant passage, les fusilla presque à bout portant. Terrain défavorable s'il en fut, avec ses haies, ses fossés, ses rangées d'arbres et quelques houblonnières où l'ennemi s'est jeté. Traverser cet enfer était terrible, plus terrible encore l'issue pour ceux qui échappaient. C'était Morsbronn barri-

cadé, avec ses rues en impasse où la tuerie fut monstrueuse. Le 8e cuirassiers, puis le 9e vinrent finir dans cette sorte de gouffre, que deux escadrons de lanciers parvinrent à éviter partiellement, mais non sans être cruellement décimés, eux aussi.

Le plateau sanglant n'avait en 1870 que des chemins ruraux non empierrés, qui rendirent très difficile la retraite vers Saverne et Reichshoffen. Aujourd'hui de nombreuses routes sillonnent ce pays. A la nuit tombante, nous avons pris celle qui relie Morsbronn à Reichshoffen par Eberbach ; elle remplace les sentiers où s'enfuirent les débris de nos troupes, allant se mêler aux autres soldats qui gagnèrent la vallée du Falkensteinerbach et supportèrent une dernière rencontre devant Reichshoffen atteint par les colonnes chargées de la poursuite. L'obscurité est venue, nous masquant le douloureux paysage. Ainsi nous n'aperçûmes pas la ferme du Schirlenhof, près de laquelle nous passâmes pourtant et qui avait vu, dès juillet, tomber les premières victimes de cette atroce guerre.

XX

AUTOUR DE NIEDERBRONN

Niederbronn. — Les bains. — Les collections de l'hôtel Matthis. — Les établissements de Dietrich. — La fonderie. — Le grand Wintersberg. — La grosse Lise. — Dambach et le Jægerthal. — Oberbronn. — La Zinsel du Bærenthal. — Zinswiller et sa fonderie. — Gumbrechtshoffen. — Reichshoffen. — Les usines. — La fonderie de Mertzwiller.

Niederbronn. Août

Niederbronn est la seule ville d'eau de l'Alsace; cité balnéaire modeste d'ailleurs, en comparaison des stations vosgiennes restées françaises et surtout des grands rendez-vous des bords du Rhin. Mais elle est aimable, accueillante et animée pendant la saison. Le site dans lequel elle repose est un nid de verdure à demi engagé dans l'étroite gorge d'où s'échappe le Falkensteinerbach.

Du côté de Reichshoffen on atteint la mignonne ville par une avenue plantée de quatre rangées d'arbres vigoureux; en amont, les visiteurs venant par le chemin de fer de Bitche ont à suivre



Wasenkoepfel
NIEDERBRONN
Oberbronn
REICHSHOFFEN
Papeterie
Lauter bach
Sandholtz
Grossenberg
Weidenseeler
Kopf
Forêt de Frohrel
Reiberg
Zinswiller
Plon
Lautenbacherhof
le Roth Kopf
Offwiller
Gumbrechtshoffen
(Nieder)
Rothbach
Gumbrechtshoffen
(Ober)
Uttenhoffen
Bischholtz
Gloriette

une chaussée ombreuse, bordée de pelouses et longeant le ruisseau jaseur échappé aux vannes d'une usine métallurgique. Ils atteignent Niederbronn dans sa partie la plus vivante, près des hôtels et de l'établissement où les malades viennent boire une eau salée et quelque peu nauséeuse, mais très efficace dans beaucoup d'affections, telles que celles du foie, le rhumatisme, la gravelle, la goutte, l'obésité, etc. La fontaine jaillit d'un bassin, sur une place plantée d'arbres touffus, en face d'un Vauxhall entouré des boutiques classiques dans les villes d'eaux pour la vente des bibelots. Ce vivant coin de ville est le rendez-vous naturel, non seulement des baigneurs, mais de tous les hôtes attirés par un séjour tranquille, au sein d'un pays où les excursions sont intéressantes et nombreuses.

La cité elle-même est simple, si elle est coquette; quelques logis anciens attirent l'attention; l'hôtel de ville et l'église sont modernes; un petit musée, installé à la mairie, riche en débris romains, révèle que les eaux sont connues depuis une haute antiquité. Un autre musée est constitué par l'hôtel Matthis, dont le propriétaire a réuni avec beaucoup de goût des tableaux, des gravures, des chartes, des sculptures et un mobilier alsacien authentique, fort complet, ins-

tallé dans des pièces qui semblent encore habitées. L'hôtel tout entier, le parterre du rez-de-chaussée, les jardins en terrasse constituent un intéressant ensemble. M. Matthis, en dehors de son métier d'hôtelier qu'il exerce avec cordialité et passion, est archéologue et érudit ; il possède une des plus belles collections d'alsatiques de ce pays où l'on est si fidèle au culte de la petite patrie.

En dehors de ses eaux, principale cause de son activité commerciale, Niederbronn est le centre de l'industrie métallurgique à ces confins de la Basse-Alsace et de la Lorraine. La famille de Dietrich, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire de Strasbourg et à laquelle appartenait ce premier maire de la ville chez qui Rouget de l'Isle révéla la *Marseillaise,* conserve encore la forge créée par elle en 1769. C'est le siège social des autres usines de la contrée : Reichshoffen, Zinswiller et Mertzwiller en Alsace ; Mouterhouse en Lorraine annexée ; Lunéville en Lorraine française.

Ces établissements dérivent d'une très vieille usine, fermée en 1890, le Jægerthal, qui doit son nom à son fondateur, Adam Jæger, et établie à l'endroit où la rivière de Dambach ou Schwarzbach sort des petites Vosges pour déboucher sous

le champ de bataille auquel on a donné le nom de Reichshoffen. Élevée en 1602, elle fut acquise en 1684 par Jean Dietrich et, sous l'impulsion de cette famille, prit un développement si considérable qu'en 1762 le maître de forges, Jean de Dietrich, fut créé baron du Saint-Empire pour services rendus à ce pays. Cet anoblissement, loin d'enrayer l'essor industriel de la famille, le stimula plutôt; les Dietrich firent l'acquisition des usines de Zinswiller et de Grafenwiller, fondèrent celles de Reichshoffen et de Rauschendwasser, enfin Niederbronn, en 1769.

La France, elle aussi, voulut reconnaître l'œuvre manufacturière de Jean de Dietrich; Louis XV le fit seigneur du Ban-de-la-Roche en 1771; en 1783, Louis XVI ajouta à cette seigneurie le titre de comte. Jean de Dietrich mourut en 1795, ayant eu la douleur de voir son fils, le maire de Strasbourg, guillotiné par la Terreur. Celui-ci avait un fils que Napoléon protégea; il fit de lui l'inspecteur forestier des îles et rives du Rhin, dont j'ai dit le curieux caractère sylvain. Ce Dietrich continua à diriger les usines, mais il mourut jeune, à trente-trois ans, laissant quatre enfants. Sa veuve, qui appartenait à l'illustre famille de Berckheim, trouva une situation difficile, la ruine amenée par la Révolution n'était

pas réparée. A force d'énergie, elle rétablit les affaires, envoya ses deux fils à l'école des mines de Saint-Étienne et leur fit compléter ces études par des voyages. Elle s'associa son gendre, M. Guillaume de Turckheim, qui avait été aide de camp de Rapp. Ce groupe d'individualités énergiques accrut la situation de la maison de Dietrich, transforma les usines, en acquit d'autres et dota la Basse-Alsace de son plus intéressant centre manufacturier.

Niederbronn est demeuré le chef-lieu de ces fabriques, bien que l'établissement soit infiniment moins considérable que les ateliers de Reichshoffen et de Lunéville. Du reste, il a perdu son caractère d'autrefois; il fut forge, aujourd'hui c'est une fonderie. Les feux d'affinage sont éteints, les marteaux et martinets ne battent plus; de même les hauts fourneaux de Reichshoffen qui alimentaient Niederbronn sont eux-mêmes éteints.

La fonderie est en amont de la ville; le chemin qui y conduit passe devant le cimetière, où nous allons visiter la tombe du maréchal des logis Pagnier, première victime de la guerre, tué dans l'escarmouche du Schirlenhof[1]. A côté est la sépulture du commandant Croix, mort de ses

1. Voir page 351.

blessures. Au delà, on pénètre dans la gorge ouverte au sein des petites Vosges revêtues d'un manteau de hêtres, montagnes modestes d'altitude, mais belles de forme. Une de ces hauteurs, couronnée par les ruines du vieux château de Wasenbourg, domine les ateliers. Le Falkensteinerbach, retenu par un barrage, forme un joli petit lac dans lequel se mirent les rochers revêtus par la hêtraie.

L'usine est un spécimen très rare des forges de jadis, installées avant l'emploi de la vapeur. La charpente de bois du hall central, type bien oublié maintenant, est d'un pittoresque extrême que ne sauraient présenter les installations modernes. Les lourdes poutres auxquelles les grues, massives elles-mêmes, sont fixées, sont le chef-d'œuvre d'un art perdu. Sous cet enchevêtrement de charpentes cyclopéennes s'agitent les ouvriers préparant les moules, brisant les moules remplis, dirigeant le jet éblouissant de fonte en fusion.

On produit ici des articles fort variés, surtout les fontes mécaniques et les fontes de construction, puis les pièces pour métiers de filatures et de tissage, et les multiples objets de fonte employés dans la construction des maisons, l'éclairage ou la salubrité de la voie publique. Avant

de se spécialiser dans la fonderie, l'usine eut un haut fourneau qui a sa place dans l'histoire industrielle. Là, pour la première fois, on employa les gaz du haut fourneau au chauffage des chaudières à vapeur.

En amont de la fonderie, le Falkensteinerbach coule dans une vallée si étroite, que la route et le chemin de fer ont peine à trouver place. Par cette fissure s'engouffra une partie de l'armée de Mac-Mahon fuyant vers Bitche. La forêt revêt toutes les pentes de ses hêtres et de ses pins. A chaque débouché de vallons par lequel peuvent arriver les produits des coupes, une scierie s'est installée sur le ruisseau. Une des usines, papeterie, est à un quart de lieue seulement des limites de l'Alsace. Ici commence la Lorraine, où je viendrai bientôt (1).

Près des confins, le ruisseau du Riesthal atteint celui de Falkenstein ; une maison forestière occupe le confluent ; de là un chemin s'élève dans l'étroit vallon aux pentes raides, montrant l'ossature gréseuse sous le manteau des hêtres et des pins. Le chemin, assez longtemps praticable aux voitures, n'est plus, au fond du val, qu'un sentier très raide par lequel on atteint le point

1. Voir le volume *Lorraine annexée*, chapitre VII.

culminant de cette partie des petites Vosges, le Grand Wintersberg, beau sommet dressé à 580 mètres et que le Club vosgien a surmonté d'une tour d'observation. La vue est très belle de la plate-forme, sur toutes les Basses-Vosges, nous dit-on, les collines sous-vosgiennes allant peu à peu mourir sur la plaine, cette plaine et la Forêt-Noire lointaine. Mais il est tard, le ciel menace d'une averse, nous poursuivons notre chemin en allant jeter un coup d'œil à la grosse Lise, *die grosse Lies*, image de femme, assez fruste, ayant donné lieu à des disputes archéologiques qui se poursuivent aujourd'hui encore. C'est une sculpture celte, disent les uns; elle est romaine, répliquent d'autres, et des clans y voient une figure du Moyen Age, tandis que les derniers croient à quelque facétie presque moderne.

Nous ne cherchons pas à aborder l'insoluble problème. Laissant la grosse Lise à son rocher, nous allonsrejoindre un sentier qui dévale rapidement sous bois jusqu'à la vallée du Schwarzbach près du village de Dambach, entouré de prairies qu'encadrent des hauteurs boisées hérissées de roches. Le lieu est aimable, pittoresque par la hauteur et la raideur des collines capricieusement découpées.

Nous avons passé la nuit à Dambach, et au matin sommes partis pour Grafenwiller en remontant la vallée. Joli pays : des prés, des bois, des masses curieuses de grès, des ravins sablonneux dus à l'érosion de la roche par le vent, le soleil et la gelée. On a ici un des types les plus complets de la formation géologique des Basses-Vosges. Dans un large bassin entouré de hauteurs que couronnent les ruines de Falkenstein et de Hohenfels, s'étend amplement le village de Neunhofen, dernier centre alsacien dans cette direction. La limite des deux provinces passe sur la chaussée d'un étang desséché qui recueillait les eaux du Schwarzbach. Là était une forge construite par l'abbaye cistercienne de Stürzelbronn pour utiliser les bois des immenses forêts qu'elle possédait sur le territoire de Lorraine.

En barrant ainsi le cours d'eau, les moines causaient un grand préjudice à l'usine du Jægerthal qui ne pouvait compter sur le débit régulier du ruisseau. Afin d'assurer le fonctionnement de la forge, le baron de Dietrich acquit celle de Grafenwiller et en arrêta l'exploitation; il s'engagea à acheter aux bénédictins les bois que ceux-ci voulaient consacrer à alimenter les feux de leur fourneau. A peine tirée de son calme,

la vallée redevint donc tranquille. Il est probable que l'industrie ne renaîtra pas dans ces vallons solitaires encadrés de bois profonds, divisés par un inextricable réseau de vaux et de ravines.

Au-dessous de Dambach le pays est plus varié, des cultures couvrent les pentes, la petite rivière coule dans un joli plan de prairies. Les montagnes sont très découpées, à chaque instant l'on voit s'ouvrir un vallon. Ces plis sont nombreux surtout à l'endroit où le Schwarzbach change de cours pour descendre vers Reichshoffen. Là, sur la rive gauche, s'éparpillent les maisons de Windstein. Ces monts découpés en tant de promontoires étaient des aires féodales ; il est peu de parties de l'Alsace où l'on aperçoive autant de ruines de châteaux. Au fond du Wineckerthal, vallée où de rares fermes se montrent, les murailles délabrées de Schœneck, de Wittschlœssel et de Wineck ont fier aspect encore ; à Windstein sont le vieux château et le château neuf — Vieux-Windstein et Neu-Windstein — semblablement ruinés.

Le bassin inférieur est le Jægerthal. Les forges qui lui donnèrent son nom ne fonctionnent plus, elles ont éteint leurs feux en 1890. Ce fourneau, très actif à l'époque où l'on produisait

les fers au bois, où la question des transports ne jouait pas un rôle prépondérant, n'a pu lutter contre la houille, il est trop loin des voies ferrées. Et ce berceau des établissements Dietrich a subi le sort de Grafenwiller. Un château, un beau parc, encore propriété des maîtres de forges, rappellent le passé.

Un chemin montueux tracé à travers les bois, puis sur une arête ombragée de beaux noyers, ramène à Niederbronn. Des parties hautes, on distingue un moment le champ de bataille de Frœschwiller, les bois de Grosswald, Neehwiller. Et bientôt voici, dans sa conque, la petite ville gracieusement étendue.

Nous allons maintenant visiter les autres usines du groupe de Niederbronn en longeant, de la ville à Zinswiller, la falaise si régulièrement tracée qui porte jusqu'à Saverne le massif des petites Vosges et que fragmentent les indentures de nombreuses vallées. La route que nous suivons jusqu'à Oberbronn s'élève sur des collines d'où la vue est belle sur la gorge du Falkensteinerbach. L'entrée de ce défilé est commandée par les ruines fauves de Wasenbourg, dominant Niederbronn et dont les fenêtres ont conservé la netteté de leurs lignes. Gœthe est venu

ici, il a contemplé des inscriptions romaines qui subsistent encore aujourd'hui; les admirateurs du poète ont rappelé son passage par une plaque posée au-dessus du portail d'entrée du château [1]. En face, sur la rive gauche du ruisseau, quatre éperons se projettent, revêtus d'un épais manteau de forêts et séparés par des vallons profonds et sombres, allant atteindre les pentes suprêmes du Grand Wintersberg et de l'Ochsenkopf.

A mesure que l'on avance, les vues deviennent immenses sur la plaine, par le débouché du vallon de Niederbronn. Le pays que l'on parcourt est riant, très varié de cultures; ces terres opulentes vont butter contre la falaise par laquelle se terminent les petites Vosges et que tapissent les pins d'un vert presque noir. Au-dessus de cette ligne régulière de hauteurs culminent quelques croupes; sous l'une d'elles, le Wasenkœpfel, Oberbronn est admirablement campé, en amphithéâtre dans la forêt où ses toits ardents et ses pignons fauves mettent une teinte ardente. A l'entrée sont les vastes constructions d'un couvent qui, en 1870, servit d'ambulance pour les blessés de Frœschwiller. Sous le village se creuse

---

1. M. Matthis a publié sur Wasenbourg une intéressante notice.

un riant bassin tapissé de vignes, de vergers et de bois et parcouru par les claires eaux du Landenbach.

Oberbronn, avec ses maisons peintes de rose ou de gris tendre, ses enseignes, ses pignons aigus, ses ruelles escarpées, une charmante maison à tourelle de la Renaissance, est fort gai à l'œil. Au fond du bassin, la campagne est adorable. Le bourg demeure purement agricole, malgré quelques fabriques de briques réfractaires, d'ailleurs situées hors du groupe citadin. A la sortie est un cimetière israélite ; il n'a rien de lugubre ; les tombes s'éparpillent dans un verger dont les arbres plient sous les fruits.

La route atteint une sorte de col et débouche en vue de la vallée de la Zinsel s'échappant par une gorge étroite des petites Vosges où elle a parcouru le joli pays de Bærenthal et de Mouterhouse appartenant à la Lorraine (1). A l'issue, enfoui dans la combe verdoyante, s'étend Zinswiller, embrumé par la fumée noire de son usine. Celle-ci, à l'entrée du petit centre, est un très vieil établissement, car on signale, dès 1601, une fonderie appartenant au comte de Linange. Achetée par Jean de Dietrich, elle re-

---

1. Voir le volume *Lorraine annexée,* chapitre VII.

prit un nouvel essor. De là sortaient déjà, au dix-septième siècle, une partie des marmites, des fourneaux, des réchauds, des taques de cheminées en usage en Alsace et en Lorraine.

Aujourd'hui, Zinswiller continue à fournir des articles de ménage, mais elle y a joint le procédé très moderne de l'émaillerie. Le directeur, qui nous accueille courtoisement, comme dans toutes les usines Dietrich, nous fait assister à la cuisson des fontes recouvertes de l'enduit qui deviendra émail. Il sort de ces fours des baignoires, des mangeoires, des tables, de la batterie de cuisine et surtout les appareils de laboratoire qui ont besoin d'une couverte solide, résistant aux acides. La fabrication des produits chimiques s'alimente en partie dans cet établissement, malheureusement éloigné de plus d'une lieue du chemin de fer et que le bas prix de la main-d'œuvre autant que l'ancienneté de l'établissement maintient dans cette région écartée.

Jadis on traitait les minerais du pays à l'aide des charbons de bois tirés de la forêt; le haut fourneau fournissait les fontes nécessaires. La concurrence des fers à la houille a fait abandonner cette partie de l'usine; les matières premières viennent aujourd'hui du bassin de la

Moselle. En dehors de l'émaillerie, rien n'attire l'attention dans ce village de Zinswiller; nous le quittons bientôt pour aller visiter les établissements de Reichshoffen. La route descend dans la fraîche vallée où la Zinsel aux eaux claires a son cours dessiné par les peupliers et les aulnes. Le val s'entr'ouvre par de larges prairies étendues jusqu'au lit du Falkensteinerbach qui vient rejoindre la rivière. A l'endroit où les pentes s'écartent, Gumbrechtshoffen occupe les bords, divisé en deux villages : Nieder- et Ober-Gumbrechtshoffen (Bas- et Haut-Gumbrechtshoffen). Les pignons aigus, le renflement ventru des fours domestiques font un assez curieux décor. L'ancien préfixe a fait place à des noms plus compliqués : sur la rive gauche le village se nomme Gumbrechtshoffen-Niederbronn, du côté opposé c'est Gumbrechtshoffen-Oberbronn.

A travers les prairies, le chemin va rejoindre la grande route à Gundershoffen, village très simple, où les hussards hessois ont fait ériger une pyramide à la mémoire de ceux des leurs qui succombèrent en poursuivant nos troupes en retraite. A 1 kilomètre plus loin sont les forges de Reichshoffen, créées en 1767.

Le mot forge, jadis exact, est impropre maintenant. Les usines sont des ateliers de cons-

truction où l'on produit surtout du matériel de chemins de fer. 600 ouvriers y sont employés. Beaucoup de véhicules du réseau d'Alsace-Lorraine, du réseau prussien et des autres administrations allemandes de chemins de fer sortent de cette ruche. Wagons à voyageurs et à marchandises, fourgons, wagons spéciaux, tels que ceux destinés au transport de la bière, voitures pour tramways, y occupent de vastes halls.

Là encore on construit les grues, les plaques tournantes, les ponts métalliques, les chariots transbordeurs, etc. En un mot, tout le matériel et l'outillage des lignes ferrées. D'après les chiffres qui m'ont été communiqués pour une période de vingt-cinq ans, de 1870 à 1895, Reichshoffen avait fourni à l'Allemagne 598 voitures à voyageurs et fourgons, 7 306 wagons à marchandises; l'étranger avait demandé 743 voitures à voyageurs et fourgons et 9 466 voitures à marchandises.

Malheureusement, les ateliers sont endormis. C'était hier la fête locale; elle se prolonge aujourd'hui, aucun ouvrier n'est venu et notre visite a lieu dans les halls déserts; à peine quelques mécaniciens dans l'atelier des automobiles; ceux-ci, étant étrangers au pays, n'éprouvent pas

le besoin de chômer le grand saint, patron de Reichshoffen.

Endormies aussi les deux puissantes scieries où l'on travaille une partie des bois des 5 000 hectares de forêts concédés jadis aux Dietrich pour assurer la marche des hauts fourneaux. Assoupie elle-même la petite ville, qui possède encore une grande brasserie ayant une entrée pittoresque : le portail s'ouvre sous une voûte ogivale entourée d'une belle œuvre de serrurerie : une guirlande de pampres de houblon en fer forgé.

Le chemin de fer nous conduit à la dernière usine alsacienne du groupe, celle de Mertzwiller, installée près de la gare de ce gros village, assis sur les deux rives de la Zinsel dans une clairière de la Forêt-Sainte.

La manufacture ancienne, elle aussi, a été acquise, en 1844, par la maison de Dietrich avec les forges et aciéries de Mouterhouse en Lorraine. On y a concentré la production des articles de chauffage. Tous les systèmes y sont produits, depuis le vulgaire poêle de ménage jusqu'aux appareils modernes, si compliqués, du chauffage à la vapeur. D'autres articles sout fondus à Mertzwiller, mais en moins grande quantité.

Les derniers établissements de cette maison historique de Dietrich sont en Lorraine. En Lorraine encore, les usines de Mouterhouse où nous irons bientôt. A Lunéville, en Lorraine française, ont été installés les ateliers de construction d'automobiles qui ont fait connaître le nom de Dietrich à tout le grand public.

XXI

L'ANCIEN COMTÉ DE HANAU

Aux confins de la Lorraine. — Wingen. — Les sources de la Moder. — En montant à la Petite-Pierre. — Zittersheim. — La Petite-Pierre. — Une pauvre forteresse. — Du sommet de l'Altenbourg. — Descente à la Moder. — Wimmenau. — Lichtenberg et son château. — Le panorama. — Ingwiller. — Bouxwiller, ses mines, ses fabriques de produits chimiques. — Le mont Saint-Sébastien. — Neuwiller. — Arrivée à Saverne.

Saverne. Août.

Wingen, où nous avons passé la nuit, est un minuscule village; mais sa gare, située sur la grande ligne stratégique de Strasbourg-Haguenau-Metz, relie au reste du monde le curieux pays de la Petite-Pierre, si abandonné depuis que les grandes routes ont perdu leur animation. De là se sépare l'embranchement conduisant à la superbe usine lorraine de la cristallerie de Saint-Louis. Aussi est-il toujours un peu de vie sur la haute terrasse où la station est établie.

Ici, à une lieue et demie à peine, finit l'Alsace vers le nord, tandis qu'à l'ouest elle se prolonge

jusqu'à la Sarre, par les cantons de Drulingen et de Saar-Union, enclavés de trois côtés dans la Lorraine. Le pays donne bien l'idée d'un changement de contrée. Partout de courtes vallées, d'aspect parfois sauvage, vont se creuser au pied de collines gréseuses, très découpées. Cette impression est vive surtout dans la gorge où la ligne de Sarreguemines débouche d'un long tunnel, entre les deux croupes du Johannesberg et du Vorderegorr. Mais il y a des coins aimables, ainsi le bassin de Rosteig traversé par le chemin de fer de Saint-Louis.

Là, coule un ruisseau vif qui rejoint la Moder naissante dans les prés de Wingen, entre de riches herbages bien arrosés, parsemés de hameaux qui furent ouvriers au temps où florissait la verrerie. Wingen avait ses fours; il en était d'autres à Hochberg où le ruisseau se double d'un affluent. En amont, une très étroite bande de prairies borde le flot preste. De chaque côté, des hauteurs boisées tombent, abruptes. A l'écart, dans un pli, le gentil village de Rosteig éparpille ses maisons. Les unes couvrent un monticule que couronne l'église catholique; en arrière, d'autres se groupent autour du temple protestant.

Ce riant asile contraste avec la partie supé-



BITCHE
Rorbach
Gros Raderching
Petit Rederching
Achen
Fitting
Kalhausen
Schmittwiller
Rahling
Dehlingen
Bütten
Lorentzen
Domfessel
Diemeringen
Hambach
Thal-Drelling
Adamswiller
Rexingen
Berg
Dürstel
Bettwiller
Gungwiller
Asswiller
Drulingen
Ottwiller
Lohr
Weyer
Siewiller
Büst
Schalbach
Reyerswiller
Lambach
Eichenberg
Lemberg
Montbronn
Hohenkopf
Mouterhausen
Gœtzenbruck
Meisenthal
Soucht
Volcksberg
Rosteig
Wingen
Weislingen
Puberg
Frohmühl
Hinsbourg
Tieffenbach
Struth
Petersbach
la Pte Pierre
Weinbourg
Neuwiller
Griesbach
BOUXWILLER
Kirrwiller
Bueswiller
Ettendorf
FORET DE
Foret de Philippsbourg
Baerenthal
Reipertswiller
Lichtenberg
Rothbach
Niederbronn
Oberbronn
Reichshoffen
Gundershoffen
Uhrwiller
Uttenhoffen
Engwiller
Mulhausen
Schillersdorf
INGWILLER
Mietesheim
Zutzendorf
la Walck
Uhrwiller
Obermodern
Pfaffenhoffen
Niedermodern
Schalckendorf
Ringeldorf
Dauendorf
Uhlwiller
Morschwiller
HAGUENAU
Ohlungen
Hüttendorf
Schweighausen
Dambach
Niedersteinbach
Obersteinbach
Lembach
Mattstall
Langensoultzbach
Nechwiller
Frœschwiller
Wœrth
am-Sauer
Preuschdorf
Diefenbach
Oberdorf
Gunstett
Eberbach
Morsbronn
Durrenbach
Forstheim
Hegeney
Laubach
Eschbach
Mertzwiller
Bitschhoffen
Sauerbach
Stürzelbronn
Eckartswiller
Sparsbach
Oberbronn
Weiterswiller
Nieder Soultzbach
Schœnbourg
Eschbourg
Isenhausen
Grassendorf
Kindwiller
LES VOSGES
388
418
438
235
432
454
577
201
176
465
225
266
293
221
147
394
410
197

rieure du val. Celle-ci est sauvage, la bruyère rose revêt les pentes, les parois exposées au levant sont couvertes de hêtres; du côté opposé, la hêtraie se mélange de chênes et de pins. Un infime ruisseau est utilisé à l'irrigation d'un ourlet de prairies. La forêt gagne peu à peu du terrain, elle remplace la bruyère. Cette région sylvestre se nomme le Herrenwald. La ligne de partage des eaux sert de limite entre l'Alsace et la Lorraine.

La vallée supérieure de la Moder, moins fraîche que le bassin de Rosteig, est une contrée forestière; étroite est la bande de cultures autour de Wingen. Après quelques centaines de mètres au long de la Moder, on pénètre en forêt, au sein de massifs de jeunes chênes ou de pins protégeant la naissance de bois feuillus. Ces essences dessinent un mince ruban au flanc de la colline ; au-dessus moutonnent les hêtres.

Le rideau des arbres s'entr'ouvre soudain sur un de ces vallons de prairies irriguées, charme des petites Vosges. Le vert doux des prés contraste avec les futaies de pins que la ramure des hêtres isolés tache de bronze. Un sentier qui longe le fond, taillé dans le grès rouge désagrégé, semble une traînée de sang.

La route atteint un val supérieur, exigu et charmant, empli par Zittersheim qui égaille ses maisons roses autour de l'église à haute flèche. Le village, avenant, possède de vieilles demeures aux portes naïvement sculptées.

Laissant ce joli petit centre riant dans sa combe, la route monte dans les hêtraies d'où elle domine une sorte de cirque profond et large revêtu par une jeune forêt de sapins d'une superbe venue. La forêt supérieure est admirable par l'élancement de ses arbres, sinon par leur grosseur. Certains cantons en pente me rappellent la forêt de Compiègne.

Nous voici hors des bois, sur un plateau de culture d'où la vue est très étendue. Au nord, ce sont des croupes couvertes de hêtres, séparées par des vallées très creuses ; à l'est, apparaît toute la plaine d'Alsace, un peu brumeuse aujourd'hui, et la masse sombre de la Forêt-Noire. Sous nos pieds, le vallon d'Erckartswiller est superbe par son cadre de monticules boisés, cônes ou ballons qui se haussent par rangées successives. De ce côté, des bois, toujours des bois, au sein desquels surgit le château de Lichtenberg, rouge, fier et féodal.

Bientôt apparaît la Petite-Pierre, le Lützelstein des Alsaciens, bourg fort menu, allongé

en terrasse sur ses vieilles murailles. Le château, dont certaines parties datent du temps des fils de Charlemagne, occupe l'extrémité d'un promontoire, sur d'abrupts rochers. Un long faubourg en pente, y conduit, très rural, bordé de boutiques et d'auberges. Il y eut un peu de vie autrefois ici, la grande route formant le faubourg était animée par le roulage. Les chemins de fer qui contournent le massif l'ont fait abandonner.

La ville proprement dite est une poignée de maisons au long d'un chemin raide; des murs crénelés l'enclosent. Cela finit par une petite place où sont l'église — à l'usage des deux cultes, catholique et protestant — une fontaine, trois vieux marronniers dont un énorme. Le tout ceint de murailles à hauteur d'homme. Un chemin couvert, un rempart épais bordé de deux murs d'abri, conduit au château, construction de grès rouge assise sur le roc à pic, d'un grand effet décoratif.

Ce château, classé comme place de guerre jusqu'en 1870 et complété par une redoute sur le rocher d'Altenbourg qui domine la ville, n'offrit aucune résistance à l'invasion. Il y avait, pour garnison, quelques hommes aux ordres d'un sergent-major; pas un seul n'était capable de se servir des cinq canons qui étaient censés

défendre la place ! Pas de vivres, pas de munitions; le sous-officier fit enterrer les pièces et se retira sans avoir l'idée de faire sauter le château, qui d'ailleurs n'avait depuis longtemps



plus aucune valeur militaire. Les Allemands n'eurent qu'à y entrer le 9 août.

Au long du chemin de ronde sont de misérables maisons, délabrées, quelques-unes désertes. Le bourg a beaucoup perdu depuis l'annexion, de là cet aspect d'abandon.

Dominant la forteresse, la colline de l'Altenbourg n'a plus que les vestiges de la redoute qui la couronnait. Du sommet de ces terrassements informes on découvre d'immenses horizons. Au sud se creuse un véritable abîme ; au delà des plateaux ondulent à l'infini. Une ride lointaine semble porter une ruine féodale de fier aspect. Je crois reconnaître le rocher de Dabo surmonté de sa chapelle. Plus au sud, les montagnes se haussent, commandées par une cime qui doit être le Donon.

A l'est, le paysage, moins vaste, est plus beau. Une vallée se creuse profondément, harmonieuse, aux flancs revêtus de sapins et de hêtres. Le Niederbach y coule, formant au-dessus de barrages de petits étangs, ou plutôt des réservoirs destinés à l'irrigation. Les monts, extraordinairement découpés et modelés, sont recouverts d'un manteau sombre et uniforme de forêts. C'est la région où la roche gréseuse a été le plus bizarrement attaquée par les agents atmosphériques. Le Niederbach aboutit à la Zinsel du sud dans le curieux paysage du Graufthal, où les escarpements ont été utilisés par une population de troglodytes [1].

---

1. Voir chapitre XXIII.

L'Altenbourg, bel éperon aux pentes très raides, se dresse entre le Niederbach et un affluent. Avant les progrès de l'artillerie, la position devait être presque inexpugnable; aujourd'hui elle a d'autant moins de valeur que les chemins de fer permettent d'éviter.

En redescendant à la Petite-Pierre, nous rencontrons une redoute abandonnée, en partie creusée dans la roche. La pierre est facile à entailler; sous le rempart on a même aménagé un vaste réservoir appelé lac souterrain par les habitants (*Unterirdischer See*). Plus loin, dominant une des vallées, se montre un vieux logis intéressant, avec pignon à volutes.

Les environs de la Petite-Pierre sont fort pittoresques; il naîtra certainement ici un centre de tourisme; les forêts ombreuses, les grands points de vue tels que l'Altenbourg et le roc du Corbeau, méritent d'attirer les visiteurs. Si un chemin de fer semblable à celui de Phalsbourg est jamais créé, la ville peut espérer retrouver quelque vie.

Du haut de l'Altenbourg, la masse chaudement colorée du château de Lichtenberg nous attire. La course est longue; aussi frétons-nous une voiture pour nous conduire sur l'autre versant de la vallée de la Moder. La route de Wim-

menau que nous suivons descend à travers bois, d'abord sous les hêtres, puis dans une futaie où ces arbres sont mélangés aux pins. Par des échappées se montre le joli bassin de culture d'Erckartswiller.

La route est tracée en corniche sur la raide pente où le rocher se montre entre les arbres. Les bois sont moins beaux, mais ils deviendront un jour de superbes sapinières. Sur tout ce parcours, pas une maison ; la sylve est solitaire, parcourue seulement par des chevreuils en nombre. Nous apercevons de jolis couples de ces animaux au bord des prairies, en atteignant la Moder à Wimmenau, où la route franchit la rivière sur un beau pont de grès rouge : six arches d'élégante portée.

Wimmenau rappelle les villages lorrains par les piles de bourrées et de bûches dressées devant chaque porte et ses chars à grandes ridelles. Les collines voisines sont entaillées par les carriers pour la fabrication des meules à aiguiser ; la gare embarque beaucoup de ces grands disques. De là se détache un chemin conduisant à Reipertswiller par le fond d'un vallon que remplit une futaie de grands chênes entremêlés de hêtres et de charmes. A travers la forêt est tracée une piste sablonneuse, le chemin ou raccourci de

Lichtenberg; elle monte entre la colonnade solennelle des grands arbres et atteint la chaussée qui relie le plateau à la vallée de la Moder. Le



rideau s'écarte et l'on aperçoit tout à coup la forteresse de Lichtenberg, enceinte circulaire enveloppant un donjon. Sous la butte que couronne le château se blottit un village aux toits

rouges d'où s'élèvent deux clochers, l'un signalant l'église catholique, l'autre le temple réformé.

Le bourg est simple ; sa rue montueuse où le rocher de grès se montre à nu aboutit aux glacis du fort qui attire invinciblement l'attention. Un chemin pénètre sous une poterne et se continue en pente douce jusqu'au chemin de ronde bordé par les ruines d'un élégant palais de la Renaissance, d'où l'on atteint la plate-forme qui porte la chapelle et le donjon.

La chapelle semble avoir été le chœur d'un édifice plus vaste, de la belle époque gothique. Un autel sculpté de la Renaissance, somptueusement décoré, occupe un des côtés.

Tout autour, des ruines. En 1870, le château était intact, les constructions transformées en casernes étaient occupées par une petite garnison : une demi-compagnie d'infanterie, six artilleurs, pour chef le lieutenant Archer. Après Frœschwiller, la place fut attaquée par les Wurtembergeois qui, disposant d'une forte artillerie, incendièrent les constructions. Un seul canon était en état de répondre, nos hommes cependant acceptèrent la lutte. Un lieutenant-colonel wurtembergeois, ayant voulu approcher de la porte du fort, fut tué à bout portant. La garnison, renforcée par des échappés de Frœschwiller, tint

jusqu'au soir : elle avait 13 tués et 57 blessés. Il fallut capituler, mais l'honneur était sauf.

Le donjon seul a échappé à l'incendie, grâce à ses épaisses murailles de grès. Il garde intactes ses voûtes à nervures et les salles où les comtes de Hanau résidèrent. La construction s'appuie contre le rocher ; à mi-hauteur, on atteint la terrasse assise sur l'escarpement. Dans une cour est un puits-citerne, œuvre de la Renaissance, aux piliers et margelles sculptés, abrité sous un auvent. Toutes les eaux de pluie soigneusement captées dans des chéneaux se rendent dans ce réservoir.

Un escalier tournant monte à la plate-forme supérieure, crénelée, avec des embrasures pour le canon. De là, par des degrés de bois, on atteint une échauguette renfermant une table d'orientation. Cet observatoire est superbe. Au pied du château se groupe étroitement la ville toute petite, semblable à un plan en relief. Les toits aigus, très rouges, se hérissent ; à chaque extrémité se dresse une église.

Les horizons sont voilés aujourd'hui. A peine distingue-t-on la cathédrale de Strasbourg et les Vosges au sud de Saverne. Mais autour de nous, jusqu'en Palatinat, toutes les petites Vosges semblent moutonner à nos pieds. C'est une

suite sans fin de croupes rondes, recouvertes du même manteau de hêtres et de pins.

Dans la plaine, voici Haguenau au bord de la Forêt-Sainte, nappe immense et sombre jetée entre les guérets, les cultures et les prés. Près de Bischwiller, révélé par ses fumées, sont Obermodern largement étalé, Ingwiller à demi masqué, Bouxwiller, longue file de toits rouges. Tout ce pays constitue l'ancien comté de Hanau, dont le nom est resté en usage dans cette partie de l'Alsace.

Peu à peu nous reconnaissons mieux les lignes. Voici, loin au sud, l'éperon de Sainte-Odile et le Donon, taupinière qui surgit au-dessus d'une longue arête.

Près de nous, très profonde, se creuse la vallée du Rotbach, presque solitaire. Un seul village s'y est établi, Reipertswiller, gentiment assis à la marge du bois, entre des prés verts. Ce petit centre possède une église dont le chœur gothique est digne d'intérêt. Le dernier comte de Lichtenberg y repose. Reipertswiller renferme des sources minérales encore inexploitées, mais qui feront peut-être créer une station balnéaire.

Si elle est curieuse, cette contrée est de médiocre valeur économique. Comme à la Petite-

Pierre, le sol sablonneux se prête malaisément aux cultures variées. Les habitants, peu nombreux d'ailleurs, se livrent au travail des bois et à l'exploitation des carrières. Entre les vallées de la Moder et celle de la Zinsel de Bærenthal, sur un immense espace, il n'y a d'autres groupes de population que Lichtenberg et Reipertswiller : 1 800 âmes à peine.

Par contre, les habitants se pressent dans les collines sous-vosgiennes, cette Haute Plaine dont les ondulations s'abaissent peu à peu vers la plaine, divisées en massifs isolés par les ruisseaux et les rivières sortis des petites Vosges. Il y a des villes vivantes à la base des montagnes.

En descendant la vallée de la Moder, au-dessous de Wimmenau, on ne tarde pas à pénétrer dans ce pays moins curieux mais plus plantureux. Les montagnes deviennent collines, puis coteaux excavés en carrières, et bientôt s'ouvre la Haute Plaine riante et fraîche, couverte de vergers, de houblonnières, de riches cultures. A cette entrée, où la Moder reçoit le Mittelbachel et le Seelbachel, Ingwiller s'étend sous une colline aux formes régulières couverte d'arbres fruitiers.

Cette petite ville, vivante par le commerce, lieu de rendez-vous pour les villages de la vallée

de la haute Moder, du Rotbach et des vallons ouverts dans le massif de la Petite-Pierre, est un marché pour les transactions agricoles, les bestiaux surtout, cette branche aux mains des juifs, comme dans une grande partie de l'Alsace. Ancienne ville fortifiée, Ingwiller garde quelques débris de ses murailles du Moyen Age, mais n'offre pas de monuments. D'ailleurs toute cette région de la Haute Plaine est pauvre en restes du passé; pays riche, bien cultivé, où le houblon remplace en partie la garance autrefois source de prospérité, il n'a pas dans ses centres de population le pittoresque des villes du vignoble.

Depuis la guerre, les travaux stratégiques des Allemands ont fait de ce débouché de la Moder dans les plaines un des grands nœuds de croisement des voies ferrées alsaciennes; la ligne de Strasbourg à Sarreguemines y est rejointe par celle, surtout militaire, de Rastatt à Haguenau et Saverne. La jonction est au gros village d'Obermodern, allongé au bord de la Moder. Ces lignes laissaient sans relations directes les deux villes les plus actives, Ingwiller et Bouxwiller; un embranchement de 7 kilomètres les unit.

Bouxwiller, centre le plus populeux de la contrée, est un foyer industriel; plus important autrefois, quand on exploitait un gisement de

lignite pyriteux employé à la fabrication de l'acide sulfurique et de l'alun. Les ouvrages sur le Bas-Rhin disaient des usines de Bouxwiller : « Fabrique d'alun et de vitriol, la plus belle de France et peut-être d'Europe. »

Avant la Révolution, c'était la capitale du vaste comté autonome de Hanau, placé en partie sous la suzeraineté de la France. Les seigneurs avaient doté leur ville de quelques institutions, notamment d'un gymnase ou collège encore existant aujourd'hui. L'un d'eux concéda en 1743 à Chrétien Schrœder l'exploitation de la mine de lignite que celui-ci avait découverte ; mais ce combustible est tellement chargé de pyrites que ses emplois étaient fort restreints. En 1805, on eut l'idée de tirer parti des pyrites. Longtemps cela donna lieu à une industrie florissante : « En le décomposant dans des conditions convenables, disait M. Daubrée, une partie du soufre de la pyrite passe à l'état d'acide sulfurique, et cet acide se combine en partie à l'oxyde de fer qui se forme en même temps, en partie à l'alumine que renferme le lignite, de sorte que les sulfates de ces deux bases peuvent s'extraire par le lessivage. Le lignite le moins chargé de pyrite sert en outre de combustible. »

Le gisement a été épuisé vers 1881 et l'exploi-

tation est abandonnée, laissant comme traces de grands amas de déblais. La compagnie des mines a transformé son industrie ; elle obtient dans ses établissements de la Reith, à l'est de la ville, d'autres produits chimiques : prussiate de potasse et de soude, bleus de Prusse et d'acier, cyanure blanc, permanganate de potasse, acide et sels oxaliques, poudre décolorante. 240 ouvriers sont employés dans les usines. Comme tant d'autres manufactures alsaciennes, celle de Bouxwiller a en partie émigré en France pour conserver le marché ; elle a installé une succursale à Laneuveville-devant-Nancy.

Les mines se trouvaient surtout sous la colline appelée Bastberg ou Saint-Sébastien, au sud-ouest de Bouxwiller, célèbre dans le monde des géologues par ses gisements de coquillages fossiles qui forment pour ainsi dire la carapace de la colline. Du sommet de cette hauteur isolée on jouit d'une vue merveilleuse sur le front des Vosges, la Haute Plaine, le pays de Haguenau et la Forêt-Noire. Gœthe, qui monta au sommet, a laissé une description de ce vaste paysage. Le Club vosgien en a fait un de ses observatoires. Les eaux abondantes et pures qui sortent des flancs du mont Saint-Sébastien alimentent la ville ; celle-ci possède en outre une source miné-

rale récemment découverte, précieuse, dit-on, pour le traitement des maladies de cœur.

Une autre petite ville, Neuwiller, est assise au pied même d'un des chaînons de grès dont les pentes raides sont couvertes de vergers. Plus considérable jadis et entourée de fortifications, elle est aujourd'hui complètement ouverte et n'attirerait guère les visiteurs sans les deux belles églises qu'elle a conservées. L'une d'elles, Saint-Pierre-et-Saint-Paul, appartint à une abbaye de bénédictins autour de laquelle la ville s'est formée. Comme tant d'autres églises abbatiales, elle a subi toutes les fluctuations de la mode en architecture. Une chapelle attenant au chœur, œuvre du onzième siècle, que l'on a même attribuée à l'époque carolingienne, est surmontée d'une autre chapelle ; la nef est du douzième siècle, la tour du dix-huitième. M. Bœswillwald, le grand restaurateur de monuments religieux, a rendu un peu d'unité aux diverses parties de l'édifice. L'église renferme des peintures, des vitraux, un retable, et de grands panneaux en tapisserie que l'on expose chaque année le 29 août.

L'église Saint-Adelphe, contemporaine de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, œuvre romane plus

complète, est aujourd'hui le temple protestant. De l'ancienne abbaye, il reste une belle salle romano-byzantine.

Le cimetière renferme trois tombes d'officiers généraux, Dorsner, Mandeville et Clarke, maréchal de France, duc de Feltre. Ce dernier, qui possédait un beau domaine à Neuwiller, s'y était retiré après avoir quitté le ministère de la guerre que lui avait confié Louis XVIII, poste dans lequel il servit si bassement la Restauration contre ses anciens compagnons d'armes des armées de Napoléon.

Jusqu'à Saverne, la base des petites Vosges offre une série de jolis paysages; des villages s'enchevêtrent dans la verdure. Dossenheim borde au sud la Zinsel qui s'échappe de la pittoresque vallée du Graufthal; Ernolsheim s'allonge au pied d'une arête régulière; Saint-Jean-des-Choux et Eckartswiller ne forment qu'une rue séparée par un plissement profond des pentes où Ottersthal se blottit dans un creux. A l'issue de la coupure la plus prononcée du système, celle de la Zorn, Saverne apparaît bientôt.

XXII

AUTOUR DE SAVERNE

Les sites oubliés. — Les routes des cols. — La côte de Saverne. — Saverne. — Le château. — L'industrie de Saverne. — Le Hoh-Barr. — Les châteaux de Geroldseck. — Marmoutier et son église. — La vallée de la Mossig. — Wasselonne. — Les industries. — Le défilé du Kronthal. — Le pays de Wangenbourg.

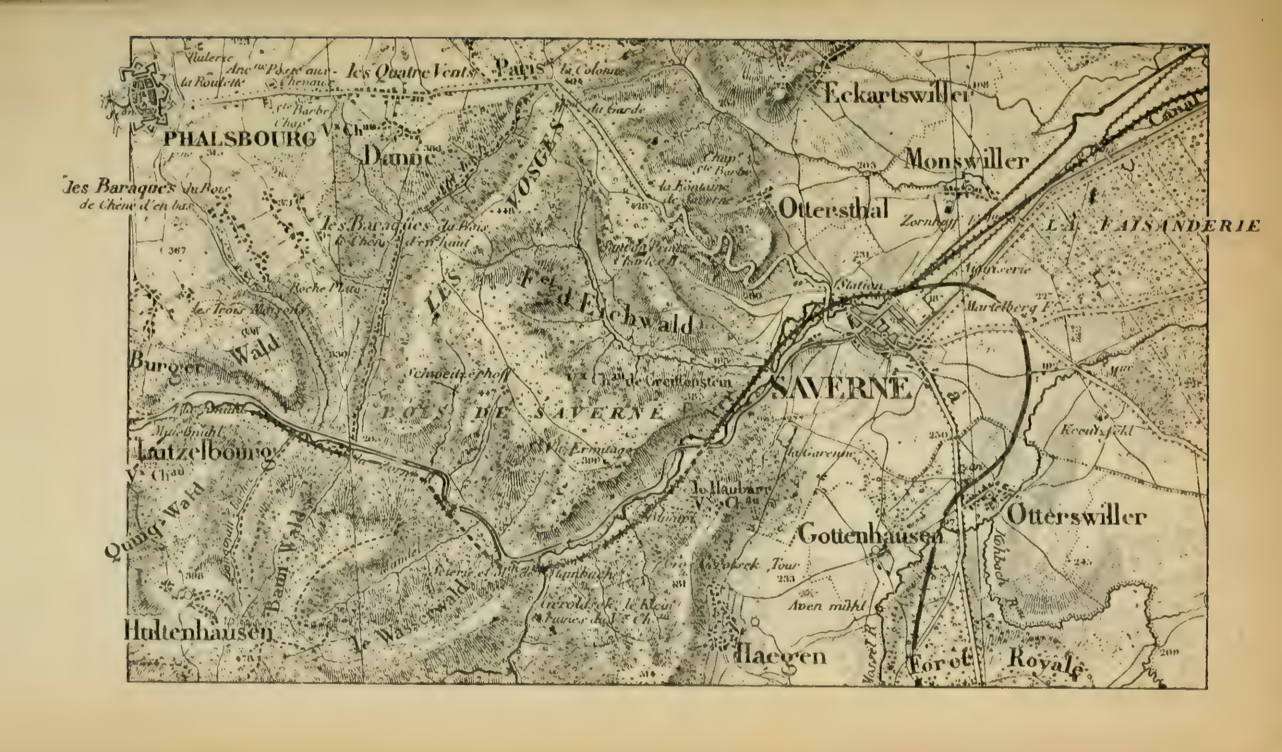
Marmoutier. Août.

Les chemins de fer ont supprimé, du moins à la connaissance du public, bien des sites jadis célèbres. Les cols, d'où l'on a des vues souvent prestigieuses sur des pays que l'on va parcourir, ont presque toujours été oubliés depuis que des chemins de fer ont troué les montagnes pour déboucher bien au-dessous de l'antique passage qui enthousiasma si fort les voyageurs d'autrefois.

Aucun débouché ne fut plus fameux que celui de Saverne. Par là surtout se faisaient les relations de la France et de nombreux pays européens avec l'Alsace, l'Allemagne du Sud et la

Suisse. La descente du plateau de Phalsbourg vers la vallée de la Zorn et les plaines du Rhin est en effet une des plus belles choses que puisse offrir notre pays. Il est d'autres routes à travers les Vosges, mais elles débouchent, à l'est, dans les couloirs enserrés entre de hautes montagnes. Au-dessus de Saverne seulement, on a de suite, dans toute sa majesté, le grandiose tableau que j'ai si souvent décrit au cours de mes ascensions vosgiennes. Le panorama surprend et éblouit d'autant plus que l'on vient de traverser le monotone plateau des étangs lorrains et celui non moins monotone de Phalsbourg. Le contraste est immense ; tout à l'heure on avait la plaine nue, et voici sous nos pieds les pentes des Vosges, sombres de forêts, puis, de chaque côté, le puissant massif, modeste de hauteur vers le nord, s'élevant rapidement au sud.

La route elle-même, qui descend par des lacets brusques, était célèbre à l'égal de voies de montagne autrement longues et hardies ; on en parlait comme du Gothard, du Simplon ou du mont Cenis. Cependant la différence de niveau à racheter est médiocre : 210 mètres; mais le tracé a remplacé un chemin raide, périlleux même, dont on voit encore quelques portions.



PHALSBOURG
Les Quatre Vents
Paris
la Colonne
Eckartswiller
Danne
VOSGES
Monswiller
Ottersthal
Zornhoff
LA FAISANDERIE
Canal
Les Baraques du Bois de Chêne d'en bas
Les Baraques du Bois de Chêne d'en haut
Roche Plate
les Trous Magots
LES
Fet d'Eichwald
Station
Martelberg F.
Burger Wald
Schneitzerhoff
Chau de Greiffenstein
SAVERNE
BOIS DE SAVERNE
Lutzelbourg
Ermitage
Kreutzfeld
la Garenne
le Haubarr
Quing Wald
Baum Wald
Ottersswiller
Gottenhausen
Tour
Aven mühl
Hultenhausen
Wasser Wald
Haegen
Forêt Royale

Cette voie antique fut cependant la route des armées ; malgré les difficultés qu'elle offrait, toutes les grandes invasions dans l'un ou l'autre sens ont employé cette véritable cascade de pierres. Elle avait pourtant été améliorée plus d'une fois ; en 1407, le duc Charles II de Lorraine dut aplanir bien des rochers pour descendre en Alsace ; le souvenir de son passage avec la lourde artillerie de ce temps a fait naître la légende : un rocher se nomme le « Saut du prince Charles ». En 1524, un évêque de Strasbourg fit établir une route plus commode encore, mais en brusques zigzags, très raides. Il fallut le régime français et les beaux travaux de notre corps des ponts et chaussées pour que l'on pût enfin franchir le passage par des rampes modérées et des sinuosités douces. Le tracé que les ingénieurs admirent encore aujourd'hui est dû à Règemortes ; la chaussée nouvelle, entreprise en 1728, ne fut terminée qu'en 1737. La longue durée des travaux eut pour cause les constructions nombreuses, ponts et ponceaux jetés sur les ravins.

Pour l'époque l'œuvre était d'une grande hardiesse ; « presque inconcevable », a dit Gœthe, qui s'extasie sur sa largeur, permettant le passage de trois voitures de front, ses trottoirs, ses

caniveaux. De fait, ce fut la première chaussée de montagne par des pentes insensibles. On fait 3 618 mètres pour gagner les 210 mètres de différence de niveau. La pente moyenne est de 0,058 par mètre, elle atteint 0,074 au sommet et sur une longueur de 52 mètres seulement.

Cette route faisait de Saverne un point d'arrêt important. De toute antiquité il y eut ici des hôtelleries. Le nom même rappelle les auberges romaines. *Tres Tabernæ,* les trois tavernes, tel était la désignation du lieu; Saverne est venu de *Tabernæ*. Avec le chemin de fer, les auberges ont bien diminué en nombre, et la ville a fort perdu de son activité, bien que la gare soit parmi les plus vivantes de l'Alsace; mais le mouvement est dû aux changements de trains par les voyageurs, les lignes qui aboutissent sur la voie maîtresse de Paris à Strasbourg ayant une forte circulation.

A la route, aux chemins de fer, il faut ajouter le canal de la Marne au Rhin, œuvre remarquable, elle aussi, car cette rivière artificielle franchit la ligne de faîte à l'aide de nombreuses écluses et d'un long tunnel, celui-ci sur le territoire lorrain. Ces avantages auraient fait de Saverne une ville très industrielle, si elle avait possédé la houille. Cependant, elle est un centre

assez actif et même cité manufacturière digne de renom, si on lui attribue l'usine de Zornhof, véritable faubourg dépendant de la commune de Monswiller. Elle s'est d'ailleurs accrue depuis la guerre, grâce à une garnison de 1500 hommes (deux bataillons) et au nombre considérable d'employés des chemins de fer. De 5500 âmes en 1870, le nombre d'habitants est passé à 8500.

C'est une calme et jolie ville, presque entièrement constituée par la grande rue que forme la route descendue de la côte de France et qui, à l'autre extrémité, se divise en trois rameaux, deux pour Strasbourg, l'un par Wasselonne, l'autre par Brumath, le troisième pour Bouxwiller.

Cette voie montueuse, bordée dans sa partie haute de maisons anciennes, avec poutres en saillie et pans sculptés, franchit le canal, gaîté de la petite cité par le mouvement des bateaux et le frémissement des eaux échappées des écluses. La Zorn traverse des faubourgs pittoresques grâce à leurs constructions plongeant dans le flot, aux lavoirs, aux auvents, aux toits aigus, à la verdure de jardinets.

Un coin de Saverne a l'allure d'une grande ville : c'est la place, bordée sur un de ses côtés par le palais des princes-évêques de Strasbourg,

aujourd'hui caserne, et entourée de maisons élevées, presque monumentales. Au milieu se dresse une pyramide de pierre, haute et mince, érigée par l'un des évêques et portant sur chaque face la distance, en milles, de Saverne aux grandes cités du globe.

Le palais est une assez noble demeure, lourde et froide. On n'est pas trop surpris de le voir transformé en caserne. Avant la guerre, on avait tenté de tirer parti de l'édifice en en faisant un asile pour les veuves de fonctionnaires. Idée bizarre, de peu de succès d'ailleurs : rares furent les dames qui sollicitèrent leur admission.

La place est entourée de cafés et d'hôtels. Celui du *Soleil,* où nous sommes descendus, nous a logés à l'étage supérieur d'où nous jouissons d'une vue superbe sur les petites Vosges, sombres de forêts, dressées sur un piédestal de collines revêtues de vignes, égayées par de coquettes maisons. On devine Ottersthal à l'entrée de sa combe ; Eckartswiller et Saint-Jean-des-Choux frangent la base des monts.

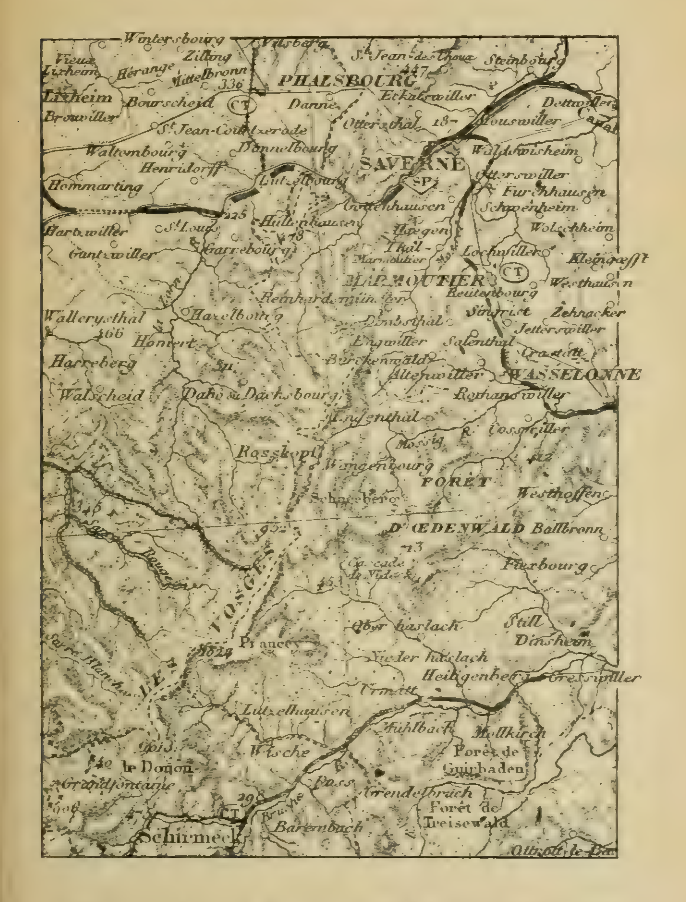
En dehors de son château, auquel s'attache le souvenir du fondateur, le cardinal de Rohan — triste héros de l'affaire du Collier, — et de ses maisons de bois sculptées, Saverne a peu de monuments. L'église, dont le clocher du

douzième siècle, sous lequel s'ouvre le portail, est la partie la plus ancienne, a été reconstruite aux quatorzième et quinzième siècles. Les boiseries du chœur, un chemin de croix sculpté sur bois, la chaire sont de remarquables œuvres, de même que l'escalier sculpté, extérieurement accolé à l'édifice. Derrière l'église est l'Oberhof, ancien château épiscopal, de médiocre intérêt.

L'industrie de Saverne comprend des fonderies, des fabriques d'appareils de chauffage, de nombreuses carrières de pierre et de sable et deux scieries dont une, peut-être la plus importante des Vosges, n'occupe pas moins de trois cents ouvriers. Plus considérable encore est l'usine de Zornhof, la grande fabrique d'outils installée au-dessous de la ville, entre le chemin de fer et le canal, et qui occupe plus de mille travailleurs avec ceux d'un atelier plus rapproché de la ville. J'avais espéré pouvoir visiter ces établissements et surtout les œuvres sociales dues à Goldenberg, fondateur du Zornhof. A mon vif regret, ma demande d'accès a été déclinée.

Saverne occupe une des parties des Vosges où les châteaux ruinés sont le plus nombreux. Ces restes de forteresses accroissent la beauté de

ce paysage déjà fort remarquable par la noblesse



classique de ses lignes, les formes des mon-

tagnes, la vigueur de la végétation. L'éperon qui ouvre vers le sud la rangée des monts porte une ruine illustre entre toutes celles de l'Alsace : le Hoh-Barr. Fièrement planté comme une sentinelle surveillant au loin la plaine, ce château des évêques, démantelé en 1650 en vertu d'un article du traité de Munster, a fière mine encore et mérite toujours, par son grand commandement, le nom d'*œil de l'Alsace,* qui lui fut donné jadis. Il n'en reste guère que l'enceinte et le donjon. Tout autour, des rochers de grès rouge que l'on escalade au moyen d'échelles constituent une suite de sites curieux.

Le Hoh-Barr est un lieu de villégiature ; un hôtel y attire les touristes ; mais on y chercherait en vain les traces de la confrérie, autrefois fameuse, et dont tous les rites consistaient à vider une corne d'aurochs renfermant deux pintes de vin, environ huit litres. Les plus grands personnages, souverains, évêques, ducs et pairs, recherchaient l'honneur d'appartenir à la confrérie de la Corne ; on ne l'obtenait qu'en avalant d'un trait les deux pintes ; tel comte vida la corne deux fois de suite. Cette étrange académie eut pour fondateur un des évêques ; elle n'a pas survécu à la ruine du château.

Le Hoh-Barr domine au nord l'étroite vallée

de la Zorn, dans laquelle le canal et le chemin de fer disputent à la petite rivière l'espace compris entre les deux abrupts versants creusés de carrières. Deux autres châteaux, le grand et le petit Geroldseck, commandent ce couloir au-dessus du confluent de la Zorn avec le Bærenbach, qui débouche par une gorge profonde entre des forêts épaisses et superbes, et couvrent en même temps le milieu de l'arête dont le Hoh-Barr occupe un des promontoires. Le grand Geroldseck est le plus considérable par ses ruines, le petit n'a conservé qu'une tour et une échauguette.

Les vallées de la Zorn et du Bærenbach sont solitaires ; en dehors des scieries et des maisons de gardes forestiers, on n'y rencontre guère d'habitations ; mais le paysage est fort beau dans sa sévérité, surtout aux environs de la petite gare de Stambach placée à la jonction. Les bois de pins sont troués par les grandes carrières aux assises d'un rouge ardent dont la teinte s'avive par le contraste avec la puissante verdure des arbres.

Le chemin de fer de Saverne à Schlestadt, construit par les Allemands dans un but militaire et qui est la prolongation vers le nord et le sud de l'ancienne ligne d'intérêt local de Stras-

bourg à Molsheim, Wasselonne et Barr, a fait de Saverne un point d'attraction pour des centres qui étaient jadis plutôt attirés par Strasbourg. Jusqu'à Wasselonne au moins, les villages sont dans la dépendance économique de la petite ville.

La région traversée par cette ligne transformée pour le transport rapide des troupes est une des plus curieuses d'Alsace par le nombre des vieilles villes gardant encore leur aspect d'autrefois. Je l'ai parcourue déjà entre Schlestadt et Marlenheim ; nous achevons aujourd'hui le parcours en retournant à ce dernier village. Nous allons en wagon jusqu'à Marmoutier pour terminer pédestrement la route vers Wasselonne.

La ligne, au départ de Saverne, franchit le canal et la superbe route de Brumath, bordée de platanes touffus, puis décrit un grand contour en vue des ruines du Hoh-Barr, et des Geroldseck portés sur leurs pitons aigus couverts de pins. Le Hoh-Barr n'a plus l'aspect hardi qu'on lui voyait de Saverne : au lieu d'une pointe, il montre une longue rangée de murailles fauves, déchiquetées. On pénètre alors dans le val agreste de la Mossel rempli d'arbres fruitiers et de noyers, nombreux surtout autour d'Otterswiller et de Gottenhausen. Par une échappée entre les bois,


MARMOUTIER
Reutenbourg
Westhausen
Knoersheim
Woellenheim
Willgottheim
Zeinheim
Dimbsthal
Singrist
Salenthal
Jettenswiller
Zehnacker
Kuttolsheim
Wintzenheim
Route
Crastatt
Hohengoeft
Allenwiller
Romanswiller
WASSELONNE
Cosswiller
Brechlingen
Forêt de Wasselonne
Marlenheim

au long de la petite rivière, on voit s'égrener de jolis villages dont la chaîne est terminée par Reinhardsmunster.

Pas de gros centres ; le plus considérable, Marmoutier, renferme moins de 2 000 âmes. C'est un bourg assis au pied de pentes vignobles et étroitement serré autour de sa haute église, jadis abbatiale, dont le clocher roman, carré, massif, est flanqué de clochetons.

Cet aspect de lourdeur, offert au passage, disparaît quand ayant pénétré dans la ville on atteint la place, ornée d'une fontaine surmontée d'une pyramide. Au fond se montre l'édifice vénérable. Les lignes architecturales, nobles et pures, du style romano-byzantin, n'ont pas été dénaturées. La façade, avec son triple porche, ses arcades aveugles, ses tours d'angles à pignons surmontés de tourelles, le clocher porté sur le pignon central, est d'une unité sévère.

Cette église, un des plus précieux monuments des onzième et douzième siècles en Alsace, a appartenu à l'abbaye bénédictine fameuse créée vers l'an 600 par un moine irlandais, Leobardus ; elle joua un grand rôle dans l'histoire des temps carolingiens et jusqu'à la fin du Moyen Age. C'était un monastère puissant et riche, auquel on doit la construction des châteaux de

Geroldseck destinés à protéger les terres des moines.

Marmoutier n'est plus qu'une bourgade commerçante, où viennent s'approvisionner un certain nombre de villages et dont la gare a de l'importance comme débouché des grandes forêts vosgiennes. Là sont embarqués les articles de boissellerie produits dans le voisinage. Le pays est riant et varié, le noyer et la vigne disent la douceur du climat accrue par l'écran des Vosges, déjà plus hautes.

La route de Strasbourg, en quittant Marmoutier, va traverser Singrist, d'où se détache un chemin allant rejoindre la Mossig à Romanswiller. Ici l'on est au pied des Vosges ; Romanswiller emplit un creux entre des coteaux couverts de noyers, de vignes et, à l'ouest, de cultures. De belles habitations entourent ce bourg, un des grands centres d'excursions dans les pays de Wangenbourg et de Dabo, grâce au réseau de routes qui pénètre dans cette région des Vosges. Une source d'eau minérale, exploitée comme eau de table, fait connaître dans toute l'Alsace le nom de Romanswiller.

La Mossig, aux eaux assombries, erre par les prairies et va traverser les quartiers bas de Wasselonne, petite cité industrielle fort active,

dont les toits sombres s'élèvent vers l'est jusqu'au sommet d'une arête qui est le dernier contrefort du Kochersberg. Là encore, des vignes, des noyers. Vers l'ouest, les bois de Westhoffen, avant-garde des forêts vosgiennes.

De ses quartiers en pente, la ville descend entre les prairies, comme une coulée de maisons. Elle occupe plus de surface que ne le ferait supposer une population de 3 600 âmes, mais les fabriques nombreuses et variées couvrent une grande étendue. Wasselonne file et tisse la laine et le coton, fabrique des chapeaux, de la bonneterie, des briques et du ciment. Les tanneries, sans être aussi nombreuses qu'à Barr, sont un élément important d'activité.

La ville n'a que des édifices modernes; le plus ancien, l'église, remonte seulement au dix-huitième siècle. Ce fut une place forte; on distingue encore des restes de remparts circulaires et de tours au sommet de la colline. Mieux que Romanswiller, à cause de ses ressources plus considérables, elle peut être prise comme point de départ pour les courses dans les forêts d'Œdenwald et de Stritiwald et le massif si curieux et si peu visité étendu jusqu'au Donon.

La Mossig, souillée par les déjections des usines, semble barrée au-dessous de Wasselonne par

de hautes et raides collines rocheuses tapissées d'arbustes. Elle s'y fore un passage : c'est le défilé du Kronthal, qui devient superbe sur la rive gauche, où le grès rouge est entamé par les carrières. A l'issue du passage, se dresse un promontoire fulgurant, sous lequel s'étagent des vignes disposées en gradins par des murailles. Et voici la plaine avec Marlenheim assis à l'entrée du Kochersberg, face à Wangen abrité sous les arbres, au pied du Wangenberg, l'une des hautes collines entre lesquelles s'ouvre le défilé du Kronthal.

Revenus à Romanswiller pour y passer la nuit, nous sommes repartis dès le point du jour en suivant la Mossig pour traverser la rivière au pied de la forêt et gagner Kosswiller. Encore un peu de vignes, des cultures sur les pentes qui entourent le village et d'où l'on a vue sur le beau bassin de Romanswiller. Le chemin redescend aussitôt pour rejoindre la Mossig à l'entrée de la gorge qu'elle a frayée au sein des petits monts couverts par la sombre forêt d'Œdenwald. On y retrouve la route de Dabo, une des plus belles chaussées vosgiennes, reliant la Lorraine à l'Alsace par un tracé extraordinairement sinueux, dont les amples lacets escaladent la ligne de faîte entre le Rhin et la Sarre.

Pas de hameaux dans ce pli profond rempli par la forêt, pas même d'habitations isolées en dehors de la maison forestière du « Trou au Renard » (*Fuchsloch*) et, à de longs intervalles, des scieries dont le bruit remplit le passage. Des chemins de desserte s'élèvent sur les pentes raides. Enfin voici, indice de vie, un croisement de routes forestières établi au-dessous des ruines insignifiantes du château de Freudeneck. Tout le massif est desservi par ces chaussées permettant de descendre dans les vallées de la Mossig, de la Bruche et de la Mossel. Un hôtel de touristes occupe cette jonction de routes.

La gorge devient de plus en plus pittoresque. Bientôt apparaît la route de Wangenbourg montant au village par de grands lacets que coupe un sentier. En vingt minutes, celui-ci conduit à Wangenbourg.

C'est un des jolis cantons des Vosges, ce bassin devenu un séjour de villégiature et un sanatorium. Le village s'allonge sur une colline, entre des prés d'un vert doux encadrés de grandes sapinières. Au point culminant une ruine féodale accroît le caractère de ce paysage, égayé par l'éparpillement des maisons dans la verdure. Un cercle de belles montagnes, hautes déjà, car le Schneeberg, point culminant, atteint 963 mè-

tres, dessine un vaste amphithéâtre de croupes boisées. Le tableau a d'autant plus de grandeur que Wangenbourg étant à 450 mètres seulement, est dominé de 513 mètres par le Schneeberg.

Les maisons sont disposées en collier au long de chemins adorables jusque dans l'Engenthal, à la frontière de Lorraine. Cette vallée n'a pas de villages, mais une multitude de maisons sur les pentes, tout au long de la Mossig descendue par un couloir sauvage, noir de forêts, du puissant nœud orographique dont le Murstein est le centre. La région peu connue encore des touristes, fréquentée des seuls forestiers, des bûcherons et des ouvriers des scieries, est un des plus grands réservoirs de bois de l'Alsace.

Nous aurions volontiers tenté l'exploration méthodique de ce pays, mais le temps est mesuré. Nous retournons à Saverne par la route tracée en corniche au flanc du Wolfsberg. Encore des lacets, l'un très grand autour d'Obersteigen, mais un sentier le coupe et permet d'atteindre le joli hameau qui serait merveilleusement placé, lui aussi, pour devenir un lieu de séjour. Au delà, après une courte descente, on retrouve la route, entre des prés et des bois. Elle conduit à Reinhardsmunster par des campagnes variées où les hêtres, les pins et les cultures

alternent. Entre les arbres, on a de belles échappées sur la vallée de la Mossig, le Kochersberg, la plaine d'Alsace. Immédiatement au-dessous de la route, Hengwiller et Birckenwald sont entourés de châtaigneraies dont les ramures contrastent avec les futaies jusqu'alors parcourues.

Voici Reinhardsmunster, long et riant village, d'où un sentier à travers l'ancienne forêt royale de Marmoutier nous ramène dans cette petite ville.

XXIII

ENTRE LA SARRE ET L'EICHEL

Le Graufthal. — La Zinsel du Sud. — Les troglodytes de Graufthal. — Oberhof. — Le chemin de fer de Drulingen. — Drulingen. — La vallée de l'Eichel. — Diemeringen. — Confluent de l'Eichel et de la Sarre. — Herbitzheim. — La forêt d'Œrmingen. — La vallée de l'Isch.

Hirschland Juillet.

Nous sommes venus coucher à Phalsbourg, la vieille cité lorraine qui incarne, comme Bitche et Metz, la noble province perdue [1].

Par là nous allons gagner le Graufthal avant de parcourir ce grand pédoncule de terre alsacienne étendu de Drulingen à Saar-Union et entouré de trois côtés par la Lorraine. Un chemin de fer à voie étroite, prolongeant la ligne de Phalsbourg, descend dans la vallée du Graufthal et remonte sur le plateau où se traînent des eaux allant à la Sarre. Il nous a rapidement

1. Sur Phalsbourg, voir le volume *Lorraine annexée*, chapitre V.

amenés au bord de la Zinsel [1] dans une des parties les plus accidentées des Vosges. Cette petite ligne semble plonger dans un abîme quand, entre Hangwiller, qui est lorrain, et Pfalzweier, qui est alsacien, elle abandonne la Lorraine. C'est un val très creux, rempli de bois épais, aboutissant à la gorge rocheuse de la Zinsel, où le grès rouge est exploité en carrières. Depuis Lutzelbourg et Phalsbourg on est dans une des principales zones d'extraction de cette belle roche ; le chemin de fer amène les produits de l'exploitation au canal de la Marne au Rhin qui permet le transport économique dans la plaine d'Alsace et sur le plateau lorrain.

Les carrières sont très nombreuses autour de la gare de Graufthal ; un embranchement va même desservir d'autres points d'extraction vers le village, célèbre par ses falaises hautes de 50 à 60 mètres où s'est nichée une population de troglodytes. Laissant le train rebrousser vers Drulingen, nous continuons à descendre au long de la Zinsel, dans cet admirable couloir où la roche rouge et les arbres sombres composent un décor d'une réelle grandeur.

1. Il ne faut pas confondre cette Zinsel du Graufthal avec celle du Bærenthal, dont il est question dans le chapitre XIX. Ces deux rivières sont désignées sur les cartes par le nom de Zintzel.

Le site le plus curieux est le hameau de Graufthal, disposé à la base et au flanc de hautes assises à pic dans lesquelles les érosions avaient créé des creux et des surplombs où, dès les temps préhistoriques, des êtres humains vinrent s'installer. A mesure que la civilisation s'affirmait, le simple abri sous roche s'est transformé, des murs de façades percés de portes et de fenêtres ont fermé ces anfractuosités. Ce sont toujours des demeures de troglodytes, mais il serait difficile d'en deviner le caractère. Au pied de ces parois, belles surtout par leur teinte fulgurante, l'étroite Zinsel, claire et poissonneuse, traverse des prairies. Peu de cultures, des pommes de terre, du seigle. Beaucoup de cerisiers, dont le fruit est employé à faire du kirsch.

Graufthal dépend d'Eschbourg, chef-lieu de la commune, situé sur un promontoire de grès projeté entre la Zinsel et le Niederbach, ruisseau descendu de la Petite-Pierre. Le hameau est plus vivant que le village, grâce à la visite des touristes. De bonne heure, d'ailleurs, ce fut le centre de la vie, il y eut là une abbaye cistercienne, dont il reste quelques débris, très vagues. Cependant malgré son pittoresque, Graufthal est un séjour moins fréquenté qu'Oberhof, hameau assis au pied de grands rochers à l'endroit où le

fond de la vallée s'écarte légèrement en un plan de prairies; la rivière s'y replie sans cesse sur elle-même.

Le chemin de fer de Drulingen, en quittant la station de Graufthal, rebrousse vers l'ouest; il s'élève par de fortes pentes sur un versant boisé dominant un joli pli où se blottit le moulin de Hangwiller. Au fond, de belles prairies, sur les coteaux se poursuit une ligne continue de grandes carrières. Tout ce territoire est livré au pic et au marteau; la petite voie ferrée a permis d'entreprendre une exploitation jadis interdite par le caractère accidenté du pays et la difficulté des transports.

L'arrivée sur le plateau est un changement de décor à vue. Plus de bois, plus de roches, mais de verts pâturages. Un village, Bust, s'étend longuement entre les vergers. Une rangée d'aulnes sombres et de saules argentés révèle un ruisseau. Les herbages sont complantés d'arbres fruitiers: pommiers, poiriers, cerisiers. Rien ne ressemble moins que cette zone au reste de l'Alsace.

La ligne, montant toujours, atteint un terrain de grande culture d'où la vue est superbe jusqu'aux Vosges festonnant l'horizon au-dessus

des grands plateaux ondulés. Vers le nord la vue est limitée par un bourrelet de collines.

Dans une dépression, Siewiller borde un ruisseau entre des champs remplis de cerisiers et d'autres arbres fruitiers. Cette campagne est un splendide verger, les plantations de pruniers-quetsche surtout sont nombreuses. Au delà les arbres à fruits ne sont pas en telle abondance; presque nus paraîtraient les environs de Drulingen s'il n'y avait pas des massifs boisés. Ce chef-lieu d'un canton est un petit bourg tranquille et propret, avec des auberges et des boutiques indiquant un centre commercial. Malgré l'attribution du pays à l'Alsace, choses et gens ont l'allure lorraine.

Pour ce pays, la grande voie des communications est le chemin de fer de Strasbourg à Sarreguemines par Wingen, dont le tracé, moins accidenté, a réduit la ligne de Bitche à un rôle secondaire. Les rails suivent les vallées de l'Eichel et de la Moder entre lesquelles il a fallu multiplier les travaux d'art. C'est à l'entrée de ce passage que nous sommes venus rejoindre le train qui devait nous amener à Sarralbe et à Saar-Union. Dans cette vallée supérieure de l'Eichel on retrouve le caractère des petites

Vosges. Les collines arrondies sont revêtues de hêtraies et de pinèdes; des vallons solitaires pénètrent dans les versants, mettant la fraîcheur de leurs prairies au sein de ce paysage un peu sévère. Pauvre contrée d'ailleurs, à en juger par les logis exigus et humbles. La population vit du travail des carrières et des bois. Les exploitations de roches sont nombreuses à Tieffenbach, où les chantiers se suivent longtemps dans le val, véritable fissure, remontée par la voie ferrée jusqu'au-dessous de Puberg, où la ligne de faîte est percée d'un long tunnel.

Après Tieffenbach les collines sont moins hautes, mais l'Eichel n'en creuse pas moins un profond sillon. Au-dessous d'Adamswiller, village du plateau, les parois sont encore creusées en carrières; on retrouve ces exploitations jusqu'à Diemeringen; elles ne détruisent pas trop la grâce tranquille de ce paysage où les bois, les prés, la rivière claire séduisent au passage. Diemeringen est un vieux bourg gardant quelques débris de murailles, vestiges d'un passé qui fut glorieux. C'était une forte ville, siège d'une seigneurie importante; les guerres et les épidémies l'ont réduit à son état actuel. Le dernier siège fut conduit par Turenne en 1674. Malgré sa déchéance, Diemeringen est resté centre

d'affaires pour la région; de nombreux marchands de bestiaux y résident et les boutiques sont bien tenues.

Le pays est de plus en plus lorrain par l'aspect; cela ne ressemble en rien au reste de l'Alsace. Les forêts font place à des bois de hêtres d'étendue médiocre, les pentes se couvrent d'arbres fruitiers, quetschiers et cerisiers. Peu à peu les pentes s'abaissent encore au-dessus de la rivière pure et sinueuse, coulant entre les saules au travers des prés. Les villages se suivent, très rapprochés; le dernier, Œrmingen, allonge une bande de toits bruns dominée par les temples des deux cultes. Au-dessous la vallée s'ouvre très large vers la Sarre, la rive droite de l'Eichel formant jusqu'au confluent la limite entre la Lorraine et l'Alsace.

La Sarre n'a pas été choisie comme frontière, elle est tantôt alsacienne, tantôt lorraine, au hasard des anciennes divisions territoriales que la Révolution attribua à la Moselle ou au Bas-Rhin, sans aucun souci des bornes naturelles. Ainsi le grand territoire de Silzheim qui s'avance sur la rive gauche jusqu'aux abords de Sarreguemines, zone de bois avec d'étroites clairières, a été donné à l'Alsace; c'était une des terres de

la famille de Nassau-Sarrebruck comme Herbitzheim, ancien bourg monastique conservant de vieux logis et bâti sur les deux rives de la Sarre. Sur les terres de cette importante commune commence le bassin salifère de Sarralbe; l'établissement des salines de Salzbronn est à la limite même des deux provinces. Les usines sont lorraines et appartiennent à la ville de Sarralbe assise au sein des immenses prairies appelées la Honaux, dont une partie est alsacienne.

La frontière, en amont, est formée par un bras amorti de la Sarre appelé Vieille-Sarre; elle franchit ensuite la rivière en laissant à la Lorraine les importantes salines du Haras; mais Keskastel est alsacien comme le centre important de la contrée, la ville de Saar-Union.

Ces limites imprécises ont une origine assez singulière : ce sont celles des évêchés de Metz et de Strasbourg, circonscriptions religieuses immuables, alors que les domaines temporels, c'est-à-dire les possessions seigneuriales, variaient selon les résultats des guerres, les acquisitions ou les alliances.

Cette pointe de territoire alsacien projetée de Saar-Union vers Sarreguemines est, sauf à Silzheim et Herbitzheim, une solitude forestière. Le massif boisé est considérable, surtout entre la

Sarre et l'Eichel où la forêt d'Œrmingen couvre les parties supérieures de hautes collines (327 mètres) découpées par de nombreux vallons. Il n'y a pas de hameaux dans ces bois ; la population s'est groupée vers les rivières, gagnant sur la forêt les espaces de culture nécessaires à la vie. Au bord de la Sarre, le joli village de Keskastel dominé par un clocher très élevé empiète sur la rive gauche. Ce nom de Keskastel, dérivant du *Cæsaris Castellum* construit sur cet emplacement, veut dire aussi « petite boîte à fromage », les étymologistes simplistes préfèrent cette dernière définition. La commune possède une partie des prairies du large et vaste plan herbeux appelé la Honaux qui, de Saar-Union à Sarralbe, forme une mer de verdure succédant sans doute à un ancien lac.

La zone forestière, jadis impénétrable aux voitures, est aujourd'hui traversée dans sa longueur par une route reliant Saar-Union à Œrmingen.

Au sud de Saar-Union, le pays est plus nu. La route de Phalsbourg parcourt une région monotone, grand plateau de cultures et de pâturages où les constructions sont rares. Le terrain s'élève peu à peu et atteint près de 400 mètres d'altitude. L'Alsace se continue de ce côté par un territoire accidenté à demi enclavé en Lorraine.

Des vallées profondes, dont celle de l'Isch est la plus considérable, découpent le plateau. Les villages y sont nombreux, fort rustiques, sans industrie autre que le travail des chapeaux de paille pour les fabriques de Saar-Union. La guerre de Trente ans dut exercer ici ses ravages, car aucun monument n'attire l'attention dans ces petits centres, où le culte réformé domine.

Cette partie de l'Alsace, presque isolée du reste de la province, ne se relie à elle que par les relations administratives avec Drulingen et Saar-Union, chefs-lieux des cantons. Peut-être, si le chemin de fer de Lutzelbourg à Drulingen se poursuit un jour jusqu'à Saar-Union, la contrée aura-t-elle plus de relations avec Saverne et Strasbourg. En attendant, la ligne lorraine de Sarrebourg à Sarreguemines par sa gare de Fénétrange est l'artère d'où vient la vie.

XXIV

LES CHAPELIERS DE SAAR-UNION

Le pays de la Sarre avant la Révolution. — Alsace ou Lorraine ? — De Fénétrange à Saar-Union. — Saarwerden. — Saar-Union. — Les deux quartiers : Bouquenom et Neu-Saarwerden. — Le chapitre des chapeaux. — Coquetterie masculine. — La fabrication des chapeaux de palmier. — Origine, développement et importance de l'industrie. — Visite d'une usine. — Latanier et panama. — Les couronnes de perles. — Neu-Saarwerden. — Les prés de la Honaux. — Harskirchen et Altwiller.

Bonnefontaine. Juillet.

Comme je l'ai dit en parcourant la région entre Sarre et Eichel, cette longue bande de territoire alsacien, enclavée entre les deux arrondissements lorrains de Sarreguemines et de Sarrebourg, n'est réellement considérée comme alsacienne que depuis la Révolution, puisque tout le pays, sur les deux rives de la Sarre, était une poussière de territoires relevant de l'Alsace et de la Lorraine, provinces devenues françaises, de l'empire d'Allemagne, d'une branche de la maison de Nassau, d'autres États alle-

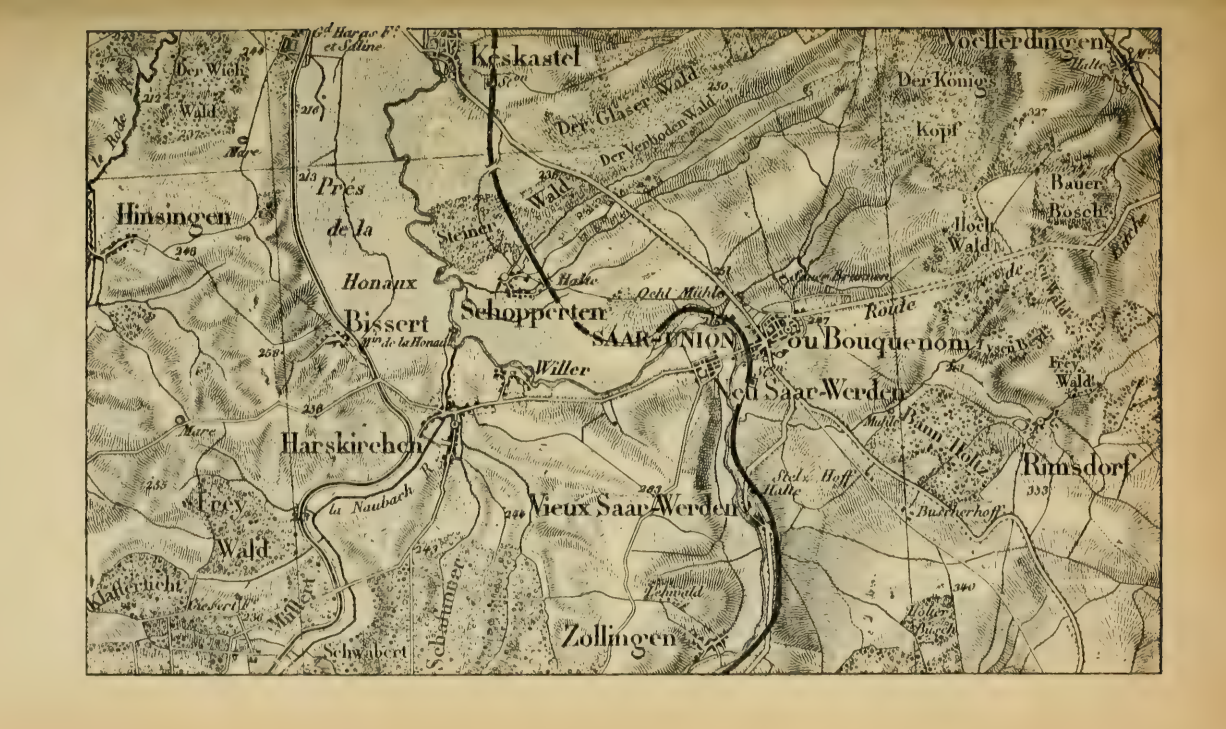
mands ou du Luxembourg. Pour comprendre ces limites, j'ai étudié la carte de Cassini mais ai fini par renoncer à chercher la démarcation, tant est confus le régime politique dans cette vallée de la Sarre. Le centre principal de la contrée, Saar-Union, dépendait lui-même de deux souverainetés. Sur la rive droite, la cité de Bouquenom était française comme ancienne dépendance de l'évêché de Metz, sur la rive gauche, la ville neuve ou Neu-Saarwerden était le chef-lieu d'un comté relevant du Nassau. La Révolution fondit les deux communes et attribua leurs territoires au Bas-Rhin. Depuis lors ils ont suivi les destinées de ce département devenu la Basse-Alsace.

Je me conforme à ce régime moderne en plaçant en Alsace une contrée évidemment lorraine, comme les pays de Bitche et de Phalsbourg.

En venant de Sarrebourg, on pénètre dans cette sorte d'enclave, au delà de Fénétrange et des ruines du château de Geroldseck [1], au pied de la haute colline couronnée par Wolfskirchen et sous laquelle l'Isch rejoint la Sarre aux eaux fauves, calmes et sinueuses. Le site est heureux. Sur la rive gauche, Diedendorf étale en amphi-

---

1. Voir volume *Lorraine annexée*, chapitre IV. — Il ne faut pas confondre ce château avec le Geroldseck voisin du Hoh-Barr.


Keskastel
Voellerdingen
Der Königs
Kopf
Der Glaser Wald
Der Verboden Wald
Wald
Bauer
Bosch
Hoch
Wald
Der Wich
Wald
Hinsingen
Prés
de la
Honaux
Bissert
Schopperten
Steiner
Oehl Mühle
Roude
SAAR-UNION
ou Bouquenom
Willer
Frey
Wald
Neu Saar-Werden
Bann Holtz
Rimsdorf
Harskirchen
la Naubach
Vieux Saar-Werden
Zollingen
Schwabert
Schaumber
Frey
Wald
Lehwald
Buscherhoff
Halte
Mare
Mare
le Rode

théâtre ses toits aigus au-dessus des amples constructions de moulins établis sur un ruisseau descendu des étangs, étalés au sein des grands bois répartis entre les forêts contiguës de Bonnefontaine, Fénétrange et Albestroff. Sur la rive droite, Wolfskirchen s'étale au sein d'un vaste verger de pruniers.

La vallée, assez large en Lorraine, se rétrécit entre de jolies hauteurs bien exposées, que la vigne recouvre parfois, ainsi à Pisdorf où le vignoble moucheté d'arbres fruitiers est parsemé de petites constructions rosées, sans doute vide-bouteilles des bourgeois de Saar-Union. Plus loin Zollingen se groupe, tranquille, au bord de la Sarre élargie, aux eaux immobiles dans lesquelles se reflètent les fumées échappées d'une haute cheminée d'usine.

Sur la rive opposée, à une demi-lieue, dans un milieu où les vestiges gallo-romains abondent, le bourg de Saarwerden, ancienne capitale d'un petit État féodal dévolu plus tard aux Nassau, montre de vagues débris d'un château. Ce fut une ville forte ; les murailles sont encore en partie debout. L'influence administrative de Saarwerden n'a pas survécu à la Révolution ; le centre d'activité est aujourd'hui à Saar-Union. Celle-ci est restée divisée en deux parties bien distinctes ;

la fusion décidée par la Révolution n'a pas modifié l'aspect de la cité ; d'ailleurs la Sarre coule dans un pli trop profond et mouillé pour que l'espace entre les collines ait pu être rempli par des maisons. Bouquenom, quartier le plus vivant, ne ressemble guère à Neu-Saarwerden, la ville neuve comme disent les habitants qui continuent à parler français. Le premier est industriel, le second demeure rural, plus citadin cependant par l'aspect extérieur, à cause de la régularité de sa masse et de ses constructions.

La ville neuve ressemble aux bastides du midi de la France ; elle naquit d'un jet pour recevoir les protestants expulsés de Bouquenom après la révocation de l'édit de Nantes, mesure qui s'appliquait au pays messin. Le comte de Nassau-Saarwerden accroissait ainsi la population de ses États. Des rues régulières tracées sur un plateau contrastent avec les voies inégales et montueuses de Bouquenom — le Bockenheim des Allemands — qui ont gardé tant de détails pittoresques du passé. Si la route de Phalsbourg à Sarreguemines est, à Bouquenom, une rue large, propre et banale, la route de Bitche est une grand'rue pittoresque avec ses vieux logis, ses enseignes de fer forgé, ses halles voûtées portant la date de 1684. Au fond, une maison forme décor, sur-

montée d'un haut pignon, accotée d'un charmant pavillon à pans dont pourraient s'inspirer les constructeurs de bow-window des maisons modernes.

En dehors de cette artère maîtresse, qui semble indiquer une ornementation voulue de la cité, Bouquenom n'a que des rues étroites et tortueuses, contrastant avec les voies géométriques de la ville neuve, sur l'autre rive de la Sarre. Les bords de la rivière, dont le nom *Saar* s'est greffé sur le mot *union* rappelant la fusion des communes, sont charmants ; le bras principal, une dérivation pour les usines, des barrages sur lesquels l'eau écume, les constructions délabrées de moulins endormis, les grands arbres, la ligne onduleuse des collines, constituent un aimable tableau.

Ce qui nous frappe, dès l'arrivée, c'est la coquetterie des hommes ; bourgeois, ouvriers, paysans, sont tous coiffés de chapeaux d'un blanc éblouissant, ces chapeaux de palmier ou manille si recherchés pour leur légèreté et qui sont le panama des gens modestes. Nous supposerions que la population s'est endimanchée pour quelque fête, si nous ne savions que Saar-Union est un des groupes de manufactures pour la fabrication du chapeau dit de paille et si un aimable compagnon ne nous révélait que l'on a en horreur un chapeau terni ou fané. Dès qu'un de

ces couvre-chefs n'a plus son éclat impeccable, on le porte à l'une des usines pour lui faire restituer sa blancheur.

Cette industrie du chapeau de paille est fort ancienne à Saar-Union; on en trouve trace dès 1830, époque où l'on commença à confectionner des *chapeaux suisses* à l'aide de la paille de seigle. Le créateur, M. de Langenhagen, a fait souche : les deux fabriques de Saar-Union appartiennent à ses descendants. Vers 1840, apparut le latanier, nom donné à la feuille du palmier (*yarey*) qui croît dans l'île de Cuba. Le chapeau tissé avec ces fibres eut un rapide succès. Grâce à lui, Saar-Union devint bientôt un foyer industriel important. Jusqu'à la guerre de 1870, la petite ville était la fabrique principale pour les chapeaux de latanier, tandis que sa voisine du département de la Moselle, Sarralbe, se confinait davantage dans la fabrication du chapeau de paille proprement dit [1].

Le traité de Francfort, en nous enlevant les belles provinces de l'Est, priva la France d'une industrie florissante. Les manufacturiers de Saar-Union, pour ne pas perdre leur clientèle française, durent aller installer des usines sur la

---

1. Sur Sarralbe, voir le volume *Lorraine annexée,* chapitre XI.

frontière; leur émigration à Lunéville et à Nancy a fait éclore d'autres fabriques, très nombreuses, qui ont fait de Nancy un des trois grands centres de production du chapeau de paille en France, les autres étant Lyon et Caussade [1]. Sarralbe a également essaimé en Meurthe-et-Moselle. Ses fabriques ne sont plus que des succursales de Nancy et l'une d'elles a été installée par des industriels allemands pour profiter de la main-d'œuvre.

M. Ch. de Langenhagen, un des manufacturiers de Nancy, a bien voulu nous ouvrir sa fabrique de Saar-Union et nous faire assister à la préparation du latanier. Malheureusement la saison est celle du ralentissement du travail, les magasins sont vides, les marchandises étant toutes expédiées et les échantillons étant en la possession des voyageurs chargés de lancer les formes nouvelles pour l'année prochaine. A peine une vingtaine d'ouvriers dans l'usine au lieu de soixante ou quatre-vingts qu'elle occupe de l'automne au printemps. Il ne s'agit d'ailleurs que de la préparation des matières premières et de

1. Sur la fabrication des chapeaux de paille, voir la 7e série du *Voyage en France* (Saint-Symphorien-sur-Coise); la 9e série (Saint-Georges-d'Espéranche [Isère] et la Côte-Saint-André); la 22e série (Nancy), et, surtout, la 31e (Caussade).

la *finition* du chapeau; le tressage se fait à la campagne, où il emploie de mille à trois mille femmes, selon l'activité des commandes.

Cela pour une seule maison; les diverses fabriques de Sarralbe et Saar-Union occupent ensemble près de quinze mille femmes, en Lorraine surtout, car en Alsace la grande culture domine et la campagne ne saurait fournir la main-d'œuvre féminine. En Lorraine, au contraire, la petite propriété ne pourrait faire vivre les familles de paysans, il faut que la femme intervienne par son labeur. Dès que les travaux des champs sont finis, toutes se livrent à la préparation du chapeau; de juin à septembre, on abandonne cette occupation ; de même les hommes employés dans les fabriques vont faire leur moisson et leur fenaison.

Le rayon occupé par le tressage du latanier et du panama s'étend à 15 kilomètres au nord et à l'ouest de Saar-Union, vers Insming, sur le chemin de fer de Bensdorf, et Puttelange, dans la direction de Forbach. Pendant l'hiver, le travail est fort actif, car les manufacturiers font tresser pour la France; le chapeau brut payant des droits de douanes modiques, va se faire achever à Nancy et à Lunéville.

Le latanier est une vaste feuille en forme

d'éventail analogue à celle du chamærops ou palmier nain, mais dont le diamètre dépasse 1 mètre ; elle arrive de Cuba comme lest, la marchandise étant de médiocre valeur sous sa forme d'éventail étroitement replié. A l'usine, un ouvrier coupe d'un coup de hachette, sur un billot, la partie inférieure tenant à la tige ; d'autres ouvriers, des vieillards, à qui l'on ne saurait imposer une autre occupation, séparent la feuille en longues lanières indiquées par les plis. Ces brins, larges de deux centimètres, vont entre les mains d'ouvrières qui les divisent en lanières plus fines en les passant sur les dents d'un peigne d'acier fixé à une table. Ces opérations ont été précédées d'un blanchiment chimique et d'un séchage à l'air libre. Les feuilles étendues semblent de gigantesques panaches.

Les fibres qui peuvent avoir moins de un millimètre de largeur, sont alors remises aux tresseuses, soit directement lorsque celles-ci viennent à la ville, soit par des commissionnaires qui rapportent les chapeaux bruts. Le travail demande un temps plus ou moins long, d'après la finesse des brins à tresser. Le chapeau le plus grossier exige à peine deux ou trois heures de travail, les articles fins nécessitent un ou deux jours. Le panama, dont je parlerai tout à l'heure,

se tresse en trois jours. Naturellement, le prix de façon varie ; le chapeau ordinaire est payé 25 centimes, tandis qu'il atteint jusqu'à 3 francs pour l'objet fin et le panama. Les chapeaux sont apportés en piles semblables à d'énormes hérissons à cause des brins qui sortent de la bordure et devront être coupés à l'atelier.

Pour nous montrer le tressage, le directeur fait commencer un chapeau par une ouvrière venant chercher la matière première. Coupant un brin à l'aide de ses dents qui lui servent de premier outil, elle commence par disposer le fond avec une dextérité telle que bientôt nous voyons s'ébaucher l'objet. Le travail nous semble compliqué, mais il s'apprend facilement ; d'ailleurs c'est occupation familiale ; à peine les fillettes ont-elles l'usage de leurs mains qu'elles s'évertuent à tresser des brins de paille ; le personnel des ouvrières se recrute donc sans efforts. Si l'on veut étendre le rayon producteur, on envoie dans les villages une tresseuse habile, elle a bientôt formé les travailleuses. Celles-ci parviennent d'autant plus vite à une grande rapidité d'exécution, qu'elles se cantonnent dans une spécialité; telle qui fait le gros tressage ignore l'exécution à l'aide de la paille fine.

L'ouvrière qui nous montre le tressage a une

surprise : Maurice la photographie pendant qu'elle dispose de ses doigts agiles les étroites lanières. La brave femme est un peu confuse ; si elle avait su qu'on allait la *tirer,* elle aurait mis sa belle robe et son chapeau, nous dit-elle. A notre déclaration qu'elle sera mieux ainsi, elle oppose une moue prononcée.

C'est que le métier, en répandant beaucoup d'argent dans les campagnes, y développe un peu la coquetterie. L'usine que nous visitons donne en hiver de 500 à 2 000 francs de salaires par jour.

A côté du latanier, dont on tire des articles fort variés d'aspect et de prix, puisqu'on fait des chapeaux de couleur à 6 francs la douzaine, le panama tient une place assez considérable. En dépit de son nom, il n'a rien de commun avec l'isthme célèbre. Les fibres qui servent à le tresser sont, comme le latanier, la feuille d'un palmier : le *carludovica palmata,* plus connu dans son pays d'origine, l'Équateur, sous le nom de *bombanaxa.* Les fibres arrivent en Europe sous l'aspect d'une paille très fine, dont le prix atteint en ce moment 6 francs 50 le kilogramme, après avoir valu 2 francs seulement ; la mode, en se portant sur le panama, a fort accru le prix de la matière première. Celle-ci, d'ail-

leurs, arrive ayant déjà subi de nombreuses manipulations ; la feuille a été cueillie avant son épanouissement, on l'appelle alors *cagollo;* dans cet état on ouvre le limbe pour le diviser en lanières très minces, que l'on blanchit par un bain à l'eau bouillante, puis par un autre bain d'eau tiède chargée de jus de citron ; enfin un séjour dans l'eau froide achève la préparation. Il n'y a plus qu'à laisser sécher et empaqueter pour envoyer à Saar-Union. Là se tresse maintenant la plus grande quantité de « panamas » !

Ce chapeau n'est pas à la portée de toutes les bourses, des bourses allemandes surtout, qui s'ouvrent difficilement pour les objets de luxe réel. Quand un client, après avoir commandé un panama, voit une note à payer de 25 marks, il refuse généralement sa coiffure, se contentant de la paille ou du latanier à 2 ou 3 marks.

Latanier ou bombanaxa une fois tressés ont la forme bizarre de cloche ; ils subiront les mêmes préparations, bains, mise en forme, blanchissage au soufre, apprêts et finition. Cela représente un laps de temps bien plus considérable que le tressage, car il faut vingt jours pour blanchir et former un chapeau.

La fabrication de ces coiffures est la principale

industrie de Saar-Union. La petite ville, cependant, a d'autres branches d'activité ; on y fait des filets de résille et des jouets ; c'est un des centres de la contrée pour la fabrication des couronnes funéraires de perles dont l'emploi s'est si prodigieusement étendu. Pour l'Alsace et la Lorraine, cette industrie se confine autour de Saar-Union ; la ville a deux fabriques ; on en trouve deux à Rohrbach entre Sarreguemines et Bitche, une à Insming.

Saar-Union seule occupe cinq à six cents femmes dans les villages voisins ; elles font les baguettes de perles à l'aide de fils de fer, les palmes, les fleurs détachées que des ouvrières groupées en atelier réunissent en couronnes. Les perles viennent d'Italie ; de ce pays aussi on tire les belles fleurs que la main-d'œuvre d'Alsace-Lorraine ne saurait livrer à un prix aussi bas. Les ouvrières d'ici demandent 35 pfennigs, soit 43 centimes 75, pour la seule façon d'un objet que l'Italie vend 35 centimes. Certaines de ces fleurs italiennes sont presque des œuvres d'art ; M. Schmidt, le fabricant de Saar-Union, qui me fait visiter ses ateliers, me montre des myosotis et des amaryllis se rapprochant fort de la réalité.

Tel est ce petit centre manufacturier qui a subi,

comme tant d'autres villes, une perte considérable d'habitants, par le fait de l'émigration. Il y eut 3 500 âmes avant la guerre, on en compte à peine 3 000 aujourd'hui. Ses fabriques de savon, ses tanneries, ses teintureries, sa fabrique de futaine, sa filature de laine, signalées par les anciens livres français, ne sont plus qu'un souvenir. Leurs ruines bordent la Sarre.

Le commerce rural s'est cependant maintenu; il se fait beaucoup d'affaires en bétail et chevaux. Les marchands habitent plutôt la ville neuve, que peuplent des cultivateurs.

Cette ville nouvelle, Neu-Saarwerden, est reliée à Bouquenom par un grand et beau pont que prolonge la grande rue, bordée de maisons régulières à un seul étage surmonté de combles élevés. Les autres rues, se coupant à angle droit, sont sur le même type. La plupart des habitants « sont tous des richards », me dit-on ; ils possèdent aux abords de la ville de vastes pâturages ou prairies qu'ils louent aux paysans des hautes terres, privés de prés. La location atteint 37 fr. 50, 43 fr. 75, jusqu'à 60 fr. la *fauchée* de 20 ares. Le revenu permet aux habitants de vivre en rentiers.

Ce rayon herbager de Neu-Saarwerden, qui

fut le domaine des Nassau, est encore attribué à l'Alsace jusqu'à la rive droite du Rode, affluent de l'Albe, petite rivière dont le nom ajouté à celui de la Sarre, a formé Sarralbe, cité du confluent. Nous avons traversé ce terroir tardivement venu à la patrie française et dont l'amour filial a cependant résisté à la domination allemande. La route d'Albestroff le parcourt, entre des vergers et des jardins, bordée de poiriers déjà grands, et s'élève ensuite sur les pentes de la Sarre en dominant un pays vaste et placide. Peu de céréales, mais d'admirables prairies recouvrant jusqu'au sommet des coteaux.

La Sarre, élargie, scintille au milieu d'un immense bassin de prairies appelé la Honaux ou Honau, étendu de Saar-Union à Sarralbe. La rivière, formant des îles, frôle les maisons de Willer, hameau de pittoresques maisons de poutrelles. Sur l'autre rive, la grêle flèche de Schopperten surgit des toits.

Le sol change d'aspect ; les cultures remplacent les pâturages luxuriants. Céréales, pommes de terre, fourrages artificiels se succèdent. Des groupes de chevaux suivent la route, conduits à Saar-Union, où doit avoir lieu dans l'après-midi un concours de la race chevaline.

Voici Harskirchen, vieux bourg fort curieux

par la multitude de chars qui occupent les bas côtés des rues. C'est le type parfait du village lorrain, avec ses équipages, ses tas de fumiers, ses piles de fagots et de bûches. Quelques vieilles maisons curieuses, une chapelle de style rococo, très ornée, bordant la petite rivière de Naubach qui roule ses eaux claires, constituent un intéressant décor. Ici débouche le canal des houillères de la Sarre, coupant par une tranchée profonde un petit promontoire. Ce canal, belle œuvre du génie français, nous a été enlevé peu après son achèvement : il avait été ouvert en 1866 seulement. Long de 75 kilomètres, il relie Sarrebruck et ses mines au canal de la Marne au Rhin et permet ainsi à l'Alsace de s'approvisionner de charbon à prix modéré. Son parcours est intéressant, car il traverse ou longe les grands étangs de Gondrexange, de Stock et de Mittersheim, ainsi que les bois immenses qui séparent ces vastes lacs artificiels.

Le canal est une des voies les plus fréquentées du réseau d'Alsace-Lorraine ; le mouvement a atteint en 1900 plus d'un million de tonnes, dont 655 000 à la montée et 35 900 à la descente. Cette différence dans le mouvement est due au transport des houilles venant de Sarrebruck, principal élément de fret. Pour répondre à ce trafic,

la voie navigable a été transformée selon le type des grands canaux modernes, avec un tirant d'eau de 2 mètres et une longueur d'écluse de 38^{m},10. Ces écluses, au nombre de vingt-quatre, rachètent une chute de 73 mètres.

La route franchit le canal sur un pont très élevé, près d'une importante tuilerie. De ce point on jouit de grands horizons. Voici Sarralbe entourée des salines et des soudières dont les hautes cheminées vomissent des flots de fumée noire. Au pied des collines que recouvrent la forêt d'Œrmingen et d'autres bois très étendus se blottit Keskastel.

La route, abandonnant la vallée du Naubach empruntée par le canal et dans laquelle se trouve la source minérale de Bonnefontaine, s'élève sur des collines et la vue s'agrandit encore, devient immense sur la Honaux, Sarralbe et les collines boisées masquant Forbach et Sarrebruck. Les hauteurs que nous parcourons sont bien cultivées, très variées. Bissert se montre dans une conque au bord de la Honaux, entre des coteaux revêtus de vignes. A l'ouest se creuse la vallée du Rode et, par delà, moutonnent de grands bois sombres. Comme pour permettre d'admirer ces amples paysages, des bancs de pierre, dont les montants très élevés sont reliés

par un linteau, bordent le chemin. Dominant tout le tableau apparaissent les hautes flèches de l'église de Munster (1).

A travers un pays extraordinairement vert, où les moissons ne jaunissent pas encore malgré la saison (14 juillet), nous descendons à Altwiller, dernier village d'Alsace. Sur le chemin, beaucoup de paysans se rendant aux champs. Tous ces passants nous saluent courtoisement.

— On devine en vous des Français de France, me dit notre cocher.

Voici Altwiller, grand village d'allure lorraine, qu'il exagère même par ses maisons espacées au long de larges trottoirs couverts de piles de bois, de tas de fumiers, de charrues et de véhicules; des margelles de puits, des pompes à purin se dressent devant les logis. Au bas du bourg coule le Rode, presque invisible sous les joncs qui emplissent son thalweg indécis. Ce ruisseau sépare un moment l'Alsace de la Lorraine; la limite des deux provinces se replie autour d'Altwiller pour se diriger vers la Sarre au château de Geroldseck.

Nous poursuivons notre route vers Munster

1. Voir le volume *Lorraine annexée*, chapitre XI.

afin de retrouver, à Insming, le chemin de fer de Château-Salins. Nous disons au revoir à ce cher pays d'Alsace dont nous conserverons un souvenir attendri, plein d'une douceur amère.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Les noms de lieux qui ont une orthographe française et une orthographe allemande sont désignés d'abord par la forme française ; le terme allemand est, à la suite, en caractères italiques.

Quand la forme allemande s'écarte de la forme française au point de ne pas pouvoir prendre place immédiatement dans le même ordre alphabétique, le mot allemand se retrouve dans l'ordre imposé par l'alphabet. Ainsi *Strassburg* reste à côté de Strasbourg, mais *Gebweiler* est à plusieurs lignes au-dessus de Guebwiller.

Pour faciliter les recherches, les noms des départements français et des provinces d'Alsace-Lorraine sont désignés par des lettres majuscules.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France ou d'Alsace-Lorraine, régions naturelles et colonies sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries, les cultures, les passages consacrés à des personnages célèbres sont désignés par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers sont en caractères ordinaires.

A

D

G

H

I

M

Q

R

S

T

U

V

W

TABLE DES CARTES

TABLE DES MATIÈRES

I. — Du Haut-Kœnigsbourg a Schlestadt

II. — La Mésopotamie d'Alsace

III. — Strasbourg

IV. — Strasbourg : la Cathédrale la Vie économique

V. — Autour de Strasbourg

VI. — La Vallée de la Bruche

VII. — Schirmeck et le Donon

XII. — De l'Ehn a la Mossig

XIII. — Le Kochersberg

XIV. — Un coin de France au dela du Rhin

XV. — Les Houblonnières de Haguenau

XVI. — Autour de la Forêt-Sainte

XVII. — Les lignes de Wissembourg

XVIII. — L'Alsace bavaroise

XIX. — Reichshoffen — Frœschwiller et Wœrth

XX. — Autour de Niederbronn

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie

Souvenirs strasbourgeois. Discours de réception à l'Académie de Stanislas, par Oscar Berger-Levrault. Réponse de M. Ch. Pfister, président de l'Académie. 1895. Un volume in-8, broché . . . . 1 fr. 50

Correspondance politique adressée au magistrat de Strasbourg *par ses agents à Metz (1594 à 1683)*, tirée des Archives municipales de la ville de Strasbourg, avec notes explicatives et table, publiée pour la première fois par E. de Bouteiller et Eug. Hepp. 1882. 1 beau volume de 482 pages in-8 raisin, titre rouge et noir, broché . . . . 10 fr.
Exemplaires numérotés :
Papier de Hollande, 100 exemplaires . . . . 20 fr.
— Whatman 10 — . . . . 40 fr.
— de Chine 3 — . . . . 40 fr.

Histoire de l'École impériale du service de santé militaire, *instituée en 1856 à Strasbourg,* par J.-L. Rouis, médecin principal d'armée en retraite. 1898. 1 volume grand in-8 de 713 pages, avec 4 portraits et 3 vues hors texte, broché . . . . 15 fr.

Mélanges de médecine et de chirurgie, par le même. Avec un supplément à l'*Histoire de l'École impériale du service de santé militaire.* 1903. 1 volume grand in-8 de 192 pages, broché . . . . 5 fr.

Catalogue des Alsatica de la bibliothèque d'Oscar Berger-Levrault (1676-1870). 1886. 7 volumes in-8, brochés . . . . 20 fr.
15 exemplaires sur papier de Hollande . . . . 40 fr.
— *Tome I:* xviie et xviiie siècles.
— *Tome II:* Intendance d'Alsace. (Arrêtés de promulgation.)
— *Tome III:* Intendance d'Alsace. (Ordonnances autonomes et circulaires.)
— *Tome IV:* Administrations diverses. (Du xviie au xixe siècle.)
— *Tome V:* Administration centrale du Bas-Rhin. (Révolution française.)
— *Tome VI:* xixe siècle.
— *Tome VII:* Publications non alsatiques. (1676-1815.)

Un Mot d'histoire sur l'Alsace et Strasbourg. 1496-1681 ; 1789 ; 1870-1884, par Edmond Ott. In-8, broché . . . . 1 fr.

Strasbourg. Temporis acti, par A. Burck. 1886. Grand in-8, avec 2 dessins de Ch. Lallemand, broché . . . . 2 fr.

Souvenirs de mission. *Metz, Strasbourg et Colmar.* 1859-1860, par Lorédan Larchey. 1889. Grand in-8°, avec 9 gravures, broché. . . . . 2 fr.

La Tribu des bateliers de Strasbourg *et les collèges de Nautes gallo-romains*, par Ed. Engelhardt. 1888. Grand in-8°, avec 1 gravure, broché . . . . 1 fr. 50

Essai historique sur l'ancienne monnaie de Strasbourg, *et ses rapports avec l'histoire de la ville et de l'évêché,* par L. Levrault. 2e édition, 1874. 1 volume in-8, broché . . . . 7 fr. 50

Une Découverte alsatique : Les Joies du mariage. Caquets rimés en dialecte strasbourgeois. 1687. Publiés en fac-similé, avec une notice bibliographique et littéraire et une traduction, par Jules Froelich. 1889. Plaquette de luxe grand in-8, avec une planche de costumes et les trois pages du texte original en photogravure, broché. 190 exemplaires sur papier vélin. 2 fr. 50
10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande . . . . 5 fr.

La Chronique strasbourgeoise du peintre Jean-Jacques Walter, pour les années 1672-1676. Texte et traduction annotée, par Rodolphe Reuss. 1899. 1 volume grand in-8 de 179 pages, broché . . . . 3 fr. 50

*

Les Seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace au Moyen Age, par Charles Schmidt, professeur émérite à la faculté de théologie de Strasbourg. Préface de Chr. Pfister, professeur d'histoire de l'Est de la France à l'université de Nancy. 1897. Un volume grand in-8 de xxxvi-269 pages, broché. . . . . 7 fr. 50

La Limite de la langue française et de la langue allemande en Alsace-Lorraine. *Considérations historiques,* par Chr. Pfister, professeur à l'université de Nancy. 1890. In-8°, broché . . . . 1 fr. 50

Annales des professeurs des académies et universités alsaciennes (1523-1871), par O. Berger-Levrault, membre de l'Académie de Stanislas, 1892. 1 volume grand in-8 de 554 pages, avec 5 gravures dans le texte, 2 planches hors texte et 16 tableaux synoptiques des cours, broché. . 20 fr.
10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande. . . . . 40 fr.

La Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin, par Paul Muller. 1887. Grand in-8, broché . . . . 1 fr.

Des Vosges au Rhin. Excursions et causeries alsaciennes, par Paul Huot, membre du comité de la Société des monuments historiques d'Alsace. 1866. Un volume in-12 de 606 pages, titre rouge et noir, broché . . . . 5 fr.

Promenades dans les Vosges, par L. Cuvier. Album de 15 planches lithographiées in-folio, avec titre, en portefeuille cartonné . . . . 25 fr.

L'Espionnage militaire sous Napoléon Ier. Ch. Schulmeister, par Paul Muller. 1896. 1 volume in-12, broché . . . . 3 fr.

La Contrebande politique sur la frontière du Rhin pendant le second Empire, par Maurice Engelhard. 1883. Grand in-8, broché. 75 c.

Lettres à Geoffroi Schweighæuser, par Guillaume de Humboldt et Caroline de Humboldt, traduites et annotées sur les originaux inédits par A. Laquiante. 1893. 1 volume in-8, avec 3 portraits et 2 vues, broché . 6 fr.

Les Schweighæuser. Biographie d'une famille de savants alsaciens d'après leur correspondance inédite, par Ch. Rabany. 1884. 1 volume in-8, avec 4 portraits, titre rouge et noir, broché . . . . 3 fr. 50
Quelques exemplaires sur papier de Hollande . . . . 7 fr.

Jean-Daniel Schœpflin, étude biographique, par Chr. Pfister, professeur à l'université de Nancy. 1888. 1 volume grand in-8, broché . . . . 3 fr. 50

Gustave Steinheil (1818-1906), par Pierre Dieterlen. 1907. 1 volume in-12 de 160 pages, avec portrait, broché . . . . 2 fr. 50

L'Abbé Bautain, ancien doyen de la faculté des lettres de l'académie de Strasbourg, par A. Campaux, ancien professeur à la faculté des lettres de Strasbourg. 1868. In-8, broché . . . . 1 fr. 50

L'Europe centrale et ses Réseaux d'État. *Belgique, Hollande, Alsace-Lorraine, Allemagne du Sud, Prusse, Danemark, Suisse, Autriche-Hongrie,* par Ardouin-Dumazet. 1903. Un volume in-12, broché. . . . . . . 3 fr. 50

Du Danube à la Baltique. *Allemagne, Autriche-Hongrie, Danemark. Descriptions et souvenirs,* par Gabriel Thomas. 2e édition. 1890. Un volume in-12 de 596 pages, broché. . . . . 3 fr. 50

A l'étranger. *Souvenirs de voyage. Allemagne, Suisse, Italie,* par Emmanuel Briard. 1874. Un volume in-12, broché . . . . 3 fr. 50

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

ARDOUIN-DUMAZET



Description complète de la France, en 55 volumes, dont 50 consacrés à la Province et à l'Alsace-Lorraine ont parus et les autres consacrés à Paris sont en préparation.

Volumes in-12 d'environ 400 pages, avec cartes et croquis.
Chaque volume, broché, **3** *fr.* **50** — *Élégamment relié,* **4** *fr.*

La grande œuvre, désormais classique, de M. ARDOUIN-DUMAZET touche à sa fin ; même on peut la considérer comme achevée aux yeux des Parisiens, puisqu'elle comprend actuellement toute la France, sauf Paris et sa banlieue immédiate. Les lecteurs de la première heure restant fidèles en dépit de l'énorme développement pris par le **Voyage en France**, les nouveaux lecteurs, dont le nombre croissant a nécessité de fréquentes réimpressions, témoignent de la haute valeur de cet ensemble de livres sur notre France. Aucune littérature étrangère ne saurait en offrir l'équivalent.

Dans l'ouvrage qu'il a poursuivi avec tant d'ardeur, de conscience et de patriotisme éclairé, M. ARDOUIN-DUMAZET a tenu à faire figurer les provinces qui nous ont été arrachées. Trois volumes, dont les élé-

ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage.

Dans le *Journal de Genève,* un éminent écrivain, le regretté professeur Sabatier, a dit à propos du **Voyage en France** :

M. Ardouin-Dumazet est de la race des voyageurs ; il en a le génie, la méthode et le flair, et c'est la seconde raison des découvertes qu'il fait. D'abord, il ne voyage pas en chemin de fer ; il va à pied. Entre la grande route et le chemin de traverse, il n'hésite jamais; il prend le sentier infréquenté, il grimpe sur toutes les hauteurs dominantes, interroge avec intelligence tous les hommes qui peuvent l'instruire, s'étonne de tout et veut tout voir et tout s'expliquer. A ces qualités qui font le voyageur, ajoutez une profonde et chaude sympathie pour la vie rurale, une aptitude extraordinaire à pénétrer le secret d'une industrie, le genre d'existence d'une classe de travailleurs, comme à sentir et à interpréter l'âme d'un paysage.

Le succès du **Voyage en France** est d'autant plus frappant que l'auteur, tout à son œuvre et à ses travaux spéciaux d'écrivain militaire, n'a pas recherché le bruit autour de sa remarquable création. Les distinctions et les encouragements dont elle a été l'objet lui sont venus sans qu'il les ait sollicités. Cet ensemble de livres consacrés à un même sujet, qu'à bon droit on peut appeler une *bibliothèque nationale* et qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps, s'est imposé par sa seule valeur.

Nous ne saurions trop insister sur ce point. Ce n'est pas une *Géographie,* dans le sens étroit de ce mot. C'est aussi une œuvre littéraire et historique, d'une portée considérable. L'*Académie française,* appelée pour la seconde fois à couronner le **Voyage en France**, a tenu à bien marquer son sentiment à cet égard, en lui attribuant le prix Narcisse-Michaut, qu'elle décerne tous les deux ans à l'auteur du *meilleur ouvrage de littérature française.*

Voici les sommaires des cinquante volumes parus :

Volumes parus :

1re Série : LE MORVAN, LE VAL DE LOIRE, LE PERCHE. — Le flottage en Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — le Nivernais industriel — le Nivernais pastoral — une usine nationale (Guérigny) — Gien et la Puisaye — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne — le safran en Gâtinais — Orléans — les roses d'Olivet — les troglodytes du Vendômois — les vignes du val de Loire — la capitale des tanneurs — la Champagne tourangelle — Rabelais, guide en Touraine — la réglisse — la Touraine industrielle — Mettray — le Perche — le percheron en Amérique — le Grand-Perche — les forêts du Perche — la vallée de la Sarthe — ce que deviennent les hêtres — La Flèche et le pays fléchois. — 370 pages avec 19 cartes ou croquis.

2e Série : DES ALPES MANCELLES A LA LOIRE MARITIME. — Les Alpes mancelles — le pavé de Paris — la Champagne mancelle — Sablé et ses marbres — Laval et Port-du-Salut — chez les Chouans — dans la Mayenne — l'agriculture dans le Bas-Maine — aiguilles et épingles — le point d'Alençon — le camembert — Flers — la Suisse normande — Angers et les ardoisières — ardoises et primeurs — le guignolet et le vin d'Anjou — Saumur — la bijouterie religieuse — le Bocage vendéen — sur la Loire, d'Angers à Nantes — Grand-Jouan — Clisson et les lacs de l'Erdre — le lac de Grand-Lieu — la Loire, de Nantes à Paimbœuf. — 356 pages avec 24 cartes.

(*Ces deux volumes ont été couronnés par l'*Académie française, *dès leur apparition ; les 23 suivants ont obtenu une nouvelle et haute récompense.*)

3e Série : LES ILES DE L'ATLANTIQUE. — I. *D'Arcachon à Belle-Isle.* — L'île aux Oiseaux — la Seudre et les îles de Marennes — l'île d'Oleron — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — île d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer. — 318 pages avec 19 cartes.

4e Série : LES ILES DE L'ATLANTIQUE. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.* — Ile d'Houat — la charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — île aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein

— île de Molène et îlots de l'archipel d'Ouessant — l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest. — 322 pages avec 25 cartes.

5e Série : **ILES FRANÇAISES DE LA MANCHE ET BRETAGNE PÉNINSULAIRE.** — Les îles de l'Aber-Vrac'h — île de Siec — île de Batz — Morlaix et son archipel — les Sept-Iles — île Grande (Énès Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — archipel de Bréhat — le Goëllo et le Penthièvre — au berceau de la Tour-d'Auvergne — en Cornouailles — au pays de Brizeux — Bretagne celtique, Bretagne française — Mi-Voie et Brocéliande — de Vitré au mont Saint-Michel — la Hollande de Normandie — Saint-Malo, la Rance et Dinan — Granville, les Chausey et les Minquiers. — 407 pages avec 29 cartes.

6e Série : **COTENTIN, BASSE-NORMANDIE, PAYS D'AUGE, HAUTE-NORMANDIE, PAYS DE CAUX.** — Une ville de chaudronniers — les vaux de Vire — la Déroute et les lignes de Carentan — le duché de Coigny — la Hougue — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — la campagne de Caen — la foire de Guibray — du Bocage à la mer — le littoral du Calvados — la vallée d'Auge — en Lieuvin — Trouville et la Côte-de-Grâce — le marais Vernier et la Risle — Évreux et le Saint-André — trainglots et enfants de troupe — les draps d'Elbeuf — de l'Avre à la Risle — de la Risle à l'Andelle — Rouen — le royaume d'Yvetot — le Mascaret — le Havre. — 455 pages avec 30 cartes.

7e Série : **LA RÉGION LYONNAISE : LYON, MONTS DU LYONNAIS ET DU FOREZ.** — Lyon — rôle social de Lyon — à travers Lyon — la Croix-Rousse et Vaise — du Gourguillon au mont d'Or — la plaine du Dauphiné — Vienne et le pays des cerises — le mont Pilat — les monts du Lyonnais — de Vichy à Thiers — de Thiers à Pierre-sur-Haute — Montbrison, la plaine du Forez et Saint-Galmier — les monts de Tarare — le col des Sauvages et Thizy — Cours et Roanne — le berceau de Félix Faure — la diligence des Écharmeaux — le Beaujolais et la foire de Montmerle — teinturiers et tireurs d'or. — 344 pages, 19 cartes.

8e Série : **LE RHONE, DU LÉMAN A LA MER : DOMBES, VALROMEY ET BUGEY, BAS-DAUPHINÉ, SAVOIE RHODANIENNE, LA CAMARGUE.** — En Dombes — la Bresse et le Bugey — la corne et le celluloïd — Saint-Claude et ses pipes — la Valserine et la perte du Rhône — le Valromey et Belley — les lacs du Bas-Bugey — les Balmes viennoises — l'île de Crémieu — la Hollande du Dauphiné — du lac d'Aiguebelette au lac du Bourget — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le saut du Rhône — le Rhône, de Lyon à Valence — le Rhône, de Valence à la mer — en Camargue — les

Saintes-Maries-de-la-Mer — les vignobles et les troupeaux. — 325 pages avec 22 cartes.

9e Série : **BAS-DAUPHINÉ : VIENNOIS, GRAISIVAUDAN, OISANS, DIOIS ET VALENTINOIS.** — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône à la Morge — la noix de Grenoble — Voiron et la Chartreuse — Grenoble — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — l'Oisans — en Graisivaudan — le pays du gratin — Tournon, Tain et l'Ermitage — le Valentinois — Crest et la Drôme — le chemin de fer du col de Cabres — les premiers oliviers — Dieulefit et la forêt de Saou — le Vercors — le Royannais — les Quatre-Montagnes. — 357 pages avec 23 cartes.

10e Série : **LES ALPES, DU LÉMAN A LA DURANCE.** — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au mont Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Valgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 25 cartes.

11e Série : **FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN.** — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnies — les dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes.

12e Série : **ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES.** — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches

*

— la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages, 30 cartes, dont celle des Alpes hors texte.

13e Série : **LA PROVENCE MARITIME.** — La petite mer de Berre — les Bourdigues de Caronte — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux cabanons — de la Ciotat aux calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — l'archipel des Embiez, les gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles, Bagaud, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — au pied de l'Estérel — Cannes et Antibes — les îles de Lérins — Nice — Nice-Cosmopolis — Nice, camp retranché — de Nice à Monaco — Menton et la frontière. — 405 pages avec 28 cartes.

14e Série : **LA CORSE.** — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Pentica — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

15e Série : **LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE.** — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — une usine nationale : Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — le vignoble de Cognac — la fabrication du cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — La Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes.

16e Série : **DE VENDÉE EN BEAUCE.** — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais —

l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'école de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes.

17e Série : **LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE.** — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

18e Série : **FLANDRE ET LITTORAL DU NORD.** — Roubaix — la forteresse du collectivisme — Tourcoing et le Ferrain — le val de Lys — le vieux Lille — le nouveau Lille — mœurs lilloises — la Flandre guerrière — l'agriculture dans le Nord — les villes industrielles de la Lys — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moëres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les wateringues — en Morinie — Langle, Bredenarde et Pays reconquis — la fabrication des tulles — en Boulonnais — Boulogne et ses plumes métalliques — la côte boulonnaise — de la Canche à l'Authie — le Marquenterre et le Ponthieu — le cheval boulonnais. — 456 pages avec 30 cartes.

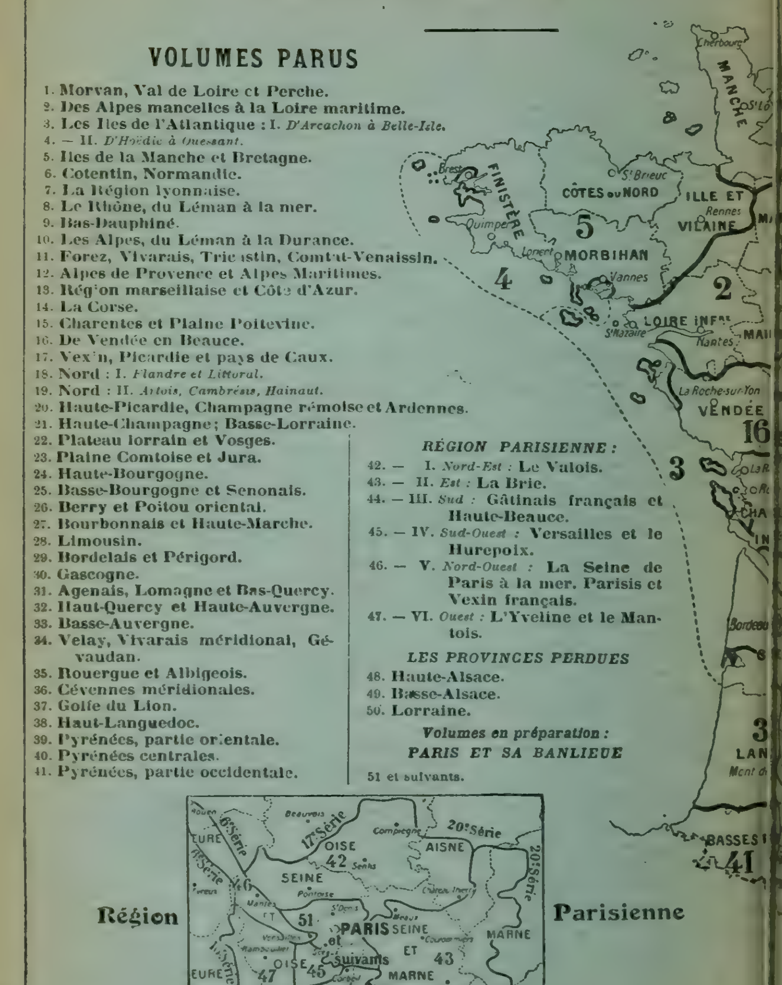
19e Série : **ARTOIS, CAMBRÉSIS ET HAINAUT.** — Les sources de la Somme — le champ de bataille de Saint-Quentin — la vallée de l'Omignon — de la Somme à l'Ancre — le pays des phosphates — la Nièvre picarde — le pays d'Arras — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne — le pays noir de Béthune — l'armée au pays noir — Alleu, Weppes et Escrebieux — Bapaume et la source de l'Escaut — en Cambrésis — Caudry et le canton de Clary — Cambrai — la plus grande sucrerie du monde — en Ostrevent — de la Scarpe à l'Escaut — le pays noir d'Anzin — Valenciennes et le Hainaut — la vallée de la Sambre — la vallée de la Solre — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 398 pages avec 28 cartes.

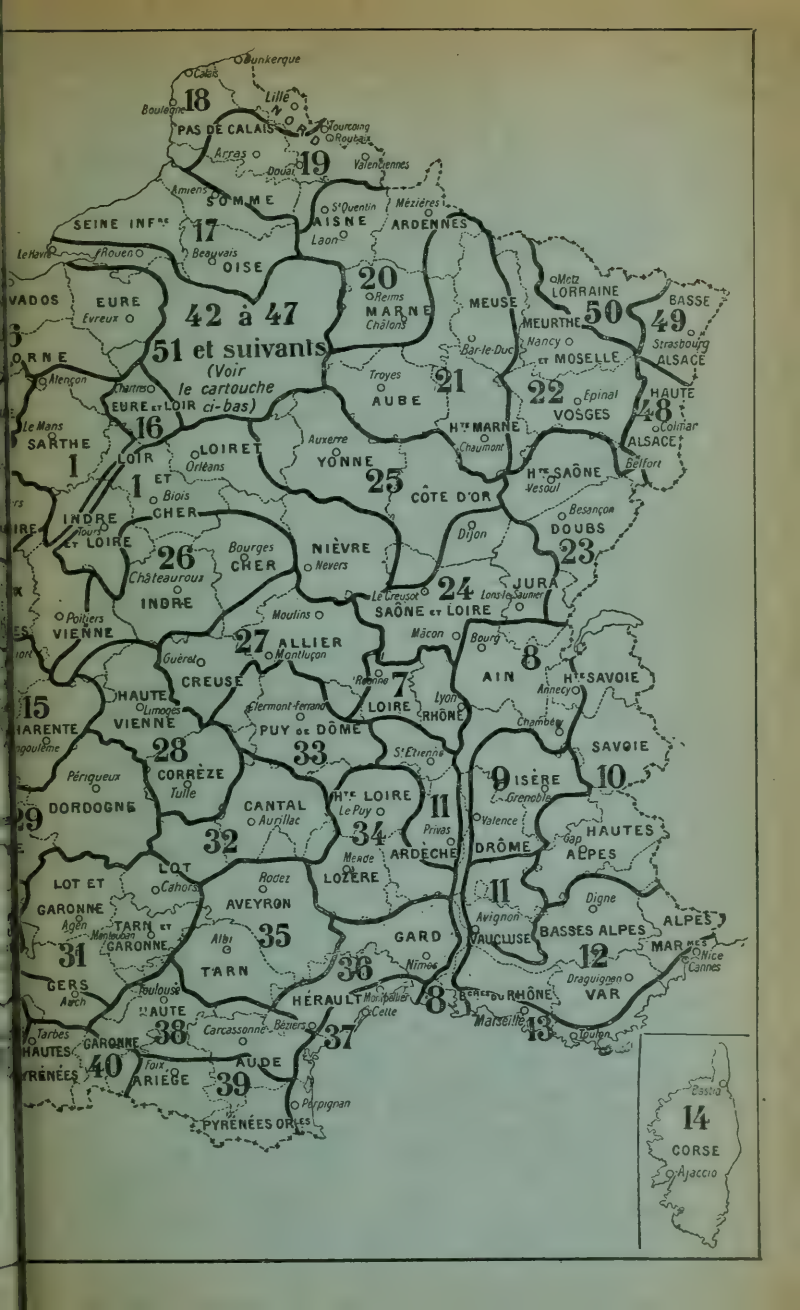
20e Série : **HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE RÉMOISE ET ARDENNES.** — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thié-

CARTE D'ENSEMBLE DES VOLUMES

DU

Voyage en France




Dunkerque
Calais
Boulogne
18
Lille
NORD
PAS DE CALAIS
Tourcoing
Roubaix
Arras
Douai
19
Valenciennes
Amiens
SOMME
SEINE INFRE
17
St Quentin
AISNE
Laon
Mézières
ARDENNES
Le Havre
Rouen
Beauvais
OISE
20
Reims
MARNE
Châlons
MEUSE
Metz
LORRAINE
50
BASSE
49
Strasbourg
ALSACE
VADOS
EURE
Evreux
42 à 47
51 et suivants
(Voir
le cartouche
ci-bas)
ORNE
Alençon
Chartres
EURE ET LOIR
16
MEURTHE
Nancy
ET MOSELLE
Bar-le-Duc
Troyes
AUBE
21
22
Epinal
VOSGES
HAUTE
48
Colmar
ALSACE
Le Mans
SARTHE
1
LOIR
1
ET
Blois
CHER
LOIRET
Orléans
Auxerre
YONNE
25
H^te MARNE
Chaumont
H^te SAÔNE
Vesoul
Belfort
CÔTE D'OR
INDRE
Tours
ET LOIRE
26
Châteauroux
INDRE
Bourges
CHER
NIÈVRE
Nevers
Dijon
Besançon
DOUBS
23
JURA
Lons-le-Saunier
Le Creusot
24
SAÔNE ET LOIRE
Poitiers
VIENNE
Moulins
27
ALLIER
Montluçon
Mâcon
Bourg
8
AIN
Guéret
CREUSE
Roanne
7
LOIRE
Lyon
RHÔNE
H^te SAVOIE
Annecy
Chambéry
15
CHARENTE
Angoulême
HAUTE
Limoges
VIENNE
Clermont-Ferrand
PUY DE DÔME
33
SAVOIE
28
CORRÈZE
Tulle
St Etienne
9
ISÈRE
Grenoble
10
Périgueux
DORDOGNE
29
CANTAL
Aurillac
H^te LOIRE
Le Puy
34
11
Privas
Valence
HAUTES
Gap
ALPES
32
Mende
LOZÈRE
ARDÈCHE
DRÔME
LOT
Cahors
LOT ET
GARONNE
Agen
Rodez
AVEYRON
11
Digne
Avignon
VAUCLUSE
BASSES ALPES
ALPES
MAR^mes
Nice
Cannes
TARN ET
GARONNE
Montauban
31
Albi
35
TARN
GARD
Nîmes
36
12
Draguignan
VAR
GERS
Auch
Toulouse
HAUTE
38
HÉRAULT
Montpellier
Cette
8
B^ches DU RHÔNE
Marseille
13
Toulon
Tarbes
HAUTES
PYRÉNÉES
GARONNE
40
Carcassonne
Béziers
37
AUDE
Foix
ARIÈGE
39
Perpignan
PYRÉNÉES OR^les
Bastia
14
CORSE
Ajaccio

rache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la Montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — De l'Argonne en Champagne Pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages, 22 cartes.

21e Série : HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE. — La Brie champenoise — la Champagne Pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — de Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres — du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Valmy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes.

22e Série : PLATEAU LORRAIN ET VOSGES. — Le Luxembourg français — le pays du fer — le Jarnisy et Briey — la Woëvre — le pays de Haye — l'École forestière de Nancy — Nancy — le Vermois et le Saulnois — le Xaintois — luthiers et dentellières — dans les Faucilles — la Vôge — un pèlerinage à Roville — Épinal et l'industrie des Vosges — les images d'Épinal — de la Mortagne à la Vezouse — la Vologne — les lacs vosgiens — la principauté de Salm-Salm et Saint-Dié — le Val-d'Ajol et Plombières — la Haute-Moselle — les Vosges militaires — la Moselotte — le ballon de Servance — au ballon d'Alsace. — 427 pages avec 27 cartes.

23e Série : PLAINE COMTOISE ET JURA. — Les vanniers de Fays-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — Besançon et ses horlogers — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au val de Mièges — l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le pays de Gex — les lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la Moyenne-Montagne. — 423 pages avec 25 cartes.

24e Série : **HAUTE-BOURGOGNE.** — Dijon — dans les houblonnières — les pays bas de Bourgogne — le vignoble de la Côte-d'Or — la côte dijonnaise — la côte de Nuits et Citeaux — Beaune et sa côte — le finage et Dôle — la forêt de Chaux et le Val-d'Amour — le Bon-Pays — Chalon-sur-Saône et la Bresse chalonnaise — Bresse bressane et Revermont — la Bresse louhanaise — la côte mâconnaise — au long de la Saône — de royaume en empire — au pays de Lamartine — la côte chalonnaise et Cluny — des Grosnes au Sornin — en Brionnais — Charolais et Combrailles — la Loire bourguignonne. — 399 pages avec 30 cartes.

25e Série : **BASSE-BOURGOGNE ET SÉNONAIS.** — Le seuil de Longpendu — la vallée de la céramique — le Creusot — Bibracte et Autun — le pays de l'huile — le Morvan bourguignon — en Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys et l'Ource — Châtillonnais et Duesmois — aux sources de la Seine — l'Avallonnais — la Cure et l'Yonne — en Auxerrois — le Tonnerrois — en Sénonais — la Puisaye — le Gâtinais français — le Gâtinais orléanais — entre Sologne et Gâtinais. — 373 pages avec 24 cartes.

26e Série : **BERRY ET POITOU ORIENTAL.** — Le Sancerrois et la Forêt — les Forêtins — les arsenaux de Bourges — le camp d'Avord et la Septaine — le canal du Berry — du Cher à l'Arnon — une colonie d'aliénés — porcelainiers et forgerons du Berry — Issoudun et Châteauroux — la Champagne berrichonne — la vallée du Nahon — les moutons du Berry — la basse vallée de l'Indre — en Brenne — de la Claise à la Creuse — de Touraine en Acadie — les carrières du Poitou — la Beauce montmorillonnaise — entrée en Boischaut — les lingères d'Argenton — le pays de George Sand — la Creuse et la Gargilesse. — 365 pages avec 25 cartes.

27e Série : **BOURBONNAIS ET HAUTE-MARCHE.** — Nevers et le bec d'Allier — Moulins et Souvigny — Sologne bourbonnaise — la vallée de la Besbre — monts de la Madeleine — Limagne bourbonnaise — le berceau des Bourbons — des côtes Matras à la Sioule — de la Sioule à la Bouble — houillères de Commentry — la forêt de Tronçais et Montluçon — un tour en Berry — entrée dans la Marche — les maçons de la Creuse — la tapisserie d'Aubusson — au long de la Creuse — les Trois-Cornes et la Sedelle — aux sources de la Gartempe — du Taurion à la Maulde — le plateau de Gentioux. — 352 pages avec 27 cartes.

28e Série : **LIMOUSIN.** — La basse Marche — les montagnes de Blond — les monts d'Ambazac — Limoges — émaux et porcelaines

— autour de Limoges — Saint-Junien et ses gantiers — aux confins du Périgord — la Chine du Limousin — la haute vallée de la Vienne — Treignac et les Monédières — Meymac et Ussel — le plateau de Millevaches — la Corrèze et Tulle — le château d'Uzerche — ardoises et primeurs — Ségur et l'Auvézère — de Pompadour à la Vézère — Brive-la-Gaillarde — Noailles et Turenne — la Dordogne limousine — entre Argentat et Tulle. — 350 pages avec 24 cartes.

29e Série : BORDELAIS ET PÉRIGORD. — Le Libournais — les vins de Bordeaux — Bordeaux — l'activité bordelaise — navigation sur la Gironde — le Médoc des grands vins — les landes du Médoc — la pointe de Grave — la Gironde saintongeaise — Blayais et Bourgeais — le Saint-Émilionnais — l'Entre-Deux-Mers — en Bazadais — la Dordogne en Périgord — la Double — de la Dronne à la Nizonne — Périgueux et l'Isle — le pays du père Bugeaud — le Nontronnais — chez nos aïeux préhistoriques — les truffes du Sarladais. — 411 pages avec 31 cartes.

30e Série : GASCOGNE. — Le Bazadais — la conquête des Landes — les landes de Bordeaux — autour du bassin d'Arcachon — Arcachon et les dunes — le Captalat de Buch — le pays d'Albret — le Marsan et le Gabardan — de la Midouze à la Leyre — le pays de Born — les lièges de Marantin — de Dax au Vieux-Boucau — Cap-Breton et la Maremne — la Chalosse — la Rivière-Basse et le Tursan — le plateau de Lannemezan — le Pardiac et l'Astarac — l'Armagnac. — 340 pages avec 26 cartes.

31e Série : AGENAIS, LOMAGNE ET BAS-QUERCY. — La plaine de la Garonne — la vallée du Drot — les landes de Lot-et-Garonne — la capitale du Béarnais — les bouchonniers de Mézin — Lomagne, Gaure et Fezenzaguet — le Fezensac et l'Eauzan — le Condomois — le pays des prunes — les petits pois de Villeneuve — le Haut-Agenais — Agen et ses campagnes — le Bas-Quercy — Lomagne et Rivière-Verdun — la rivière montalbanaise — les chapeaux de paille du Quercy — les gorges de l'Aveyron — les cingles du Lot — le causse de Limogne — le Lot entre Rouergue et Quercy. — 352 pages avec 22 cartes.

32e Série : HAUT-QUERCY ET HAUTE-AUVERGNE. — Le Célé et la Braunhie — Gourdon et la Bouriane — le causse de Martel — de César à Canrobert — le causse de Gramat — de Capdenac au Ségala — les gorges de la Cère et Aurillac — la Châtaigneraie — Campuac et Viadène — dans l'Aubrac — en Carladès — Saint-Flour et la Planèze — Luguet et Cézallier — le Féniers et l'Artense — du sommet du puy Mary — les bœufs de Salers. — 328 pages avec 21 cartes.

33e Série : **BASSE-AUVERGNE.** — Combrailles et Franc-Alleu — les houillères de la Combrailles — la Limagne — le puy de la Poix — Clermont-Ferrand — au puy de Dôme — le reboisement dans le Puy-de-Dôme — le mont Dore — le camp de Bourg-Lastic — les orgues de Bort — le puy de Sancy et les lacs d'Auvergne — du mont Dore à l'Allier — du Velay à la Margeride — de Brioude à Issoire — Gergovie — de l'Allier à la Dore — en Livradois — du Livradois en Forez — de la Loire aux Boutières. — 344 pages avec 24 cartes.

34e Série : **VELAY, VIVARAIS MÉRIDIONAL, GÉVAUDAN.** — Le Lignon-Vellave — le pays d'Emblavès et le Puy — la dentelle du Puy — Polignac et le volcan de Bar — le mont Mézenc — à la source de la Loire — le lac d'Issarlès — le lac du Bouchet — entrée en pays cévenol — de la Cère à l'Ardèche — au long de l'Ardèche — ascension du mont Lozère — Mende et le Gévaudan — le plateau de la Margeride — le palais du roi — le causse de Sauveterre — les gorges du Tarn — autour du causse Méjean — entre causses et Cévennes — Bramabiau et l'Aigoual. — 397 pages avec 27 cartes.

35e Série : **ROUERGUE ET ALBIGEOIS.** — La basse Marche du Rouergue — le bassin de Decazeville — la montagne qui brûle — Rodez et le causse du Comtal — Espalion et le causse de Bozouls — le causse de Séverac — Millau — les brebis du Larzac — à travers le Larzac — les caves de Roquefort — le rougier de Camarès — à travers le Ségala — entrée en Albigeois — le pays de Cocagne — Carmaux et ses mines — entre Tarn et Dadou — les vins de Gaillac — Castres et son causse — une page d'histoire industrielle — Mazamet, la Montagne-Noire et le Thoré. — 359 pages avec 22 cartes.

36e Série : **CÉVENNES MÉRIDIONALES.** — La Gardonnenque — le bassin d'Alais — le Guidon du Bouquet — entre Uzès et Anduze — la Salendrenque — le Gardon de Mialet — la Vallée française — Bramabiau et l'Aigoual — la haute vallée de l'Hérault — la vallée de la Dourbie — de l'Hérault au Vidourle — Sommières et le Salavès — les gorges de Saint-Guilhem — la vallée de la Lergue — Villeneuvette et Bédarieux — l'Escandorgue et l'Espinouze — la Vernazobres et la Cesse — en Minervois. — 331 pages avec 26 cartes.

37e Série : **GOLFE DU LION.** — Nîmes — le Nemauzès — les mazets des Garrigues — aux bords du petit Rhône — Aiguesmortes — le vignoble des Sables — la Vaunage et la Vidourlenque — Montpellier — la cité morte de Maguelonne — Cette — Agde et l'étang de Thau — le fleuve Hérault — Béziers et le Biterrois — Narbonne — le lac Rubrensis — La Nouvelle et Leucate — Rivesaltes et la Salanque —

les jardins de Perpignan — au pied des Albères — Port-Vendres et Banyuls. — 355 pages avec 24 cartes.

38e Série : LE HAUT-LANGUEDOC. — Le Sidobre et Lacaune — les monts de Lacaune et l'Espinouze — du Saumail en Cabardès — de Saint-Papoul à Sorèze — les rigoles du canal du Midi — en Lauragais — Carcassonne et le Carcassés — dans les Corbières — le Fenouillèdes — les défilés de Pierre-Lis — le Razès — le Kercorbis — le Mirepoix — de l'Ariège à la Garonne — Toulouse — le pays Toulousain — en Bas-Comminges et Nébouzan. — 331 pages avec 20 cartes.

39e Série : PYRÉNÉES ORIENTALES. — Le bas Vallespir — les noisetières de Céret — le haut Vallespir — le Conflent — de Conflent en Roussillon — le Fenouillet — le pays de Sault — le Donézan — le Capcir — la Cerdagne française — l'enclave de Llivia et la Soulane — la vallée de Carol — Foix et la Barguillère — le Sabarthès — la mine aux mineurs de Rancié : le passé — la mine aux mineurs de Rancié : le présent — le Sérou et le Plantaurel. — 343 pages avec 25 cartes.

40e Série : PYRÉNÉES CENTRALES. — Le Couserans — les vallées de Massat et d'Aulus — les ours d'Ustou — le Comminges pyrénéen — la vallée de Luchon — les fruitières de la Haute-Garonne — de Saint-Béat au val d'Aran — dans les Quatre-Vallées — Magnoac, Neste et Barousse — la vallée d'Aure — les réservoirs de la Neste — Tarbes — le cheval de Tarbes — le pays de Rustan — l'Adour à Bagnères-de-Bigorre — Vaussenat et Nansouty — au pic du Midi de Bigorre — de l'Adour au Gave — Lourdes et le Lavedan — les sept vallées du Lavedan — la vallée de Saint-Savin (Cauterets) — la vallée de Barèges — le cirque de Gavarnie. — 345 pages avec 23 cartes.

41e Série : PYRÉNÉES OCCIDENTALES. — La barre de l'Adour — la côte des Basques — la Bidassoa et le peuple Basque — le pays de Labourd — Hasparren et l'Arberoue — la basse Navarre — une pointe dans le Val-Carlos — le bas Adour et le pays de Bidache — de Mixe en Baïgorry — la Soule — la vallée de Barétous — Oloron et ses gaves — la vallée d'Aspe — de la vallée d'Aspe à la vallée d'Ossau — la haute vallée d'Ossau — la basse vallée d'Ossau — le Josbaig et les vésiaus du Béarn — au long du gave de Pau — campagnes béarnaises — les vins de Jurançon et de Vic-Bilh — de Béarn en Bigorre. — 351 pages avec 27 cartes.

RÉGION PARISIENNE :

42e Série : I. NORD-EST : LE VALOIS. — La Marne en Orxois — le pays d'Orxois — entrée en Valois — la forêt de Villers-Cotterêts — autour

de Crépy-en-Valois — autour de Pierrefonds — en forêt de Compiègne — la vallée de l'Authonne — Compiègne et la navigation de l'Oise — la lieue archéologique — le pays des Sylvanectes — le désert d'Ermenonville — le Multien — la Gergogne et la Thérouanne — en Goële — Chantilly et ses forêts — Mortefontaine et les étangs de la Thève — les entraîneurs du Servois — l'Oise entre Creil et Pontoise — la petite France — la forêt de Carnelle. — 377 pages avec 21 cartes.

43e Série : II. EST : **LA BRIE.** — Au cœur du plateau briard — le Montois — la Bassée — la falaise de Brie — Provins et la Voulzie — la Brie Pouilleuse — le champ de bataille de Champaubert — de Brie en Tardenois — les meules à moulin : agonie d'une grande industrie — microbes et corsets — méandres de Marne — les fromages de la Brie — la Brie meldoise — entre Meaux et Pomponne — la Brie forestière — le grand Morin des peintres — moutons de Brie — les papeteries du grand Morin — la vallée de l'Aubetin — Melun et le Châtelet. — 418 pages avec 23 cartes.

44e Série : III. **SUD : GATINAIS FRANÇAIS ET HAUTE-BEAUCE.** — Le Bocage gâtinais — la vallée de l'Orvanne — Nemours et le Loing — navigation sur la Seine — la Seine de la Cave à Corbeil — Fontainebleau — l'École d'application de l'artillerie et du génie — la forêt de Fontainebleau — la forêt vers Barbizon — Marlotte et les gorges de Franchard — les espaliers de Thomery — la Seine et la forêt — le pays de Bière — le Gâtinais Beauceron — de l'École à l'Essonne — la Seine de Corbeil à Choisy-le-Roi — l'industrie à Essonnes — de l'Essonne à la Juine — l'Étampois — la Juine et la Chalouette — en remontant la Juine — la Beauce pituéraise — trois bourgades beauceronnes. — 428 pages avec 19 cartes.

45e Série : IV. **SUD-OUEST : VERSAILLES ET LE HUREPOIX.** — La vallée des Roses — la forêt de Sénart — autour de Longjumeau — au bord de la Bièvre — le Josas — Versailles, la ville — rôle social et économique de Versailles — Versailles, le château et le parc — Versailles militaire et Saint-Cyr — Port-Royal-des-Champs — l'École d'aérostation de Chalais — la vallée des Fraises — Marcoussis et Montlhéry — de l'Yvette à l'Orge — de l'Orge à la Juine — la capitale du Hurepoix — Chevreuse et les Vaux de Cernay — la vallée de la Remarde — vallée de la Renarde. — 359 pages avec 15 cartes.

46e Série : V. **NORD-OUEST : LA SEINE DE PARIS A LA MER. PARISIS ET VEXIN FRANÇAIS.** — La vallée de Montmorency — le pays des poiriers — les collines du Parisis — la boucle d'Argenteuil — la plaine du Parisis — descente de la Seine, de Paris à fin d'Oise — la Seine de

fin d'Oise à l'Eure — à Rouen par la Seine — sur la Seine maritime, de Rouen à Duclair — la Seine maritime, de Duclair à Villequier — l'estuaire de la Seine — vergers de Gaillon et de Vernon — Chevrie et Madrie — les abricotiers de l'Hautie — à travers l'Hautie — en Vexin français — le pays d'Arthies — de l'Arthies au pays de Madrie. — 366 pages avec 17 cartes.

47e Série : VI. **OUEST : L'YVELINE ET LE MANTOIS.** — Rambouillet et ses enfants de troupe — en forêt Yveline, les étangs de Saint-Hubert — en Yveline, Montfort-l'Amaury — les parfums et les volailles de Houdan — Épernon et la vallée de la Guesle — en Beauce chartraine — un chemin de fer militaire — la vallée de la Voise — en Drouais — l'École de Grignon — la vallée de la Maudre — de la Vaucouleurs à Meulan — les luthiers de Mantes — le Mantois — Poissy et le Pincerais — la forêt de Laye — la forêt de Marly — le royaume du pot-au-feu. — 351 pages avec 15 cartes.

LES PROVINCES PERDUES :

48e Série : **HAUTE-ALSACE.** — La trouée de Belfort et la vallée de la Largue — le Jura alsacien — le Rhin — Mulhouse — le coton à Mulhouse — industries mulhousiennes — les œuvres sociales de Mulhouse — Altkirch et l'Ill — l'Ochsenfeld et la Doller — vallée de la Thur — la vallée de Saint-Amarin — Soultz et Guebwiller — le ballon de Guebwiller — le Mundat de Rouffach — d'Ensisheim à Colmar — Neuf-Brisach et le Ried — Turckheim et les Trois-Épis — au Petit-Ballon (Kahlewasen) — l'Alsace romane — le val d'Orbey et les Hautes-Chaumes — à travers le vignoble — Sainte-Marie-aux-Mines et sa vallée. — 444 pages avec 22 cartes.

49e Série : **BASSE-ALSACE.** — Du Haut-Kœnigsbourg à Schlestadt — la Mésopotamie d'Alsace — Strasbourg — Strasbourg : la cathédrale, la vie économique — autour de Strasbourg — la vallée de la Bruche — Schirmeck et le Donon — le Ban-de-la-Roche — le Champ-du-Feu et les schlitteurs — du val de Villé à Barr — Sainte-Odile — de l'Ehn à la Mossig — le Kochersberg — un coin de France au delà du Rhin — les houblonnières de Haguenau — autour de la Forêt-Sainte — les lignes de Wissembourg — l'Alsace bavaroise — Reichshoffen, Frœschwiller et Wœrth — autour de Niederbronn — l'ancien comté de Hanau — autour de Saverne — entre la Sarre et l'Eichel — les chapeliers de Saar-Union. — 492 pages avec 28 cartes.

50e Série : **LORRAINE.** — Le pays de Dabo. — Vallérystal, Abreschwiller et Lorquin — la Sarre Blanche et la Sarre Rouge — Sarrebourg

et Fénétrange — Phalsbourg — les verreries des Petites-Vosges — les forges de Mouterhouse — le pays de Bitche — Sarreguemines — Forbach et Stiring-Wendel — la vallée de l'Albe — les grands étangs de Lorraine — le Saulnois — de la Seille à la Nied française — Metz — l'industrie messine — Saint-Privat, Gravelotte et Rezonville — au long de la Moselle — le pays du fer — aux confins du Luxembourg — entre Moselle et Nied — Warndt — la première amputation : Sarrelouis et le Sargau. — 468 pages avec 27 cartes.

En préparation :

La 51e Série et les suivantes seront consacrées à **PARIS** et à la **BANLIEUE DE PARIS.**

Plusieurs volumes dont nous ferons bientôt connaître les sommaires sont en préparation. Voici les chapitres de la 51e Série actuellement sous presse :

51e Série : **L'ANCIEN PARIS.** — Paris dans le **Voyage en France** — la Seine en amont de la cité — la Seine en aval de la cité — les îles de la Seine : la Cité et l'île Saint-Louis — les collines parisiennes — descente dans Paris — le boulevard et les boulevards : de la porte Montmartre à la Bastille — les grandes artères — le Louvre et le Palais-Royal — de la place Vendôme à la Bourse — autour de l'Hôtel-de-ville — le Marais et le Temple — le quartier des Halles — le quartier latin — la montagne Sainte-Geneviève — autour du Luxembourg — autour de l'Institut — le ruisseau de la rue du Bac — le noble faubourg — les Invalides — du haut de la tour Eiffel.

Septembre 1907. *Les Éditeurs,*

BERGER-LEVRAULT & Cie.

Répartition des volumes par Départements

DÉSIGNATION DES DÉPARTEMENTS	DÉSIGNATION des volumes concernant LE DÉPARTEMENT
Ain	8.
Aisne	19, 20, 42, 43.
Allier	27.
Alpes (Basses-)	10, 12.
Alpes (Hautes-)	10.
Alpes-Maritimes	12, 13.
Ardèche	8, 11, 34.
Ardennes	20, 21.
Ariège	38, 39, 40.
Aube	21, 43.
Aude	37, 38, 39.
Aveyron	32, 35.
Bouches-du-Rhône	8, 12, 13.
Calvados	6, 46.
Cantal	32.
Charente	15, 28.
Charente-Inférieure	3, 15, 29.
Cher	1, 26, 27.
Corrèze	28, 32, 33.
Corse	14.
Côte-d'Or	24, 25.
Côtes-du-Nord	5.
Creuse	27, 33.
Dordogne	29.
Doubs	23.
Drôme	9, 11.
Eure	6, 17, 46.
Eure-et-Loir	6, 16, 44, 47.
Finistère	4, 5.
Gard	8, 34, 36, 37.
Garonne (Haute-)	31, 38, 40.
Gers	30, 31, 38.
Gironde	29, 30.
Hérault	35, 36, 37, 38.
Ille-et-Vilaine	2, 5.
Indre	26, 27.
Indre-et-Loire	1, 16, 26.
Isère	8, 9, 10.
Jura	8, 23, 24.
Landes	30, 31.
Loir-et-Cher	1, 16, 26.
Loire	7, 11.
Loire (Haute-)	11, 33, 34.
Loire-Inférieure	2, 3, 16.
Loiret	1, 25, 44, 46.
Lot	31, 32.
Lot-et-Garonne	31.
Lozère	32, 34.
Maine-et-Loire	2, 16.
Manche	4, 6.
Marne	20, 21, 43.
Marne (Haute-)	21, 22.
Mayenne	2, 6.
Meurthe-et-Moselle	22.
Meuse	21, 22.
Morbihan	4, 5.
Moselle (ancienne), *voir* Lorraine annexée.	
Nièvre	1.
Nord	18, 19.
Oise	17, 42.
Orne	1, 2, 6.
Pas-de-Calais	18, 19.
Puy-de-Dôme	7, 27, 33.
Pyrénées (Basses-)	41.
Pyrénées (Hautes-)	31, 40.
Pyrénées-Orientales	37, 39.
Rhin (Bas-) [ancien], *voir* Basse-Alsace.	
Rhin (Haut-) [Belfort]	22, 23.
Rhin (Haut-)[ancien], *voir* Haute-Alsace.	
Rhône	7.
Saône (Haute-)	23.
Saône-et-Loire	24, 25.
Sarthe	1.
Savoie	8, 10.
Savoie (Haute-)	8, 10.
Seine	47, 51 et suivants.
Seine-Inférieure	6, 17, 46.
Seine-et-Marne	21, 25, 42, 43, 45.
Seine-et-Oise	42, 45, 46, 47.
Sèvres (Deux-)	15, 16.
Somme	17, 18, 19.
Tarn	35, 38.
Tarn-et-Garonne	31, 35.
Var	12, 13.
Vaucluse	8, 11, 12.
Vendée	2, 6.
Vienne	16, 26, 28.
Vienne (Haute-)	28.
Vosges	22.
Yonne	25.
Basse-Alsace	48.
Haute-Alsace	49.
Lorraine annexée	50.

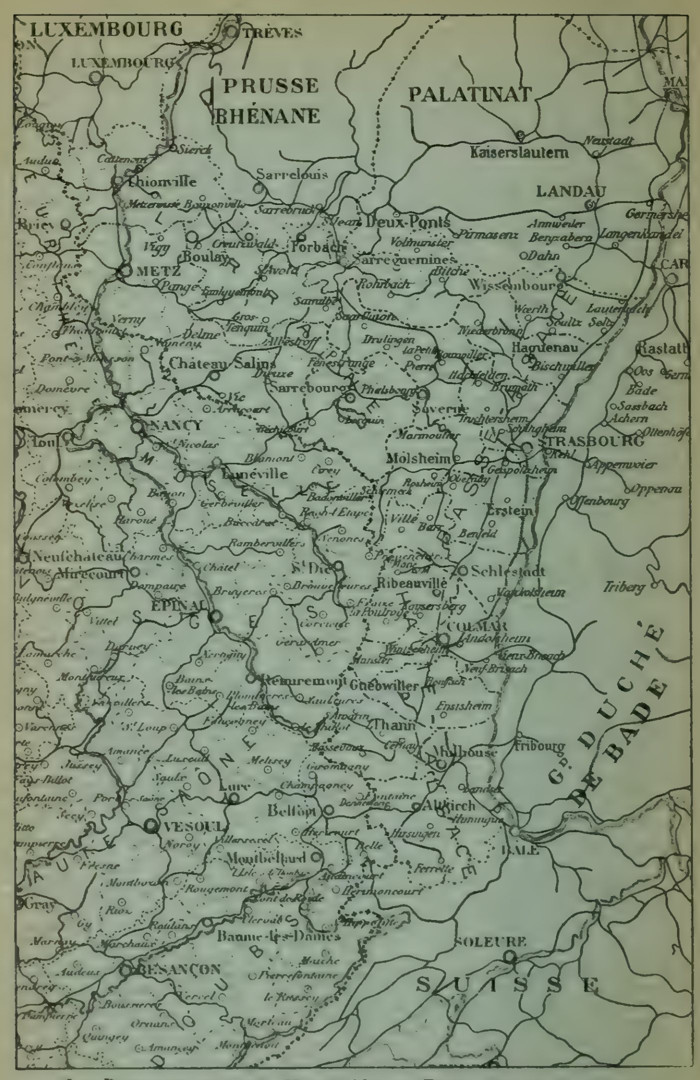
Répartition des volumes par Provinces

DÉSIGNATION DES PROVINCES	DÉSIGNATION des volumes concernant LA PROVINCE
Alsace	23, 48, 49.
Angoumois	15.
Anjou	2, 16.
Artois	18, 19.
Aunis	3, 15.
Auvergne	7, 32, 33.
Barrois	21.
Basques (Pays)	41.
Béarn	41, 30.
Berri	1, 26, 27.
Boulonnais et Calaisis	18.
Bourbonnais	7, 27, 33.
Bourgogne	8, 24, 25.
Bresse et Bugey	8, 23.
Bretagne	2, 4, 5.
Champagne	20, 21, 25, 43.
Comtat-Venaissin	8, 11, 12.
Corse	14.
Dauphiné	7, 8, 9, 10, 11.
Flandre	18, 19.
Foix (Comté de)	38, 40.
Forez	7, 11, 27.
Franche-Comté	8, 23, 24.
Gascogne	30, 31, 38, 40.
Gex (pays de)	8, 23.
Guyenne	29, 30, 31, 32, 35.
Hainaut	19.
Ile-de-France	17, 42 à 47, 51 et suivants.
Languedoc	8, 11, 12, 31, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40.
Limousin	28.
Lorraine	21, 22, 50.
Lyonnais	7.
Maine	1, 2.
Marche	27, 28.
Nice (comté de)	12, 13.
Nivernais	1, 27.
Normandie	6, 17, 46.
Orléanais	1, 16, 25, 44, 47.
Perche	1, 2, 6.
Picardie	17, 19, 20, 42.
Poitou	3, 15, 16, 26.
Provence	8, 10, 12, 13.
Roussillon	37, 39.
Saintonge	3, 15, 29.
Savoie	8, 10.
Trois-Évêchés (Toul-Verdun) de Lorraine	21, 22.
Touraine	1, 16, 26.

Par grandes Régions naturelles

Alpes	8, 9, 10, 11, 12, 13.
Bassin de Paris	17, 20, 21, 25, 42 à 47, 51 et suiv.
Beauce	1, 16, 44, 45, 47.
Cévennes	7, 11, 34, 36, 37.
Jura	8, 23, 24.
Landes	29, 30, 31.
Littoral et îles de l'Océan	2, 3, 4, 5, 15, 16, 29, 30, 41.
Littoral et îles de la Manche	5, 6, 17, 18, 46.
Littoral et îles de la Méditerranée	8, 13, 14, 37.
Massif central	28, 32, 33, 34, 35.
Pyrénées	37, 39, 40, 41.
Sologne	1, 25.
Vosges	22, 23, 48, 49, 50.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.



Les Provinces perdues : **Haute-Alsace, Basse-Alsace, Lorraine.**

BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

ANNALES
DE L'EST ET DU NORD

LITTÉRATURE — ARCHÉOLOGIE — HISTOIRE
CRITIQUE — BIBLIOGRAPHIE
TRAVAUX SUR L'ALSACE, LA LORRAINE, LA FRANCHE-COMTÉ
L'ARTOIS, LA FLANDRE, LA PICARDIE
LA CHAMPAGNE

REVUE TRIMESTRIELLE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DES FACULTÉS DES LETTRES DE NANCY ET DE LILLE

Paraissant par livraisons de 10 feuilles grand in-8. — *3e année, 1907*. — Prix par an : France et Union postale . . . **12** fr.

Tout abonné nouveau pourra obtenir, jusqu'à avis ultérieur, *à moitié prix*, les dix-huit années des *Annales de l'Est*, 1887-1904 (18 volumes de 640 pages, brochés), soit **108** fr. au lieu de **216** fr. — et les deux années parues des *Annales de l'Est et du Nord* (deux volumes de 640 pages), soit **12** fr. au lieu de **24** fr. — Le prix des années isolées reste fixé à **12** fr.

REVUE LORRAINE
ILLUSTRÉE

PUBLIÉE PAR FASCICULES TRIMESTRIELS

Sous la direction de Ch. SADOUL

Formant chaque année un beau volume d'environ 250 pages, format grand in-8 raisin, imprimé sur papier fabriqué spécialement. Chaque volume contient environ 200 gravures dans le texte et environ 20 planches hors texte, en noir ou en couleurs (eaux-fortes, gravures sur bois, phototypies, héliogravures). — 2e *année, 1907*.

PRIX DE L'ABONNEMENT.	Meurthe-et-Moselle, Meuse, Vosges et Alsace-Lorraine	**13** fr.
	Autres départements	**13** fr. **50**
	Étranger et Colonies	**16** fr.

PRIX DU NUMÉRO : **4** fr.

Revue alsacienne, *organe des intérêts alsaciens et lorrains*. Littérature, histoire, sciences, poésie, beaux-arts. Publication mensuelle. 1877-1890. 13 forts volumes grand in-8, avec illustrations. Chaque volume, broché . . . **10** fr.
Prix réduit . . . . **5** fr.
Prix réduit de la collection (au lieu de 110 fr.) . . . . **50** fr

BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
PARIS, 5, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

PIERRE LEHAUTCOURT

HISTOIRE DE LA GUERRE DE 1870-1871

PREMIÈRE PARTIE

LA GUERRE DE 1870

EN COURS DE PUBLICATION

TOME Ier. — **Les Origines.** — *Sadowa. — L'affaire du Luxembourg. — La candidature Hohenzollern. — La dépêche d'Ems.* — 1901. Un volume in-8 de 422 pages, broché . . . . **6 fr.**

TOME II. — **Les Deux Adversaires. — Premières Opérations** (7 juillet-2 août 1870). — *La France : La nation et l'armée. — La concentration française. — L'Allemagne. — Premières opérations.* — 1902. Un volume in-8 de 488 pages, avec 2 cartes, broché . . . . **6 fr.**

TOME III. — **Wissembourg, Frœschwiller, Spicheren.** — 1903. Un volume in-8 de 595 pages, avec 4 cartes, broché . . . . **6 fr.**

TOME IV. — **La Retraite sur la Moselle. Borny.** — 1904. Un volume in-8 de 384 pages, avec 5 cartes, broché . . . . **6 fr.**

TOME V. — **Rezonville et Saint-Privat.** — 1905. Un vol. in-8 de 750 pages, avec 5 cartes, broché . . . . **7 fr. 50**

TOME VI. — **Sedan.** — 1907. Un volume in-8 de 800 pages, avec 9 cartes, broché. . . . . **10 fr.**

En préparation : **Capitulation de Metz.** Un volume.

SECONDE PARTIE

LA DÉFENSE NATIONALE

Couronné deux fois par l'Académie française (2e grand prix Gobert en 1899 et en 1900)

Campagne de la Loire. — TOME Ier. *Coulmiers et Orléans.* 1893. Un volume de 478 pages, avec 6 cartes. . . . . **7 fr. 50**

— TOME II. *Josnes, Vendôme, Le Mans.* 1895. Un volume de 448 pages, avec 13 cartes . . . . **7 fr. 50**

Campagne de l'Est. — TOME Ier. *Nuits — Villersexel.* 1896. Un volume de 301 pages, avec 7 cartes. . . . . **5 fr.**

— TOME II. *Héricourt — La Cluse.* 1896. Un volume de 311 pages, avec 4 cartes . . . . **5 fr.**

Campagne du Nord. — *La Défense nationale dans le Nord de la France.* Nouvelle édition, entièrement revue et corrigée. 1897. Un volume de 359 p., avec 9 cartes . . . . **6 fr.**

Siège de Paris. — TOME Ier. *Châtillon, Chevilly, La Malmaison.* 1898. Un volume de 415 pages, avec 4 cartes . . . . **6 fr.**

— TOME II. *Le Bourget — Champigny.* 1898. Un volume de 447 pages, avec 8 cartes . . . . **6 fr.**

— TOME III. *Buzenval — La Capitulation.* 1898. Un volume de 460 pages, avec 5 cartes . . . . **6 fr.**

BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

H. IRVING HANCOCK

Traduction du Chef d'escadron d'artillerie L. FERRUS
et du Capitaine d'artillerie J. PESSEAUD

Traité complet de Jiu-Jitsu

MÉTHODE KANO

Jiu-Jitsu officiel du gouvernement japonais
Coups dangereux ou mortels
Kuatsu, ou science du rappel à la vie

1907. Un volume in-8, avec 500 planches de photographies d'après nature, couverture illustrée . . . . 12 fr. 50

JIU-JITSU

MÉTHODE D'ENTRAINEMENT ET DE COMBAT

qui a fait des Japonais les adversaires les plus redoutables du monde

1906. Un volume in-12, avec 19 planches photographiques d'après nature, broché . . . . 3 fr. 50
Élégamment relié en percaline souple gaufrée or, tête rouge. 4 fr. 50

Le Jiu-Jitsu et la Femme

Méthode japonaise
d'entraînement physique pour les femmes

1906. Un volume in-12, avec 32 planches photographiques d'après nature, broché . . . . 3 fr. 50
Élégamment relié en percaline souple gaufrée or, tête rouge. 4 fr. 50

La Force physique. *Culture rationnelle. Méthode Attila. Méthode Sandow. Méthode Desbonnet.* La santé par les exercices musculaires mis à la portée de tous, par le professeur Desbonnet, fondateur des écoles de culture physique de Lille, Roubaix, Paris. 3e édition. 1906. Un volume in-8, avec 89 fig., broché. 5 fr. — Élégamment relié en percaline gaufrée or. . . . . 6 fr.

Le Mouvement et les exercices physiques. *Leçons pratiques sur les systèmes osseux et musculaire,* par le docteur L. E. Dupuy, médecin de l'hôpital de Saint-Denis, précédées d'une introduction par le docteur Dastre, professeur de physiologie à la faculté des sciences de Paris. 1893. Volume in-8 de 358 pages, avec 139 figures, broché . . . . 5 fr.

PATÉS DE FOIES GRAS
aux Truffes du Périgord

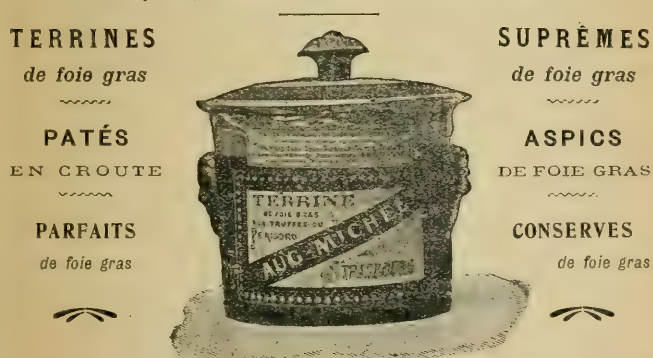
Aug. MICHEL
STRASBOURG

MAISON DE VENTE AU DÉTAIL :

11, Rue Mercière, 11

Vis-à-vis de la Cathédrale

Fournisseur de plus de CINQUANTE COURS SOUVERAINES
Royales, Grand-Ducales, Princières, etc.



40 DIPLOMES D'HONNEUR

Médailles d'Or et Premières Récompenses aux Expositions

HORS CONCOURS

Membre du Jury, Exposition universelle Paris 1900

La fabrication du pâté de Strasbourg est décrite dans le chapitre IV du présent volume.

BARR (dans les Vosges)

Bains et Chalet de Bühl

Dans l'un des plus beaux sites des Vosges

Maison de famille et de touristes, très recommandée. 50 chambres et appartements séparés. Pension. Restaurant. Table d'hôte. Bains nouvellement installés. Douches. Voitures. Grandes salles. Parc.

Téléphone 28. **L. MOSSER**, propriétaire.

SOURCES CAROLA

Au pied du Château de Hohkœnigsbourg

Source Carola du Château. — Eau de table de premier ordre. Boisson de table de S. A. le Prince Hermann de Hohenlohe-Langenburg, Statthalter impérial d'Alsace-Lorraine.

Source Carola médicinale, employée dans les maladies des voies urinaires. Se trouve chez tous les pharmaciens et droguistes. Installation modèle pour la mise en bouteilles, permettant l'expédition de 100 000 bouteilles par jour. Rinçage des bouteilles avec l'eau de la source même. Production des sources 640 litres à la minute.

Administration des sources : BAINS CAROLA, près Ribeauvillé (Vosges méridionales)

Bourse aux vins de Colmar

SYNDICAT DE VIGNERONS DU VIGNOBLE D'ALSACE

(*Assoc. à resp. lim.*)

Téléphone 134. **COLMAR** **Rue des Têtes, 19**

Vente de vins d'Alsace garantis naturels en fûts et en bouteilles.

VENTE EN DÉTAIL :

Colmar Restaurant et débit de vins ZUM KOPFHAUS

Mulhouse Hôtel-Restaurant à la VILLE DE STRASBOURG

Strasbourg Restaurant au STRYSSEL

Sainte-Marie-aux-Mines Hôtel-Restaurant au GÉNÉRAL KLÉBER

COLMAR (Alsace)

Grand Hôtel des Deux Clefs

RESTAURANT RECOMMANDÉ

CHAUFFAGE CENTRAL — ASCENSEUR — ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE

Omnibus à la gare

E. FINK, propriétaire.

COLMAR

Hôtel de l'Agneau noir

Spécialement recommandé aux Voyageurs de commerce et aux Touristes.

En face le Champ de Mars, à cinq minutes de la Gare.

OMNIBUS A TOUS LES TRAINS — AUTO-GARAGE

Téléphone 181. **Alph. RICHERT**, propriétaire.

DONON (Alsace)

Hôtel Velleda

Table d'hôte. Pension. Prix modérés.

L'Hôtel est situé au pied du grand Donon, à la jonction des routes entre l'Alsace, la Lorraine et la France, lieu dit la Plate-forme (Col du Donon, 740 mètres).

L'Hôtel est entouré des plus belles forêts de sapins, et forme par sa situation un *centre d'excursions* des plus variées dans toutes les directions de cette magnifique et incomparable partie des Vosges. — **Voitures pour promenades. — Grandes écuries et remises. Garage pour automobiles. — Poste et télégraphe. — Téléphone.**

L'HOTEL EST OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Au sommet du Donon, 1 008 mètres d'altitude, **unique** et splendide vue circulaire sur toute la chaîne des Vosges, la cathédrale de Strasbourg, les plaines du Rhin et la Forêt-Noire jusqu'aux Alpes, les plaines de la Lorraine et une grande étendue des départements français des Vosges et de Meurthe-et-Moselle.

A. KEGREISS, propriétaire.

FERRETTE (PFIRT) [Haute-Alsace]

Hôtel de New-York

Dans le Jura alsacien, à 500 mètres d'altitude. Tout près de la frontière suisse. Correspondance avec la ligne de la vallée de la Birsig vers Bâle. Maison d'ancienne réputation. Excellente cuisine. Table d'hôte de midi à 2 heures. Vins naturels au litre et en bouteille. Bières d'Alsace et de Munich. Bains dans l'hôtel. Garage pour automobiles et bicyclettes.

Eug. NOVIS, propriétaire.

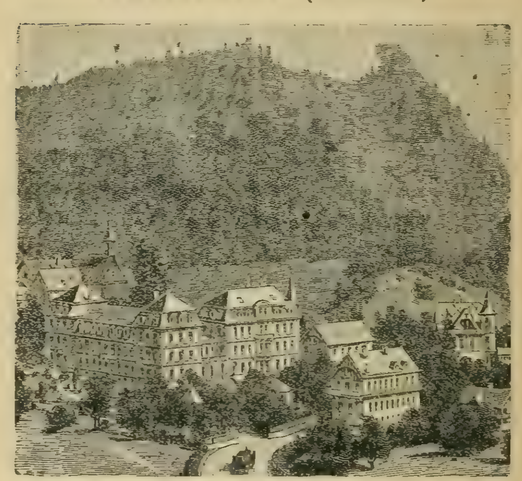
VOSGES CENTRALES

Hôtel et Bains du Hohwald

J.-H. KUNTZ & Cie

HOHWALD (Alsace)

600 mètres d'altitude



Pension. 130 chambres

Situation climatérique au centre de belles montagnes. Les forêts du Hohwald sont les plus belles de l'Europe centrale. Promenades variées par des chemins bien entretenus. Parc attenant à la forêt.

Salles de conversation, de billard, belles salles à manger, table d'hôte par petites tables. Restaurant à la carte. Spacieuse véranda. Confort moderne. Cuisine française. Vins et bières de choix. Bains confortables, bains d'ondes incomparables. Éclairage électrique. Lawn-tennis. Auto-garage. *Téléphone n° 3.* Poste et télégraphe. Service d'omnibus et de voitures avec la station de Barr.

PROSPECTUS FRANCO

Station de WISCH *sur la ligne de la vallée de la Bruche*

Hôtel Grendelbruch

A 600 mètres d'altitude

CURE D'AIR AU MILIEU DES MONTAGNES ET DES FORÊTS

CUISINE ET CAVE DE PREMIER ORDRE - PENSION

L. WEBER, propriétaire.

GUEBWILLER

Restaurant Central Thiriet

Rue Principale, 116

PREMIER RESTAURANT DE LA VILLE

Seul débit de véritable bière de Pilsen et bière de Munich

Vins nature - Excellente cuisine - Grand jardin ombragé

Dîners, **1,50** Mk et au-dessus.

W. GŒTZMANN.

GUEBWILLER

Hôtel de l'Ange

Ancienne maison renommée, près de la Gare. Table d'hôte à partir de 11 h. 1/2 et 7 h. 1/2. Restaurant à toute heure. Spécialité de vins de Guebwiller et étrangers. Grande salle pour Sociétés. Chambres confortables. Éclairage électrique. Bains et douches. Prix de pension pour séjour prolongé. Garage pour automobiles et vélos. Voitures. Guides pour touristes. Meilleur chemin pour le Ballon de Guebwiller.

Téléphone 45. **Jean POUDER**, propriétaire.

STATION D'URBEIS (ORBEY)

Hôtel du Lac Blanc

(1 200 mètres d'altitude)

50 CHAMBRES, 90 LITS

Prix pour touristes : Chambre, **2,50** mk.

Petit déjeuner, **1** mk. — Dîner, **3** mk., vin compris.

Souper, **2,50** mk, vin compris.

Alb. FREPPEL, propriétaire.

METZ **Louis GUTHMANN**

Rue Sous-Saint-Arnoulf, 9

LOUAGE DE VOITURES DE PREMIER ORDRE

Voitures très élégantes pour la ville de Metz, les environs et la visite des champs de bataille, sous la conduite de guides bien renseignés.

PRIX MODÉRÉS

Prière de vouloir bien s'adresser à la maison ci-dessus

Téléphone 230.

METZ

Grand Hôtel

Ci-devant Hôtel de l'Europe

MAISON DE PREMIER ORDRE ET D'ANCIENNE RENOMMÉE

Au centre de la ville

ASCENSEUR — LUMIÈRE ÉLECTRIQUE — CHAUFFAGE CENTRAL

AUTO-GARAGE — GRAND RESTAURANT — TERRASSE

Propriétaire : **Guido HAFEN,**
FOURNISSEUR DE LA COUR

METZ

Hôtel Terminus

RESTAURANT DE PREMIER ORDRE

Ascenseur — Lumière électrique — Chauffage central — Bains

Cuisine française supérieure — Cave renommée

Pschorrbräu de Munich — Pilsen d'origine — Fürstenberg-Bräu

Direction : **L. HEISER.**

METZ

Café-Restaurant de premier ordre

KAISERPAVILLON

A L'ESPLANADE, près de la Moselle

Restaurant avec jardin admirablement situé

*Vue magnifique sur la vallée de la Moselle,
les localités environnantes, les forts, etc.*

METZ

Hôtel-Restaurant Moitrier

CUISINE FRANÇAISE RENOMMÉE

DÉJEUNERS ET DINERS A LA CARTE ET A PRIX FIXE

Chambres confortables — Garage d'automobiles

Voir chapitre XVI du volume Lorraine *de cet ouvrage*

Photographie PRILLOT

PHOTO-HALL-METZ

2, Avenue Serpenoise, 2

PHOTOGRAPHIES EN TOUS GENRES

Spécialités pour Amateurs :

 CARTES ET VUES DE METZ 

METZ

Grand Hôtel de Metz

Rue des Prêtres, 3

MAISON DE PREMIER ORDRE ET D'ANCIENNE RENOMMÉE

Déjeuner à la fourchette : 11 heures. Dîner : 1 heure et demie et 7 heures

Omnibus à tous les trains - Chauffage à basse pression - Bains dans l'hôtel

PRIX MODÉRÉS

Téléphone 48. **Alex. STUMPF-ARMBRUSTER.**

METZ

A la Lune

HOTEL — CAFÉ — RESTAURANT

Vis-à-vis la Cathédrale

Ancienne maison française de premier ordre ; genre messin

Complètement remise à neuf

Paul VAUTRIN, propriétaire

Successeur de Louis METZGER.

MULHOUSE (Alsace) *Près de la gare*

Hôtel de l'Europe

(Europäischer Hof)

Déjeuner, **0,80** mk. - Dîner, **1,50** et **2** mk. - Souper, **1,60** mk.
Chambre confortable à partir de **2** mk.

CHAUFFAGE CENTRAL – ÉLECTRICITÉ

Téléphone 62. **Charles MÉON**, propriétaire.

Grand Hôtel Münster

MAISON DE PREMIER ORDRE — INSTALLATION MODERNE

Grands salons pour Sociétés. — Vaste jardin.

BIÈRES DE MUNICH ET DE PILSEN

Lumière électrique. — Voitures à l'hôtel.

A. RECHT, propriétaire.

NIEDERBRONN-LES-BAINS (Alsace)

Hôtel Matthis

BAINS – PENSION – ORCHESTRE

Vérandas - 75 Lits - Beau Parc

CUISINE FRANÇAISE — SÉJOUR AGRÉABLE

Téléphone 10. **Ch. MATTHIS**, propriétaire.

SAINTE-MARIE-AUX-MINES

Grand Hôtel (375 mètres d'altitude)

MAISON DE PREMIER ORDRE

Au centre de la ville et à proximité des bains municipaux

CHAMBRES BIEN AÉRÉES — BONNE CUISINE — VINS FINS

Vue magnifique. — Auto-Garage. — Omnibus à la Gare
Grande salle pour sociétés. — Café. — Billard

Téléphone 19. **J. FRANTZ.**

TRAMWAY ÉLECTRIQUE

MUNSTER-LA SCHLUCHT

à crémaillère et à adhérence

—:o:—

COMMUNICATION DIRECTE

ENTRE LE

chemin de fer COLMAR-MUNSTER

ET LE

tramway GÉRARDMER-
RETOURNEMER-LA SCHLUCHT

SAINTE-MARIE-AUX-MINES (Alsace)

Hôtel du Commerce

Hôtel de bonne renommée, situé à proximité de la Gare

EXCELLENTE CUISINE — BONNE CAVE

Chambres confortables — Grande salle pour Sociétés — Garage

PRIX MODÉRÉS

Recommandé par le Touring-Club de France

Téléphone 58. Tenu par Vve E. JOCHEM.

SAVERNE

Hôtel de la Gare "Münchner Kind'l"

EN FACE LA GARE

Nouvellement et complètement réinstallé à neuf avec tout le co fort

SALLE A MANGER SÉPARÉE — SALLE DE CORRESPONDANCE

Table d'hôte à midi et demi — Souper à 7 heures

BAINS DANS L'HOTEL — GRAND JARDIN OMBRAGÉ — DOMESTIQUE A LA GARE

Bières de Munich et de Pilsen tirées au tonneau

Téléphone 19. Ernest ZIMMERMANN.

SOULTZ (Haut-Rhin)

Restaurant de la Gare

Tout près de la gare

VINS NATURELS GARANTIS

BIERES DE MUNICH ET D'ALSACE

Salles pour Sociétés — Chambres de voyageurs

PRIX MODÉRÉS

Émile SCHWENDEMANN, propriétaire.

STRASBOURG

Brasserie-Restaurant z. Römer

CHARLES DRION

Centre de la ville, près de la Place Kléber

MEILLEUR RESTAURANT BOURGEOIS

Dîners et Soupers à toute heure et à la Carte

PRIX MODÉRÉS *On parle le français*

STRASBOURG **LUXHOF**

RESTAURANT D'ANCIENNE RENOMMÉE

Possède comme curiosité la salle historique de l'Empereur Sigismond

Près du Broglie, à proximité du Palais impérial et du Théâtre

BIÈRE DE MUNICH (Bürgerbräu) - Pilsen original

Vins du pays nature, de table et en bouteilles

DÉJEUNERS, DINERS, SOUPERS, A TOUTE HEURE ET A LA CARTE

PRIX MODÉRÉS — JARDIN D'ÉTÉ

Téléphone 175. Tenu par Mme **Auguste ALBERT.**

STRASBOURG

Restaurant Adelshoffen

Place des Étudiants (Au centre de la ville)

A proximité du Broglie

RENDEZ-VOUS DU MONDE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Cuisine française renommée - Vins français et d'Alsace

Déjeuners à midi de **1,50** à **2** Mk et à la carte

Spécialité : *Choucroute garnie — Bière de Strasbourg, 1er ordre (Münsterbräu)*

Téléphone 211. **Eugène DRION.**

STRASBOURG

Café-Restaurant de la Mauresse

VIEUX-MARCHÉ-AUX-POISSONS

Centre de la ville, non loin de la Cathédrale

DINERS ET SOUPERS A LA CARTE ET A TOUTE HEURE

PLATS DU JOUR

Vins d'Alsace — Bières diverses

PRIX MODÉRÉS **Eug. HEITZ.**

STRASBOURG

Germania Restaurant de 1er rang

Place de l'Université (à proximité du Palais imperial)

DÉJEUNERS ET DINERS A TOUTE HEURE ET A LA CARTE

Grand choix de vins du pays de table et en bouteilles

BIÈRES DIVERSES — PRIX MODÉRÉS

Tenu par **H. HERRMANN.**

STRASBOURG

Restaurant de la Maison Kammerzell

STIFTSKELLER

la plus Ancienne Maison Alsacienne, datant du xve siècle

PLACE DE LA CATHÉDRALE

Dîners et Soupers à toute heure depuis 2 fr. 50 et à la Carte

Vins du pays et autres — Cuisine soignée — PRIX MODÉRÉS

Tenu par E. JAENGER.

STRASBOURG



RESTAURANT DE PREMIER RANG

Cet hôtel, de construction toute récente, situé au centre de la ville, dans un quartier bien tranquille, avec une très belle vue, offre aux familles et à MM. les voyageurs un séjour fort agréable. — Grandes et belles chambres claires et bien aérées, avec tout le confort moderne, à prix modérés. — Bonnes caves et cuisine. — Salon pour sociétés. — Salle de lecture et de correspondance — Salle d'exposition. — Ascenseur. — Omnibus à la gare. — Bière de Schützenberger-Strasbourg. — Bières de Munich et de Pilsen.

Théâtre d'été joint à l'Hôtel. *Aug. KRENCKER*, propriétaire.

STRASBOURG

Hôtel-Restaurant Romann

Anciennement " MONOPOLE "

Rue Kuhn (non loin de la Gare)

Chambres depuis 2 fr. - Éclairage électrique - Chauffage central

Dîners et Soupers à toute heure — Plats du jour

PRIX MODÉRÉS

Vins d'Alsace naturels — Bière de Strasbourg et de Munich

STRASBOURG

Hôtel Schermuly

Rue Kuhn, 13

A PROXIMITÉ DE LA GARE CENTRALE

Maison bourgeoise — Prix modérés

A. SCHERMULY, propriétaire.

TROIS-ÉPIS

Hôtel et Villa Notre-Dame

Maison d'ancienne réputation
considérablement agrandie depuis son origine.

Pension complète de 1er ordre, **5** à **7** mk. (**6** fr. **25** à **8** fr. **75**) chambre comprise.

GRAND CONFORT — BAINS A L'HOTEL — VASTE PARC

A. MULLER, propriétaire.

TROIS-ÉPIS

Hôtel Bellevue

Situé à la lisière de la forêt

Deux vérandas couvertes, avec vue splendide.

45 chambres avec 50 lits. — Bains. — Lumière électrique.
Vins naturels. — Pensions depuis **4,50** mk (**5** fr. **65**)
Excellente cuisine française.

Téléphone 27. **W. SCHMIDT**, propriétaire.

TURCKHEIM

Hôtel des Vosges

Station de départ du tramway des Trois-Épis

NOUVELLEMENT AGRANDI ET RESTAURÉ — INSTALLATION MODERNE

Grands salons pour Sociétés. — Vaste jardin ombragé.
Lumière électrique. — Vins naturels garantis. — Bonne cuisine.

Prix modérés. — Garage et poste de secours pour automobiles.

Téléphone Colmar 399. **Émile LŒFFLER**, propriétaire.

URMATT, *Station sur la ligne de la vallée de la Bruche*

Hôtel de la Poste

Magnifique et saine situation dans la charmante vallée de la Bruche auprès de belles forêts de sapins séculaires, entre les ruines des châteaux de Guirbaden et de Nideck.

Bains d'eau courante. — Lumière électrique. — Grand confort.

PENSION — CUISINE ET CAVES RENOMMÉES — TRUITES EN TOUTE SAISON

Grands salons de sociétés — Voiture à l'Hôtel

Téléphone 3. **A. RISS**, propriétaire.

Hôtel Wangenbourg A. G.

Ci-devant HOTEL WEYER (A 460 mètres d'altitude)

OUVERTURE LE 19 MAI

Cure d'air de premier ordre. — Magnifique villégiature d'été

PRINCIPAL ÉTABLISSEMENT DE L'ENDROIT — PENSION A FORFAIT

Bains et Douches - Lawn-Tennis - Auto-garage - Voitures à l'hôtel

Trois courriers postaux par jour depuis la gare de Romanswiller

ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS

Pour les renseignements, s'adresser à la direction de l'hôtel.

Téléphone 2. **Vve B. WEYER.**

WINTZENHEIM-près-COLMAR

Hôtel Meyer

Propriétaire de vignobles. Ancienne et bonne maison recommandée pour ses bons vins et sa cuisine soignée.

TURCKHEIM Hôtel Meyer (Deux Clefs)

MAISON DU XIIIe SIÈCLE — CURIOSITÉ

Excellente cuisine et cave renommée.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Billets d'aller et retour individuels ou collectifs

pour toutes les stations thermales du réseau P.-L.-M.

NOTAMMENT

Aix-les-Bains, — **Châtelguyon** (Riom). — **Évian-les-Bains**, — **Genève**, — **Menthon** (lac d'Annecy), — **Uriage** (Grenoble), — **Royat** (Clermont-Ferrand), — **Thonon-les-Bains**, — **Vichy**, etc.

1° **Billets d'aller et retour individuels** de 1re, 2e et 3e classes, valables 10 jours, avec faculté de prolongation, délivrés du 1er mai au 31 octobre, dans toutes les gares du réseau ; réduction de 25 % en 1re classe et de 20 % en 2e et 3e classes.

2° **Billets d'aller et retour de famille** valables 33 jours, avec faculté de prolongation, délivrés du 1er mai au 15 octobre, dans toutes les gares du réseau, sous condition d'effectuer un parcours simple minimum de 150 kilomètres, aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires (pour les deux premières personnes) le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes.

Arrêts facultatifs. — Faire la demande de billets (individuels ou collectifs) quatre jours au moins à l'avance, à la gare de départ.

NOTA. — Il peut être délivré, à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet collectif de stations thermales et en même temps que ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire sera admis à voyager isolément (sans arrêt) à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre le point de départ et le lieu de destination mentionné sur le billet collectif.

CHEMINS DE FER DE L'EST

BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE

I — Villes d'Eaux et Vallée de la Meuse

Il est délivré, du 15 mai au 15 septembre, dans les gares du réseau de l'Est, aux familles d'au moins trois personnes payant place entière et voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1re, 2e et 3e classes pour **Bains, Bourbonne-les-Bains, Bussang, Contrexéville, Gérardmer, Givet** (vallée de la Meuse), **Luxeuil-les-Bains, Martigny-les-Bains, Plombières-les-Bains, Sermaize-les-Bains** et **Vittel**. — Parcours minimum : 300 kilomètres aller et retour compris ou payant pour cette distance. — Durée de validité : 33 jours, avec faculté de prolongation moyennant supplément.

II — Vacances

Il est délivré, aux familles d'au moins trois personnes, des billets d'aller et retour collectifs de vacances, de 1re, 2e et 3e classes, de toutes gares Est à toutes gares Est, sous condition d'effectuer un parcours d'au moins 600 kilomètres (aller et retour compris) ou de payer pour cette distance :

1° Du samedi, veille des Rameaux, au lundi de Pâques inclus. — Durée de validité : 33 jours, avec faculté de prolongation moyennant supplément.

2° Du 1er juillet au 15 septembre. — Validité : jusqu'au 1er novembre inclus.

EXTRAIT DES CONDITIONS DES BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE

Itinéraires. — Les billets sont établis pour l'itinéraire à la convenance des voyageurs, à l'aller et au retour, et donnent droit de s'arrêter à toutes les gares desservies par les trains et situées sur l'itinéraire.

Prix. — Le prix total du billet collectif s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires au tarif plein, pour les deux premières personnes, le prix d'un de ces billets pour la troisième personne et la moitié de ce prix pour la quatrième personne et chacune des suivantes.

Lorsque l'itinéraire n'est pas le même à l'aller et au retour, le prix total du billet s'obtient en calculant, au tarif ordinaire des billets simples, les prix des trajets aller et retour des deux premières personnes : le quart de la somme ainsi obtenue représente le prix à percevoir pour la troisième personne, et le huitième de cette somme, le prix à percevoir pour la quatrième personne et chacune des suivantes.

Cartes d'identité. — Il peut être délivré au chef de famille titulaire d'un billet de famille, et en même temps que ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle il sera admis à voyager isolément à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet. — L'itinéraire à suivre pour ces voyages sera l'itinéraire inscrit sur le billet de famille ou un itinéraire plus court sans arrêt en cours de route.

NOTA. — Du samedi veille de la fête des Rameaux au 31 octobre, les chemins de fer de l'État, du Midi, d'Orléans, de l'Ouest et de P.-L.-M. délivrent également aux familles d'au moins quatre personnes, payant place entière, se rendant aux stations du réseau de l'Est désignées au paragraphe I, des billets d'aller et retour valables 33 jours, susceptibles de prolongations. — Le prix s'obtient en ajoutant au prix de six billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois. — Le chef de famille peut obtenir, en même temps que le billet, une carte d'identité lui donnant droit de voyager à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

Les billets d'aller et retour de vacances peuvent être établis pour la première gare d'Alsace-Lorraine située au delà de la frontière. — L'enregistrement des bagages peut avoir lieu de la gare française de départ jusqu'à la gare de destination réelle des réseaux d'Alsace-Lorraine pourvu que cette dernière gare soit en relations de trafic direct avec la gare française.

CHEMINS DE FER DE L'EST

Excursions en Alsace et en Lorraine

Les voyageurs désireux d'excursionner aux pays annexés peuvent se procurer dans toutes les gares du réseau de l'Est, en les demandant à l'avance, des livrets internationaux de coupons combinés, à prix réduits, leur permettant de composer à leur gré des voyages d'aller et retour ou circulaires comportant des parcours sur le réseau français et sur les chemins d'Alsace-Lorraine. Il est exigé un minimum de parcours de 600 kilomètres et l'itinéraire doit ramener le voyageur à son point de départ. La durée de validité n'est pas inférieure à 60 jours.

Le prix d'un livret établi, par exemple, pour l'itinéraire Paris, Nancy, Pagny-sur-Moselle, Metz, Sarrebruck, Strasbourg, Colmar, Munster (*), Gérardmer, Nancy, Paris serait de 112 fr. 90 en 1re classe, de 80 fr. 55 en 2e classe et de 55 fr. 45 en 3e classe. Ces prix comportent une réduction d'environ 20 o/o sur les prix des billets simples.

*) Les coupons de parcours Munster à la Schlucht, au Hohneck et Gérardmer ne peuvent entrer dans le livret que pendant la période d'été.

Voyages circulaires et Excursions

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS pour visiter les VOSGES et BELFORT

Avec arrêts facultatifs à toutes les stations du parcours

BILLETS INDIVIDUELS

a) De Paris à Paris — b) De Laon à Laon

Prix des billets, valables pendant *33 jours :* 1re classe, **85** fr ; 2e classe, **62** fr.; 3e classe, **44** fr. — Délivrance des billets : du *1er mai* au *15 octobre* inclus.

c) De Nancy à Nancy

1er itinéraire, viâ **Nancy, Toul, Pagny-sur-Moselle, Neufchâteau** (*). — Durée du voyage : *33 jours.* — 1re cl., **33** fr. ; 2e cl., **25** fr. ; 3e cl., **18** fr.

2e itinéraire, viâ **Nancy, Charmes, Épinal** (*). — Durée du voyage : *33 jours.* — 1re cl., **24** fr. ; 2e cl., **18** fr. ; 3e cl., **13** fr.

VOYAGES D'EXCURSION POUR VISITER LES VOSGES

Avec arrêts facultatifs à toutes les stations du parcours

Prix des billets, valables pendant *5 jours :* 1re cl., **11** fr. ; 2e cl., **8** fr ; 3e cl., **6** fr. — Délivrance des billets : du *1er mai* au *15 octobre* inclus, à toutes les gares du parcours.

Itinéraire. — **Épinal, Arches, Gérardmer, Fraize, Saint-Dié** et retour par **Arches** et *vice versa.*

Les voyageurs ont droit au transport gratuit de 30 kilogrammes de bagages. Les enfants de trois à sept ans payent demi-place et ont droit au transport gratuit de 20 kilogrammes de bagages.

BILLETS COLLECTIFS POUR VISITER LES VOSGES

Il est délivré également des billets collectifs aux familles d'au moins quatre personnes payant place entière et voyageant ensemble.

Le prix s'obtient en ajoutant, au prix de trois billets individuels, la moitié du prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Nota. — Pour tous autres renseignements, consulter le *Livret des Voyages circulaires et Excursions,* que la Compagnie des chemins de fer de l'Est envoie gratuitement aux personnes qui en font la demande.

(*) Toutes les gares du réseau de l'Est délivrent conjointement avec les billets circulaires de Nancy à Nancy (individuels et collectifs) des 1er et 2e itinéraires, des billets d'aller et retour individuels entre le point de départ et l'une des gares des billets circulaires aux prix et conditions du tarif spécial G. V. n° 2, sauf que la validité est portée à 33 jours et peut être prolongée de moitié.

Toutes les gares du réseau du Nord délivrent des billets d'aller et retour pour Pagny-sur-Meuse ou Frouard conjointement avec les billets circulaires du 1er itinéraire et pour Nancy avec ceux du 2e itinéraire.

BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

L'Alsace française. *Strasbourg pendant la Révolution,* par Eug. Seinguerlet. 1881. 1 beau volume in-8, broché . . . . **6** fr.
Quelques exemplaires sur papier de Hollande, brochés. . . . . **12** fr.

Récits de la dernière guerre franco-allemande (du 17 juillet 1870 au 10 février 1871). *Wissembourg. Frœschwiller. Sedan. Siège de Paris,* par C. Sarazin, médecin en chef, ancien professeur à la faculté de médecine de Strasbourg. 3e édition. 1887. 1 volume in-12, broché. . . . . **3** fr. **50**

Impressions de campagne (1870-1871). *Siège de Strasbourg. Campagne de la Loire. Campagne de l'Est,* par H. Beaunis, ancien médecin en chef de l'ambulance de la 1re division du 18e corps. 1887. Volume in-12, br. **3** fr. **50**

Wissembourg au début de l'invasion de 1870. *Récits d'un sous-préfet,* par Edgar Hepp. 1887. Grand in-8, broché. . . . . **3** fr.

Relation de la bataille de Frœschwiller livrée le 6 août 1870. 1890. 1 volume in-8, avec un tableau et une carte, broché . . . . **3** fr. **50**

Valentin et les derniers jours du siège de Strasbourg. *Un héros de la Défense nationale,* par Lucien Delabrousse. 1898. 1 volume in-8 de 378 pages, avec un portrait, un autographe et deux cartes, broché . . . . . **5** fr.

Strasbourg bombardé (1870). 20 croquis au crayon lithographique à 2 teintes, d'après nature, par E. Broutta. Album in-8 oblong . . . . . **3** fr.

Le 30 septembre 1681. *Étude sur la réunion de Strasbourg à la France,* par Armand Weiss. 1881. Grand in-8, avec 1 figure, broché . . . . . **2** fr.

Oberlin, le pasteur du Ban-de-la-Roche, par Louis Spach, archiviste du département du Bas-Rhin. 1865. 1 volume in-12, broché. . . . . **1** fr.

Guide et Carte illustrée des environs de Niederbronn en Alsace. *Châteaux et curiosités des Vosges,* par Charles Mathis. 1904. Carte en couleurs et avec vignettes sous couverture cartonnée . . . . **1** fr.

Usages et Costumes d'Alsace (*Elsässer Kärtle*), par Paul Kauffmann, artiste-peintre. 24 cartes postales en couleurs, genre aquarelle. En 2 pochettes, chacune de 12 cartes. La carte **10** cent.
La pochette **1** fr. **20**. — Les deux pochettes **2** fr. **40**.

1re Pochette

1. Les souhaits et baisers du jour de l'An.
2. Les Rois mages chantant de porte en porte.
3. En Carnaval : Le rappel avant la cavalcade.
4. Le marché aux houx des Rameaux.
5. La quête des œufs de Pâques.
6. Plantation du sapin de mai.
7. Les pèlerins de Sainte-Odile.
8. Les feux de la Saint-Jean.
9. La fête patronale.
10. La fête des ménétriers à Ribeauvillé.
11. Le soir des vendanges.
12. Le louage des servantes.

2e Pochette

13. Les invitations au mariage.
14. Cortège de la fiancée la veille du mariage.
15. La chaîne d'arrêt des mariés.
16. Le repas de noces.
17. La sérénade de la Sainte-Cécile.
18. Le charivari de la Sainte-Catherine.
19. Fabrication de la choucroute.
20. La Saint-Nicolas.
21. La foire aux arbres de Noël.
22. La veille de Noël.
23. Noël : La messe de minuit.
24. Bénédiction de la bûche de Noël.

Souvenirs d'Alsace. *Chasse. Pêche. Industries. Légendes,* par Maurice ENGELHARD. 4e édition. 1890. Un volume in-12, caractères elzéviriens, titre rouge et noir, broché . . . . **3** fr.

La Chasse et la pêche. *Souvenirs d'Alsace,* par le même. Illustré de 132 compositions par Henry GANIER. 1887. Un beau volume grand in-8, tirage sur papier vélin, broché . . . . **10** fr.
Relié en percaline gaufrée, plaques spéciales, tête dorée . . . . **13** fr.

Les Bûcherons et les Schlitteurs des Vosges. 40 dessins originaux sur pierre, par Théophile SCHULER. Texte par MICHIELS. Nouveau tirage. 1880. Album in-4, cartonné . . . . **12** fr.

Contes d'Alsace sur les âges de la pierre et du bronze, par un professeur des anciennes facultés de Strasbourg (C. SARAZIN). — *I. La Vallée de la Bruche à l'âge de la pierre. — II. Le Mur payen à l'âge du bronze.* 1886. Un volume in-8, de 516 pages, broché . . . . **6** fr.

Récits et légendes d'Alsace, par E. TUEFFERD et H. GANIER. 1884. Album in-4, avec 12 compositions hors texte gravées sur bois et 44 sujets dans le texte, dessinés par H. GANIER. Relié en percaline gaufrée or et argent et couleurs, plaque spéciale d'après un croquis de l'auteur. . . . . **15** fr.
Exemplaires avec les planches hors texte sur papier de Chine, relié. . **18** fr.

Voyage aux châteaux historiques des Vosges septentrionales, par Henry GANIER et Jules FROELICH. 1889. Un beau volume grand in-8 de 519 pages, avec frontispice en chromo, 13 dessins hors texte et 193 vignettes, d'après les originaux de H. GANIER, et 1 carte, broché. . . . . **16** fr.
Relié en demi-chagrin, tête dorée, fers spéciaux. . . . . **20** fr.

Exemplaires numérotés :	10 sur papier de Hollande	. . . . . .	(*Épuisé.*)
	10 — chamois	. . . .	**30** fr.
	10 — du Japon	. . . .	**45** fr.

Études gambrinales. Histoire et archéologie de la bière, et principalement de la bière de Strasbourg, par Ferdinand REIBER. 1882. Un volume grand in-8, titre rouge et noir, broché . . . . **10** fr.
50 exemplaires sur papier de Hollande . . . . **25** fr.

Les Costumes strasbourgeois édités au XVIIe siècle par Frédéric-Guillaume SCHMUCK, et au XVIIIe siècle par ses fils Fréd. et Guill. SCHMUCK, reproduits en fac-similés d'après les Recueils originaux, par Oscar BERGER-LEVRAULT. 1889. Un splendide volume petit in-4, broché sous chemise parcheminée, comprenant 21 pages de texte et 102 planches en photogravure. En vente 130 exemplaires numérotés :
120 sur papier de Hollande . . . . **60** fr.
5 — de Chine. . . . . **100** fr.
5 — du Japon. . . . . **120** fr.

L'Ancienne Alsace à table. *Étude historique et archéologique sur l'alimentation, les mœurs et les usages épulaires de l'ancienne province d'Alsace,* par Charles GÉRARD, avocat à la Cour d'appel de Nancy. 2e édition. 1877. Un très beau volume grand in-8, caractères elzéviriens, avec têtes de chapitres, lettres ornées et culs-de-lampe, titre rouge et noir, papier vélin, broché. . . . **8** fr.
50 exemplaires numérotés sur papier de Hollande . . . . **25** fr.

Les Artistes de l'Alsace pendant le Moyen Age, par le même. 1873. Deux forts volumes grand in-8, brochés. . . . . **12** fr.

Essai d'une faune historique des mammifères sauvages de l'Alsace, par le même. 1871. Un fort volume grand in-8, broché. . . . . **5** fr.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie

HF.
A6778v
214489
Author Ardouin-Dumazet, Victor Eugene
Title Voyage en France. Vol.49.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU



VOLUMES PARUS

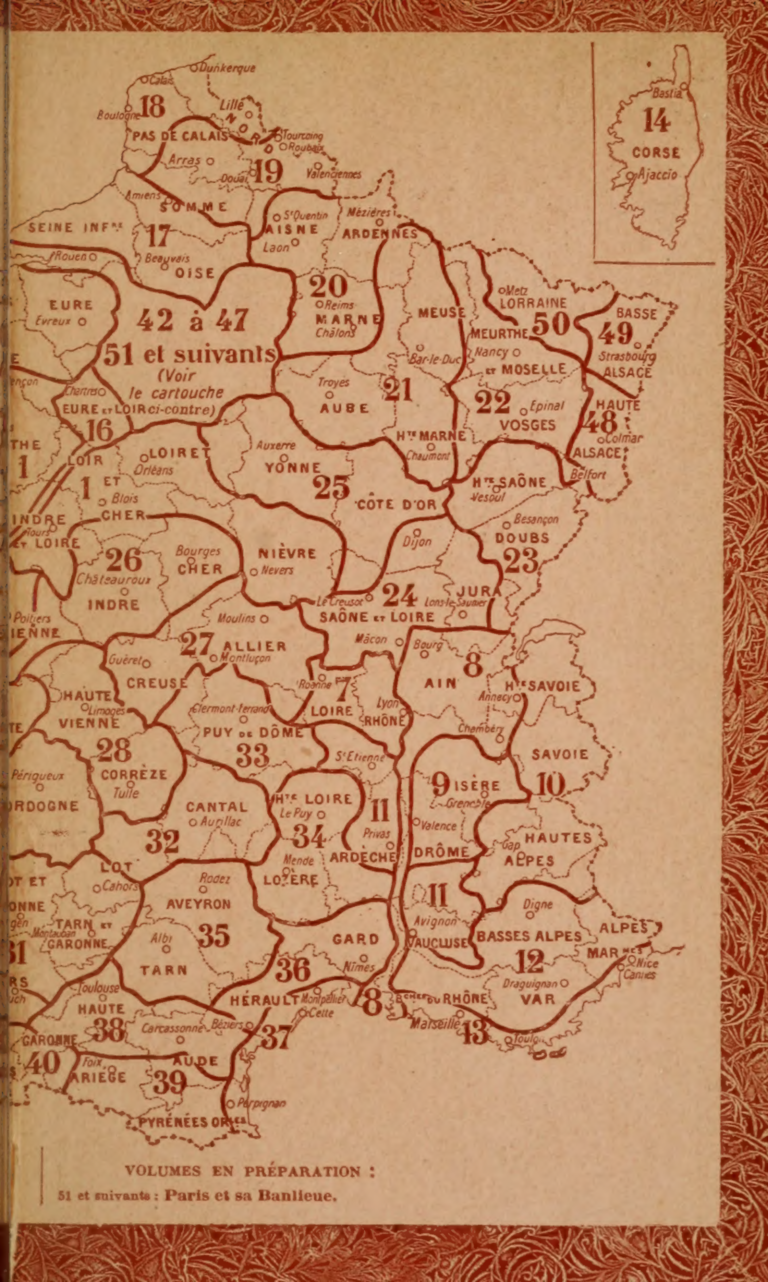
1. **Morvan, Val de Loire et Perche.**
2. **Des Alpes mancelles à la Loire maritime.**
3. **Les Iles de l'Atlantique :** I. *D'Arcachon à Belle-Isle.*
4. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. **Iles de la Manche et Bretagne.**
6. **Cotentin, Normandie.**
7. **La Région lyonnaise.**
8. **Le Rhône, du Léman à la mer.**
9. **Bas-Dauphiné.**
10. **Les Alpes, du Léman à la Durance.**
11. **Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.**
12. **Alpes de Provence et Alpes Maritimes.**
13. **Région marseillaise et Côte d'Azur.**
14. **La Corse.**
15. **Charentes et Plaine Poitevine.**
16. **De Vendée en Beauce.**
17. **Vexin, Picardie et pays de Caux.**
18. **Nord :** I. *Flandre et Littoral.*
19. **Nord :** II. *Artois, Cambrésis, Hainaut.*
20. **Hte-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.**
21. **Haute-Champagne ; Basse-Lorraine.**
22. **Plateau lorrain et Vosges.**
23. **Plaine Comtoise et Jura.**
24. **Haute-Bourgogne.**
25. **Basse-Bourgogne et Senonais.**
26. **Berry et Poitou oriental.**
27. **Bourbonnais et Haute-Marche.**
28. **Limousin.**
29. **Bordelais et Périgord.**
30. **Gascogne.**
31. **Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.**
32. **Haut-Quercy et Haute-Auvergne.**
33. **Basse-Auvergne.**
34. **Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.**
35. **Rouergue et Albigeois.**
36. **Cévennes méridionales.**
37. **Golfe du Lion.**
38. **Haut-Languedoc.**
39. **Pyrénées, partie orientale.**
40. **Pyrénées centrales.**
41. **Pyrénées, partie occidentale.**

RÉGION PARISIENNE :

42. — I. *Nord-Est :* **Le Valois.**
43. — II. *Est :* **La Brie.**
44. — III. *Sud :* **Gâtinais français et Hte-Beauce.**
45. — IV. *Sud-Ouest :* **Versailles et le Hurepoix.**
46. — V. *Nord-Ouest :* **La Seine de Paris à la mer. Parisis et Vexin français.**
47. — VI. *Ouest :* **L'Yveline et le Mantois.**

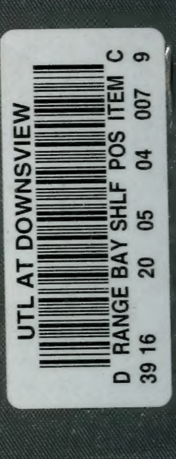
LES PROVINCES PERDUE[S]

48. **Haute-Alsace.**
49. **Basse-Alsace.**
50. **Lorraine.**



VOLUMES EN PRÉPARATION :

51 et suivants : **Paris et sa Banlieue.**


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 20 05 04 007 9